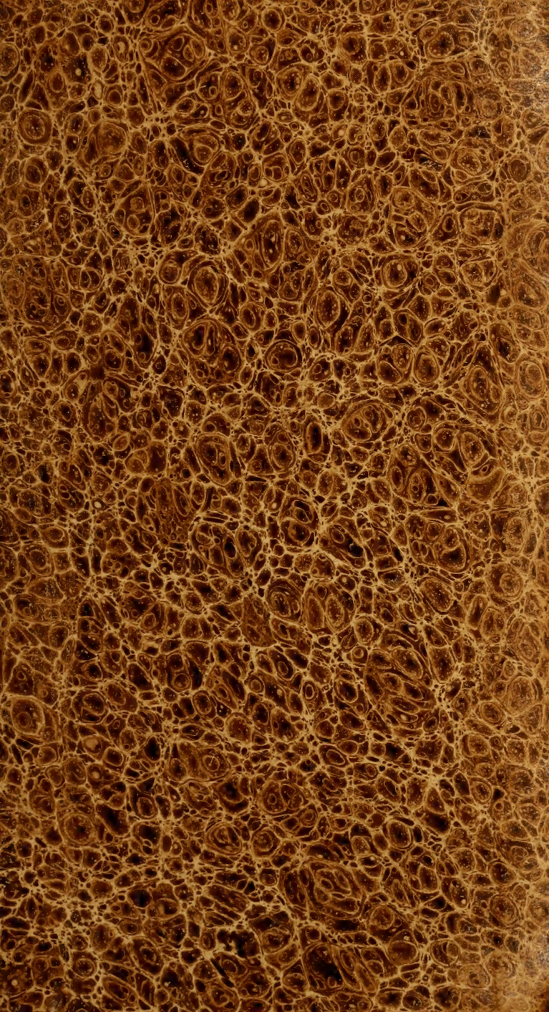


Johann Mandy



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME QUINZIEME.



A LA HAYE,

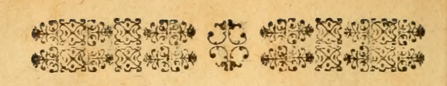
Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXVII.

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans le

QUINZIEME VOLUME.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.



LES DEUX COUSINES.

LXXVI. NOUVELLE.

UN riche Négociant, que je nommerai Dartis, résidant à Lyon, & qui s'étoit acquis la réputation d'honnête homme, rentrant un soir chez-lui, fut abordé par un Inconnu qui le pria d'un air assez triste de lui accorder un moment d'audience. Comme cet homme tenoit un enfant dans ses bras, & que la maniére dont il s'exprimoit avoit quelque chose de timide & de craintif, Dartis le prenant pour un mandiant, tira quelques piéces d'argent de sa bourse pour les lui donner, & s'en défaire. Mais cet homme

me le regardant avec un peu plus de hardieſſe : Je n'ai beſoin de rien, lui dit-il, & bien loin de vous demander de l'argent, je vous en apporte : je vous conjure ſeulement de conduire en lieu où nous ne puiſſions être ni vûs ni entendus. Dartis jugeant à ce diſcours que ce myſtére étoit d'une plus grande importance qu'il ne l'avoit crû, le fit entrer chez-lui ; & l'ayant mené dans une ſalle baſſe de plein pied à ſa cour, il fit retirer ſes domeſtiques, & dit à l'Inconnu qu'il pouvoit parler.

Alors cet homme, qui, ſous des habits très-mal en ordre, faite voir un air qui prévenoit en ſa faveur par ſa grande jeuneſſe & la beauté de ſes traits, tirant un ſac de deſſous la caſaque qui l'envelopoit : Voilà mille piſtoles, lui dit-il, & une petite fille que je vous mets en dépôt ; je vous prie de la faire élever avec ſoin comme votre parente, & de lui donner l'éducation d'une fille de qualité, & de ne la rendre qu'à ceux qui vous préſenteront l'autre moitié de cette lettre,

tre, dit-il en lui donnant un papier coupé de facon que les mots qui se trouvoient à l'extrêmité de la feüille ne pouvoient avoir ni sens ni suite, sans y ajoûter la moitié qui lui manquoit. Des raisons importantes, continua-t-il, obligent le Pere & la Mere de cet enfant d'en cacher la naissance pendant quelques années; on vous a choisi pour en être le dépositaire sur la réputation que vous avez d'être homme d'honneur & de probité: les mille pistoles sont pour vous soulager de ce qu'il faudra dépenser dans les premieres années de son éducation; on ne vous donnera pas le tems d'y rien ajoûter du vôtre, puisqu'on vous la retirera avant qu'elle puisse vous devenir à charge, ou qu'on vous fera tenir les sommes néceſſaire à son entretien, si par malheur on étoit forcé de la cacher encore. Dartis très-surpris de cette avanture balança quelques momens à recevoir ce dépôt, & pressa même le jeune homme de l'en dispenser: & voyant que l'enfant n'avoit que

deux ou trois jours au plus, il lui dit qu'il trouveroit facilement une nourriſſe capable d'en avoir ſoin, & de garder le ſecret ; qu'elle ſeroit encore plus ignorée entre les mains de gens de village que dans les ſiennes;qu'étant veuf, & n'ayant qu'une fille âgée de deux ans, il ne lui ſeroit pas aiſé d'élever celle-là ſous aucun prétexte, tout le monde étant inſtruit qu'il n'avoit ni niéce ni couſine, & qu'il le prioit de jetter les yeux ſur quelqu'autre que lui : mais le jeune Inconnu le conjura avec tant d'inſtance de ne le pas plonger dans le déſeſpoir par ce refus, qu'il ſe laiſſa gagner ; & prenant l'enfant & les milles piſtoles avec la moitié de la letttre qui devoit aider à la faire reconnoître, il lui promit de ne rien négliger pour remplir l'idée qu'il avoit de ſa droiture.

L'Inconnu charmé d'avoir réuſſi dans ſon deſſein, le remercia de maniére à ne lui pas laiſſer lieu de douter qu'il ne prît un intérêt très-vif à cette petite fille ; & quoique ſa jeuneſſe pût le détourner de croi-

re

re qu'il en fût le Pere, il ne put ſe diſpenſer de lui faire entrevoir une partie de ce qu'il penſoit. L'Inconnu ne s'en défendit point, & le regardant en ſoûpirant: Vous ne vous trompez pas, lui dit-il, cet enfant m'eſt cher. Cependant quoiqu'elle ſoit un préſent de l'amour, elle n'eſt point le fruit des déſordres d'une jeuneſſe inconſidérée, ni d'un commerce illégitime, ſa Mere eſt mon épouſe; mais comme nous ne ſommes pas en âge ni l'un ni l'autre de faire valoir nos droits ſur un héritage qui vaut la peine d'être conſervé, & que la dureté de nos parens nous fait craindre la violence dont ils pourroient uſer, nous nous trouvons forcés de cacher notre union juſqu'au moment que nous ſerons nos maîtres. Je ſçai bien que j'aurois pû confier ma Fille à une Nourriſſe; mais outre que le ſecret n'eſt jamais gardé trop exactement parmi ces ſortes de gens, la crainte qu'on ne l'élevât groſſierement, ou qu'on n'en eût pas autant de ſoin que je le ſouhaite, ne connoiſſant

point ſa naiſſance, m'a déterminé à la mettre entre les mains de quelqu'un qui put s'en dire le Pere ou le Parent; afin qu'étant nourrie & élevée ſous ſon nom & ſous ſes yeux, on ne cherchât point à pénétrer ſon origine, & pour m'ôter d'appréhenſion ſur-tout ce qui pourroit lui arriver chez des Païſans. Voilá le motif qui m'a fait jetter les yeux ſur vous. Et comme je craignois qu'on ne me ſuivît, je me ſuis déguiſé comme vous me voyez pour pouvoir vous apporter moi-même ce précieux dépôt; & ſûr que vous étant abſolument inconnu, je ne courrois aucun riſque de m'adreſſer à vous, je m'y ſuis déterminé pour ne mettre perſonne dans ma confidence.

Dartis approuva ſa prudence, & la preſſa vivement d'achever de ſe découvrir à lui, mais il n'en put ſçavoir davantage, & ſe vit contraint de le laiſſer aller ſans être mieux inſtruit. Le jeune Inconnu lui promit de le revoir avant qu'il fût ſix mois, un voyage qu'il étoit obligé de faire l'empêchant de venir

nir plûtôt. Dartis de son côté l'assûra du soin qu'il auroit de sa Fille, & tous deux se séparérent très-contens l'un de l'autre. Le Négociant ne fut pas plûtôt seul, qu'il fit une exacte recherche sur l'enfant de ce qui pouvoit lui donner des lumiéres sur cette avanture; mais n'y trouvant qu'un billet qui marquoit qu'elle avoit été baptisée, & qu'elle se nommoit Clitie, il n'en fut pas mieux éclairci. Enfin la pitié, & peut-être la possession des mille pistoles l'ayant entiérement résolu à lui servir de Pere, il envoya chercher celle qui avoit nourri sa Fille, & la lui donna comme étant sa Niéce, fille d'un Frére qu'il avoit à Clermont en Auvergne, dont l'Epouse venoit de mourir à Lyon; ce que cette Femme n'eut pas de peine à croire, parce qu'en effet la Belle-Sœur de Dartis étant venuë à Lyon pour affaire y étoit morte depuis trois ou quatre jours en acouchant d'un enfant mort: & comme il vouloit ménager à son Frére cette triste nouvelle, elle avoit été tenuë si secrette, que très-

peu de gens en étoient encore informés. Cette feinte eut même bien tôt toutes les apparences de la vérité par la mort du Frére de Dartis qu'il apprit huit jours après celle de sa Femme; ce qui le mit en état de publier que sa Belle-Sœur ayant donné le jour en mourant à une Fille, il en prenoit soin comme son Oncle & son Tuteur naturel. En sorte que la petite Clitie passa autentiquement pour sa Niece, & fut nourrie comme telle, espérant qu'au retour du jeune homme, il trouveroit le moyen d'attirer sa confiance & de sçavoir son secret: mais les six mois expirérent sans qu'il en eût aucune nouvelle, & plusieurs années les suivirent sans qu'il entendît parler de personne. Cependant Clitie ayant atteint l'âge de quatre ans, & la petite Dartis celui de six, il les fit élever ensemble, leur donna les mêmes maîtres & la même éducation jusques à leur quinziéme & dix-septiéme année. Ces deux jeunes personnes avoient également répondu à ses soins en se rendant parfaites
dans

dans tout ce qu'on leur avoit appris; la muſique, la danſe, & les inſtrumens leur étoient devenus des ſciences ſi familieres qu'elles auroient pû les montrer à d'autres. Une union tendre & ſolide régnoit entre elles; & quoi que la nature n'eut pas favoriſé Mademoiſelle Dartis des charmes de la beauté, & que la jeune Clitie en joignit une des plus éclatantes à ſes autres perfections, elle n'en étoit pas plus vaine, ni ſon amie plus jalouſe. Iſméne c'étoit le nom de la fille du Négociant, n'étoit pas malfaite, mais petite & fort laide. Clitie étoit grande, d'une taille fine, aiſée & bien priſe, la gorge charmante, les mains admirables, & toutes les graces ſembloient avoir elles mêmes formé les traits de ſon viſage. Avec cela toutes deux poſſédoient un caractére préférable à la beauté; la douceur, la bonté, la vertu, l'eſprit, & la nobleſſe des ſentimens leurs avoient été partagés avec tant d'égalité, que ſi la belle Clitie pouvoit regarder ces rares qualités comme une aug-

mentation à ses charmes, Isméne de son côté pouvoit en tirer dequoi se consoler de ceux qui lui manquoient. Elles s'aimoient de la plus parfaite amitié; & comme elles se croyoient Cousines, elles se faisoit une douce loi de remplir les devoir qu'exige la proximité du sang dans les ames bien nées. Cette aimable intelligence plut quelque tems à Dartis, il adoroit sa Fille; & tout ce qu'elle aimoit lui étant cher, il marquoit à Clitie assez de tendresse pour lui persuader qu'elle étoit sa Niéce. Mais comme dans le fond de son cœur il se sentoit une secrette douleur de ce qu'elle l'emportoit sur Isméne par sa beauté, & qu'il craignoit que malgré la grande richesse de sa Fille, Clitie ne lui fût préférée lorsqu'il s'agiroit de se choisir un gendre, il se répentoit souvent en lui-même de s'être chargé d'un semblable dépôt.

Dix-huit ans qui s'étoient écoulés depuis qu'on le lui avoit confié, sans que personne se fût mis en devoir de la lui redemander, le persuadant qu'il pouvoit en disposer,

il ſe réſolut de la mettre en Couvent s'il s'appercevoit que ſa préſence empêchât les partis de ſe préſenter pour ſa Fille. Il ne fut pas long-tems ſans en faire l'épreuve, quoi qu'elles ne viſſent pas beaucoup de monde par l'exacte rigidité de Dartis, leur mérite fit bientôt du bruit. Quelques aſſemblées dans leſquels il leur avoit permis d'aller ayant achevé de les faire connoître, on ne parloit plus à Lyon que des deux Couſines. Mais quoi qu'on rendît à Iſméne la juſtice qui lui étoit duë, tous les cœurs en général étoient pour Clitie, & les partis ſe préſentérent pour elle en foule, ſans qu'aucun ſe déclarât en faveur de ſa Couſine. Dartis outré d'une préférence ſi marquée s'en vengeoit chaque jour en refuſant tous ces prétendans. Iſméne & Clitie qui n'ignoroient pas ces refus, n'eurent pas beſoin qu'on leur en expliquât la cauſe, leur pénétration la leur fit deviner ſans peine; mais leur façon de penſer ſur cette conduite n'eût pas la même conformité.

Clitie qui mettoit la beauté au rang des choſes les moins eſtimables, & qui par une ſincére modeſtie, ne ſe croyoit rien au-deſſus de ſon amie, trouvoit que Dartis agiſſoit prudemment de vouloir marier ſa Fille avant ſa Niéce; & proteſtoit à Iſméne que le plus grand chagrin qu'il pourroit lui donner, ſeroit d'en uſer autrement. Iſméne, qui de ſon côté n'étoit pas moins généreuſe, & qui connoiſſoit tout le prix de ſa Couſine, ne pouvoit ſouffrir que ſon Pere eût une pareille foibleſſe. Elle retombe ſur moi, lui dit-elle un jour qu'elles s'entretenoient ſur cette matiére, il eſt impoſſible, ma chere Clitie, que mon Pere agiſſant de la ſorte, ne faſſe penſer que je ſuis jalouſe des graces que vous poſſedez, & c'eſt me donner un ridicule mille fois plus capable d'effrayer ceux qui pourroient prétendre à moi, que ne l'eſt ma laideur.

Qu'il me laiſſe du moins la ſatisfaction de faire voir que ſi je ne vous reſſemble pas par la beauté, j'ai

j'ai le bonheur de vous reſſembler par le caractére ; ce que je prouverois facilement par la joie que me donneroit votre établiſſement. Il ſe trompe même, continua-t-elle en ſouriant, s'il croit par-là forcer les cœurs à me rendre hommage ; & je ſuis perſuadée qu'il ſeroit de mon intérêt que vous fuſſiez engagée ſous les loix de l'hymen avant moi, puiſqu'étant mariée, & vos adorateurs ne pouvant plus rien eſpérer, il faudroit de néceſſité que les prétendans ſe tournaſſent de mon côté.

Non, ma chere Iſméne, lui répondit Clitie, il n'eſt pas naturel qu'un Pere établiſſe ſa Niéce préférablement à ſa Fille ; votre eſprit, vos ſentimens, & vos aimables talens méritent bien qu'on s'attache à vous, & j'avouë que je ſuis charmée que Dartis refuſe les partis qui ſe préſentent pour moi, ayant très-mauvaiſe opinion de gens qui ſe laiſſant ſéduire à de vains ornemens, ne font conſiſter leur bonheur que dans le plaiſir des yeux ſans approfondir les qualités de

l'ame. Si ces Messieurs engageoient Dartis à leur permettre l'entrée de sa Maison, & que sans se déclarer d'abord pour l'une ni l'autre, ils voulussent nous connoître & nous offrir leurs vœux, je suis assûrée que vous auriez bien tôt la préférence, ou du moins que les cœurs se partageroient entre nous: mais que sans rien approfondir on demande Clitie sans penser à Isméne, c'est ce que je ne leur pardonne point, & ce qui me range du parti de Dartis. Votre amitié pour moi vous aveugle, reprit Mademoiselle Dartis, & celle que j'ai pour vous me donne des lumiéres. Je veux convenir un moment pour vous plaire, que mon caractére, mon humeur, & mes sentimens ne me rendent pas indigne de l'attachement d'un honnête homme; mais lorsqu'avec ces qualités intérieures il trouvera de la beauté, des graces, & des attraits tels que les vôtres, sera-t-il étonnant qu'il les préfére? Non, non, ma chere Clitie, je me rends justice, je ne puis les blâmer de penser de la sorte, si j'étois à leur place

place je n'en ferois pas moins ; & ſi mon Pere ſe perſuade que ces refus les feront changer d'objet, il connoîtra dans la ſuite combien il s'eſt abuſé.

C'eſt ainſi que ces tendres amies raiſonnoient preſque tous les jours ſur l'éloignement où paroiſſoit être Dartis de marier Clitie, lorſque deux Cavaliers de la ville de Riom en Auvergne parurent à Lyon ; l'un ſe nommoit le Marquis Duriant, & l'autre le Comte de Saure ; ils étoient Couſins, & tous deux d'un mérite diſtingué. Duriant avoit près de vingt-cinq ans, & de Saure vingt-deux : ils étoient bienfaits, ſçavans, ſpirituels, ſages, & d'une valeur dont ils avoient déjà donné des preuves dans les périlleuſes occaſions où le métier de la guerre qu'ils avoient embraſſés les avoient conduits. L'un & l'autre étoient Lieutenants dans le même Régiment, ils revenoient de l'armée, & s'étant rendus à Riom pour y voir leur famille, ils s'étoient trouvés engagés de venir à Lyon pour y terminer une affaire d'intérêt qui re-

regardoit la fucceffion de leurs Peres qui venoient de mourir. Comme il s'agiffoit d'une fomme confidérable dépofée entre les mains du frére de Dartis mort à Clermont, dont on n'avoit eu nulle nouvelle depuis fon trépas, & qu'ils avoient appris que Dartis s'étoit emparé de tous les effets de fon Frére, ils ne furent pas plûtôt arrivés à Lyon, qu'ils fe rendirent chez-lui. Dartis les reçut avec honneur; & le dépôt ayant été prouvé par les piéces dont ils étoient porteurs, il leur promit fans héfiter de le leur remettre dans le cours du mois. Mais comme ces deux Cavaliers lui plurent extrêmement, & que par le détail de leurs affaires il avoit reconnu que leur fortune, quoi qu'affez honnête, ne répondoit pas à leur naiffance, & ne pouvoit fuffire à les foûtenir avec éclat dans la profeffion des armes, & qu'il fouhaitoit que fon bien donnât un titre à fa Fille, le défir de la faire Marquife ou Comteffe lui fit jetter les yeux fur eux pour y trouver un gendre. Dans cette penfée il les preffa fi for-

fortement de passer ce tems chez-lui, & de n'avoir point d'autre Maison que la sienne, qu'ils l'acceptérent afin d'être plus à portée de hâter leur payement, & de ne point perdre Dartis de vûë.

Le Négociant qui ne pénétroit point leurs pensées n'ayant nulle envie de leur manquer de parole, crut leur avoir obligation de leur complaisance; & pour la mieux reconnoître les conduisit à l'Appartement de sa Fille, à qui il les présenta comme des personnes de considération en la priant de lui aider à les bien recevoir. Isméne étoit seule en ce moment, & ne sçachant rien des intentions de son Pere, ne songea d'abord qu'à remplir celle qui venoit de lui déclarer. Comme sa laideur n'avoit rien de choquant, qu'elle parloit avec grace, & que l'esprit animoit toutes ses actions, elle charma les deux Cousins par la délicatesse de ses expressions, la solidité de ses jugemens, & par les douceurs de son entretien. Ils ne firent pas une moindre impression sur elle; mais quoi qu'égaux

gaux en mérite, son cœur décida en secret pour le Marquis Duriant, soit qu'étant moins jeune que le Comte de Saure, elle le crut plus capable que lui d'un attachement sérieux, ou que n'étant pas tout à fait si bel homme que le Comte, elle se le trouvât plus conforme, elle se sentit dès cet instant un grand penchant à l'aimer. Cependant voulant tout partager avec Clitie, & le jeune Comte lui paroissant très-digne de lui plaire, elle souhaitoit ardemment dans le fond de son ame qu'elle pensât à son égard, comme elle faisoit à celui du Marquis. Quand cette charmante Fille, qu'on n'avoit point avertie de cette visite, entra dans son Appartement dans l'intention de lui reprocher la solitude dans laquelle elle la croyoit; mais surprise de la voir en si bonne compagnie, elle se contraignit, & salua les deux Cavaliers avec ses graces accoûtumées, mais avec la froideur qu'inspire toûjours la présence de ceux qu'on ne connoît pas.

Isméne qui s'apperçut de son embar-

barras, & qui vouloit qu'elle parût avec tous ſes agrémens, lui préſenta le Comte & le Marquis, en lui expliquant le ſujet de leur viſite & ce que Dartis lui avoit commandé. Il n'en fallut pas davantage à la belle Clitie pour pénétrer ſes idées; & craignant l'effet de ſes charmes, elle parla peu, parut ſérieuſe & reſervée, & n'ouvrit la bouche que pour faire valoir tout ce que diſoit Iſméne, ne s'occupant qu'à l'examiner de façon à pouvoir connoître celui des deux qui lui plaiſoit le plus, afin de ne rien négliger pour lui en aſſûrer la conquête: mais malgré ſa contrainte, & l'effort qu'elle ſe faiſoit pour leur dérober une partie de ſes attraits, elle ne put empêcher que ſes premiers regards ne perçaſſent d'un même coup le cœur des deux Couſins. La converſation d'Iſméne parut ne les avoir que mieux diſpoſés à la recevoir, elle y avoit jetté une ſorte de tendreſſe à laquelle il ſembloit manquer un objet, parce que la beauté manquoit à celle qui la leur inſpiroit: & lorſque Clitie s'étoit

toit offerte à leurs yeux, leurs cœurs transportés d'amour & d'admiration avoient volé pour ainsi dire au-devant de ses pas, comme à celle qui cherchoient dans Isméne sans la pouvoir trouver; mais dissimulant ce qui se passoit dans leurs ames, pour ne pas montrer à Mademoiselle Dartis le triomphe de sa Cousine, & se cacher mutuellement leur naissante ardeur, ils continuérent la conversation avec la même liberté qu'ils l'avoient commencée. La charmante Clitie à qui son silence donnoit le tems de faire ses observations, n'en passa pas beaucoup sans s'appercevoir que le Marquis Duriant l'emportoit auprès d'Isméne sur le Comte de Saure, & comme elle trouvoit ce jeune Cavalier infiniment au-dessus de son Cousin, elle eut une secrette joie que son inclination n'eût pas le même objet.

Tandis que ces quatre personnes affectoient une tranquilité qu'ils n'avoient pas. Dartis donnoit ses ordres pour bien régaler ses hôtes; & lorsqu'il y eut apporté

tous

tous ſes ſoins, il les revint joindre dans l'Appartement de ſa Fille. L'aimable enjoüement dans lequel il la trouva, & le ſérieux qu'il vit ſur le viſage de Clitie lui faiſant croire que le Marquis & le Comte n'avoient fait la cour qu'à Iſméne, & que le dépit qu'elle en avoit lui donnoit cette humeur, il en ſentit un plaiſir qu'il eut de la peine à diſſimuler. Cependant on ſe mit à table, où la joie & la bonne chére euſſent été parfaite ſi Clitie eut été libre d'y montrer tout ce qu'elle valoit: mais ayent remarqué que Dartis l'interrompoit ou la faiſoit taire lorſqu'elle vouloit parler, & qu'il obligeoit ſa Fille de faire elle ſeule les honneurs du repas, elle prit le parti de garder le ſilence. Mademoiſelle Dartis à qui l'affectation de ſon Pere donnoit un véritable chagrin, & qui vouloit que ſa Couſine s'emparât du cœur du Comte, tandis qu'elle cherchoit le chemin de celui du Marquis, lui fit pluſieurs ſignes pour l'engager à ne pas prendre garde à ſes caprices, & la pria de chanter avec elle. Mais

Mais Dartis l'interrompant avec vivacité : Non, non, lui dit-il, chantez ſeule, la voix de Clitie ne s'accorde point avec la vôtre, elle eſt diſſonnante, & je ſuis bien aiſe qu'on vous entende ſans mélange. Ce diſcours déſobligeant fit rougir Iſméne; & craignant que les deux Amis ne l'accuſaſſent d'y applaudir : Je ſuis extrêmement ſurpriſe, Monſieur, reprit-elle, que vous rendiez ſi peu de juſtice à Clitie, perſonne ne chante avec plus de juſteſſe & plus de méthode, ſa voix eſt même beaucoup plus touchante que la mienne, & comme je ſçai qu'elle me prête des graces que je n'ai pas, vous me permettrez de ne point chanter ſi vous ne voulez pas que ce ſoit avec elle. Ma chere Iſméne; lui répondit Clitie en ſouriant, ne nous privez pas du plaiſir de vous entendre pour un ſi foible obſtacle, menagez ma gloire, & ſongez que ne pouvant remplir l'idée que vous venez de donner de ma voix, vous me rendriez plus confuſe encore que ne viens de faire le jugement déſavantageux de mon Oncle. Cet-

Cette diſpute qui faiſoit connoître la modeſtie & le bon eſprit des deux Couſines, charma le Comte & le Marquis; & ne pouvant aimer Iſménе avec la même ardeur que Clitie, ils ne pûrent lui refuſer leur eſtime; & jugeant que c'étoit véritablement lui plaire que d'obliger Clitie à chanter avec elle, ils priérent ſi fortement Dartis d'y conſentir qu'il s'y vit forcé pour ne les pas choquer, ce qu'elles firent auſſi-tôt d'une maniere ſi parfaite qu'ils en furent dans l'admiration; & malgré leur amour, rendant juſtice à la vérité, ils ne leur donnérent aucun avantage l'une ſur l'autre. Mais cemme Clitie répandoit ſes charmes ſur tout ce qu'elle faiſoit, & que ſa beauté la rendoit toûjours ſupérieure, leur flamme en prit de nouvelles forces: Cependant ils mirent tant d'égalité dans leurs applaudiſſemens, qu'ils ne laiſſérent rien connoître de la paſſion dont ils brûloient, & ſe menagérent de telle ſorte que Dartis s'imagina qu'Iſméne avoit remporté le prix dans

dans leurs cœurs. Comme il avoit fait venir leurs équipages, voulant abſolument qu'ils logeaſſent chez lui, ils paſſérent le reſte du jour en différentes promenades, qui leur donnant la liberté d'entretenir Clitie tour à tour, leur fit ſi bien connoître tout ce qu'elle méritoit. qu'ils réſolurent chacun en particulier de la demander en mariage.

De leurs côtés les deux Couſines s'étant communiquées leurs penſées, furent très-ſatisfaites d'apprendre que leurs cœurs s'étoient partagés, & qu'elles n'avoient point à craindre de devenir rivales. Iſméne ſe flatant d'avoir plû au Marquis, & Clitie ayant lû dans les regards du Comte une partie des ſentimens qu'elle lui avoit inſpirée. Comme ces deux Cavaliers étoient leurs maîtres, Duriant n'ayant plus ni Pere ni Mere, & de Saure n'ayant qu'une Belle Mere, à laquelle il n'avoit aucun compte à rendre de ſa conduite, elles ne doutérent point que Dartis ne les acceptât ſi-tôt qu'ils ſe déclaréroient, & que voyant qu'il pouvoit

voit donner à sa Fille un parti de cette importance, il n'hésiteroit plus à marier sa Niéce avec un pareil avantage. Ce fut dans cette espérance qu'ils passérent plusieurs jours, que le Comte & le Marquis n'employérent qu'à se fortifier dans leur dessein sans se confier l'un à l'autre, craignant tous deux de se trouver dans des sentimens contraires à leur amour. De Saure ayant toûjours vû au Marquis une espéce d'entêment sur sa noblesse qui lui faisoit appréhender qu'il n'approuvât pas l'alliance qu'il vouloit faire ; & Duriant ayant remarqué au Comte une assez forte répugnance aux nœuds de l'hymenée pour lui donner lieu de croire qu'il ne seroit pas content de l'y voir engagé, & n'épargneroit rien pour l'en detourner.

Le tems de leur remboursement s'approchoit, & voulant profiter de celui qui leur restoit ils se résolurent de se déclarer. Pour cet effet le Comte s'étant rendu un matin de très-bonne heure dans l'Appartement de Dartis, & l'ayant

trouvé seul, après les premiers complimens le regardant avec amitié : Je ne puis vous exprimer, lui dit-il, la joie que je ressens de l'occasion qui nous a procuré l'avantage de vous connoître, & combien je suis sensible à la maniere obligeante dont vous nous avez reçûs ; je n'en perdrai jamais la mémoire, & je me trouverois le plus heureux de tout les hommes si vous me permettiez de vous en marquer ma reconnoissance. Dartis lui répondit qu'il n'avoit fait que son devoir, qu'il craignoit même de ne l'avoir pas rempli aussi parfaitement qu'il le désiroit, & qu'il voudroit de tout son cœur lui pouvoir donner des témoignages plus essentiels de l'estime & du respect qu'il avoit pour lui.

Laissons le respect, reprit le Comte en l'embrassant, mais pour l'estime, s'il est vrai que je vous en aye inspiré, souffrez que je vous en demande une preuve. J'adore votre charmante Niéce, ma félicité dépend de me voir son Epoux,

poux, ne la refuſez pas à mon ardent amour. Je ſçais que ma fortune ne répond pas à la votre & que je n'ai qu'un grand nom à vous offrir; mais je ne le crois pas indigne de votre attention, & je me flate qu'étant accompagné d'un bien raiſonnable, il peut être préféré à des richeſſes plus conſiderables. Dartis qui dès le commencement de ce diſcours s'étoit imaginé que ſa Fille alloit en être l'objet, ne peut ſe contraindre aſſez pour ne pas marquer ſon chagrin au nom de Clitie; tout ſon viſage changea, & prenant la parole d'un air qui dénotoit le trouble de ſon ame: Je me connois trop bien, lui répondit-il, pour ne pas ſentir l'honneur que me feroit votre alliance, & je vous avouërai que je l'acheterois même de tout mon bien s'il le falloit; mais il n'eſt pas en mon pouvoir d'y parvenir de la façon dont vous le déſirez. Cette Clitie que vous croyez ma Niéce ne m'eſt rien; j'ignore le nom de ſon païs & de ceux dont elle tient le jour; en un

mot c'eſt une enfant que la pitié m'a forcé de prendre preſque au ſortir du berceau ; des raiſons de famille & d'intérêt m'ont obligé de la faire paſſer pour ma Niéce, eſpérant que ſes parens ſe feroient connoître, & viendroient m'en débarraſſer comme me l'avoit promis un Inconnu qui me la remit entre les mains il y a près de dix-neuf ans.

Mais comme je l'ai gardé aſſez long-tems ſans que perſonne s'en ſoit mis en peine, & qu'il n'eſt pas naturel que je faſſe paſſer dans des mains étrangeres un bien dont ma Fille eſt l'unique héritiere, je ſuis obligé de déclarer la vérité. Ainſi, Monſieur, continua-t-il, vous voyez bien que ce parti ne vous convient point, & que l'honneur que vous me vouliez faire ne s'adreſſe point à moi : & pour vous prouver le déſir ſincére que j'aurois de former avec vous des nœuds indiſſolubles, je vous offre Iſméne avec cent mille écus de dot, indépendamment de la même ſomme dont elle doit hériter après ma

ma mort. Je vous ſuis obligé, lui répondit le Comte pénétré de douleur, Je rend au mérite d'Iſméne la juſtice qui lui eſt dûë; mais plus je ſçais ce qu'elle vaut & plus je la trouve digne de poſſeder un cœur tout entier; le mien n'eſt plus à moi; le trait fatal qui l'a percé a rendu ſa bleſſure incurable. L'Amour, mon cher Dartis, n'eſt pas une paſſion qui ſe prenne & qui ſe guériſſe ſelon que nous le ſouhaitons, j'en ſuis au déſeſpoir; mais Clitie eſt la premiere qui ait triomphé de mon cœur, & je ſens que je l'aimerai juſqu'au tombeau.

Comme le deſſein de Dartis étoit de le dégoûter de Clitie, & qu'il ne vouloit pas ſe mêler de la marier dans la crainte qu'elle n'eût un rang au-deſſus de ſa Fille, il lui répondit froidement qu'il étoit fâché qu'il eût prit un amour ſi prompt pour une perſonne qui ne lui convenoit pas puiſque ſelon toutes les apparences ſa naiſſance étoit auſſi baſſe qu'équivoque. Le Comte de Saure qui ne pouvoit plus ſoûtenir ce cruel entretien,

ne lui répliqua que par ſes ſoupirs, & ſe retira dans un état digne de compaſſion. Il rentra dans ſon Appartement & s'y renferma pour rêver en liberté à ſa triſte avanture. Ses premieres réflexions le portérent d'abord à fuïr Clitie & de chercher dans l'abſence un reméde à ſon mal; mais ce conſeil qui ne partoit que de la crainte d'avoir fait un choix indigne de lui; céda bien-tôt à des ſentimens plus généreux; & ſon ardent amour lui repréſentant cette belle Fille avec tous ſes charmes, les raiſons de rang, de naiſſance, & d'intérêt lui parurent de ſi foibles obſtacles & ſi fort au-deſſous de ce qu'elle inſpiroit, qu'il rougit de confuſion d'avoir été capable de s'y arrêter.

Quelle obligation, diſoit-il en lui-même, Clitie pourroit-elle m'avoir de l'adorer & de vouloir être ſon Epoux, ſi ſa naiſſance étoit égale à ſa beauté? A quel rang n'auroit-elle pas lieu de prétendre? Pourrois-je me flater qu'elle voulut ſe contenter du mien? Hé quoi,

quoi, reprenoit-il, les graces, l'eſprit, & la ſageſſe ne ſont-ils pas des titres mille fois plus eſtimables que ceux d'une nobleſſe que nous ne tenons que du caprice des ſommes ou de la fortune? Que dis-je, ne voulois je pas unir ma deſtinée à Clitie, Niece du Négociant Dartis, ce nom la mettoit-il au deſſus de ce qu'elle eſt à préſent? N'avois je pas deſſein de l'annoblir en lui donnant ma foi? A-t-elle rien perdu de ſes agrémens pour être d'une naiſſance inconnuë? Mon amour a-t-il pris la ſiennes de l'éclat de ſon ſang, ſes attraits n'en ſont-ils pas l'unique ſource, & ne ſuffiſent-ils pas pour faire mon bonheur? Cette réflexion flatoit trop ſa paſſion pour ne s'y pas conformer; Clitie ſans naiſſance & ſans biens lui devint encore plus chere. Indigné de l'injuſtice du ſort, il ne ſongea plus qu'à le réparer en partageant le ſien avec elle; & ne voulant pas tarder à l'inſtruire de ſon amour, de ſes deſſeins, & de ce qu'il avoit appris, il ſe rendit dans l'Appartement d'Iſméne eſ-

pérant y trouver une occaſion favorable pour l'entretenir.

Cependant comme ſes réflexions l'avoient mené loin, il s'étoit paſſé bien des choſes depuis qu'il avoit quitté Dartis. A peine s'en étoit il ſéparé que le Marquis Duriant avoit pris ſa place auprès du Negociant, qui lui faiſant à peu près le même compliment, le termina par la demande de Clitie. Dartis preſque en fureur de voir que ces deux hommes qu'il n'avoit ménagés & reçûs avec tant de ſoin, que pour faire en ſorte d'en avoir un pour Gendre, ne cherchoient que ſa prétenduë Niéce, lui répondit beaucoup plus ſéchement qu'au Comte de Saure, qu'il n'étoit point Oncle de Clitie; que c'étoit un enfant trouvé qu'il avoit élevé par pitié, qu'il en venoit d'avertir ſon Couſin qui ſortoit de lui faire une priere pareille à la ſienne; qu'il ne vouloit pas les tromper ni s'attirer leurs familles en leur laiſſant faire une alliance ſi diſproportionnée. Duriant ne fut pas moins frappé de cet-

cette nouvelle que le Comte de Saure: mais soit que sa passion ne fût pas vive, ou que sa tendresse pour lui le portât à craindre que cette rivalité ne les mît mal ensemble, il se résolut dès ce moment de triompher de son amour. Je suis très-touché dit-il à Dartis, de l'informe de Clitie, elle méritoit un destin plus heureux : cependant puisqu'elle ne vous est rien, & qu'il nous est libre d'y prétendre, je réfléchirai sur ce que je dois faire; toute la grace que j'exige de vous est de cacher au Comte que je suis son Rival, j'espére ne l'être pas longtems j'y ferai mes effort; mais comme j'ignore ses sentimens & que je veux les sçavoir pour y régler les miens, je suis bien aise qu'il ne sçache pas cette conversation.

Dartis qui venoit de former son plan lui promit ce qu'il voulut, & le Marquis ne l'eut pas plûtôt quitté, que pour exécuter les résolutions qu'il venoit de prendre, il fit appeller Isméne & Clitie;

& s'étant enfermé dans ſon Cabinet avec elles : Clitie dit-il à cette belle Fille, il ne m'eſt plus poſſible de vous taire un ſecret que j'ai gardé tant que j'ai crû qu'il vous ſeroit utile ſans m'être préjudiciable; mais aujourd'hui que je vois qu'il tire à de grandes conſéquences pour ma Fille & pour moi, je ſuis forcé de vous déclarer que vous n'êtes point ma Niéce; que j'ignore de qui vous tenez la naiſſance, & que vous n'avez aucun droit à la ſucceſſion de mon Frere. Alors ſans lui rien détailler de l'air du jeune Inconnu qui la lui avoit confiée, ni des mille piſtoles qu'il en avoit reçû, il lui conta ſimplement qu'un homme vêtu très-pauvrement l'avoit ſupplié à genoux de la prendre & de la faire nourrir, lui promettant de la retirer au bout de ſix mois en lui recommandant de la donner à celui ou celle qui lui apporteroient la moitié d'une lettre qu'il lui avoit laiſſée. Cependant, continua-t-il, il a dix-huit ans paſſés que je prend ſoin de vous ſans que perſonne ſe ſoit pré-

préfente pour vous reclamer, ce qui me fait juger avec raifon qu'on a profité de ma pitié pour me duper; que ce font de pauvres gens qui vous ont donné le jour, & que n'ayant pas le moyen de vous nourrir, ils ont ufé de cette rufe pour vous procurer un azile; & qu'étant morts peut-être de mifere ou dans des païs éloignés, ils vous ont abandonnée à votre deftinée. Vous fçavez continua-t-il, tout ce que j'ai fait pour vous, & de quelle façon je vous ai élevée; je ne m'en repens point puifque vous avez répondu à mes foins par votre douceur, votre fageffe, & votre attachement pour Ifméne; & c'eft dans l'intention de les récompenfer que je fuis réfolu de vous mettre en état de n'avoir rien à fouhaiter dans le monde en vous faifant Religieufe. Comme c'eft l'unique parti qui puiffe vous convenir dans la fituation où vous êtes, fans biens, fans parens, & fans nul fecours, je vous conduirai dans un Couvent, où votre voix & vos talens vous ferviront de dot; & con-

tinuant la charité que j'ai euë pour vous, je vous y affûrerai une petite pension pour les choses dont vous pourrez avoir besoin : c'est tout ce qu'il m'est possible de faire.

Dartis auroit pû continuer de parler sans que l'une ni l'autre se fussent mis en devoir de l'interrompre, leur étonnement & leur douleur ne leur permettant pas de rompre le silence. Cependant Clitie se faisant un effort pour cacher le trouble dont elle étoit agitée : Quoique je ne m'attendisse pas, lui dit-elle, au cruel changement que vous m'annoncez, & que comme votre Niéce je crusse vous avoir d'assez fortes obligations, ce que vous m'apprenez les augmentent de façon que je n'ai point de termes pour vous en marquer ma reconnoissance. Je ne vous déguiserai point que je suis vivement touchée de ce bouleversement de fortune, non que l'ambition ait aucune part à ma douleur, le seul regret d'ignorer qui je suis, cause ma peine; & j'aimerois mieux me sça-

ſçavoir fille du dernier des humains, que d'être dans une ſi triſte incertitude: mais puiſqu'il faut ſubir mon ſort, & me ſéparer pour jamais d'Iſméne, j'accepte ſans balancer la continuation de vos bontés: heureuſe encore que vous vouliez bien me faciliter les moyen de dérober à toute la terre la honte de ma deſtinée.

Quoi! ma chére Clitie, s'écria Iſméne toute en pleurs, vous aurez la cruauté de me quitter? Quoi, Monſieur, dit elle à ſon pere, vous aurez celle de l'arracher d'entre mes bras? Deviez vous nous unir d'une ſi parfaite amité pour nous ſéparer enſuite avec tant de dureté? Que m'importe qu'elle ſoit ma parente ou non, ne me ſuffit-il pas qu'elle ſoit mon Amie? Ne ſuis je pas aſſez riche pour lui tenir lieu de ceux qui l'ont abandonnée? Ne l'êtes vous pas aſſez pour lui ſervir de pere? L'ignorance de ſa naiſſance entraîne-t-elle la neceſſité de la faire Religieuſe? Vous eſt-il permis de diſpoſer d'une volonté ſur laquelle

vous n'avez de droits que ceux que ſa reconnoiſſance exige de ſon cœur? Ha! Monſieur, continua-t-elle en ſe jettant à ſes pieds, c'eſt à genoux que je vous demande Clitie, ne me l'enlevez pas, ou ſouffrez qu'un même Cloître nous enferment l'une & l'autre. Généreuſe Iſméne, interrompit Clitie les yeux baignés de larmes, n'ébranlez pas ma conſtance par ces touchantes marques de votre amitié: Croyez qu'il n'eſt rien qui me ſoit plus cruel que de me ſéparer de vous. Mais ſongez que je ne puis plus paroître dans le monde avec honneur; qu'ayant été élevée & connuë comme Niéce de Dartis, & comme unique héritiere de ſon Frere, je ne ſerai plus qu'un objet de mépris, lorſqu'on apprendra cette funeſte avanture: Qui que je ſois le Ciel m'a donné des ſentimens trop hauts pour vivre dans l'abaiſſement qui couvient à mon état préſent; & je regarde comme une grace toute particuliere de ce qu'il inſpire à votre généreux Pere de mettre à l'abri

des

des diſcours & du ridicule que m'attireroit un pareil éclat.

Dartis qui ne penſoit pas ſi délicatement que les deux Amies, & qui ne vouloit abſolument point de Clitie dans ſa Maiſon, loua fort ſon courage & ſa réſolution ; & faiſant relever Iſméne, lui commanda très-ſévérement de ſe conformer à ſes volontés : mais loin de ſe rebuter elle redoubla ſes inſtances avec tant de feu, que Clitie craignant que ſa préſence & ſes larmes n'en fuſſent la cauſe, ſe retira pour laiſſer à Dartis la liberté de s'expliquer avec elle, & pour ſe procurer à elle même celle dont elle avoit beſoin dans une ſi fâcheuſe conjonćture. Mais comme elle entroit dans l'Appartement d'Iſmene, le Comte de Saure qui ſortoit du ſien dans l'intention de la chercher l'ayant apperçûë, la joignit auſſi-tôt. Clitie avoit les yeux baignés de pleurs, & le Comte étoit d'une triſteſſe extrême. Ils s'apperçûrent facilement de leur douleur reciproque ; ils ſe ſaluérent ſans pouvoir ſe rien dire ; de

Saure

Saure lui presenta la main presque en tremblant, & cette belle Fille lui donna la sienne avec le même trouble; & sans rompre le silence ils passérent ensemble dans le Cabinet de Mademoiselle Dartis. Clitie se jetta dans un fauteüil, & le Comte se mit à genoux devant elle.

Cette action la fit revenir à elle, & le regardant en rougissant : Quel est votre dessein, lui dit-elle, Comte, votre distraction vous fait-elle oublier que je suis Clitie. Je ne suis point distrait, lui répondit-il, je vous adore, & je ne viens que pour vous le déclarer : Mais comme mon estime égale mon amour, je veux que mes actions vous prouvent mon respect, tandis que je m'efforcerai de vous exprimer l'ardeur de ma flamme. Cet aveu vous surprend, & vous paroît sans doute témeraire, continua-t-il en la voyant changer de couleur : cépendant il ne l'est pas autant que vous le pensez, puisqu'il n'a pas tenu à moi que vous en fussiez instruite par celui de qui je croyois devoir

devoir vous obténir ; mais ſon refus fondé ſur un prétexte qui ne fait qu'augmenter ma tendreſſe, me force de vous offrir moi-même & mon cœur & ma foi. Les pleurs dont je vois encore les traces ſur votre viſage me font connoître qu'il vient de vous apprendre le ſecret de votre naiſſance ; mais comme il ne vous a ſans doute pas appris en même-tems les ſentimens que vous m'avez inſpirés, il faut que ce ſoit ma bouche qui vous en inſtruiſe. Oui, charmante Clitie, en vous montrant en moi le plus paſſionné de tous les Amans, je vous y préſente le plus tendre de tous les Epoux. Souffrez que je répare les caprices du ſort en vous faiſant partager ma fortune; que ma foi, mon amour, & mon nom vous ſervent de biens & de Parens. Je ſuis mon maître, Dartis n'eſt point le vôtre, & rien ne peut s'oppoſer à ma félicité ; à moins que par un effet de mon malheur, vous n'ayez pris de la haine pour le plus amoureux de tous les hommes. Ha ! Grand Dieu, s'écria cette aimable Fille

Fille en levant les yeux au Ciel, mon deſtin n'étoit-il pas aſſez rigoureux ſans y joindre ce nouveau ſujet de douleur. Généreux Comte, ajoûta-t-elle en le regardant avec douceur, je connois tout le prix des dons que vous m'offrez; ils me font même vivement ſentir mon infortune; le Comte de Saure eſt trop digne de toute l'eſtime d'une ame vertueuſe pour craindre d'être haï; & je veux bien lui déclarer, que ſi j'étois née Reine, & que j'euſſe une couronne à donner, il ſeroit le ſeul à qui je la mettrois ſur la tête; mais plus vous m'êtes cher, & plus votre gloire m'eſt précieuſe. Niéce de Dartis & ſeul héritiere d'un bien conſidérable, je me trouvois encore ſi fort au deſſous de vous, que je n'oſois croire que vous vouluſſiez vous abaiſſer juſqu'à moi, & que je rougiſſois pour vous quand vos regards paroiſſoient m'en flater. Jugez donc quels ſont aujourd'hui les ſentimens de mon cœur, ne poſſédant plus rien de ce qui pouvoit en quelque ſorte juſtifier votre choix. Je ſçai que

que l'amour rend tous ſes ſujets égaux, qu'il a ſouvent uni le ſceptre & la houlette; mais ceux qu'on a vû former de ſemblable nœuds, ſçavoient du moins quelle étoit leur origine. La Bergere étoit inſtruite qu'elle étoit née Bergere, & l'innocence du ſans qui couloit dans ſes veines pouvoit lui tenir lieu de rang & de fortune; mais moi, dequoi puis-je me vanter, j'ignore qui je ſuis, d'où je ſors, ſi le crime ou la vertu m'ont fait naître; & ſi l'obſcurité de ma naiſſance n'eſt pas la plus foible tache de ceux qui me l'ont donnée. Ha! Comte cette idée ſeule me fait trembler; quel ſeroit mon déſeſpoir, hélas! ſi m'ayant honorée de votre nom, on venoit à découvrir quelque jour les auteurs de ma vie; & qu'en m'apprenant mon origine on y trouvât des ſujets de honte plus grands que ſa baſſeſſe. Non je ne vous expoſerai point à de ſi terribles événemens; contente de la gloire d'avoir ſçû vous plaire, & que vous ayez daigné m'offrir votre main, ne pouvant la mériter

riter par les avantages de celles qui peuvent y prétendre, je me conſerverai votre eſtime par mes ſentimens; & puiſqu'il eſt impoſſible que je ſois au Comte de Saure, je ne ſerai jamais à perſonne.

Ha ! trop charmante Clitie, dit alors le Comte tranſporté d'amour & d'admiration, quels biens, quel rang, & quelle renommée peuvent être comparables à la beauté de votre caractére, & ne ſerois-je pas moi-même indigne de la nobleſſe de mon ſang ſi je la préférois à celle de votre ame ? Ma chere Clitie, continua-t-il, puiſque je ſuis aſſez fortuné pour que vous ne mépriſiez point mon amour, n'en refuſez pas les marques ; & ſongez que c'eſt ordonner mon trépas, que de vous oppoſer à la ſeule choſe qui peut faire le bonheur de ma vie. Je vous l'ai déjà dit, je ſuis mon maître, ma famille n'a nul droit ſur mes actions, & je puis... Non, Comte, interrompit-elle, vous ne pouvez rien, vous êtes votre maître pour faire un choix digne de vous; mais lorſqu'il s'agira de vous voir épou-

ſer

ſer une Fille ſans nom, ſans biens, & ſans naiſſance, vous ceſſerez de l'être. Cette famille dont vous n'avez rien à craindre, parce que vous ne lui donnez aucun ſujet de vous être contraire, ne ſçaura pas plûtôt le tort que vous voulez faire à votre gloire, qu'elle s'unira pour l'empêcher : la mienne deviendra le but de ſon reſſentiment, & vous auriez la douleur de m'en voir la victime. Comme elle achevoit ces paroles Iſméne entra, mais ſi troublée, qu'elle n'apperçut ſeulement pas le Comte, & ſe jettant dans les bras de ſon Amie : Ma chere Clitie, lui dit-elle, je n'ai pû rien gagner, mon Pere eſt infléxible. Ce peu de mots faiſant juger à de Saure qu'il ſe paſſoit quelque choſe qu'il ne ſçavoit pas, il s'en allarma, & la conjura de lui apprendre de quoi il étoit queſtion ; mais Clitie qui vouloit lui cacher ſon départ, empêchant Iſméne de lui répondre, lui dit que cette tendre Amie avoit tout employé pour obliger Dartis à ne pas publier qu'elle n'étoit point ſa Niéce ; & que l'excès

de sa douleur ne venoit que de n'avoir pû l'obtenir; & comme elle souhaitoit entretenir Mademoiselle Dartis, elle le conjura de se retirer, lui promettant de ne prendre aucune résolution sans l'en avertir. L'amoureux Comte de Saure se flatant qu'il parviendroit à vaincre ses scrupules, & qui ne sçavoit pas si son intention étoit qu'il parlât de son amour devant Isméne, obéït à l'instant pour ne lui pas déplaire, en la conjurant de se souvenir qu'il avoit encore mille choses importantes à lui dire.

Clitie ne le vit pas sortir sans peine; son généreux procédé, joint au penchant secret qu'elle s'étoit sentie pour lui du premier moment qu'elle l'avoit vû, venoit de triompher entiérement de son cœur; & persuadée qu'elle alloit s'en séparer pour jamais, elle n'eut pas assez de forces pour empêcher ses pleurs de couler avec une violence qui surprit d'autant plus Isméne, qu'elle ne l'avoit point trouvée aussi sensible qu'elle l'eût désiré au changement de sa fortune; elle l'embrassa

ſa tendrement, & mêlant ſes larmes aux ſiennes: Ma chére Clitie, lui dit-elle, vous ſentez donc à préſent quelque regret de me quitter? Mais continua-t-elle avec vivacité, que ne vous oppoſez-vous au ſort qu'on vous prépare? Pourquoi conſentez-vous au deſſein de Dartis; puiſqu'il ne vous eſt rien, vous ne lui devez aucune obéïſſance?

Je lui dois tout, reprit Clitie, il m'a nourrie, & élevée; & l'éducation qu'il m'a donnée exige que je lui ſois auſſi ſoûmiſe que vous. Mais ma chere Iſméne, vous ne ſçavez pas tous mes malheurs, quand même Dartis ne voudroit pas me mettre dans un cloître, il faudroit que je ſuſſe me cacher dans le fond de quelque deſert inconnu à toute la terre. J'aime le Comte de Saure, j'en ſuis aimée, & je ne puis trop tôt éviter le péril que nous courons l'un & l'autre de ſuivre les mouvemens de notre paſſion. Il faut que je parte, que je profite des reſtes de la bonté de votre Pere, & qu'en me renfermant pour jamais, je garantiſſe le Comte de la honte qui ſui-

ſuivroit de près les nœuds qu'il veut former. Mademoiſelle Dartis extrêmement ſurpriſe que ſon Amie refuſât une ſi belle occaſion de réparer ſon infortune, puiſqu'elle avouoit qu'elle aimoit de Saure, employa toute ſon éloquence pour la faire changer de ſentiment; & ſe flatant que le myſtére de la lettre coupée en deux la détermineroit à prendre un parti plus doux, elle la conjura de la lire avec attention. Je m'en ſuis emparée, lui dit-elle, lorſque j'ai vû que mon Pere ne vouloit rien m'accorder, il ne me l'a cédée qu'avec une peine extrême, je vous la donne, peut-être vous ſera t-elle utile un jour; mais quoique la maniére dont on l'a partagée la rende des plus obſcures, elle me paroît écrite de façon à me faire juger qu'elle n'eſt pas l'ouvrage d'un miſérable. Un moment de curioſité, dont Clitie ne fut pas la maîtreſſe, la contraignit de la prendre & d'en faire la lecture.

Moitie' de Lettre.

La triste néceſſité où je ſuis de cacher
d'en uſer de même à l'égard de celle
& comme j'ignore encore en quelles mains
que mon deſſein n'eſt pas de révéler ſi
pour prévenir les malheurs qui peuvent
à la faire reconnoître en tems & lieu
baptiſée comme enfant trouvé, ſans Pere ni
qui l'a miſe au jour eſt mon Epouſe
dépoſitaire de la moitié de cet écrit
dévoiler le myſtére en cas que mon
me prive d'aller moi-même retirer ma

La lecture de cette demie lettre fit long-tems rêver Clitie; mais enfin prenant la parole, & regardant triſtement Iſméne, tout cela ne prouve rien, lui dit elle; & l'on n'eſt que trop inſtruit des ruſes de ceux qui cherchent à ſe délivrer du fardeau de nourrir leurs enfans, pour qu'on puiſſe porter un jugement certain ſur un ſemblable écrit: la miſére ouvre ſouvent l'eſprit; & ce billet n'eſt ſans doute qu'un appas qu'on a tendu à Dar-

tis pour l'obliger à prendre ſoin de moi, dans l'eſpérance que le myſtére lui feroit croire que j'appartenois à des perſonnes conſidérables, & qu'il en auroit la récompenſe; mais quoi qu'il en ſoit ma chere Iſméne, ma gloire & mon repos me forcent à la retraite, je crains la honte & le ridicule toûjours attachés à ces ſortes d'avantures, & le Comte de Saure m'eſt trop cher pour l'expoſer à les partager. Ainſi la ſeule grace que j'exige de vous comme la plus grande marque de votre amitié, c'eſt de lui cacher où je vais en cas que vous veniez à le ſçavoir. Mademoiſelle Dartis au déſeſpoir de la réſolution de ſon Amie, redoubla ſes priéres & ſes larmes pour l'engager à ſe ſouſtraire de la maiſon de ſon Pere, lui promettant de ne la jamais abandonner, & qu'elle la ſecoureroit de tout; mais rien ne put la faire changer, & quoiqu'elle eût naturellement une très-grande répugnance pour la clôture, & que la tendreſſe qu'elle ſentoit pour le Comte, ne fît que l'augmenter encore,

core, elle fut inébranlable. La triste Isméne voyant qu'elle ne gagnoit rien sur son esprit, & qu'il falloit se résoudre à cette séparation, voulut prendre le soin elle-même de rassembler tout ce qui pouvoit lui être utile dans son Couvent, & la mettre en état d'en sortir s'y elle ne s'y trouvoit pas bien. Pour cet effet elle la contraignit de prendre la meilleure partie de ses bijoux & tout l'argent comptant de ses menus plaisirs; & ne pouvant s'ôter de l'esprit que la lettre coupée ne lui servît pas quelque jour, elle l'enferma dans un petit sachet d'étoffe; & l'ayant attaché aux deux bouts d'un ruban qu'elle avoit à son col, & qui retomboient dans son sein, de façon qu'on ne pouvoit les voir, elle la conjura de ne s'en jamais désaisir; ce que Clitie lui promit, quoiqu'elle n'eût aucune espoir qu'il lui devînt utile.

Tandis que les choses se passoient entre les deux Amies, Dartis qui ne cherchoit plus qu'à se débarrasser de ses hôtes, puisque l'un ni l'autre n'avoient pas dessein

d'être ſon gendre, tint leur rembourſement tout prêt; & ſçachant qu'ils étoient dans leurs Appartemens, il les fit prier de vouloir bien deſcendre dans ſon cabinet. Les deux Amans de Clitie s'imaginant chacun en particulier qu'il avoit changé de penſée, s'y rendirent avec un égale empreſſement; mais toutes leurs eſpérances s'évanoüirent lorſque Dartis leur préſenta le dépôt en queſtion, & qu'avec un air aſſez froid, il les remercia de l'honneur qu'ils lui avoient fait de loger chez-lui, en leur faiſant entendre qu'ayant leur argent, ils n'y devoient plus reſter. Duriant & de Saune comprirent aiſément ce langage; & comme il ne leur convenoit pas de demeurer chez un homme malgré lui, ils ſe réſolurent d'en ſortir dès le même jour, ce qui donna tant de joie à Dartis qu'il ne fit nulle difficulté de les laiſſer prendre congé d'Iſméne, ce qu'ils lui demandérent tous deux dans des intentions différentes. Duriant ayant deſſein de ſonger à Mademoiſelle Dartis; puiſque la médio-

diocrité de Clitie, & l'amour du Comte mettoient trop d'obſtacles à la paſſion qu'il avoit pris pour elle, & de Saure dans l'eſpoir de parler encore à cette belle Fille, & de l'engager à recevoir ſa foi. Ils y furent : Iſméne étoit ſeule, Clitie étant entrée dans ſon cabinet pour écrire, ils la faluérent tous deux avec conſidération ; mais Duriant qui vouloit commencer à s'accoûtumer à lui marquer quelque choſe de plus, fut le premier à lui dire ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux & Dartis, & lui fit voir un regret ſi vif de la quitter, qu'elle ne put cacher ſa ſurpriſe & ſa douleur, & le regardant avec des yeux qui découvroient une partie de ſon ſecret : Ce jour, lui dit-elle eſt le plus malheureux de ma vie, & mon Pere a ſans doute réſolu de me la rendre odieuſe.

Si j'étois aſſez fortuné, lui répondit-il, pour me flater de vous être de quelque utilité, je ferois mes efforts pour l'obliger à me laiſſer près de vous ? Clitie parut comme il achevoit ſes mots, & de Sau-

re voyant que la converſation d'Iſméne & du Marquis leur devenoit intéreſſante, & lui donneroit le tems de parler à cette charmante Fille, il fut à elle; & la conduiſant dans l'embraſure d'une croiſée, lui apprit l'obligation où il étoit, non ſeulement de ne plus loger chez Dartis, mais encore de partir pour l'Auvergne où ſa préſence étoit abſolument néceſſaire pour des affaires importantes, lui propoſant de l'y conduire, & de lui donner dans la Comteſſe ſa Belle-Mere une Amie auſſi tendre que Mademoiſelle Dartis. Madame de Saure, lui dit-il, eſt d'une piété édifiante, ſa plus grande joie eſt de ſécourir les malheureux, elle m'eſtime, & j'ai pour elle la déférence & le reſpect que j'aurois pour ma propre Mere: ma famille n'agit preſque que par ſes conſeils; je lui déclarerai mon amour; je lui ferai connoître combien vous êtes digne du ſort que je veux vous faire, & je ſuis aſſûré qu'elle approuvera mes deſſeins, & vous déterminera à me rendre heureux.

Mais

Mais Clitie, de qui la vertu s'allarmoit des moindres démarches qui pouvoient tourner à ſon déſavantage, préférant ſon obſcurité à l'éclat d'un rang qu'il falloit acheter par un enlevement, refuſa ſans héſiter cette propoſition; & quoiqu'elle lui fît connoître qu'elle ſe fût trouvée heureuſe d'être unie à ſon ſort, elle ne laiſſa pas de s'armer contre ſon propre penchant, & de s'en rendre aſſez maîtreſſe pour réſiſter au plaiſir de s'y livrer; mais comme elle craignoit de déſeſpérer le Comte, & qu'il ne prit quelque violente réſolution, elle le conjura d'attendre du tems, & de ſa perſévérance quelque changement favorable à leur amour; lui faiſant entendre que Dartis ſe laiſſeroit peut être toucher, & qu'elle ſe flatoit d'un éclairciſſement ſur ſa naiſſance; & par ſon eſprit, & ſa douceur elle ſçut ſi bien ménager ce malheureux Amant, qu'il ſe vit contraint de ſe ſoûmettre à ce qu'elle déſiroit.

D'un autre côté Mademoiſelle Dartis fâchée contre elle-même d'a-

d'avoir marqué à Duriant trop de ſenſibilité, avoit fait enſorte de lui répondre ſur ce qu'il lui avoit dit avec plus de reſerve, & mettant la converſation ſur le ſort de Clitie, ſans pourtant lui rien apprendre de ſon départ, cette belle Fille l'ayant engagée par ſerment à garder le ſecret, elle lui fit voir des ſentimens ſi nobles, ſi généreux, & ſi rares dans ſon ſexe, lorſqu'il s'agit de rendre juſtice à la beauté de la nature, que l'eſtime prenant dans ſon cœur la place que l'amour y occupoit quelques momens auparavant pour Clitie, lui perſuada qu'il ne pouvoit être que très-heureux avec une perſonne de ce caractère ; & comme il étoit certain que cet hymen le mettroit dans une opulence dont il étoit très éloigné, il réſolut à l'inſtant de n'avoir plus d'autres penſées, & de ne quitter Lyon qu'avec Iſméne. Mais voulant auſſi rendre ſervice au Comte de Saure, & ſe flatant que Dartis ne lui refuſeroit rien en faveur de ſon hymen avec ſa Fille, il imagina d'exiger de lui que Mademoi-

ſelle

ſelle Dartis en devenant Marquiſe Duriant ſeroit la maîtreſſe du deſtin de Clitie, & qu'elle l'emmeneroit avec elle. Rempli de cette idée il aſſûra Iſméne de la part qu'il prenoit au malheur de ſon Amie, & que croyant voir trouvé un moyen de le réparer il ne négligeroit rien pour le faire réüſſir. Mais aimable Iſméne, ajoûta-t-il, pour y parvenir il faut que vous acceptiez les vœux d'un cœur que vous venez d'aſſujettir pour jamais; & que vous conſentiez à ce que je vais propoſer à Dartis pour m'aſſûrer le vôtre.

Iſméne avoit un penchant trop grand pour le Marquis, pour n'apprendre pas avec joie qu'il eût deſſein de l'épouſer; mais ne comprenant point que ſon bonheur particulier pût faire celui de Clitie: Quoique je ſois née ſans ambition, lui répondit-elle en rougiſſant, je crois qu'il ne me ſeroit pas pardonnable de m'oppoſer à l'honneur que vous voulez me faire, & que ma félicité ſeroit parfaite ſi le conſentement que vous déſirez de-

venoit utile à celle de mon Amie. Duriant charmée de cet aveu lui en rendit grace avec tranſport; & ſur de ſon projet, il lui proteſta ſi fortement qu'il changeroit la fortune de Clitie, qu'elle en fut preſque perſuadée: elle le pria de lui confier ſur quel fondement il lui donnoit un ſi doux eſpoir; mais le Marquis qui ſe faiſoit un plaiſir délicat de ſurprendre le Comte de Saure, auquel il avoit deſſein de faire épouſer Clitie auſſi-tôt qu'il en ſeroit le maître, la conjura de lui permettre de garder le ſilence ſur cet article juſqu'à ce qu'il eût parlé à Dartis, & la pria de n'en rien découvrir à ſon Amie. Iſméne ne voulant pas le preſſer davantage le lui promit; & Clitie les étant venus joindre en ce moment avec de Saure, la converſation devint générale.

Mais comme ces quatre perſonnes en s'aimant avec ardeur, croyoient que pour leur commune ſatisfaction il étoit néceſſaire de ſe cacher les différentes penſées dont elles étoient occupées, & que l'ex-

trême

trême triſteſſe du Comte & de Clitie ne s'accordoit point avec l'enjouëment que Duriant répandoit dans tous ſes diſcours, l'entretien ne fut pas de longue durée ; de Saure fut le premier à prendre congé des Dames, le Marquis en fit autant dans le deſſein de ne pas laiſſer arriver la nuit ſans revoir Dartis ; & comme il n'eût pas été ſéant de reſter chez-lui après le compliment qui leur avoit fait, ils furent prendre un logement dans la Ville pour le reſte du tems qu'ils devoient y reſter. Dartis qui ſe doutoit bien qu'ils n'en partiroient pas ſi-tôt pour joüir de la ſatisfaction de voir Clitie, & qui craignoit les charmes de cette Fille auſſi bien que les pleurs de la ſienne, ſe hata de tout préparer pour la faire ſortir de Lyon dès le lendemain, ayant réſolu de la mener dans un Couvent aux environs de S. Flour en Auvergne, dont une de ſes Parentes étoit Supérieure ; ce qu'il lui avoit caché pour qu'elle ne pût en avertir le Comte ou le Marquis ; & pour éviter de les retrouver chez-lui, il

en étoit forti auffi-tôt qu'il leur eût remis leur argent, ordonnant qu'on leur dit qu'il foupoit en Ville.

Ce qui força le Marquis Duriant à remettre au lendemain la converfation qu'il vouloit avoir avec lui ; mais il fut encore trompé dans fon attente par la vigilance de Dartis, qui ne fut pas plûtôt de retour dans fa Maifon, qu'il avertit Clitie de fe tenir prête à partir à la pointe du jour : quoique cette belle Fille s'attendît à ce commandement, comme elle ne croyoit pas qu'il la changeât de Province, & que ce fut fi promptement, elle ne put s'empêcher d'en être furprife, & de fentir en ce moment toute la cruauté de fa deftinée : Cependant elle s'y foûmit, & malgré les pleurs d'Ifméne & fa propre douleur, elle paffa la nuit à fe préparer à cette trifte féparation ; elle écrivit au Comte de Saure, & pria Mademoifelle Dartis de lui rendre la lettre. Cette tendre Amie étoit dans un défefpoir d'autant plus grand qu'elle s'étoit flatée fur le difcours du Marquis d'un autre événement,

&

& qu'elle le voyoit renverſé par l'injuſte empreſſement de ſon Pere. Elle mit tout en uſage pour tirer de lui le nom du Couvent qu'il avoit choiſi pour en avertir le Comte, quoiqu'elle eût promis le contraire à Clitie : mais Dartis ne la mit pas en pouvoir de lui manquer de parole, ne l'ayant jamais voulu dire. Enfin l'inſtant fatal arriva, les deux Amies s'embraſſérent & penſérent expirer en ſe ſéparant. Toût autre que Dartis eut été pénétré d'un ſi touchant ſpectacle ; mais bien loin d'en être attendri, il les arracha des bras l'une de l'autre ; & faiſant monter Clitie dans un équipage de Campagne qu'il avoit deſtiné à faire ſon voyage, il ſe plaça à ſes côtés, & commanda de marcher, laiſſant Iſméne à la garde d'un ancienne Gouvernante de ſa Maiſon & de ſes plus fideles domeſtiques. Quoique le chemin ſoit aſſez conſidérable par lui-même de Lyon à S. Flour, Dartis le rendit encore plus long par les détours qu'il fit prendre pour s'y rendre dans la crainte d'être ſuivi. Un

morne ſilence régna entre Clitie & lui pendant toute la route; & ce ne fut qu'à quelque diſtance du Village dans lequel étoit le Couvent de ſa Parente, qu'il lui apprit qu'ils étoient en Auvergne, & près de la ville de S. Flour. Clitie ne lui répondit rien, & ſentit une eſpéce de conſolation de ſe voir dans le Païs du Comte de Saure, elle en fut même moins triſte; & ſans pouvoir démêler ce qui cauſoit ce changement dans le fond de ſon cœur puiſqu'elle n'avoit nulle intention de lui faire dire ſa retraite, une douce tranquillité s'empara de ſon ame, & la fit entrer dans le Couvent avec une joie dont elle ne ſe croyoit pas capable.

Comme il y avoit long-tems que Dartis ſongeoit à s'en défaire, & qu'il avoit écrit pluſieurs fois à ſa Parente, dans cette penſée, elle ne fut point ſurpriſe de le voir; cette Superieure parût charmée de Clitie, & lui vanta beaucoup les agrémens de la clôture. Cette belle Fille approuva tout ce qu'elle en dit, & témoigna ſi peu

peu de répugnance pour ce parti, que Dartis ne douta point qu'elle ne fût bientôt Religieuſe. Il parla en particulier à ſa Parente, & lorſqu'ils furent convenus de leurs faits, il dit adieu à Clitie ſans beaucoup de peine ; & la laiſſant dans ſa nouvelle habitation, il reprit le chemin de Lion. Ceux que Clitie y avoit laiſſées n'étoient pas auſſi reſignés à leur ſort, qu'elle l'étoit au ſien : le Comte de Saure comptoit pour perdus tous les momens qu'il paſſoit ſans la voir, attendoit avec impatience l'heure, où la bienſéance lui permettroit de ſe rendre chez Dartis. Le Marquis Duriant au contraire, voulant le trouver ſeul & ſans affaire, ſe leva de grand matin pour lui faire ſa viſite : mais quel fût ſon étonnement, lorſqu'il apprit de ſes Dommeſtiques qu'il étoit parti dès le point du jour ; qu'il avoit emmené Clitié, & qu'on ne ſçavoit ni le lieu où il étoit allé, ni le tems de ſon retour. Quoique Duriant ſe fut fait une raiſon ſur ſon amour, & qu'il eût pris une ferme réſolution

tion de ſonger à ſa fortune en tournant ſes deſirs du côté d'Iſmene; il n'étoit pas ſi bien détaché de Clite, qu'il ne fût extrêmement ſenſible à ce qu'il lui arrivoit. D'ailleurs ſe repreſentant le déſeſpoir du Comte, lorſqu'il ſçauroit ce départ précipité, & ne pouvant douter de la douleur d'Iſméne, ſon cœur attendri par tant d'objets touchans, lui fit recevoir cette nouvelle comme un coup de foudre. Comme il étoit trop matin pour demander à voir Mademoiſelle Dartis, il retourna chez lui, & ſçachant que de Saure étoit levé il entra dans ſon Appartement, mais le viſage ſi changé que le Comte en fut effrayé.

Il lui demanda avec empreſſement ce qu'il avoit, & ce qui l'obligeoit à ſortir ſi matin: J'ai tant de choſes à vous dire, mon cher Comte, lui répondit-il triſtement, que je ne ſçais comment m'expliquer, je voudrois que vous les puiſſiez ignorer: cependant il me paroît qu'il eſt néceſſaire que vous les ſçachiez; je ſouhaiterois

auſſi

auſſi vous apporter des remédes avec le mal : enfin je ſuis dans une perplexité que je ne puis vous exprimer. Le Comte pâlit à ce diſcours, & le conjura de ne le pas tenir plus long-temps en ſuſpends. Vous aimez Clirie, reprit le Marquis, vous l'avez demandée en mariage à Dartis. Le ſecret que vous m'avez fait de votre amour, & l'erreur où j'étois comme vous que cette belle Fille étoit Niécé du Négociant, me donnant lieu d'eſperer que rien ne s'oppoſeroit à mes vœux, je m'étois laiſſé ſurprendre à ſes attraits ; & voyant dans cet hymen la ſatisfaction de mon cœur, & l'accroiſſement de ma fortune, je fis hier près de Dartis une démarche pareille à la votre ; ſa réponſe ne me fut pas plus favorable qu'elle vous l'avoit été : il m'en rendit compte, & m'apprit l'obſcurité dont la naiſſance de Clitie étoit envelopée. J'en fus touché ; mais ſans doute moins amoureux que vous, & ne voulant pas m'engager dans une paſſion qui ne s'accordoit ni avec ma condi-

dition, ni avec mes intérêts, je résolus de vous la sacrifier, puisque malgré la connoissance du malheur de Clitie, vous ne laissiez pas de persister à l'aimer, & de songer à Ismène, qui malgré son peu de beauté mérite par son caractere tout l'attachement d'un honnête homme, & de qui la fortune encore plus grande que je ne l'avois cru, Clitie n'ayant rien à prétendre à la succession du Frere de son Pere, peut rendre la mienne des plus brillantes. Dans cette pensée je fus trouver Isméne; & lui faisant entendre une partie de mes sentimens, j'eus le plaisir de voir qu'elle n'y étoit pas contraire; mais que pénétrée du sort de son Amie, elle avoit quelque peine à se voir heureuse, tandis qu'elle ne la seroit pas. Charmé de cette générosité j'avois projetté pour votre repos & pour le sien, de déclarer aujourd'hui à Dartis mes intentions sur Isméne, & de l'obliger en considération de cet hymen, de nous donner Clitie, & de nous laisser les maîtres de sa destinée; & vou-

lant

lant vous ſurprendre par cette agréable nouvelle, je viens de chez lui pour exécuter mon deſſein; mais le cruel a pris ſoin d'y mettre un obſtacle invincible, en nous enlevant Clitie; il eſt parti avec elle avant l'aurore, & l'on ne ſçait en quels lieux il la mene.

Juſte ciel! s'écria le Comte; Clitie eſt partie, je ne reverrai plus Clitie. Un triſte ſilence ſuccédant à cette exclamation, il parut comme un homme hors de lui-même. Le Marquis ne s'amuſa point à le conſoler, il ne s'occupa qu'à lui propoſer des expédiens pour découvrir où l'on conduiſoit cette belle, Fille, en lui proteſtant qu'il l'aideroit de tout ſon pouvoir dans cette recherche. Cette maniere d'entrer dans ſa douleur fit ſur lui beaucoup plus d'effet que tous les raiſonnemens qu'il auroit pû employer; & ſortant de ſon abattement, il lui demanda ſi Mademoiſelle Dartis n'étoit pas inſtruite de la marche de ſon Pere; & ſur ce qu'il lui répondit qu'il ne l'avoit point vûë, étant trop matin pour

en-

entrer chez elle, il le pria de l'y accompagner: l'heure n'étant plus induë, il ne s'en fit pas presser; & s'étant rendus à la Maison de Dartis, on ne fit aucune difficulté de les conduire à l'Appartement d'Isméne. Ils la trouvérent en larmes, & les faisant passer dans son Cabinet, elle leur apprit avec quelle cruauté son Pere avoit fait partir Clitie, sans jamais avoir voulu l'instruire du lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite; & continuant ses regrets, en s'adressant au Comte de Saure: Nous ne la reverrons plus, lui dit-elle, cette charmante Fille, & c'est sans doute pour vous dire un éternel adieu qu'elle m'a priée de vous rendre cette lettre. Le Comte la prenant avec précipitation, il y lût ces paroles à voix basse.

Au Comte de Saure.

On me laisse à peine le temps de vous assûrer que je n'oublierai de ma vie vos généreuses propositions; il

il ſeroit peut-être néceſſaire à mon repos que j'en perdiſſe la mémoire; mais ma reconnoiſſance m'eſt plus chere que ma tranquillité; & pour vous en donner les ſeules preuves qui ſont en mon pouvoir, ſoyez certain que vous ſerez juſques à mon dernier ſoupir, l'unique objet de mes penſées; & que n'ayant pû mériter le glorieux titre de votre Epouſe; nul mortel n'aura celui d'Epoux de l'infortunée Clitie.

Non, non! s'écria douloureuſement l'amoureux Comte après avoir lû, il faut que je meure, ou que je la trouve. Aimable Iſméne, continua-t-il, pardonnez aux tranſports d'un homme déſeſperé, ſi Dartis ne vous avoit pas donné le jour, rien ne pourroit le ſouſtraire à ma juſte fureur; mais mon reſpect pour vous, & ce qu'exige de moi l'amitié qui m'unit au Marquis, en retiennent les effets. Mon cher Duriant, ajoûta-t-il, que ma douleur ne mette point d'obſtacle à vo-

votre félicité, jouiſſez en paix du bonheur de poſſéder ce que vous aimez, pour moi à qui la vie devient odieuſe après la perte de Clitie, je vais errer de Province en Province, j'irai dans tous les Cloîtres ; & ſi je ne découvre pas celui qui renferme cette adorable Fille, vous ne me reverrez jamais. Il voulut ſortir en achevant ces mots; mais Iſméne le retenant : Non, lui dit-elle, vous ne patirez point ſans le Marquis, mon amitié pour Clitie n'eſt pas moins forte que votre amour : ſi votre paſſion vous porte à ne pouvoir vivre ſans elle. ma tendreſſe me deffend de ſonger à des felicités qu'elle ne peut partager. Je ſuis l'unique cauſe de ſon malheur. Mon Pere jaloux que ſa beauté triomphât de ceux dont il déſiroit que les vœux s'adreſſaſſent à moi, par une foibleſſe inconcevable, la rendant reſponſable de ce que la nature ne m'en a pas donnée comme elle, la ſacrifie aujourd'hui à mes défauts, c'eſt donc à moi à lui faire connoître l'injuſtice de ſon procedé : & puiſqu'il croit que

que la preſence de Clitie empêchoit mon établiſſement, il faut lui prouver que ſon abſence m'eſt encore plus préjudiciable en me forçant de me refuſer moi-même à tout ce qui pourroit me rendre heureuſe. Je n'oſe croire que le Marquis Duriant ſoit véritablement touché du peu que je vaus; mais quoiqu'il en ſoït je ne nierai point qu'il m'a ſçû plaire, & que ſi je ne puis partager avec lui les grands biens dont je ſuis héritiere, nul autre n'en ſera poſſeſſeur par le don de ma foy. Cependant malgré ma tendreſſe & l'eſpoir dont il m'a flaté hier, je ne balance point à lui déclarer que je ne conſentirai jamais à lui donner la main que je n'aye vû Clitie Comteſſe de Saure, & qu'il ne vous ait aidé à la trouver. Ce n'eſt pas devant vous ſeuls que je borne cette délaration, mon Pere ne ſera pas plûtôt de retour que je l'inſtruirai de mes ſentimens, & de la réſolution que j'ai priſe de me retirer dans un Couvent pour le reſte de mes jours, s'il ne me rend pas une Amie dont

je préfére la societé à la fortune la plus brillante.

Il n'eſt pas aiſé de bien exprimer l'admiration que de pareils ſentimens firent naître dans le cœur du Comte & du Marquis. Le premier en ſentit un adouciſſement à ſa douleur qui le mit en état d'écouter la raiſon ; & Duriant en fut ſi fort pénétré, que le motif d'intérêt qui l'avoit fait changer en ſa faveur, en devint un d'eſtime & d'amour auſſi violent, que ſi la plus parfaite beauté l'eût allumé. Il ſe jetta à ſes pieds, & par les proteſtations les plus tendres, l'en convainquit de façon à lui perſuader que s'étoit l'outrager que d'en douter : mais il la conjura en même tems de ne point ſonger à ſe retirer, & de lui permettre d'attendre le retour de Dartis lui repréſentant que puiſque la ſeule crainte de lui voir préférer Clitie l'avoit forcé de la bannir de ſa Maiſon, il étoit à préſumer qu'elle ne lui feroit plus d'ombrage, lorſqu'il ſe verroit un Gendre. & qu'il ne leur refuſeroit pas de la fai-

faire revenir, ou de les inſtruire du Couvent dans lequel il l'avoit miſe. Ce raiſonnement étoit juſte, & s'accordoit trop bien aux déſirs d'Iſméne pour s'y montrer contraire: de Saure même l'approuva; mais l'agitation de ſon ame ne lui permettant pas de reſter à Lyon paiſible ſpectateur des réſolutions de Dartis, il les pria de ſouffrir qu'il parcourût tous les Cloîtres du Lyonnois, tandis qu'ils travailleroient de leur côté à leur commune ſatisfaction: ajoûtant que cette occupation étoit ſeule capable de détourner les idées funeſtes dont il ſe ſentoit tourmenté; que l'eſpoir de trouver Clitie dans cette recherche, ou d'apprendre de ſes nouvelles à ſon retour près d'eux, l'empêcheroit de ſuccomber ſous le poids de ſa douleur; qu'il les rejoindroit inceſſamment, mais qu'il lui étoit impoſſible de vivre dans le trouble & l'inquiétude où cet événement l'avoit plongé.

Iſméne & Duriant voulurent en vain le retenir, toutes leurs raiſons

ne faiſant qu'irriter ſon déſeſpoir, ils jugérent qu'il valoit mieux le laiſſer ſe ſatisfaire que de l'expoſer dans cette fureur à revoir Dartis; & qu'ignorant l'inſtant de ſon retour, il étoit même plus à propos qu'il ſuivît les mouvemens de ſon impatience, que de le forcer à languir en l'attendant. Le Comte leur promit de les inſtruire de ſes demarches, & de leur mander les endroits où leurs lettres pouvoient être adreſſées. De leur côté ils l'aſſûrérent qu'ils lui écriroient exactement tout ce qui ce feroit paſſé entre Dartis & eux; & que ne doutant point de la réuſſite de leur deſſein, ils étoient perſuadés qu'ils le feroient revenir pour le réünir à Clitie. Enſuite de ces promeſſes réciproques ils ſe dirent adieu, les deux Amis s'embraſſérent, & la généreuſe Iſméne ne vit point leur ſéparation ſans répandre des larmes. Comme le Comte de Saure vouloit partir dès ce même jour, Duriant l'accompagna juſques chez lui; & l'ayant

vû

vû monter à cheval, & ſortir les portes de la Ville, il retourna auprès de Madamoiſelle Dartis, à laquelle ſon cœur étoit entiérement attaché. Le Comte de Saure avoit pris deux de ſes gens avec lui, montez avantageuſement; & ſe flatant qu'on n'auroit pas mené Clitie dans une autre Province, il fit le tour de Lyonnois en envoyant ſes gens d'un côté pendant qu'il alloit de l'autre, & viſita tous les Couvens & toutes les Communautés avec un ſoin extrême, demandant Clitie à toutes les Abbeſſes & les Supérieures de ces ſaintes retraites, ſans qu'aucune pût le ſatisfaire, ne la connoiſſant ſeulement pas. Ces inutiles perquiſitions le mirent dans un ſi cruel déſeſpoir, qu'il ſe réſolut de pouſſer ſa recherche dans les Provinces les plus voiſines du Lyonnois, avant que de retourner à Lyon. Il avoit écrit pluſieurs fois au Marquis Duriant pendant ſon voyage, & ce fidéle Ami y avoit répondu avec exactitude: & comme ſa derniere let-

tre l'inſtruiſoit que Dartis étoit de retour, qu'il devoit le voir le lendemain, & qu'il avoit découvert qu'il avoit conduit Clitie en Auvergne, le Comte de Saure ne balança point à s'y rendre.

Cependant Dartis très-content de ſon Voyage, & croyant ne plus entendre parler de celle qu'il regardoit comme un obſtacle à l'établiſſement d'Iſméne, revint chez lui dans la réſolution de ne rien épargner pour la faire Comteſſe ou Marquiſe. Mademoiſelle Dartis le reçut avec reſpect; mais elle ne lui témoigna pas autant de joie de le revoir qu'il l'auroit ſouhaité; & ne s'imaginant point qu'elle eût vûë ſans jalouſie les charmes de Clitie, il lui fit valoir le ſervice prétendu qu'il venoit de lui rendre en la défaiſant d'une Rivale ſi dangereuſe; & pour la lui rendre plus redoutable, il lui conta tout ce qui s'étoit paſſé entre de Saure, Duriant & lui: mais Iſméne à qui le Marquis avoit avoüé le penchant qu'il s'étoit ſenti pour cette belle

belle Fille, & qui étoit convenuë avec lui de ce qu'elle devoit dire, paroiſſant inſenſible à cet arifice: Je n'ai jamais porté envie aux attraits de Clitie, lui répondit-elle, j'ai toûjours admiré la premiere, les graces dont la nature l'a favoriſée, & je croirois faire un crime de m'offenſer de la juſtice que l'on rend à ſon mérite; c'eſt outrager celui qui nous a formés & s'avilir ſoi-même, que de ne pas eſtimer ſon ouvrage quel qu'il puiſſe être, & d'être jaloux des biens qu'il n'a pas voulu nous faire. Pour moi qui trouvoit en regardant Clitie une douce conſolation des agrémens que le Ciel m'a refuſé, je regrete bien plus ſa préſence que des attraits qui ne dépendent pas de notre volonté: il me ſembloit que le plaiſir de m'en voir aimée me prêtoit des charmes, & je me trouve ſi déſagreable même à mes propres yeux depuis que vous me l'avez enlevée, qu'il ne m'eſt plus poſſible de paroître à ceux des autres: Et ainſi, Monſieur, conti-

nua-t-elle, ne ſoyez point ſurpris, ſi j'oſe vous prier de ſouffrir que je me retire dans un Couvent pour le reſte de ma vie, & qu'un voile cache à jamais, une laideur qui vient de vous faire commettre la plus haute des injuſtices. Le Marquis Duriant m'aime, & doit vous conjurer de l'accepter pour Gendre; mais quoique ſa demande m'honore, & que je n'aye nulle repugnance pour lui, je vous demande en grace de le refuſer, ayant formé une ferme réſolution de me faire Religieuſe, L'étonnement du Négociant à ce diſcours fut extrême, & ne pouvant croire ni l'amour du Marquis, ni que la Fille voulût quitter le monde, il lui répliqua avec beaucoup de hauteur, qu'il étoit le maître de ſa deſtinée, & qu'il ſçauroit bien la faire obéir quand il en ſeroit tems; qu'à l'égare de Duriant, il verroit ce qu'il auroit à lui répondre quand il lui parleroit; mais que s'il avoit changé de ſentiment, cela ne faiſoit que le fortifier dans l'idée qu'il avoit

voit euë, que Clitie auroit toûjours détourné tous ceux qui pouvoient ſouhaiter ſon alliance, puiſque le Marquis ne la voyant plus, prenoit ſon parti d'un autre côté, & qu'il lui deffendoit d'en parler davantage.

Iſméne contente d'avoir lancé ſon trait ſe retira ſans rien répondre, & fut attendre dans ſon Appartement le reſultat de la converſation que le Marquis devoit avoir avec ſon Pere. En effet ce Cavalier preſſé par ſon amour pour Iſméne, & par ſon amitié pour le Comte de Saure, entra preſque au même inſtant : & lorſque les premieres civilités lui eurent permis de parler librement, regardant Dartis en ſouriant : Vous êtes ſans doute étonné, lui dit-il, de me voir encore à Lyon, & je crois que vous le ferez davantage quand vous ſçaurez que c'eſt l'amour qui m'y retient, & que Mademoiſelle Dartis en eſt l'objet. Ma Fille, interrompit le Négociant avec ſurpriſe ; ne m'aviez-vous pas dit que

vous aimiez Clitie ? J'ai toûjours pour cette belle Perſonne, lui répondit-il, une parfaite eſtime, mais je n'ai plus d'amour, je l'ai ſacrifié à celui du Comte de Saure, avec lequel mon amitié ne veut rien avoir à diſputer ; la violence de ſa paſſion m'ayant fait juger qu'elle étoit moins facile à détruire que la mienne, j'ai porté mes vœux à l'aimable Iſméne, ſa vertu, ſon eſprit, & la beauté de ſon caractere ont fait naître dans mon cœur une ardeur qui ne s'éteindra jamais. En un mot je vous la demande, je ſuis mon maître abſolu, je diſpoſe d'un bien raiſonnable ; & quoi qu'il ne ſoit pas ſi conſidérable que le vôtre, je me flate que le nom que je porte ſupplééra près de vous à ce que la fortune m'a refuſé. La joie de Dartis fut inconcevable, il connoiſſoit la famille du Marquis, il ſçavoit qu'il ne pouvoit rien choiſir de mieux pour ſatisfaire l'ambition qu'il avoit de donner un grand titre à ſa Fille. D'ailleurs le Marquis Duriant étoit

beau-

beaucoup plus cher que le Comte de Saure, de qui le Pere avoit considérablement diminué l'héritage par les avantages qu'il avoit fait à sa seconde Femme. Toutes ses raisons le déterminant sur le champ, il embrassa le Marquis, lui rendit grace de l'honneur qu'il lui faisoit, & lui donna sa parole que cet hymen n'auroit de retardement que le tems nécessaire aux formalités, dont on ne peut se dispenser en pareil occasion; & pour commencer à lui donner des preuves de sa satisfaction, il le conduisit à l'Appartement d'Isméne, à laquelle il ordonna de le regarder comme un homme qui devoit être son Epoux dans peu de jours.

Mademoiselle Dartis les salua froidement l'un & l'autre, & regardant son Pere d'un air extrêmement triste: Je suis fâchée, Monsieur, lui dit-elle, que vous exposiez le Marquis au refus d'une Personne comme moi; je vous ai dit tantôt le dessein que j'ai pris; j'ai pour Duriant la plus sincére esti-

me, & si j'avois à faire un choix, il ne tomberoit jamais que sur lui; mais je ne veux point me marier, je suis trop malheureuse dans les attachemens de mon cœur pour me livrer à celui-ci. J'aimois Clitie, vous me l'avez inhumainement arrachée; je n'aurai pas plûtôt écouté mon penchant pour le Marquis que vous en userez de même, & que vous trouverez des prétextes pour rompre les nœuds que vous aurez formés : ma résolution est inébranlable; & puisqu'il est impossible de vous obliger à me rendre mon Amie, que mes larmes & mes priéres n'ont rien produit sur votre cœur, ne trouvez pas mauvais que vos ordres en ce moment ne fassent rien sur le mien.

Dartis voulut répondre, mais le Marquis le prévenant: La constante amitié, lui dit-il, que vous conservez à Clitie est d'un présage trop favorable à la fidélité que vous aurez pour un Epoux, pour que je puisse la blâmer, & s'il ne faut que sa présence pour vous engager à

me

me rendre heureux, je ne crois pas que Dartis me ſoit contraire au point de refuſer de la faire revenir: Mais, dit Dartis outré de colére, qu'eſt-ce que cette Fille a de commun avec votre mariage? ſuis-je obligé de garder toute ma vie une Perſonne qui ne m'eſt rien, & ne fais-je pas aſſez pour elle? Non, reprit Iſméne, puiſque vous en diſpoſez ſouverainement ſans être inſtruit de ce qu'elle eſt, & de ce qu'elle doit être. Enfin, continua-t-elle en ſe jettant à ſes pieds, c'eſt la premiere grace que je vous aye demandée, je vous la demande encore à genoux; mais ſi vous me la refuſez, n'eſpérez pas que le Marquis Duriant, ni quelque autre que ſe puiſſe être, ſoit jamais l'Epoux d'Iſméne.

Duriant ſe joignant a elle le conjura de ne pas empêcher ſa félicité pour un ſi foible ſujet, lui promettant que Clitie ne feroit plus à ſa charge, qu'il en prendroit ſoin, & qu'il le rembourſeroit même s'il le vouloit de ce qu'elle lui avoit

coûté ; lui faiſant entendre aſſez clairement que malgré tout ſon amour pour Iſméne, il ne conſentiroit point qu'on la contraignit à lui donner la main, qu'il ſouhaitoit la tenir d'elle-même, & que ſon obéïſſance fût récompenſée par l'effet de ſes déſirs. Dartis fit de nouveaux efforts pour ſe diſpenſer de ce qu'on exigeoit de lui, craignant toûjours que le retour de Clitie ne rallumât les feux du Marquis ; mais voyant que l'un & l'autre ne vouloient rien entendre à ſes raiſons, & qu'il couroit riſque de manquer une alliance illuſtre pour ſa Fille, il ſe laiſſa vaincre, & leur promit que leur Contrat ne ſeroit pas plûtôt ſigné, qu'il écriroit pour qu'on lui renvoyât Clitie, Iſméne enchantée que ſon innocent artifice eût réuſſi, rendit mille graces à ſon Pere, & l'aſſura de ſon obéïſſance. Le Marquis qui ne vouloit pas retarder l'effet de ſa promeſſe, le pria d'envoyer chercher ſon Notaire ; il vint, les articles furent dreſſez ſans difficultés

de

de part ni d'autre, & dès le ſoir les Parties intéreſſée le ſignérent avec une égale ſatisfaction; ce qui ne fut pas à peine terminé, que Duriant fit mettre à Dartis la main à la plume pour acquitter ſa parole, Iſméne & lui déclarant que la cérémonie de leur mariage ne ſe feroit point que Clitie n'en fût témoins. Comme il s'étoit lié, & qu'il voyoit qu'il ne couroit plus riſque qu'elle lui enlevât des Gendres, il ne ſe fit pas beaucoup preſſer, d'autant plus qu'il avoit fait mettre dans le Contrat qu'Iſméne & le Marquis ſe chargeroient de cette Fille inconnuë, & qu'ils en diporeroient à leurs volontés. La lettre partit, & Duriant ayant appris par là le Couvent où Dartis l'avoit miſe, écrivit au Comte de Saure dans le même inſtant pour l'en inſtruire, & lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé. Ce fut alors qu'Iſméne & lui ſe flatant de n'avoir plus rien à craindre pour le Comte & pour le ſort de Clitie, s'abandonnérent au plaiſir de ſe

voir, de s'aimer, & de se le dire sans cesse : mais tandis qu'ils croyoient que chaque fin du jour les approchoit de celui de leur bonheur, il se passoit d'étranges choses en Auvergne : l'inquiétude commença même à s'emparer de leurs cœurs, n'ayant aucune réponse du Comte ni du Couvent. Isméne avoit écrit à son Amie la lettre du monde la plus tendre, en la priant de venir partager sa fortune & sa félicité, & n'en avoit euë nulle nouvelle, ce silence les allarma; & quoique Dartis les pressât d'achever leur hymen, ils attendirent encore plus d'un mois, espérant que de Saure reviendroit à Lyon. Enfin Dartis qui leur avoit caché ce qu'on lui avoit mandé pour ne les pas affliger, ennuyé de leurs retardemens, leur montra une lettre de sa Parente, Supérieure du Couvent de Clitie, par laquelle elle lui mandoit qu'elle étoit dans l'impossibilité de la lui renvoyer, son malheur ayant voulu qu'elle eût péri dans un incendie terrible dont sa Maison

ſon avoit été attaquée ; que le feu y avoit pris d'une maniére ſi cruelle, que la plûpart de ſes Religieuſes avoient été conſumées, le Bâtiment preſque détruit, & qu'elle avoit été contrainte de chercher un azile dans un Couvent de S. Flour, d'où elle lui écrivoit. La douleur d'Iſméne & du Marquis ne ſe peut imaginer, & jugeant bien qu'il falloit que le Comte de Saure eût connoiſſance de ce funeſte accident puiſqu'on n'entendoit point parler de lui. Duriant ſe réſolut de l'aller chercher ; mais comme il n'étoit plus poſſible d'éluder un mariage qu'il déſiroient tous avec une égale ardeur, & que Dartis n'eût pas laiſſé partir Duriant ſans cela, la cérémonie s'en fit quelques jours après ces triſtes nouvelles ſans aucune pompe. Iſméne étant inconſolable, la ſatisfaction du Marquis ne pouvant être parfaite par le trouble où le jettoit l'abſence d'un homme qu'il regardoit comme un autre lui-même, & la mélancolie de ſon Epouſe, il ſe rendit
ſans

ſans peine aux inſtances qu'elle lui fit de patir pour l'Auvergne, & de ſçavoir par lui-même s'il étoit vrai que Clitie ne ſe fut point ſauvée, & ce qu'étoit devenu le Comte.





SUITE DES DEUX COUSINES.

LXXVII. NOUVELLE.

TANDIS que la nouvelle de la mort de Clitie remplissoit de douleur & de deüil les cœurs de ceux qui s'intéressoient à son sort ; que Madame Duriant passoit les jours & les nuits à la regretter ; que le Marquis marchoit sur les pas du Comte de Saure pour empêcher les effets de son désespoir, & que ce malheureux Amant cherchoit en tous lieux l'objet de son amour, cette belle Fille étoit échapée du péril, mais non pas sans inquiétude. Quoiqu'elle fût entrée au

au Couvent avec moins de peine qu'elle ne ſe l'étoit imaginée, & que les premiers jours de ſa retraite ſemblaſſent lui promettre un entier détachement du monde ; ils ne furent pas plûtôt écoulés, & les empreſſement attrayants que les Religieuſes affectent pour les nouvelles venuës en pareille occaſion, furent à peine ceſſez, que renduë à elle-même elle connut que tout ſa fermeté n'avoit été qu'une eſpéce d'étourdiſſement ſur ſon malheur, & non l'effet d'une réſolution ſolide & durable. Les douceurs de la ſociété d'une tendre Amie ; l'opulence qu'elle venoit de quitter ; la liberté dont elle joüiſſoit, & ſur tout l'image du Comte de Saure qu'elle ne pouvoit effacer de ſon cœur, vinrent lui livrer des combats dont toute ſa raiſon ne put triompher. La clôture lui parut alors la plus terrible de ſes infortunes ; ſa piété même fut effrayée du danger de faire des vœux dans l'état où ſon ame ſe trouvoit. Conſumée d'une paſſion que les obſtacles ne faiſoient qu'au-

qu'augmenter ; agitée du myſtére de ſa naiſſance, & vivement piquée par amour propre d'être forcée à recevoir des dons d'une main étrangere, elle ſe trouva ſi fort éloignée de l'éminente vertu que doit poſſéder une ame qui veut ſe donner à Dieu, qu'elle ne put s'empêcher de trembler d'y être contrainte.

Ces triſtes réflexions ne furent pas les ſeules ſujets du peu d'inclination qu'elle ſe ſentoit pour la vie Religieuſe, d'autres motifs encore vinrent troubler ſa vocation. Elle ſçut que tout le Couvent étoit inſtruit du malheur de ſa naiſſance, & reconnut avec chagrin que malgré ſes talents on ne la regardoit pas avec la même conſidération que celles qui apportoient une dot: mais ce qui la toucha le plus fut d'apprendre de la Supérieure que Dartis ne lui avoit rien aſſûre pour ſa penſion, & qu'il dépendoit encore de ſa volonté de l'abandonner entiérement. Cette dureté, après l'avoir élevée & nourrie dans des eſpéran-

rances ſi différérentes, la détermina à déclarer qu'elle ne vouloit point être Religieuſe, & que le Négociant ne lui étant rien, & ne lui faiſant aucun bien, il n'étoit point en ſon pouvoir de l'enfermer dans cette Maiſon préférablement à une autre ; & que s'il prétendoit qu'elle y reſtât, il falloit qu'il lui tînt la parole qu'il lui avoit donnée de lui faire une penſion. La Supérieure qui étoit convenuë en ſecret avec lui d'une ſomme très-modique une fois payée, & qui l'avoit déjà reçûë, lui répondit avec hauteur qu'il étoit étonnant qu'une Fille ſans nom & ſans azile voulût faire des loix à ceux qui avoient la charité de la tirer du néant, pour lui procurer un ſort heureux, & lui commanda d'un air ſévére & mépriſant de ſe ſoumettre de bonne grace à ſa deſtinée, en la ménaçant de la faire paſſer dans une Maiſon moins honorable que la ſienne, pour peu qu'elle reſiſtât à ce qu'on exigeoit d'elle. Clitie étoit extrêmement douce & patiente,

tiente, mais elle avoit l'ame haute & juſtement offenſée d'un pareil diſcours : Perſonne ne ſçait mieux que moi, Madame, lui dit-elle en la regardant avec majeſté, la médiocrité du ſacrifice que j'offrirois à Dieu en me donnant à lui ; & la premiere raiſon qui m'en détourne eſt de ne m'en pas croire aſſez digne : mais ſi ma vertu n'eſt pas ſuffiſante pour une ſi grande action, elle eſt cependant trop pure pour mériter d'être outragée ; & s'étant retirée en achevant ces mots, elle laiſſa la Supérieure auſſi ſurpriſe de ſa fermetté qu'embarraſſée ſur les moyens de la garder, s'étant engagée à rendre la ſomme qu'elle avoit touchée en cas qu'elle refuſât de prendre le voile.

Tandis que cette Dame prenoit des meſures pour l'y contraindre, Clitie s'abandonnoit à toute ſa douleur. L'horreur de ſa ſituation ſe préſenta ſi vivement à ſon imagination, qu'elle fut pluſieurs fois tentée d'écrire au Comte de Saure, & d'avoir recours à ſon amour pour la tirer de ce lieu ;

lieu : mais condamnant bien-tôt un mouvement ſi contraire à la rigidité de ſa ſageſſe, elle en rougit ; & fortifiant dans la réſolution qu'elle avoit priſe de lui laiſſer ignorer ſon ſort, & de mourir plûtôt que de ſe livrer à ſon penchant, elle tourna toutes ſes penſées vers celui qui peut ſeul triompher des plus grands obſtacles & protéger les malheureux : & comme ſon peu de vocation pour la vie Monaſtique, ne l'empêchoit pas d'être véritablement pieuſe, elle remit à ſa Providence le ſoin de ſa deſtinée. Cette réſignation calma ſes agitations, & perſuadée que le Ciel ne l'abandonneroit point, & qu'il ſeroit ſon guide au milieu de tant d'obſcurités, elle attendit de ſa bonté ce que ſa vertu lui deffendoit d'eſpérer de la part des hommes. Elle étoit dans ſes louables ſentimens lorſqu'une nuit où toute la Communauté étoit enſevelie dans un profond ſommeil, & que ſes penſées la tenoient ſeule éveillée, elle vit toute ſa Cellule en feu. Quelque

que détachement que les malheurs puiſſent donner pour la vie, elle nous redevient toujours chére à la vûë du péril, & tel qui dans le fort de ſes plus cruels chagrins regarde la mort comme un bien, ne l'a pas plûtôt préſente à ſes yeux qu'il ne l'enviſage que comme la plus terrible de ſes infortunes, & cherche à l'èviter plus promptement encore qu'il ne l'a déſiré.

La charmante Clite éprouva cette vérité. Allarmée des flammes dont ſa Chambre lui parut environnée, elle oublia tout ce qui l'occupoit alors pour ne ſonger qu'à ſa conſervation; & paſſant promptement une robe dans ſes bras elle ouvre ſa porte, traverſe un Corridor que le feu gagnoit déjà & ſe ſauve dans le Jardin. A peine y fut-elle arrivée qu'elle entendit les cris perçans des Religieuſes, qui, troublées de ce funeſte accident, couroient de tous côtés ſans ſçavoir ce qu'elles faiſoient, les unes en chemiſes & les autres à demi vétuës. La nuit étoit très-noire, & ces

ces Infortunées n'étoient guidées que par les flammes qui consumoient leur Maison. La Cellule de Clitie fut la premiere embrassée, & le vent qui étoient extrêmement violent favorisant l'impétuosité du feu, il s'étendit bien-tôt de toutes parts, ce qui offrit aux yeux de Clitie le plus affreux de tous les spectacles. Pénétrée d'une sincére compassion elle imploroit le secours du Ciel pour tant de misérables prêtes à périr, quand elle entendit courir vers la porte du Jardin qui rendoit dans la Campagne ; & jugeant par le son du tocsin que la Supérieure faisoit ouvrir toutes les portes du Couvent pour laisser entrer ceux qui venoient le secourir, poussée d'un mouvement inconnu elle se résolut d'en profiter pour s'échaper ; & voyant plusieurs personner qui sortoient par cette porte, elle se mêla dans la foule ; & sans sçavoir ni ce qu'elle alloit devenir ni dans quel endroit ses pas la conduisoit, elle marcha une bonne partie de la nuit sans s'arrêter : il sembloit que la

la crainte lui eût donné des forces & qu'elle ne pouvoit trop s'éloigner de ce triſte ſéjour. Les clameurs de celles qui l'occupoient & le bouleverſement d'une partie du Bâtiment qu'on abattoit pour garantir l'autre, retentiſſoit de telle ſorte que les oreilles de Clitie en furent frapées preſque tout le tems de ſa courſe, ce qui la lui fit redoubler de maniere qu'elle ſe trouva à la pointe du jour dans le premier Fauxbourg de la ville de Saint Flour: comme elle y entroit une Sœur de la Charité ouvroit les portes de cet azile des Malades, Clitie l'apperçut; & commençant à ſentir ſa fatigue, elle fut à elle, & la pria de lui permettre de s'y repoſer quelques heures.

Cette Fille ſurpriſe de la jeuneſſe & de la grande beauté de notre fugitive, auſſi bien que du negligé de ſon habillement, la regarda long-tems ſans lui répondre; mais voyant qu'elle étoit inquiéte & fort abattuë, prenant la parole avec douceur: Ne croyez pas lui

dit elle en la faiſant entrer, que j'héſite à vous accorder votre priére; l'étonnement où je ſuis de voir à une telle heure & dans cet état une perſonne faite comme vous, eſt la ſeule cauſe de mon ſilence; il faut qu'il vous ſoit arrivé quelque grand malheur, pour vous être expoſée de la ſorte. Il eſt vrai, lui répondit Clitie en laiſſant couler quelques larmes, qu'on ne peut-être plus à plaindre que je le ſuis. La Sœur de la Charité touchée de ce peu de mots la prit par la main, la conduiſit dans ſa Chambre, & remarquant qu'elle ne pouvoit ſe ſoûtenir la fit coucher dans ſon lit; & l'ayant quitté un moment elle revint avec un bouillon qu'elle lui fit prendre: enſuite dequoi l'embraſſant avec tendreſſe: Ma chere enfant, lui dit-elle, prenez tout le repos dont vous avez beſoin, tachez d'oublier ce qui peut le troubler, vous êtes ici en ſûreté perſonne ne peut vous interrompre, je vais vacquer aux devoirs de mon état, & je reviendrai dans quel-

quelques heures ſçavoir comment vous étes; & ſi vous voulez vous confier entiérement à moi peut-être trouverais-je du reméde à vos maux. Dieu ſe ſert de tout, mon enfant, pour nous prouver ſa providence, livrez-vous-y & ſongez qu'il n'eſt point de malheurs dont elle ne puiſſe nous tirer lorſque nous y mettons notre eſpérance. Après cette ſage exhortation elle ferma les rideaux du lit, ceux de la Chambre, en ſortit doucement, & la laiſſa en liberté. L'aimable Clitie qui n'avoit répondu que par des larmes aux amitiés charitables de ſon Hoſpitaliere, ne fut pas plûtôt ſeule qu'elle rendit grace au Ciel d'être tombée en de ſi ſaintes mains; jugeant qu'il étoit neceſſaire de ne lui rien cacher de ſa ſituation, elle réſolut de l'en inſtruire & de ſe conduire par ſes conſeils: dans cette penſée, & ſe ſentant plus tranquille, elle s'abandonna aux douceurs du ſommeil.

Accablée d'avoir paſſé tant de mauvaiſes nuits, & de la fatigue de

la derniere, elle ne ſe réveilla que très-tard. La compatiſſante Religieuſe étoit venuë pluſieurs fois pour lui faire prendre quelque nourriture, & l'ayant toûjours trouvée endormie, elle attendoit en travaillant dans ſa Chambre le moment qu'elle ouvriroit les yeux, extrêmement curieuſe de ſçavoir par quel étrange avanture une fille ſi remplie de charmes étoit dénuée de ſecours au point d'être obligée de s'adreſſer à elle pour avoir un azile. Elle étoit dans cette inquiétude lorſque Clitie s'éveilla, qui la voyant au chevet de ſon lit, commença par lui témoigner la vive reconnoiſſance qu'elle reſſentoit de ſes ſoins généreux, la priant de les lui continuer en l'aidant de ſes conſeils. La charitable Sœur éblouië des beautés que le repos venoit de rendre à cette charmante Fille, & prévenuë pour elle d'une amitié qu'on ne pouvoit lui refuſer, l'aſſûra qu'elle ne borneroit pas ſes attentions à de ſimples avis, & qu'elle pouvoit compter qu'elle la ſerviroit en tout avec la tendreſ-

dresse d'une Mere, la conjurant de lui découvrir ses infortunes & de ne rien craindre de son indiscrétion.

La franchise & la sincérité étoient si bien peinte sur son visage, que Clitie n'en pouvant douter lui fit un récit fidéle de son malheur, ne lui taisant de ses avantures que celles qui regardoient le Comte de Saure, dont elle ne prononça seulement pas le nom. Vous voyez, Madame, continua-t-elle de quelle conséquence il est pour moi de trouver un bon conseil. Sans parens & sans appui je sçai que je n'aurois point de meilleur parti à prendre que celui du Couvent; & quoique je ne me sente aucune inclination pour la clôture, je ne doute point que ma raison ne triomphât de ma répugnance si j'y pouvois entrer comme les autres; mais n'ayant pas de dot à présenter quelle Maison voudra me recevoir? De retourner dans celle d'où je sors il n'y a pas d'apparence après les outrageantes ménaces de la Supérieure, & le peu

d'agrément qu'on m'y a donné. Il n'eſt pas naturel non plus que j'aye recours à Dartis dans mon malheur, puiſqu'il n'eſt que trop viſible qu'il n'a cherché qu'à ſe défaire de moi ſans s'embarraſſer de ce que je deviendrois, & qu'il ne feroit pas plus en cette occaſion que dans la premiere. Je ſuis perſuadée qu'Iſméne ſa Fille ne m'abandonneroit pas ſi je lui faiſoit ſçavoir mon état, mais je vous avouë qu'il m'eſt impoſſible de retourner à Lyon après la ſituation où je m'y ſuis vûë. D'ailleurs mon Amie n'eſt ſans doute pas encore ſa maîtreſſe; & ſi ſon Pere venoit à ſçavoir qu'elle me fît du bien, ou qu'il découvrît ma retraite, peut-être employeroit-il la violence pour ſe délivrer de moi.

Non, ma chere enfant, répondit l'Hoſpitaliere, il ne faut ni rentrer dans votre Couvent ni chercher du ſecours dans la Maiſon de Dartis. Quand vous voudriez vous remettre dans le premier il ne ſeroit pas en votre pouvoir, nous venons d'apprendre l'incen-

cendie dont vous parlez : la Supérieure & ses Filles se sont sauvées dans Saint Flour, les unes chez leurs Amis & les autres dans des Communautés de la Ville : toutes les Séculieres sont éparses de côté & d'autre, plusieurs mêmes ont péri dans les flammes ; & selon votre discours je juge qu'on vous croit morte comme elles par le bruit qui court que le feu a commencé par la Cellule d'une jeune Postulante, dans laquelle elle a été consumée avant même que personne fût éveillé, étant la plus exposée par la proximité de cette Chambre au Four de la Boulangerie où le feu a pris d'abord ; ainsi je crois qu'il vous seroit avantageux de profiter de cette erreur, & de changer de nom pour vous mettre à l'abri d'être réclamée de la Supérieure, ou des desseins de Dartis, & de consentir que je vous mette auprès d'une Dame de qui la piété, le rang, & la vertu vous feront d'un plus grand secours que tous ceux que je pourrois vous offrir. La Com-

teſſe de Mirelle, ajoûta-t-elle, c'eſt le nom de cette Dame, eſt une Veuve retirée depuis un mois dans une Terre à deux lieuës d'ici. Sa Maiſon eſt auſſi-bien réglée qu'un Couvent, tout y reſpire l'ordre & la ſageſſe ſans faſte & ſans oſtentation; ſa plus grande joie eſt de ſoulager les malheureux; elle ne voit que les Parens de feu ſon Epoux, & un très-petit nombre d'Amis, mais ſi rarement, que pour n'être pas toûjours ſeule elle a réſolu de chercher une perſonne à qui elle puiſſe faire du bien, qui lui tienne compagnie. Comme elle répand ſes bienfaits ſur notre Maiſon, & que je ſuis chargée du ſoin de les aller recevoir, elle m'a priée de m'informer d'un ſujet tel qu'elle le ſouhaite, l'eſprit & la vertu ſont les ſeules choſes qu'elle demande, voulant ſe réſerver le ſoin du reſte. Cependant comme j'imagine qu'on eſt toûjours plus conſidérée quand on peut dire qui l'on eſt, je ſuis d'avis que vous n'y paroiſſiez point en inconnuë à vous-même; & que ſans vous
don-

donner de vains titres, vous preniez ſimplement celui d'orpheline, d'honnêtes gens, mais à qui la fortune n'ayant pas été favorable vous ont laiſſée ſans ſecours, par là nous exciterons la compaſſion ſans attirer le mépris; & je ſuis aſſûrée que la Comteſſe vous mettra bientôt en état de n'avoir beſoin de perſonne. Voilà, ma chere Clitie, ce que je vous conſeille, & ce que je crois que vous pouvez faire de mieux; la Comteſſe a de la confiance en moi, je vous y préſenterai & vous y recommanderai de façon que vous aurez lieu d'en être contente.

Il eſt impoſſible d'exprimer la joie de Clitie à cette propoſition, elle en fut tranſportée; & ſe jettant dans les bras de la Religieuſe: Ha! Madame, lui dit-elle, que je reconnois bien les effets de la Providence dans le ſoin qu'elle a pris de me conduire ici. Et que j'ai de graces à vous rendre, ma Fille, lui repondit-elle en lui rendant ſes careſſes; quand la charité ne m'exciteroit pas à vous ſe-

courir, l'amitié que vous m'avez inſpirée m'y forceroit. Votre jeuneſſe & votre beauté m'ont prévenuës en votre faveur, & la crainte de vous voir expoſée à des dangers plus grands que celui que vous venez d'échaper, m'a fait d'abord ſonger à vous en garentir. Peut-être que la repugnance que vous avez pour l'état de Religieuſe ne vient pas de vous, & que le Seigneur le permet ainſi, & vous prive des moyens de l'être pour vous mieux faire parvenir à connoître vos Parens, & qu'il a reſolu de vous donner cette conſolation. Enfin j'augure pour vous mille choſes avantageuſes avec la Comteſſe de Mirelle; j'y dois aller après demain, elle m'envoye un équipage, & nous partirons enſemble, ne vous inquiétez de rien, & prenez patience. Clitie la remercia encore, & toutes deux conclurent qu'elle ſe diroit Fille d'un Marchand des environs de l'Auvergne, qu'ayant mal fait ſes affaires il étoit mort dans un état à ne lui pouvoir laiſſer nuls
ſe-

ſecours ; & que n'ayant point de Mere & ne ſçachant que devenir, elle avoit formé le deſſein de ſe faire Sœur de la Charité de Saint Flour; qu'elle s'y étoit renduë dans cette intention, & que s'étant adreſſée à la Sœur Sainte Marthe, c'étoit le nom de ſon Hoſpitaliere, elle l'en avoit détournée, la trouvant trop délicate pour le travail de cette Maiſon, & l'avoit deſtinée à la Comteſſe de Mirelle. Leurs meſures priſes de la ſorte, Clitie changea de nom dès ce moment afin que ſa bienfaictrice s'y accoutûmât, & prit celui de Caliſte.

La Sœur Sainte Marthe animée d'un eſprit de charité qui la rendoit attentive ſur les moindres choſes, réflechiſſant que Clitie n'avoir pû ſe ſauver de l'incendie, qu'avec la robe qu'elle avoit ſur elle, & qu'elle manquoit de tout, la revêtit des habits qui lui étoient reſtés d'une Etrangere morte dans cette Hôpital, qui ne s'y étoit miſe que pour être mieux ſoignée, & qui lui avoit fait un don par-

 ticulier

ticulier de toutes ſes nipes en reconnoiſſance des ſoins qu'elle avoit pris pour elle, ce qui la mit en état d'habiller la nouvelle Caliſte très-proprement, & de lui donner le plus néceſſaire. Cette belle Fille n'avoit point de terme pour exprimer combein elle ſe ſentoit obligée à ces généreuſes bontés; & l'Hoſpitaliere de ſon côté ne ſçavoit qu'inventer pour lui prouver l'eſtime qu'elle lui avoit inſpirée. Enfin charmées l'une de l'autre elles paſſérent ſes deux jours qu'elles avoient à être enſemble avec une égale ſatisfaction. La Sœur Sainte Marthe perſuadée qu'elle ne pouvoit faire à la Comteſſe de Mirelle un preſent qui lui fût plus agréable, attendoit avec impatience le moment de lui mener Caliſte; & Caliſte de ſon côté ſe flatant de trouver auprès de cette Dame un azile contre les adverſités, & d'y vivre ignorée du Comte de Saure, & de tout ce qui pouvoit le rapeller à ſa mémoire, ne le deſiroit pas moins qu'elle. Le Portrait que l'Hoſpita-

liere

lſcre lui faiſoit ſans ceſſe de la Comteſſe, les louanges qu'elle donnoit à ſa vertu, & la retraite dans laquelle elle vivoit, lui paroiſſoient ſi bien convenir à la ſituation de ſon cœur, qu'elle formoit déjà mille projets de tranquillité; eſperant que l'exemple & la piété de Madame de Mirelle, que la Sœur Sainte Marthe diſoit être encore jeune & belle, feroient triompher ſa raiſon d'une paſſion qui ne pouvoit jamais être heureuſe.

L'Equipage de cette Dame n'ayant pas manqué de venir prendre l'Hoſpitaliere elle partit avec Caliſte, & ſe rendit à la Terre de la Comteſſe, qui ne fut pas plûtôt avertie de ſon arrivée, que ſelon ſa coûtume elle fut au devant d'elle: mais la voyant accompagnée d'une Perſonne en habit du monde, & ſon éclatante beauté, l'ayant frapée d'étonnement, elle abrégea ſes amitiés ordinaires pour lui demander avec empreſſement quelle étoit cette charmante Perſonne. La Sœur Sainte Marthe qui s'étoit d'abord apperçuë de ſon ad-

 miration

miration à la vûë de Califte : C'eft, lui repondit-elle, Madame, un préfent que je prends la liberteé de vous faire. Je ne vous vanterai point fes charmes exterieurs, vous les voyez, & ce font des avantages dont nous devons faire fi peu d'état, que je ne m'y arrête pas : mais je puis vous affûrer que fon efprit & fa fageffe furpaffent fa beauté. Alors lui faifant le récit dont elle étoit convenuë avec Clitie, elle lui peignit fa fituation avec des couleurs fi vives, que la Comteffe qui n'ôtoit pas les yeux de deffus elle, & qui s'attendriffoit en la regardant, ne pût retenir fes larmes.

La belle Califte qui n'avoit pas été moins émuë en l'abordant, & qui par des mouvemens qu'elle n'attribuoit qu'à fa timidité, s'étoit fentie penétrée d'un refpect qu'elle n'avoit encore eû pour perfonne, voyant la fenfibilité qu'elle témoignoit au difcours de la Sœur Sainte Marthe, fe jetta à fes pieds, & lui embraffant les genoux, avec un tranfport dont elle ne fut pas la maîtreffe : Oui Madame, lui dit-elle

vous

vous voyez une infortunée qui vient implorer vos bontés, & vous conjurer de lui permettre de vous consacrer tous les instans de sa vie. Ce peu de mots accompagné des graces qu'elle sçavoit répandre dans ses moindres actions, achevant de triompher du cœur de Madame de Mirelle: Ho! charmante Caliste, lui répondit-elle en l'embrassant, avec tendresse, qu'elle ame seroit assez barbare pour refuser un semblable trésor? pour moi je l'accepte comme un don du ciel, & lui promet de mettre tous mes soins à le conserver. En prononçant ces paroles la Comtesse la tenoit dans ses bras, & lui donnoit mille tendres baisers. Caliste les recevoit avec transport; & l'une & l'autre baignant leurs visages de leurs larmes, sembloient ne pouvoir se quitter. La secourable Sœur de la Charité enchantée de voir cette prompte amitié, l'attribuant aux effets d'une vertu simpatique excitée par la conformité de leur sagesse, & de la candeur de leurs ames, bénissoit en secret l'inspiration

tion qu'elle avoit euë, & répandoit comme elles des larmes de joie d'avoir ſi bien réuſſi dans ſon deſſein.

Madame de Mirelle l'accabla de remerciement, & lui prouva ſa ſatisfaction en redoublant ſes généroſités : elle la retint à dîner, & la belle Caliſte à qui la preſence & les careſſes de la Comteſſe avoient rendus tous ſes agremens, y fit briller tant d'eſprit & de modeſtie, que cette Dame ne pouvoit ſe laiſſer de l'admirer : & bien éloignée de ceux qui font valoir leurs bienfaits par une compaſſion plus offençante que charitable, & qui ne plaignent les malheureux que pour leur faire mieux ſentir le poids de leurs infortunes, & relever ce qu'ils font pour les en tirer, elle rendoit grace au Ciel de l'avoir choiſie pour terminer celles de Caliſte ; & ſans jamais prononcer un mot qui pût l'humilier, elle ne s'attacha qu'à la conſoler, en lui diſant que les afflictions n'avoient qu'un tems, qu'elle ſe flatois que ce jour ſeroit le terme preſcrit aux ſien-

siennes, & qu'elle la prioit de les bannir toutes de sa mémoire, afin de mieux partager le plaisir qu'elle sentoit de l'avoir pour Compagne de sa solitude. Tant de douceur & de bonté ne pouvoient manquer d'augmenter dans le cœur de Caliste l'extrême tendresse qu'elle se sentoit pour elle. La Sœur Sainte Marthe passa la journée avec elles, & sur le soir l'équipage de la Comtesse la ramena dans sa Maison. Caliste en la quittant lui rendit encore mille graces de l'azile qu'elle venoit de lui procurer, en lui témoignant le regret sensible qu'elle avoit de ne pouvoir lui marquer sa reconnoissance que par des paroles. Ma Fille, lui repondit-elle, je trouve ma récompense dans le plaisir de vous voir à l'abri des infortunes de la vie; & la générosité de la Comtesse ne m'a que trop payée d'un service où l'intérêt n'avoit aucune part: Vous ne pouvez être mieux qu'ici, n'étant pas dans un Couvent, faites en sorte de vous y maintenir, Madame de Mirelle n'a point d'enfans, elle

elle peut vous faire beaucoup de bien ; je m'apperçois que le premier coup d'œil a décidé pour vous, & que votre cœur eſt d'accord avec le ſien ; ſerrez-en les nœuds le plus que vous pourrez par votre ſageſſe & vos complaiſances, & comptez toûjours ſur moi.

Caliſte l'aſſûra qu'elle n'auroit point de peine à ſuivre ſes conſeils ; que la Comteſſe lui avoit inſpirée des ſentimens d'amour & de reſpect, qui juſqu'alors lui avoient été inconnus ; que de ſecrets liens ſembloient l'y attacher ; & que par un bonheur qu'elle ne pouvoit trop admirer, elle ſe trouvoit dans cette Maiſon comme ſi elle y avoit été toute ſa vie. L'Hoſpitaliere en benit le Ciel, & reprit le chemin de Saint Flour. Lorſque la Comteſſe ſe vit ſeule avec Caliſte elle lui renouvella les aſſûrances de ſon amitié ; & faiſant venir ſes femmes & ſes autres domeſtiques, leur commanda de la ſervir & de la reſpecter comme elle. Enſuite voulant l'avoir toûjours près d'elle, elle lui don-

donna un Appartement de plein-peid au ſien, dans lequel elle pouvoit entrer par une porte pratiquée à la ruelle de ſon lit; & dès le lendemain elle lui donna en habits, en linge, & en bijoux tout ce qui pouvoit compoſer l'utile & l'agréable à une Perſonne de ſon âge; accompagnant ſes bienfaits de tant de marques de tendreſſe, que Caliſte les préféroit à la grandeur de ſes préſents. Ces deux perſonnes ne furent pas long-tems ſans ſe découvrir l'une à l'autre des qualités dignes de leur admiration, & la plus parfaite eſtime ſe joignit bientôt à l'ardente amitié qu'elles avoient d'abord ſenties.

Il ſembloit par leur tendre union, le rapport de leurs ſentimens, & la conformité de leurs penſées, qu'elles euſſent été deſtines à vivre enſemble. La Comteſſe avoit de l'eſprit, de la lecture & de la délicateſſe: Caliſte n'en n'avoit pas moins, & les aimables talents qu'elle y joignoit rendoit ſa ſocieté charmante. Madame de Mirelle joüoit un peu du claveſſin, elle en avoit

un chez-elle ; & la belle Caliſte qui le touchoit mieux que perſonne, lui faiſoit ſouvent paſſer d'agréables momens, en accompagnant ſur cet inſtrument l'admirable voix qu'elle avoit reçûë de la Nature. Cependant malgré leur tendreſſe réciproque la confiance ne l'avoit pas encore ratifié au point de ſe déclarer les ſecrets de leurs cœurs, non qu'elles n'en euſſent toutes deux un déſir extrême. Caliſte qui s'etoit pluſieurs fois apperçûë que la Comteſſe ſoûpiroit, & répandoit preſque toûjours quelques larmes en la regardant, eut bien voulu en ſçavoir la cauſes ; & s'imaginant qu'en ſe découvrant entiérement à elle, ſa franchiſe pourroit attirer la ſienne, elle étoit prête à tous moment de lui faire confidence de la vérité de ſa naiſſance ; mais une crainte reſpectueuſe qu'elle ne pouvoit vaincre l'en empêchoit dans l'inſtant, & lui fermoit la bouche. Sa circonſpection alloit même ſi loin, que voyant que Madame de Mirelle ne parloit jamais de ſa famille, elle n'a-
voit

voit oſé s'informer de ce qui la touchoit : elle ſçavoit ſimplement par quelques diſcours peu ſuivis que ſes femmes avoient tenus devant elle, qu'elle étoit Veuve, & que par des raiſons qu'elle ſeule ſçavoit, elle ne portoit pas le nom de feu ſon Epoux, celui de Mirelle étant celui d'une Terre ; qu'elle étoit extrémement riche ; & que quoi qu'elle eût à peine trente-huit ans, & que ſa beauté eût encore de l'éclat, elle n'avoit point voulu prendre un ſecond engagement, & s'étoit retirée de tous les plaiſirs & de toutes les compagnies, pour vivre à la Campagne dans des exercices de piété. Comme Caliſte n'entendoit ces choſes que confuſément, & ſelon les occaſions qui contraignoient les femmes de la Comteſſe de s'en entretenir, & qu'elle n'oſoit le queſtionner, elle n'en avoit pas appris davantage : mais il lui paroiſſoit ſi ſingulier que cette Dame préférât le nom d'une Terre à celui de ſon Mari, & que depuis quinze jours qu'elle étoit avec elle perſonne ne fût venu la voir, qu'elle

qu'elle ſentoit augmenter à toute heure ſa curioſité pour la Comteſſe. Comme elle croyoit être ſuffiſamment inſtruite de ce qu'étoit Caliſte, nul ſoupçon ne la troubloit ſur cet article; mais n'étant pas exempte d'inquiétude ſur d'autres ſujets, tous ſes momens n'étoient pas tranquilles. Caliſte même avoit rappellé à ſa mémoire des choſes qui lui cauſoient toûjours de nouvelles douleurs; & quoiqu'elle les eût pû adoucir en les répandant dans ſon ſein, elles renfermoient une myſtére ſi dangéreux à mettre au jour, qu'elle étoit forcée de l'enſevelir dans le ſilence, & c'étoit cette gêne perpétuelle qui la faiſoit ſouvent ſoupirer, & qui lui arrachoit les pleurs dont Caliſte avoit été témoins.

Cette belle Fille, qui malgré toutes ſes réſolutions ne pouvoit oublier le Comte de Saure, & qui nourriſſoit dans le fond de ſon ame une paſſion d'autant plus vive qu'elle n'étoit diſſipée par aucun objet, n'ayant à s'en entre tenir avec perſonne qui pût combattre ſa foibleſſe, eut ſouhaité la découvrir à

Ma-

Madame de Mirelle, pour trouver dans ses conseils les remédes qu'elle ne pouvoit tirer de sa raison. Cependant le tems s'écoula, sans que l'une ni l'autre se communiquassent le sujets de leurs inquiétudes. La lecture, la promenade, & quelquefois la musique étoient les seuls amusemens qu'elles avoient en ce lieu. Un mois s'étoit passé de la sorte, losqu'un jour que la Comtesse & Caliste se promenoient dans une grande allée d'un bois de haute futaye, dont le Parc étoit entouré, elles virent venir à elles un homme qu'elles reconnurent toutes deux, mais avec des pensées bien différentes. Caliste pâlit & ne parla point, & Madame de Mirale s'avançant vers lui avec précipitation : Ha ! mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est mon Fils, c'est le Comte de Saure, & doubla le pas croyant que Caliste la suivoit; mais cette charmante Fille que ces paroles avoient jetté dans un étonnement dont elle ne pouvoit revenir, & que la vûë du Comte avoit renduë presque immo-

mobile, ne ſçachant à quoi ſe déterminer, étoit reſtée à ſa même place, ſans qûi lui fût poſſible d'avancer ou de reculer. Cependant Madame de Mirelle & le Comte de Saure s'étand joints, ce Cavalier en fut reçû avec mille témoignages de tendreſſe, elle l'embraſſa, il lui baiſa les mains; & lorſque ces premieres marques de reſpect & d'amitié furent ceſſées, la Comteſſe appercevant ſur le viſage du Comte une mélancolie extraordinaire, & toute les preuves d'une longue maladie ou d'un violent chagrin: L'état où je vous vois, lui dit-elle mêle à ma joie une cruelle amertume. Se peut-il, mon cher Comte, qu'après trois mois d'abſence, je ne vous revoye que pour me plonger dans la plus cruelle inquiétude? Que vous eſt-il arrivé? Qui peut avoir cauſé l'étrange changement que je remarque en vous?

Ha! Madame lui répondit-il en soûpirant, vous voyez le plus infortuné de tous les hommes, mon déſeſpoir eſt au plus haut dégré, je ne me connois plus; & s'il m'étoit per-

permis de me donner la mort, je la préférerois au funeste tourment où je suis condamné : mais un foible reste de raison qui me soûtient encore, m'a forcé de venir chercher auprès de vous une consolation que je ne trouve en nul endroit, espérant que votre vertu, vos conseils, & vos bontés rappelleront dans mon ame une tranquillité que je ne puis me donner moi-même. Je ne fais que d'arriver, je croyois vous trouver seule, & vous instruire sans témoins du sujet de mes maux : mais en mettant pied à terre dans le Château on m'a dit qu'une Dame étoit avec vous, & que vous vous promeniez ensemble. J'ai balancé à vous venir trouver ; mais l'impatience de vous revoir l'ayant emporté, me persuadant que cette Compagnie nous laisseroit bientôt en liberté, je me suis rendu dans ce Bois.

Cette Compagnie, reprit Madame de Mirelle, n'a rien qui doive vous gêner ; c'est une Fille aimable que j'ai prise avec moi pour

partager ma ſolitude, ſon mérite me l'a renduë chere; & ſi vos chagrins ſont d'une nature à recevoir quelqu'adouciſſement, je ſuis ſûre qu'elle y peut encore mieux contribuer que moi. Cependant, continua-t-elle, ſi ſa préſence vous fait de la peine, elle ſe retirera dans ſon Appartement quand vous aurez à me parler de vos affaires. Tandis qu'elle s'entretenoit de la ſorte en marchant, & qu'elle s'avançoit toûjours avec lui vers l'endroit où la tremblante Caliſte étoit reſtée, cette belle Fille n'oſant ſe montrer entiérement à de Saure, s'étoit tournée de façon en feignant de ſe promener, qu'il ne pouvoit la voir que par derriere; & comme ſon eſprit étoit rempli d'idées trop funeſtes pour lui permettre de faire attention à rien, il avoit à peine jetté les yeux ſur elle; mais la Comteſſe l'obligea bientôt d'y attacher ſes regards en l'appellant pour la faire venir de ſon côté, & lui adreſſant la parole: Ma chere Caliſte, lui dit-elle en la préſentant
au

au Comte, il y a ſi long tems que je vous tiens dans la ſolitude qu'il eſt bien juſte que je vous en tire un moment en faveur du Comte de Saure. Caliſte ne pouvant plus ſe diſpenſer d'approcher, ſalua le Comte avec un trouble que Madame de Mirelle eut facilement remarqué, ſi celui du Comte ne l'eût pas occupée toute entiére. En effet de Saure éperdu de ce qu'il voyoit, quittant la main de la Comteſſe qu'il aidoit à marcher ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, courut ſe jetter aux pieds de Caliſte, & tranſporté de joie & de ſurpriſe: O Ciel! s'écria-t-il. Ha! grand Dieu, en croirai-je mes yeux. Adorable Clitie, eſt-ce vous que je vois? Comment vous êtes vous garantie des flammes, & par quelle heureuſe avanture êtes vous en ces lieux? Ha! Comte, que faites vous, lui répondit elle en ſe reculant avec précipitation, hélas je ſuis perduë. Elle ne put en dire davantage, la crainte & l'étonnement l'ayant ſaiſie de telle ſorte qu'elle

s'évanouit, & feroit tombée fi la Comteffe ne fe fût promptement avancée pour la foûtenir, quoiqu'elle fût elle même dans un état peu différent. Cet accident ayant arrêté les tranfports du Comte, & les regards de Madame de Mirelle lui faifant connoître que la violence de fon amour l'avoit emporté fur fa prudence, & qu'il en avoit trop dit, il s'en répentit: mais ne fçachant plus comment la réparer, & l'évanouiffement de Clitie augmentant fon inquiétude, il ne fongea qu'au plus preffé en aidant à la Comteffe à la faire revenir: leurs foins ne furent pas inutiles, elle ouvrit les yeux, mais ce ne fut que pour répandre un torrent de larmes. Madame de Mirelle qui découvroit dans cette avanture un myftére qui lui déplaifoit, & qui cependant fe fentoit déchirer le cœur par l'exceffive douleur de Califte, ne fçavoit elle-même de quelle maniere elle devoit agir. Cependant cette belle Fille en pleurs, & le Comte de Saure trifte & confus, lui paroif-

roiſſant un ſpectacle trop éclatant pour l'expoſer aux yeux de ſes gens, elle lui fit ſigne de lui aider à la conduire dans un Salon qui terminoit l'allée dans laquelle ils étoient, il obéït ; & lorsqu'ils y furent entrées, Caliſte qui ne pouvoit plus ſoûtenir les regards de la Comteſſe, ſe jetta à ſes pieds, & lui embraſſant les genoux : Souffrez Madame, lui dit-elle, que par un aveu ſincére de ce que je ſuis, juſtifie ma conduite, & que j'efface de votre eſprit les impreſſions que le Comte de Saure viens de vous en donner par ſon emportement. Je ne ſuis pas ſi prompte, lui répondit la Comteſſe à me ſcandaliſer : Je vous aime Caliſte, & me ſens bien plus portée à vous excuſer qu'à vous condamner ; & ſi quelque choſe me touche dans cette avanture, ce n'eſt que le myſtere que vous m'avez fait de votre connoiſſance avec le Comte. Hélas ! Madame, reprit- elle, jaurois voulu me la cacher à moi-même, & je me croyois

ici si fort à l'abri de ce qui vient d'arriver, que je n'en n'ai pas eu le moindre soupçon. Ha! cruelle, interrompit le Comte, ne pouvez-vous vous justifier sans me donnner la mort. Car enfin, Madame, continua-t-il en s'adressant à la Comtesse, il n'est plus tems de chercher à vous déguiser ce que mon imprudence n'a que trop fait éclater. J'adore cette ingrate Fille, je voulois partager avec elle ma fortune & ma vie, lorsqu'un barbare me l'a enlevée. Instruit qu'on l'avoit conduite dans un Couvent près de S. Flour, j'y vole. Mais Dieu quel affreux spectacle: des Religieuses éperduës, & les flammes dévorant cet azile sacré sont d'abord les objets qui se présentent à mes yeux. Allarmé pour ma chere Clitie, je la demande à tous ceux que je vois entrer & sortir de cette Maison, sans qu'on m'enpuisse donner de nouvelles. Je me hazarde enfin d'y entrer moi-même comme les autres, & trouvant sur mes pas des Religieuses qui fuyoient,

fuyoient, je leur demande qu'eſt devenuë Clitie dans ce péril extrême? Elles s'écrient qu'elle a péri toute la premiere, & que le feu ayant commencé par ſa Chambre, l'avoit entiérement conſumée. Quel coup de foudre pour un Amant auſſi tendre que moi. Alors n'écoûtant plus que mon déſeſpoir, je me précipite dans les endroits où le feu me paroît le plus violent, réſolu de m'enſevelir ſous les ruines de cette Maiſon: mais malgré moi mes gens m'en arrachent, me font remonter à cheval, & me ramenent à Riom. Je croyois vous y trouver, & pour comble d'infortune, j'apprends que vous vous êtes retirée ici; & que quittant juſques au nom de mon Pere, vous avez choiſi cette ſolitude pour y finir vos jours. Ce nouveau trait achevant de m'accabler une fievre ardente me ſaiſit, j'ai lutté près de quinze jours entre la vie & la mort, & me flatoient de la voir venir à mon ſecours, quand le Marquis Duriant arriva à Riom:

ce fidéle Ami qui ſçavoit mon malheur, & qui ne doutoit point de l'état de mon ame, s'étoit arraché des bras d'une Epouſe chérie pour ſuivre mes traces, & me donner les conſolations qui ſeroient en ſon pouvoir. Ses ſoins aſſidus & ſes ſages remontrances ont eu une partie de l'effet qu'il s'en étoit promis : elles ont rappellé ma raiſon, & m'ont empêché d'avancer la fin de mes jours. Mais ne pouvant calmer ma douleur, je me ſuis réſolus de vous venir trouver pour eſſayer ſi les douceurs que j'ai toûjours goûtés dans votre entretient mettroient quelque intervale aux maux que j'endure ; & tandis que Duriant eſt allé rejoindre ſon Epouſe pour l'amener enſuite dans ce Pays j'ay pris le chemin de votre retraite. Jugez, Madame, de ma ſurpriſe & de ma joie, en voyant dans celle que vous nommez Caliſte, & dont vous me vantiez la diſcrétions, cette même Clitie que j'adore, & de qui la mort alloit indubitablement cauſer

la miennne. Je l'avoüerai, je n'ai pas été maître de mon respect; prudence, décorum, j'ai tout oublié pour m'abandonner au plaisir que je ressentois. J'ai crû qu'elle vous étoit connuë, que vous n'ignoriez rien de ses avantures, & que je pouvois sans crainte faire éclater mes transports à vos yeux. Mais, ô Ciel! quand mon amour se manifeste avec tant d'ardeur, je ne trouve qu'effroie, que surprise & que pleurs: ma présence est odieuse, & l'on avouë avec inhumanité qu'on voudroit en avoir pour jamais perdu le souvenir. Ha! Clitie, ajoûta-t-il avec transport, cette vertu sévére qui vous faisoit refuser ma foi; ces nobles sentimens qui vous forçoient à vaincre le doux penchant qui nous entraînoit l'un vers l'autre, n'étoient donc pas sincéres, & n'étoient que pour me mieux cacher vos mépris & votre haine. Clitie, qui pendant tout ce discours n'avoit pas cessé de répandre des larmes, sans vouloir se relever des genoux de la

Comteſſe qui l'en avoit prié plu-ſieurs fois, voyant qu'il gardoit le ſilence, prit la parole ; & baiſant avec ardeur les mains de Madame de Mirelle : Vous le voyez, Madame, lui dit-elle ; le récit du Comte vous inſtruit aſſez que je ne l'attendois pas ici, & que me croyant morte, il n'eſperoit pas m'y trouver : je ne déguiſerai point que ce n'a été que dans l'intention de lui en ôter les moyens, que profitant de bruit de ma mort, j'ai changé de nom ; & que ſi j'avois ſçû que la vertueuſe Comteſſe de Mirelle fût Belle-Mere du Comte de Saure, je n'aurois jamais eu l'honneur d'être avec elle : Mais, hélas ! c'eſt par un motif bien différent de celui dont il m'accuſe. Ceſſez vos réproches l'un & l'autre interrompit la Comteſſe qu'un trouble ſecret agitoit d'une maniére extraordinaire ; je prends plus d'intérêt que vous ne penſez à ce qui vous touche, ouvrez-moi vos cœurs, ne me déguiſez rien, & m'apprenez ma chere Caliſte d'où vous

vous tenez le nom de Clitie, que le Comte vient de vous donner. A ces mots l'ayant obligé de s'asseoir auprès d'elle, elle la conjura de lui dire sa véritable naissance, jugeant bien par le changement de son nom qu'elle lui avoit fait mystere de tout ce qui la regardoit.

Clitie ne s'en deffendit point, & lui conta de quelle maniere Dartis l'avoit élevée; l'amitié qui s'étoit liée entre Isméne & elle, lui fit un portrait avantageux du caractere & de la vertu de cette tendre Amie. Elle lui découvrit les craintes dont le Négociant avoit été atteint, que les partis ne se présentassent plûtôt pour elle que pour Isméne, & toutes les foiblesses dans lesquelles cette crainte l'avoit fait tomber; & qu'enfin le Comte de Saure étant venu à Lyon, & l'ayant demandée en mariage à Dartis la croyant sa Niéce, il lui avoit declaré qu'elle ne l'étoit point & qu'il ne connoissoit seulement pas ceux qui lui avoient donné le

 jour.

jour. Quoiqu'une pareille déclaration, continua Clitie, dût éteindre l'amour du Comte, la générosité de son ame en ranima l'ardeur; & bien loin de m'en moins estimer, il vient m'offrir de réparer mon infortune en attachant mon sort au sien. Je l'avoüerai, Madame, son mérite avoit déjà touché mon cœur, sans qu'il le sçut; mais ce procedé magnanime achevant de serrer mes chaînes, je ne pus lui cacher une partie de mes sentimens, les croyant devoir à la reconnoissance de ceux dont il me rendoit l'objet. Cependant malgré toute ma tendresse & les pressantes sollicitation de la sienne, je refusai l'honneur qui vouloit me faire par la seule considération de sa gloire, que je craignois le tâcher par un choix si peu digne de lui. Je n'aurois peût-être pas balancé, si mes Parens, quels qu'ils pussent être, m'avoient été connus, en me représentant que je n'étois pas la premiere qui d'une naissance obscure eût fait une fortune écla-

éclatante; mais ignorant entierement qui je ſuis, ſi je dois la vie à des criminels, ou bien à des gens d'honneur, j'ai cru que je devois éviter d'entraîner dans mes malheurs un homme ſi digne d'une plus heureuſe deſtinée: & comme Dartis, m'avoit annoncé qu'il falloit prendre le parti du Couvent, & que j'appréhendois la violence du Comte, je lui cachai cette réſolution, & lui fis eſpérer que le tems adouciroit le Pere d'Iſméne. Je ne comptois pas moi-même qu'il me fît ſi-tôt partir; mais la nuit du lendemain m'ayant arrachée des bras d'Iſméne, il me fit quitter Lyon pour me conduire à un Couvent de cette Province près de S. Flour. Les duretés de la Supérieure & ſes diſcours outrageans m'en ayant dégoûtée, j'étois dans l'incertitude de ce que je devois faire, lorſque l'incendie m'ouvrit un chemin facile de ſortir de cette Maiſon. Le feu qui véritablement avoit pris d'abord à ma Cellule, m'en donna les moyens avant que
 per-

perſonne fut encore éveillé. Je gagnai les Jardins à la clarté des flammes, & toutes les portes ayant été ouvertes preſque au même inſtant, je me confondis dans la foule de celles qui fuyoient; je gagnai la campagne, & me trouvai dans la ville de S. Flour au levé de l'aurore. On ouvroit les portes de la Charité; une des Sœurs de cet Hôpital s'offrit à mes yeux; j'eus recours à elle pour me donner azile; elle me l'accorda avec tant de bonté, & prit de ſi tendres ſoins pour ma perſonne & ma conſolation, que je lui découvris avec franchiſe l'état funeſte où j'étois réduite: il eſt vrai que je ne lui parlai point du Comte de Saure, croyant devoir l'oublier entiérement. Cette Fille ſecourable, touchée de mon récit, imagina dans le moment de me mettre auprès de vous, & ne vous ayant jamais nommée que la Comteſſe de Mirelle; & ne voyant aucun rapport entre vous & celui dont ma vertu me faiſoit craindre la préſence, j'ac-

jacceptai ſans héſiter la propoſition; mais la honte de ne vous preſenter en moi qu'une miſérable inconnuë, & le déſir d'appuyer le bruit qui ſe répandoit de ma mort. afin que mon azile en fût plus aſſuré, je jugeai neceſſaire de changer de nom, & de me donner une origine qui pût vous empêcher de rougir des bontés que vous auriez pour moi. Vous ſçavez le reſte, Madame, comblée de vos bienfaits: attachée à vous par la plus vive tendreſſe & la plus parfaite reconoiſſance, je me flatois d'y paſſer le reſte de ma vie; mais aujourd'hui plus à plaindre que jamais, le Comte de Saure vient innocemment de renverſer toutes mes eſpérances, & je vois avec la derniére douleur, que n'étant pas ici plus digne de lui que je l'étois à Lyon vous allez me bannir de votre vûë, pour ne me pas expoſer à la ſienne; & que juſtement allarmée d'un amour ſi diſproportionnée, je vais prendre pour jamais vos bontés, peut-être votre eſtime.

La belle & malheureuſe Clitie ne put achever ces paroles qu'avec des ſanglots qui lui coupoient la voix à chaque inſtant. Madame de Mirelle étoit elle-même ſi touchée qu'elle fut long-tems à ne faire que lever les yeux au Ciel, comme pour le conjurer de lui accorder quelques graces. Enfin s'efforçant d'arrêter ſes pleurs, elle embraſſa Caliſte, & preſſant ſon viſage contre le ſien : Ma chere Clitie, lui dit-elle, le nom que vous portez m'eſt trop précieux pour négliger de m'inſtruire de toutes les circomſtances qui peuvent l'accompagner. Ce Dartis qui vous a élevé n'a-t il rien réçû de l'Inconnu qui vous mit en ſes mains, qui puiſſe aider à vous faire connoître ? Ha ? Clite que nous ſerions heureuſes l'une & l'autre, ſi mes préſſentimens ſe trouvoient véritables. A ce diſcours Clitie ſe ſouvenant du fragment de lettre qu'elle avoit attachée au ruban de ſon col, & dont elle n'avoit point fait mention dans ſon recit, par le

peu

peu d'utilité dont elle le croyoit, le tira promptement de ſon ſein, & d'une main tremblante le préſenta à la Comteſſe, qui toute troublée le déployant avec précipitation, n'eut pas plûtôt jetté les yeux deſſus, que tendant les bras à Clitie : Ha ! Clitie, Ha ! ma Fille s'écria-t'elle, vous m'êtes donc renduë ? Juſte Ciel ! interrompit le Comte de Saure auſſi ſurpris qu'effrayé : Quoi, Madame, Clitie ſeroit ma Sœur ? La Comteſſe ne peut ſitôt repondre à cette exclamation : la nature trop long-tems contrainte ſous les traits de l'amitié, & de la compaſſion, éclatoit en ce moment d'une maniere ſi tendre entre la Mere & la Fille, qu'elles ne voyoient ni n'entendoient plus rien.

Mais le triſte Comte de Saure ayant repeté pluſieurs fois la même choſe, Madame de Mirelle ne voulant pas le laiſſer dans cette inquiétude, ceſſa pour un inſtant les careſſes qu'elle faiſoit à Clitie, & lui tendant la main : Nom, mon cher

cher Comte, lui dit-elle, raſſurez vous, je ſuis Mere de Clitie, mais elle n'eſt point Fille de votre Pere. Je vois bien, continua t'elle, que cet énigme vous étonne, & que ne me connoiſſant point d'autre Epoux que le Comte de Saure, vous avez peine à comprendre ſans intéreſſer ma gloire que je puiſſe avoir un enfant dont il n'eſt pas le Pere : mais enfin il eſt tems de vous découvrir ce myſtere ; & puiſque le Ciel en me rendant Clite ajoûte à mon bonheur celui de ſçavoir que vous l'aimez, & qu'elle eſt digne de vous, je vais combler de vos vœux de differentes manieres par la déclaration d'un ſecret qui m'a coûté tout le repos de ma vie. Mais, ajoûta-t-elle, retournons au Château, c'eſt-là que ſont renfermées les preuves de la naiſſance de Clitie, & que vous entendrez plus commodément le récit que je dois vous faire. L'amoureux Comte de Saure, quoiqu'extrêmement ſurpris de ce qu'il entendoit, étoit ſi content d'apprendre

dre que cette belle Fille n'étoit point ſa Sœur, & qu'il pouvoit eſpérer d'être ſon Epoux, qu'il auroit volontiers diſpenſé la Comteſſe de ſa narration, ſi elle n'eut intéreſſé que lui : mais la ſatisfaction de deux Perſonnes qui lui étoient ſi chéres lui devenant préférable à la ſienne, il ſouſcrivit à leurs volontées. Après leur avoir fait connoître l'excès de ſa joie & de ſon amour pour la charmante Clitie, ſon bonheur lui paroiſſoit ſi grand qu'elle n'oſoit encore s'y livrer, malgré les aſſûrances que lui donnoit Madame de Mirelle qu'elle lui devoit le jour, & les tendres mouvemens de la nature, dont la voix s'étoit fait entendre au fond de leur cœur dès le premier jour qu'elles s'étoient vûës. Enfin étant tous trois rentrés dans le Château dans une ſituation d'eſprit bien plus douce qu'ils n'en étoient ſortis, la Comteſſe les conduiſit dans ſon Cabinet, tirant d'un coffret de la Chine un papier ſemblable à celui que Clitie venoit de lui remettre :

tre : Voilà, leur dit-elle, ce qui va terminer tous vos doutes ; mais avant de vuos parler de cet écrit, il faut vous inſtruire des événemens de ma vie. Alors leur ayant fait prendre leur place, elle commença de la ſorte en s'adreſſant au Comte de Saure.





HISTOIRE
DE LA COMTESSE
DE MIRELLE.

LXXVIII. NOUVELLE.

IL vous eſt d'une ſi grande importance, lui dit-elle, de ſçavoir mon ſecret, qu'il y auroit déjà longtems que je vous l'aurois déclaré, ſi l'eſpoir de retrouver Clitie eut pû m'abandonner. Je ſuis née, comme vous ſçavez, d'un ſang illuſtre, mais ſans aucun bien. Je perdis mon Pere avant l'âge de raiſon, & reſtai ſous la conduite de la Marquiſe de Durnant ma Mere, qui étoit encore aſſez jeune pour prendre un ſecond degagement; mais l'amour de la liberté l'ayant

l'ayant emporté ſur les raiſons d'intérêt qui devoient l'y réſoudre, même par rapport à moi, puiſqu'on ne lui propoſoit point de partis qui ne fuſſent prêts à me faire du bien; elle éluda ſi long-tems à ſe remarier, que les années s'étant jointes à ſon indigence, il ne fut plus queſtion d'y penſer; mais lorſque la jeuneſſe l'eut quittée, & que les jeux & les plaiſirs auſquels elle l'avoit ſacrifiée eurent fui comme elle, & qu'elle me vît en âge d'être pourvûë, le repentir s'empara bientôt de ſon ame. Comme elle avoit diſſipé le peu que mon Pere avoit laiſſé, & qui lui reſtoit à peine dequoi m'élever, elle fut forcée de ſe renfermer chez elle avec moi, & d'éviter le monde autant qu'elle l'avoit cherché, pour s'épargner la confuſion de paroître dans un état ſi malheureux. Cependant je lui dois rendre la juſtice qui lui eſt dûë ſur les ſoins qu'elle prit de mon éducation, en y employant ſans nulle reſerve tous les moyens qui lui reſtoient. Elle m'aimoit avec paſſion, & ce fut cette
tendreſſe

tendreſſe qu'elle ſentit trop tard, qui lui fit ſouvent regretter les avantages qu'elle avoit refuſée. Je répondis à ſes bontés de tout mon pouvoir, & me fis une loi de mettre en pratique les leçons de ſageſſe qu'elle ne ceſſoit point de me donner. Nous vivions très-ſimplement, ne voyant perſonne, & n'ayant que deux Femmes pour tout domeſtique, dont l'une m'accompagnoit toûjours quand j'étois obligée de ſortir, ce qui n'arrivoit que pour mes exercices de piété.

Mais cette vie obſcure & retirée ne put empêcher le jeune Comte de Mirelle de me voir & de m'aimer. Nos Maiſons étoient mitoyenne; & quelques précautions que je priſſe pour n'être point remarquée, le hazard voulut qu'il me rencontrât pluſieurs fois en entrant ou en ſortant. Il n'ignoroit ni mon nom ni ma qualité; mais comme nous n'étions en aucune liaiſon, & que le bruit de notre peu de fortune n'étoit que trop répandu, il ne me connoiſſoit pas parti-

particuliérement. Le ſoin que j'avois de me cacher dans mes coëfes lui donnant de la curioſité, il forma le deſſein de ſuivre par tout mes pas, & de faire enſorte de ſçavoir par ſes yeux ſi c'étoit modeſtie ou laideur qui m'obligeoit à dérober mon viſage aux regards de tout le monde: Mais ne me montrant pas davantage dans les Egliſes que dans les ruës, il prit la réſolution de me parler, jugeant bien que la politeſſe m'engageroit à lui répondre. Je n'avois point remarqué ſes démarches uniquement occupée de nos chagrins domeſtiques, & perſuadée qu'il n'étoit point de partis pour moi dans une ſituation ſi triſte, je ne ſongeois nullement à faire des conquêtes, quoique dans ce tems-là j'euſſe dequoi les mériter. Ainſi je fus extrémement ſurpriſe un jour que je ſortois du Service Divin de me voir arrêtée par un jeune homme, qui me prenant la main, me pria de permettre qu'il m'aidât à marcher. Celle qui m'accompagnoit le connoiſſant pour le Comte de Mirelle, me dit

dit auſſi-tôt d'un ton de Gouvernante, qu'il ne falloit pas refuſer l'honneur que Monſieur le Comte vouloit me faire. Alors autoriſée par cette Femme, je le ſaluai, & l'acceptai pour mon Ecuyer. Je ſuis bien malheureux, me dit-il en marchant, qu'étant votre voiſin vous me connoiſſiez pourtant ſi peu qu'il vous faille une permiſſion étrangere pour me confier votre conduite. Je ne crois pas, lui répondis-je en levant ma coëfe pour le regarder, que vous deviez vous offenſer de cette reſerve, une perſonne de mon âge ne peut être trop circonſpecte. J'avoue que j'ignore à qui je parle, & que ſans le diſcours de cette Femme j'aurois commis une incivilité. Tandis que je parlois, je remarquai qu'il m'examinoit avec attention, & qu'il changeoit de couleur de moment en moment: Je ne me ſentis pas moins troublée que lui, le Comte de Mirelle n'avoit que vingt-quatre ans, toutes les graces étoient raſſemblées dans ſa perſonne: & ſans vouloir vous don-

ner des loüanges, mon cher de Saure, j'ose vous assûrer que vous seul excepté, je n'ai point vû d'homme qui lui pût être comparé.

Je ne sçais si l'indigence & le manque des commodités de la vie ne donnent point aux cœurs plus de penchant à la tendresse que les richesses & l'opulence par la mélancolie dont ils se font une habitude, ou si les agrémens du Comte forcérent le mien à se rendre; mais il est certain que je l'aimai dès cet instant, & m'apperçus avec un secret plaisir que je n'avois pas fait une moindre impression sur le sien. Nous parlâmes de plusieurs choses pendant le chemin, & chacun de nous s'appliquant à faire paroître de l'espit dans ce qu'il disoit nous arrivâmes à nos Maisons, enchantés l'un de l'autre. Je priai le Comte de voir la Marquise de Durnant ma Mere, pour qu'elle le remerciât de sa politesse, & la fis avertir aussi-tôt de cette visite; il ne s'en fit pas presser. Ma Mere le reçut avec honneur en personne qui le con-

connoiſſoit ; & s'étant informée par quelle avanture elle avoit celui de le voir, il lui avoüa le déſir qu'il ſentoit depuis long-tems de nous connoître, & ce qu'il avoit hazardé pour y parvenir, & la conjura de ſouffrir qu'il nous rendît quelquesfois ſes devoirs. Il y a nombre d'années, lui répondit la Marquiſe, que je me ſuis ſequeſtrée de toutes les compagnies, & que l'entrée de ma Maiſon eſt interdite au grand monde, ma ſituation ne me permettant pas d'en recevoir. Si ma Fille joignoit la fortune à ſes foibles agrémens, la ſolitude ne ſeroit pas ſon partage ; mais n'ayant que de la vertu & de la beauté, je ſuis contrainte de cacher l'une pour conſerver l'autre. Un Cavalier de votre âge & de votre mérite feroit honneur à ſes attraits ; mais il ſeroit dangereux à ſa réputation, s'il avoit ſeul le privilege de la voir : ne trouvez donc point étrange, ſi je refuſe un avantage que dans un autre état j'acheterois à quelque prix qu'il fût. Je n'exige pas que ma Fille vous

évite, ni que vous fuyez les occasions de lui parler, pouvû qu'elles ne soient pas fréquentes : les Personnes de qualité ne peuvent avoir trop de considération les unes pour les autres, la sagesse doit être solide sans être farouche ; mais il est des situations où l'on ne sçauroit garder trop de mesures.

Le Comte de Mirelle parut vivement touché de ce refus, il ne pût même s'empêcher d'en soupirer : cependant il n'y répondit qu'avec respect, & sans la blâmer de sa rigidité il lui fit entendre qu'il se conduiroit de façon à l'engager à ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, & se retira pour ne la pas contraindre davantage. Je ne le vis point sortir sans peine, il s'en apperçut, & m'assûra par ses regards qu'il n'en ressentoit pas une moins grande. Une tristesse mortelle s'empara de mon cœur quand il fut parti ; & comme j'ignorois l'art de dissimuler, elle parut bientôt sur mon visage. La Marquise étoit trop sçavante pour n'en pas pénétrer la cause, mais plus habile

que moi, elle feignit de n'y faire aucune attention, elle passa même le reste du jour sans me parler du Comte, paroissant regarder sa visite comme une action de jeune homme dont elle ne faisoit pas grand état, ce qui redoubla ma tristesse, me figurant que son refus étoit l'effet de son mépris pour lui : mais le soir m'ayant appellée dans son Cabinet, & me regardant fixement : Elizabeth, me dit-elle, comment trouvez-vous le Comte de Mirelle ? parlez-moi hardiment, & soyez sûre de mon amitié. Ces paroles accompagnées d'un air à me donner du courage, calmant tout à coup le trouble qui m'agitoit, je lui avoüai que ce Cavalier me plaisoit infiniment. Croyez vous, ajoûta-t-elle, que vous lui ayez plû de même ? Cette question me fit rougir, & baissant les yeux : Je ne sçais point encore lire dans les cœurs, Madame, lui répondis-je, j'ai même trop de peine à démêler ce qui se passe dans le mien, pour qu'il me soit facile de juger de celui des autres.

Je

Je le ſçais pour vous ma chere Elizabeth, reprit-elle, mais je ne perdrai point de tems en leçons que vous êtes en âge de vous donner vous-même, je veux ſeulement vous avertir de la conduite que vous devez tenir, vous faire connoitre mes ſentimens, & quel eſt le Comte de Mirelle : Il eſt le Fils unique du plus riche Seigneur de la Provinces, & le plus méchant homme de toute la terre, avare, cruel, & vindicatif; mais ces mauvaiſes qualités ne feroient que foiblement à craindre, s'il ne les cachoit pas ſous des dehors d'honneur & de probité, qui en trompant ceux que leur rang & leurs emplois mettent au-deſſus de lui, les lui ont acquis; de maniere qu'il ſuffit qu'il déſire quelque grace de la Cour pour l'obtenir auſſi tôt, ce qui le rend un ennemi auſſi dangereux que redoutable. Son Fils au contraire n'a que des vertus, & gémit dans le fond de ſon cœur d'avoir un Pere de ce caractere; mais ſon mérite ne l'empêche pas d'en dépendre, & vous

vous pouvez aiſément juger ſur le Portait que je viens de vous en faire, qu'il ne ſouffrira jamais que le jeune Comte épouſe une Fille ſans bien : cependant comme de tels partis ne ſe préſentent pas toûjours, & que le jeune Mirelle n'a pas long-tems à attendre pour être maître de ſon bien, que ſon Pere ne peut le lui ôter parce qu'il eſt ſubſtitué au Comte de Saure, comme le plus proche heritier de la branche collaterale, en cas que Mirelle meure ſans enfans, je ſuis d'avis de le ménager, s'il eſt vrai qu'il vous aime comme je le crois ſur le rapport de votre ancienne Gouvernante qui s'eſt apperçuë qu'il vous ſuit, & cherche à vous parler depuis près d'un mois, il ne manquera pas de ſe déclarer. Alors je ferai enſorte de prendre de ſi juſtes meſures, que je n'aurai rien à redouter de ſon Pere : c'eſt pour cette raiſon que je n'ai point voulu qu'il vînt ici, le vieux Comte s'allarmeroit de ſes viſites, lui deffendroit d'y venir, & par cet éclat détruiroit mes projets ; au lieu

qu'en n'y venant pas, & ne vous parlant que par hazart, je nourrirai l'amour du Fils ſans donner de ſoupçons au Pere, & réuſſirai par le ſecret à vous l'aſſûrer pour Epoux. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne me rien cacher des entretiens que vous pourrez avoir avec lui, & de vous laiſſer guider à ma prudence.

Je remerciai la Marquiſe de ſes bontés, en la ſuppliant de croire que malgré le penchant que je me ſentois pour le jeune Mirelle, mes inclinations céderoient toûjours à ſes volontés, que je m'y ſoumettois entiérement, & ſuivrois ponctuellement ſes ordres. Depuis ce jour il ne s'en paſſa point que je ne trouvaſſe le Comte ſur mes pas, & qu'il ne fît enſorte de me parler. Il me déclara ſa paſſion dans les termes les plus reſpectueux, & me conjura de ne me point oppoſer au deſſein qu'il avoit formé de me demander à la Marquiſe. Elle m'avoit trop bien inſtruite du caractere du vieux Comte, & m'en avoit fait un Portrait trop affreux, pour

pour qu'il me fût sorti de la mémoire. Je répondis à son Fils avec autant de reserve que ma tendresse pour lui me le put permettre, en lui faisant entendre que sa recherche m'honoroit, & que j'obéirois sans répugnance à Madame de Durinant si elle étoit fovorable à ses vœux; mais en même tems je lui fis connoître que je craignois bien moins d'obstacles du côté de ma Mere que du sien, & que je n'imaginois pas que le Comte de Mireille pût approuver son choix.

Il est vrai, me dit-il, que je n'espére pas beaucoup sur le consentement de mon Pere, & que nos sentimens sont si fort opposés en toutes choses, que je ne me flate point d'y trouver de rapport pour celle-ci; mais si vous approuvez ma flamme, & que la Marquise ne me soit pas contraire, j'ai des moyens assûrés de me passer de l'autorité paternelle pour former des nœuds, qui feront le bonheur de ma vie. Je lui reïterai l'aveu que j'y donnois, & nous nous séparâmes dans le doux espoir que le

Ciel favoriſeroit nos déſirs. Je rendis compte à ma Mere de cet entretien; elle fut contente de mon exactitude, & rêva long-tems pour pénétrer les voies que prendroit le jeune Comte pour n'avoir pas beſoin de ſon Pere dans une conjoncture où ſon pouvoir étoit ſi néceſſaire; elle ne put y parvenir, mais elle ne fut pas long-tems ſans en être inſtruite. L'après-dînée du jour de ma converſation avec Mirelle, le Comte de Saure votre Pere ſe rendit chez elle, & lui demanda une audience ſecrete. Cette viſite ſurprit d'autant plus Madame de Durinant, qu'elle ſçavoit qu'il étoit Parent du vieux Comte de Mirelle, & ſon héritier ſi ſon Fils mourroit ſans poſterité, & que par cette raiſon, il étoit de ſon intérêt qu'il ne prît point d'engagement. Cependant comme elle le connoiſſoit pour être auſſi parfaitement honnête homme, que ſon Parent l'étoit peu, elle le reçut avec une grande conſidération, Vous ſçavez, mon cher de Saure, que c'étoit l'homme du monde le plus

plus galant & le plus rempli d'esprit : il me dit mille choses obligeantes sur ce qu'il me contraignoit de me retirer pour entretenir la Marquise en particulier, me protestant que pour le dédommager du chagrin que lui causeroit ce moment d'absence, il ne l'employeroit qu'à lui parler de moi.

L'air ouvert avec lequel il s'exprimoit m'ayant mise à mon aise, je lui répondis sur le même ton ; & lorsque j'en eus assez dit pour lui prouver que je n'étois pas indigne de son attention, je les laissai seuls très-inquiete du sujet de cette conversation. Comme Madame de Durinant me la rapporta mot à mot, & que le Comte de Saure me l'a redit plusieurs fois, je n'aurai pas de peine à vous en faire le récit. Je ne fus pas plûtôt sortie que le Comte de Saure prenant la parole : Je crois, Madame, lui-dit-il, que vous n'ignorez pas que je suis Parent du Comte de Mirelle, mais vous n'êtes peut-être pas instruite de l'extrême tendresse que j'ai pour son Fils : tout jeune qu'il

eſt malgré la difference de mon âge au ſien, il eſt le plus cher de mes Amis, & je ne demande point d'autre grace au Ciel que de voir un Fils qu'il m'a donné, & qui n'a que quatre ans, lui reſſembler.

Après cela, Madame, vous ne trouverez pas ſurprenant, que me dépoüillant en ſa faveur de mes propres intérêts, je ſouhaite le voir entrer dans les nœuds de l'hymen, & que je vous demande pour lui Mademoiſelle de Durinant en mariage: il l'aime, mais avec cette ardeur qui caractériſe l'amour d'une conſtance à toute épreuve: lorſque l'eſtime ſert de baſe à cette paſſion, & que celui qui la reſſent raiſonne cenſément ſur les conſéquences de ſon choix, il eſt inutile de la combattre, ainſi comme le ſeul obſtacle qu'on pourroit oppoſer au jeune Mirelle ne ſeroit qu'un motif d'intérêt, indigne d'une ame généreuſe, & qu'il poſſedera des biens ſuffiſans pour ſa Femme & pour lui, je n'ai point balanée à le loüer du plaiſir qu'il trouve à faire la fortune de Made-moi-

moiſelle votre Fille ; mais ne voulant pas que vous ayez rien à me répliquer, & que je ſuis très-perſuadé que nous n'aurons pas le conſentement de ſon Pere, je viens vous propoſer un mariage ſecret, quoiqu'en bonne forme, mon Notaire, dont je ſuis ſûr, dreſſera le Contrat, je le ſignerai, & le Marquis Duriant mon Frere en fera autant, ſeuls héritiers des richeſſes du Comte qui nous ſont ſubſtituées. Notre conſentement prévaut ſur le ſien, puiſqu'il ne pourroit s'oppoſer à cette union que par rapport aux biens que nous ſomme les maîtres de céder à qui bon nous ſemble : la Cérémonie de l'hymen ſe fera dans la Paroiſſe de mon Château de Saure ; j'y ſervirai de Pere & de témoins à mon Ami, & coulant de la ſorte le tems où l'âge le doit rendre ſon maître, nous éviterons les fureurs & les caprices du vieux Comte de Mirelle. Votre Pere ceſſa de parler ; & Madame de Durinant ne jugeant pas à propos de manquer un parti de

cette importance, & ſe voyant en ſûreté par le conſentement de toute une Famille capable de la ſoutenir en cas de beſoin, lui donna le ſien, en lui témoignant une vive reconnoiſſance de la générosité de ſon procedé; & lorſqu'ils furent convenus de leurs faits, ils me firent appeller & m'apprirent ce qu'ils avoient réſolu.

Le Comte de Mirelle m'étoit devenu trop cher pour que je m'oppoſaſſe à ſon bonheur, puiſque j'y trouvois le mien. Il fut donc conclu que nous partirions pour la Terre de Saure la nuit du troiſiéme jour ma Mere & moi ſans aucune ſuite, & que le lendemain de notre départ le Comte de Mirelle diroit à ſon Pere que le vôtre l'avoit prié d'aller paſſer quelques jours à ſon Château, & qu'il s'y rendroit ſans myſtere avec le Marquis Duriant votre Oncle; qu'après le mariage, mon Epoux ne me verroit jamais chez moi, que nos rendez-vous ſeroient chez le Comte de Saure, qui ſeul auroit l'entrée dans notre Maiſon pour

pour me parler, ou me donner des lettres de ſa part. Tout cela fut exécuté de point en point, & ſans aucune trahiſon. Comme notre malheureuſe ſituation empêchoit qu'on fit attention à nos démarches, il nous fut aiſé de cacher notre abſence, ma Mere ayant ordonné chez elle de dire à ceux qui pourroient venir demander, que j'avois la petite Verole, & qu'en ne la voyoit point.

Nous nous rendîmes au Château de Saure où le Comte nous reçût en véritable Pere: Vous y êtiez nourri, mon cher Comte, vous aviez à peine quatre ans, & je pris pour vous dès ce moment cette tendre amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Il n'y avoit qu'un an que vous aviez perdu Madame votre Mere, ainſi le Comte étoit entiérement libre chez lui. Mon cher Mirelle & le Marquis Duriant vinrent nous joindre, & ſans allonger mon récit d'un détail inutile, je vous dirai ſimplement que notre hymen ſe célébra comme on l'avoit projetté, & que le ſe-

cret

cret fut si parfaitement observé, que jamais personne n'en n'a eu connoissance. Nous passâmes trois semaines à Saure dans ces contentemens infinis; votre généreux Pere me fit des présens superbes, & me donna dès-lors des marques visibles de cette étonnante probité dont il faisoit profession, & dont j'ai si bien ressenti les effets. Mon Epoux & le Marquis Durinant faisoient de tems en tems quelques tours à Riom pour ne donner aucun soupçon; & nous y revînmes enfin sans accident. Le Comte de Saure me voyoit tous les jours reguliérement; & comme il étoit publique que le jeune de Mirelle soupoit & couchoit chez lui la plûpart du tems depuis qu'il étoit veuf, il ne changea rien à cette conduite pour se faciliter les moïens de me voir sans crainte, ce qui arrivoit très-souvent. Nos mesures étant si bien prises que tous les soirs me rendant à une porte de derriere de la Maison de votre Pere, dont j'avois la clef; je passai dans un Appartement reservé pour

moi

moi sans que personne me vit, où mon Epouse venoit me trouver.

Six mois se passérent de la sorte, au bout desquels je m'apperçus que j'étois enceinte. Cette nouvelle charma le Comte de Mirelle; mais elle allarma ma Mere par la difficulté de cacher la naissance de cet enfant: Cependant le tems n'étant pas encore venu, on ne songea d'abord qu'à ma conservation: je sortois si rarement, qu'on ne s'apperçut point du changement qui se faisoit en moi. Pendant cet intervale de tems le Marquis Durinant ayant perdu son Epouse, fut obligé de faire un Voyage à Paris; mais y étant mort lui-même peu de jours après, le Comte de Saure se vit forcé de s'y rendre pour prendre connoissance des affaires qui y avoient conduit son Frére, afin de ménager les intérêts du jeune Marquis Durinant son Neveu âgé de quatre ans, comme vous, dont il vouloit être Tuteur. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur nous le vîmes partir

partir, mon Epoux & moi nous fûmes inconfolables; & quoiqu'il nous affûrât qu'il ne feroit pas abfent plus d'un mois, des preffentimens que nous ne pouvions vaincre nous faifoit regarder ce tems comme un fiécle: J'étois d'autant plus affligée que mon terme approchoit, & que la guerre étant déclarée le Comte de Mirelle qui étoit Colonel d'un affez beau Régiment, devoit partir inceffamment. Cependant il fallut céder à notre deftinée, le Comte de Saure nous dit adieu, & nous pria de conferver toûjours beaucoup de prudence pour nous voir, jufques à fon retour; mais il fembloit que le féjour de Paris fût fatal aux deux Freres, après trois femaines de réfidence le Comte y tomba dangereufement malade. Jugez de notre inquiétude: celle de ma Mere fur ma groffeffe en augmenta; & pour comble de malheur un jour que je fortois de l'Eglife, n'ayant perfonne avec moi, un embarras m'ayant empêché de paffer je me trouvai entre deux

deux Caroſſes, dont l'un étoit l'équipage du Comte de Mirelle, dans lequel il étoit avec ſon Fils. Mon Epoux effrayé du péril que je courois, deffendit au Cocher d'avancer; & par cette attention ayant obligé le vieux Comte de jetter les yeux ſur moi, il demanda à ſon Fils s'il me connoiſſoit, Il lui répondit que non, mais qu'il croyoit qu'on en devoit uſer avec les perſonnes inconnuës avec la même politeſſe qu'avec des Amis, ajoûtant qu'il me croyoit être la Fille de la Marquiſe de Duriant. Alors le vieux Comte ouvrant lui-même la portiere de ſon Caroſſe me pria d'y monter; mon Epoux mit d'abord pied à terre, me prit la main, & me la ſerrant doucement me fit comprendre qu'il vouloit que j'acceptaſſe l'offre de ſon Pere. Je fis les céremonies ordinaires en ces occaſions, mais le vieux Comte me preſſa de telle ſorte que je me plaçai à ſes côtés, mon Epoux ſe mit vis-à-vis de moi, & nous nous contraignîmes ſi parfaitement l'un & l'autre, que le Vieillard

lard ne se douta jamais de la vérité; mais s'exalent en loüange sur ma beauté, & se plaignant beaucoup que Madame de Durinant reservât pour elle seule un semblable trésor, il me fit voir une ardent désir de lier connoissance avec elle: comme je ne prenois ce langage que pour des politesses, j'y répondis de même, & me tirai assez bien de cette conversation pour lui donner une opinion avantageuse de mon esprit.

Il me ramena chez moi, descendis de Carosse, me donna la main en disant à son Fils qu'il pouvoit rentrer sans lui, & qu'il alloit le rejoindre; & d'un air de liberté qui me surprit, me conduisit à l'Appartement de la Marquise, lui fit compliment sur le bonheur d'être mere d'une Fille si charmante, & la pria de souffrir qu'il partageât quelquesfois sa felicité. Madame de Durinant étoit dans un si grand étonnement de voir le vieux Comte de Mirelle chez elle, & d'apprendre que j'étois revenenuë dans son Carosse, qu'à peine osoit-elle

par-

parler. Je connus ſon embarras, & me preſſai de l'en tirer en lui contant ce qui m'étoit arrivé, en affectant de ne connoître qu'imparfaitement ceux qui m'avoient fait cette politeſſe. La Marquiſe comprit alors que le jeune Comte avoit crû devoir ſaiſir cette occaſion d'inſpirer à ſon Pere de l'eſtime pour moi; & dans la même penſée, elle lui fit une reception des plus obligeantes, le remercia, & lui dit, que malgré la réſolution qu'elle avoit priſe de ne voir perſonne, il lui feroit toûjours honneur. Le Viellard parut charmé cette permiſſion, me dit mille choſes gracieuſes, & nous quitta très-réſolu de profiter du voiſinage.

Je ne ſçavois pas trop ſi je devois me réjoüir de cette avanture: je m'étois apperçûë que le vieux Comte m'avoit regardée avec des yeux qui marquoient des ſentimens trop vifs; & la maniere dont il avoit empêché ſon Fils de nous ſuivre m'avoit ſi fort choquée, que je m'en allarmai. Je vis mon Epoux la même nuit qui me raſſûra fort ſur

ſur mes craintes, en me diſant que c'étoit le plus grand bonheur qui nous pût arriver, que ſon Pere me trouvât à ſon gré, qu'il étoit perſuade que nous avancerions par là nos affaires: je fis mon poſſible pour le croire; mais peu de jours après nous connûmes que nous étions bien éloignés de nos eſpérances, le vieux Comte n'en paſſa aucun ſans nous voir, il n'en bougeoit: & comme à chaque inſtant je devenois dans un état à ne pouvoir plus paroître avec bienſéance, ſa préſence commençoit à nous importuner terriblement, & nous cherchions dans notre eſprit ma Mere & moi les moyens de déranger ſes fréquentes viſites, lorſqu'il nous en rendit une qui eſt devenuë la ſource de mes malheurs. Je viens vous prier, nous dit-il en entrant, de ne faire qu'une Maiſon de la vôtre & de la mienne en me recevant pour Epoux de cette belle Perſonne. Je l'aime d'une ardeur extrême; j'ai mis tous ces jours-ci à l'examiner; j'ai fait toutes mes réflexions ſur cette alliance;

ce ; & j'ai vû que je ne pouvois mieux choifir pour paffer agréablement le refte de ma vie. Mon Fils a fon bien je ne lui ferai aucun tort : & de plus je ne dois compte qu'à moi même de ma conduite & de mes vonlontés. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous refufiez un pareil avantage : fi mon âge y eft un obftacle, ma fortune le détruit & doit vous déterminer à l'accepter.

Je pâlis d'effroi à cette propofition. Madame de Durinant en devint tremblante : mais fe faifant un effort pour cacher fon trouble : On ne peut être plus fenfible lui dit-elle, à l'honneur que vous voulez me faire, & c'eft avec le dernier chagrin que je fuis forcé de le refufer : ma Fille eft promife, & je dois partir inceffamment pour Lyon, où celui qui doit l'époufer l'attens. Cette défaite lui vint d'abord à l'efprit, lui paroiffant la plus capable de mettre un frein aux pourfuites du Comte : mais le Vieillard furpris & violent lui répondit, qu'elle pouvoit bien man-

manquer de parole en faveur d'un homme tel que lui, & lui demanda le nom & la qualité de celui qu'elle vouloit préférer; la Marquiſe s'en deffendit en diſant que c'étoit une des conventions du mariage de n'en rien découvrir qu'après la célébration. Le Comte de Mirelle devint furieux à ce diſcours; & ſe levant avec emportement, la menaça de trouver les moyens de rompre cet hymen, & de ſe venger d'un refus outragaent.

Ma Mere qui vouloit le mettre à la raiſon ſans l'irriter, fit ſon poſſible pour l'adoucir, en lui proteſtant qu'elle ne ſe ſeroit jamais engagée ſi elle eût pû prévoir qu'il eût ſongé à m'épouſer; & que pour lui prouver qu'elle s'eſtimeroit heureuſe de l'avoir pour Gendre, elle le conjuroit de lui donner quelques jours pour chercher des biais qui puiſſent la tirer de l'embarras où la jettoit cette avanture. Le Comte lui répondit qui lui accordoit huit jours; mais qu'après ce terme, ſi elle ne conſentoit pas à m'u-

m'unir à lui, il l'en feroit repentir d'une façon terrible. Il ſortit en achevant ces mots, & nous laiſſa dans la plus étrange de toutes les ſituations.

Il ne nous eut pas plûtôt quitté que je donnai un libre cours aux larmes qui commençoient à me ſuffoquer. Madame de Durnant n'étoit pas moins touchée que moi, mais plus courageuſe, elle prit ſur le champ ſa réſolution. Il n'eſt pas queſtion de s'affliger, me dit elle, il ne faut ſonger qu'à mettre à couvert des tranſports de cet homme, il n'eſt pas d'un âge à rendre l'amour à l'épreuve de l'abſence. Le Comte de Saure n'étant point ici, nous n'avons point d'autre parti à prendre que de fuir, le tems de votre délivrance eſt proche il faut la cacher. J'ai veritablement des affaires à Lyon, que le manque d'argent m'a toûjours empêché de finir, il faut y aller. Inconnuë dans cette Ville vous y accoucherez ſans crainte : & comme c'eſt le chemin de votre Epoux pour aller joindre ſon Regiment, il pourra

facilement vous y venir trouver: Nous changerons de nom; nous vivrons ignorée de tout le monde; nous écrirons au Comte de Saure & nous attendrons son retour pour reparoître à Riom, & nous conduire par ses conseils.

Je trouvai cet expédient si sensé, que j'y applaudis sans balancer: ce qui m'inquiétoit étoit d'y faire consentir le jeune Comte de Mirelle; mais il avoit eu un entretient avec son Pere qui le disposa à tout ce que nous voulûmes; nous le vîme la nuit, nous lui contâmes le motif des empresémens du vieux Comte, & il nous apprit qu'il étoit rentré chez lui dans une mélancolie si grande, que croyant la dissiper & ne sçachant pas qu'il sortoit d'avec nous, il lui avoit proposé de nous faire une visite, en le priant de nous le presenter, n'étant pas de la politesse qu'il ne nous rendît pas quelques devoirs; qu'à ce discours il s'étoit emporté contre lui d'une façon surprenante en lui deffendant de nous voir; ajoûtant que j'allois être sa Femme,
&

& qu'il auroit tout le tems de me rendre des respects comme étant sa Belle-Mere ; que ces paroles l'avoient accablé de douleur, & qu'il avoit attendu l'heure de notre rendez-vous avec la derniere impatience pour en sçavoir la vérité. Voilà, continua-t-il, un coup auquel je ne me serois jamais attendu, j'en vois toute la conséquence, & je ne doute point que si dans cet occurrence le Comte venoit à découvrir notre union, qu'il ne mît tout en usage pour vous perdre. Si le Comte de Saure étoit ici je serois plus tranquille, mais son éloignement me force de consentir au vôtre. Mon Pere vous a donné huit jours pour lui rendre réponse : partez dès demain, ordonnez chez vous que pendant ce terme on lui refuse votre porte comme si vous y étiez, & que vous ne voulussiez voir personne, afin qu'il ne suive point vos traces ; j'aurai soin de tout ce qui vous sera nécessaire pour votre voyage, & je ne tarderai pas à vous joindre.

Le malheureux Comte de Mi-

relle étoit dans une telle agitation, que nous connûmes bien l'effort qu'il se faisoit pour nous cacher une partie de son appréhension: Nous lui promîmes d'exécuter tout ce qu'il souhaitoit: ma Mere qui m'avoit suivie cette nuit pour lui parler fut témoin de nos adieux; hélas ils furent trop touchant pour ne nous être pas d'un sinistre présage. Le Comte donna un billet à ma mere pour prendre tout l'argent dont elle auroit besoin chez le Notaire du Comte de Saure, & nous nous séparâmes pénétrés de douleur. Madame de Durnant employa la journée du lendemain aux préparatifs de notre départ, & dans le milieu de la nuit nous fûmes prendre la voiture qui nous devoit conduire à Lyon; nous y trouvâmes mon Epoux déguisé en pauvre, qui sous prétexte d'attendre nos charités nous rendit tous les services dont des femmes sans domestiques peuvent avoir besoin, & nous ayant vû partir il se retira: nous prîmes des noms supposés en entrant dans la voiture & nous fî-
mes

mes le voïage toûjours masquées.
Comme il n'eut rien d'extraordinaire je ne vous en entretiendrai point, nous arrivâmes à Lyon sans accidens, & nous nous logeâmes chez une sage Femme, jugeant que j'en aurois bientôt affaire & que j'y serois plus sûrement qu'ailleurs, cet sortes de personnes étant accoûtumées à garder le secret sur de pareilles avantures. J'écrivis aussi-tôt à mon Epoux pour lui faire sçavoir notre demeure & les noms que nous avions pris. Nous sçûmes par sa réponse le désespoir ou son Pere avoit été lorsque les huit jours expirés il avoit appris que nous n'étions plus en Auvergne & que l'on ignoroit où nous étions allées, qu'il s'en doutoit cependant sur ce que ma Mere lui avoit dit, mais qu'il n'osoit entreprendre ce voyage; que pour lui qu'il partoit le lendemain de sa lettre & que nous le verrions presque aussi-tôt qu'elle. En effet il arriva le même jour sans suite & sans équipage, ayant tout envoïé au Regiment pour n'avoir nuls témoins de ses actions.

Notre joie fut extrême en nous revoyant, mais la mienne fut si vive qu'elle me fit sentir les premieres atteintes d'une prochaine délivrance du fruit que je portois dans mon sein.

Le Comte ne voulut point me quitter, & ce fut en sa présence & celle de ma Mere que je mis au jour cette Clitie qui vous est si chere, & que j'aime si tendrement. Le Comte ordonna à la sage Femme de prendre deux pauvres pour la tenir sur les fonds, & de la faire baptiser sous le nom de Clitie, & comme un enfant trouvé dont elle vouloit prendre soin; il fut obéït: mais le troisiéme jour de cette cérémonie, un soir qu'il traversoit la place de Belle-Cour envelopé dans son manteau, il reconnut son Pere à quelques pas de lui, la crainte le saisit; & s'étant rendu près de moi: Ma chere Elisabeth, me dit-il, le Comte de Mirelle est ici, il est impossible qu'il vous y découvre, mais il ne manqueroit pas de me trouver si j'y restoit, il faut que je parte dès cet

te nuit. Cependant comme il ne vous ferois pas aisé de faire nourrir ma Fille, n'y de l'élever sans mettre notre secret en risque, laissez m'en le soin je vais la confier en des mains sûres, & mille pistoles dont j'accompagnerai ce précieux dépôt me répondent de l'attention qu'on aura pour elle, le nom de celui à qui j'ai dessein de m'adresser ne revient pas à ma mémoire, mais je le connois sens en être connu; je l'ai vû entrer tantôt dans une maison, au sortir de laquelle je vais l'attendre; je le suivrai chez lui; je terminerai mon affaire & je partirai dans l'instant, & par le premier Courrier je vous écrirai son nom, ce qu'il est, & sa demeure, & je vais vous laisser un papier avec lequel vous pourrez retirer Clitie en cas que quelque incident prolonge mon absence. Jem'opposai de tout mon pouvoir à cette démarche, ayant une peine extrême à me séparer de ma Fille, & à la confier a un Inconnu, mais le Comte le voulut absolument: & voyant que ma plus grande inquiétude venoit

de ce qu'il ne ſçavoit ſeulement pas le nom de celui qu'il alloit chercher, il m'avoüa qu'il en étoit inſtruit ; mais que craignant les imprudences de l'amour maternelle, il vouloit que je l'ignoraſſe juſqu'au retour du Comte de Saure, ayant abſolument réſolu que Clitie ne fût réconnuë que lorſque notre hymen pourroit ſe déclarer. Madame de Durnant, qui, malgré tout ſon courage, trembloit que cet enfant ne fît découvrir tout notre myſtére ſe rangea de ſon ſentiment & m'obligea d'y ſouſcrire.

Alors le Comte mettant la main à la plume écrivit une lettre qu'il coupa enſuite en deux parties égales, il en retint une moité & me donna l'autre; & m'ayant tendrement embraſſée il prit ma Fille, & me laiſſa dans un état digne de pitié par le départ précipité de deux perſonnes ſi chere à mon amour. Je fus long tems ſans pouvoir m'en conſoler, ce qui prolongea beaucoup ma convaleſcence, pendant laquelle Madame de Durnant ne ſortoit qu'à la nuit dans la crainte

de

de rencontrer le vieux Comte de Mirelle. Elle le vit même plusieurs fois autour de la maison où nous étions, mais il ne la reconnut point par le soin qu'elle prenoit de se déguiser de façon qu'il étoit impossible de croire que se fût elle. Cependant je quittai le lit & me vis bientôt en situation de reprendre la route de Riom, quoique vivement allarmée de ne point recevoir de lettre de mon Epoux, nous en eûmes du Comte de Saure qui nous marquoit qu'il étoit entiérement rétablie, & qu'il alloit prendre la poste pour me venir débarrasser des transports de mon viel Amant ; nous jugeames à propos de l'attendre pour retourner avec lui en Auvergne : je lui avois mandé toutes mes démarche & l'inquiétude où j'étois de mon Epoux : Il sçavoit aussi que mon Beau-Pere étoit à Lyon, & nous ne pouvions mieux faire dans l'embarras ou nous nous trouvions, que de prendre ses avis : Il arriva enfin, & se rendit aussi-tôt à notre maison : je ne pus le revoir sans répandre des

larmes ; il me parut très trifte ; il me fembloit qu'il fe faifoit effort pour n'en pas repandre avec moi ; un noir preffentiment me faifit ; je lui demandai s'il n'avoit point de nouvelle du jeune Comte de Mirelle & d'où venoit fa mélancolie, il me répondit avec affez de fermeé pour me raffûrer, que mon Epoux ne lui avoit point écrit, mais qu'il fçavoit par d'autres qu'il fe portoit bien & qu'il avoit trouvé tant d'affaires au Régiment qu'il n'avoit pas le tems de fe reconnoître : qu'à fon égard ce que je prenois pour trifteffe n'étoit qu'une fuite de fa maladie, & de la fatigue du voyage.

Je cherchai à le croire, & changeant de converfation, nous l'inftruisîmes ma Mere & moi des particularités de ce qui nous étoit arrivé & de la crainte où nous mettoit le fejour du vieux Comte à Lyon, ne doutant point qu'il n'y fût pour nous. Il n'eft rien de plus certain, nous dit-il, mais vous ne devez plus l'appréhender puifque j'y fuis auffi : je vous inftruirai demain de ce qu'il faut faire pour prévenir de grands

grands malheurs, en attendant preparez-vous pour partir dans trois jours, l'Intendant est de mes Amis intimes, il me prêtera un équipage & je ne vous quitterai point. Je suis très faché que votre Epoux ne vous ait pas dit en quels mains il a remis sa Fille je m'en serois chargé, il nous l'écrira peut-être bientôt & nous serons toûjours les maîtres de la venir chercher. Après cela prétextant quelques affaires il nous quitta en nous promettant de nous revoir de bonne heure le lendemain. Madame de Durnant qui le suivoit en parlant resta un moment seule avec lui dans une espece d'Antichambre qui précédoit celle où j'étois & je la vis revenir les larmes aux yeux: mon trouble augmenta, je la conjurai de m'apprendre ce qui se passoit, elle voulut me persuader que je m'allarmoit à tort, mais son visage démentant ses paroles, je me jettai à ses pieds & la pressai de telle sorte que ne pouvant plus tenir contre mes instances: Hé bien, me dit-elle, votre Epoux est très-malade, c'est

çe qui nous inquiéte le Comte de Saure & moi, & ce que nous ne voulions pas vous dire. Ha! s'en eſt fait, m'écriai-je, le Comte eſt mort, & tout eſt perdu pour moi. La Marquiſe ne me répondit que par des pleurs, qui, me confirmant dans ma penſée; me firent tomber dans le plus affreux déſeſpoir; ma raiſon s'égara je voulus me tuer, je n'écoûtai plus rien : devoir, reſpect, religion, j'oubliai tout en ce fatal moment, je paſſai vingt-quatre heures dans cet état, Madame de Durnant, ma garde, & la femme chez qui nous demeurions employant en vain toute leur éloquence pour me calmer, le tourment que je me donnois étoit trop violent pour durer j'en fus accablée, la fiévre me prit & mes jours furent en danger dès cet inſtant le Comte de Saure me trouvant trop mal pour ſonger à d'autres choſes qu'à ma conſcience, fit venir un homme de mérite pour en prendre le ſoin, & lui ayant confiée ſous le ſceau du ſecret tout ce qui me regardoit, il le pria de

tra-

travailler à me rendre la raiſon, eſperant qu'en remettant mon eſprit il ſeroit plus facile de me rappeller à la vie.

En effet ce ſaint homme s'y prit d'un maniere ſi fervente, que reconnoiſſant mon égarement il parvint à me tranquiliſer; & par des motifs de Religion m'ayant fait voir combien l'excès de ma douleur offençoit celui auquel nous devons tout ſacrifier, il me mit en état de recevoir le ſecours qui m'étoit néceſſaire pour ne pas mourir. Il eſt incroyable les ſoins que le Comte de Saure prit de moi lorſque je fus hors de danger, & qu'il fut aſſuré que je ne donnerois que des pleurs à la perte de mon Epoux, il m'apprit qu'il étoit mort ſubitement en arrivant au Regiment;que l'on avoit trouvé ſur lui pluſieurs lettres dont on avoit fait un paquet qu'on avoit envoyé à ſon Pere;qu'il y en avoit quelques-unes de moi; mais que comme j'avois eu la précaution de le traiter toûjours de Couſin,& de ne fixer que le nom de Durnant ſans y ajoûter celui de

Mirelle, il avoit trouvé le moyen d'appaiſer la fureur où l'avoit mis l'intelligence dont ces lettres l'avoient inſtruit ; & que lorſque nous ſerions de retour à Riom, il m'apprendroit l'expédient dont il s'étoit ſervi. J'avois une telle indifférence pour toutes choſes, que je ne me ſentis nulle curioſité ſur cette article; & ne croyant pas qu'après la mort de mon Epoux j'euſſe rien à craindre de ſon Pere, puiſque mon mariage alloit être enſeveli dans un éternel ſilence, je répondis à Monſieur de Saure que le Comte de Mirelle n'étoit plus redoutable pour moi ; que ſon amour même ne m'allarmoit pas, & qu'en ne paroiſſant jamais à ſes yeux il me feroit aiſé de m'en faire oublier. Il eſt plus à craindre que vous ne penſez, me répondit-il, l'amour chez les gens de ſon âgeſe change en haine implacable quand il eſt mépriſé ; ne pouvant poſſeder ce qu'ils aiment il cherchent à le perdre; vous avez un enfant, dans quelque endroit qu'il ſoit nous le trouverons tôt ou tard,
&

& c'eſt pour lui qu'il faut ſonger à vous préſerver du reſſentiment du Comte.

Le ſouvenir de ma Fille ranima toutes mes douleurs, & l'eſpoir que Monſieur de Saure me donnoit de la revoir un jour, me détermina à m'abandonner à ſes conſeils. Nous partîmes de Lyon comme il l'avoit conclu dans un équipage de l'Intendant, & nous revînmes à Riom, où le Comte votre Pere, pour des raiſons qu'il promit de nous apprendre, voulut que nous logeaſſions dans ſa Maiſon. Il avoit laiſſé à Lyon un de ſes Valets de Chambre en qui il avoit confiance, avec la motié de lettre que mon Epoux m'avoit donné, pour faire en ſorte de déterrer ceux qui pouvoient avoir l'autre, & leur retirer ma Fille. J'avois même long-tems perſiſté pour ne partir qu'après cette recherche, mais il ne voulut point permettre ce délai, & me contraignit en quelque façon de quitter Lyon, en aſſûrant ma Mere que nous n'y

étions pas en ſûreté. Il fallut donc y conſentir, & me rendre à leurs deſirs. Pendant les premiers jours de notre arrivée chez lui je ne le vis preſque point, il ſortoit de grand matin, & ne revenoit que fort tard, & paroiſſoit dans un mouvement d'affaires qui ne lui donnoit point de repos. Nous mangions ſeules dans mon Appartement Madame de Durnant & moi; & l'entrée de la Maiſon étant interdite à tout le monde par l'ordre du Comte, nous paſſions les journées entieres tête-à-tête. La Marquiſe étoit d'une triſteſſe extrême & d'une inquiétude inconcevable; mais comme je croyois n'avoir pas moins ſujet qu'elle de m'affliger, je ne faiſois qu'une foible attention au trouble qui l'agitoit; & me perſuadant que les réflexions que je faiſois moi-même ſur ma ſituation préſente en étoit la cauſe, je ne trouvois pas étonnant qu'elle y fût ſenſible. En effet je me voyois veuve ſans avoir d'état, femme d'un homme extrêmement riche ſans avoir aucune bien, Mere
ſans

ſans oſer le paroître, & ſans nul eſpoir de laiſſer à ma Fille la plus médiocre fortune, ni la conſolation de porter le nom de ſon Pere en cas que je puiſſe la trouver. Je l'avouërai, cette ſituation me paroiſſoit affreuſe, l'honneur, la gloire, l'intérêt & l'amour propre en étoit ſi cruellement bleſſés, qu'il m'étoit impoſſible de n'en être pas touchée ; & mon hymen ne s'offrant plus à mes yeux, que comme un engagement dénué des formalités néceſſaires pour le rendre bon, je ne me regardois plus que comme l'objet d'un amour illicite, & que comme une Femme qui ne pouvoit plus paroître ſans honte. Telles étoient mes penſées, & celles dont je croyois que ma mere occupoit ſon eſprit, lorſqu'après avoir été plus de huit jours chez le Comte de Saure ſans le voir, il entra dans mon Appartement.

Les obligations que nous lui avions me rendant toûjours ſa préſence agréable : Eſt-il poſſible, lui dis-je avec amitié, que ſçachant

que

que vous êtes notre unique consolation, vous nous laissiez si longtems privées de votre vûë. Depuis que nous sommes ici chaque instant nous a donnée des preuves de vos attentions généreuses, mais j'avouë qu'elles perdent beaucoup de leurs prix, n'étant pas accompagnés du plaisir de vous voir. Ce reproche obligeant, me dit-il, Madame, flate mon cœur plus que vous ne croyez, & je ne puis y mieux répondre, qu'en vous donnant des marques essentielles que les momens que j'ai passé sans vous voir n'ont été employés que pour vous. Mais avant de vous instruire de mes démarches, il faut vous apprendre celles du Comte de Mirelle, il n'est plus qu'estion de vous les cacher. Madame de Durnant, à qui je lui ai fait sçavoir en la priant de ne vous en rien découvrir pour ne pas augmenter vos douleurs, sçait avec quel zéle je me suis porté à vous tirer du plus cruel de tous les embarras. Le vieux Comte de Mirelle, continua-t-il, outré de votre suite,

fuite, & du mépris que vous faisiez de son amour, ne vous avoit suivi à Lyon que pour en tirer vengeance; & comme Madame votre Mere lui avoit dit qu'elle devoit vous y marier, il y passa les premiers jours de son arrivée à vous chercher de tous côtés, à visiter les Eglises où vous pouviez avoir celébré votre hymen, & tous les Notaires où le Contrat avoit pû se passer; mais ne découvrant rien & ne trouvant même personne qui vous connût, il eut recours à l'Intendant, lui peignit Madame de Durnant & vous, comme des Femmes d'une vie équivoque dont il avoit sujet de se plaindre essenciellement, & qui pour de mauvaises affaires qu'il prouveroit en tems & lieu, s'étoient échapées furtivement de la ville de Riom en Auvergne pour venir à Lyon, croyant y être en sûreté, & lui demanda un ordre pour vous faire arrêter l'une & l'autre en cas qu'on pût decouvrir votre retraite. L'Intendant, homme sage & prudent, lui répondit qu'il ne pouvoit en venir
à

à de pareilles extrémités contre des Femmes qui n'étoient pas de fon département fans un ordre de la Cour; que puifqu'il avoit des preuves de ce qu'il avançoit il n'avoit qu'à en inftruire le Miniftre, & lui faire avoir une lettre de cachet, & qu'il la mettroit en exécution fans difficulté.

Le Comte très-mécontent de ce retardement, mais fertile en méchanceté, & certain de fon crédit à la Cour, écrivit fur le champ à un de fes amis pour folliciter cette lettre de cachet fur des accufations qu'il eft inutile de vous rapporter, & ne voulut point quitter Lyon qu'il n'en eût vû l'exécution, efpérant toûjours qu'il vous y trouveroit. Ce fut à peuprès dans ce tems que vous me mandâtes fon amour, vos inquiétudes, & votre demeure à Lyon; votre Epoux me l'écrivit auffi, en me preffant de m'y rendre, étant obligé de partir pour l'Armée. Comme je me portois beaucoup mieux, & que toutes mes affaires étoient terminées, je pris la

la Poſte quelques jours après, & me rendis d'abord en Auvergne, croyant y trouver de Saure: mais en croyant je reçus une lettre d'un officier de mes Amis du Regiment de votre Epoux, qui m'apprit ſa mort. Vous avez trop bien connu ma tendreſſe pour lui, pour douter de mon affliction à cette nouvelle, elle fut exceſſive; mais jugeant bien que je vous devenois plus néceſſaire que jamais, & que le vieux Comte n'étant pas chez lui, vous avoit ſuivi, je remontai dans ma chaiſe de poſte & pris le chemin de Lyon: je mis pied à terre chez vous en arrivant, voulant ſçavoir ſi vous étiez informée de votre malheur, & voyant que vous l'ignoriez je ne vous en dis rien; je l'appris à Madame de Durnant en la priant de vous en menager la nouvelle & de vous aſſûrer que je ne vous abandonnerois point. En effet votre ſituation me paroiſſant des plus cruelle & m'en croyant en partie cauſe par le mariage que je vous avois fait faire, je reſolus de ne rien épargner pour vous rendre maî-
treſ-

treſſe du bien que vous auriez pû eſpérer de votre Epoux ſi votre hymen eût été dans les formes ; mais comme il m'étoit impoſſible d'y parvenir par des voyes ordinaires ayant un Fils & un Neveu qui doivent partager la ſucceſſion du Comte j'imaginai que le plus ſûr moyen de réüſſir dans mon deſſein & de vous garantir des pourſuites de votre Beau-Pere, étoit de vous faire paſſer pour ma Femme.

Rempli de cette idée que je ne comptois mettre en exécution qu'à votre retour en ces lieux, ni vous la communiquer qu'après que votre douleur ſeroit appaiſée, je me rendis chez l'Intendant pour qu'il n'eut pas à me reprocher que j'étois venu à Lyon ſans le voir. Comme notre amitié eſt preſque née avec nous, & que nous avons fait dans notre jeuneſſe tous nos exercices enſemble, notre entervûë fut des plus tendres ; m'ayant conduit dans ſon Cabinet : Par quelle avanture, mon cher Comte, me dit-il, êtes-vous ici ? Eſt ce l'affaire de Monſieur de Mirelle qui vous y ame-

amene? Et cette Madame de Durnant qui le met ſi fort en peine vous y conduit-elle auſſi? Comme j'ignorois encore les démarches du Comte je fus extrémement ſurpris de ce diſcours, & lui demandai avec empreſſement s'il connoiſſoit Madame de Durnant, & quelle étoit l'affaire dont il vouloit parler. Quoi donc, me répondit-il, vous êtes à Lyon & vous ne ſçavez pas que votre Parent y eſt auſſi. Je le ſçais lui repliquai je froidement, mais je ne vois pas que cela doive intérreſſer la Dame que vous venez de nommer, & vous me rendrez un véritable ſervice de me l'apprendre.

Je vois bien, interrompit-il, que j'en ai trop dit; mais n'importe vous êtes trop de mes Amis pour vous rien taire, ſurtout lorſque vous me faite connoître que cela vous intéreſſe. Alors me racontant tout ce que Monſieur de Mirelle avoit fait contre vous & Madame votre Mere, & la lettre de cachet qu'il attendoit pour vous faire arrêter, il me jetta dans un étonnement que je ne

ne puis vous exprimer : mais prenant mon parti ſur le champ : Ce que vous m'apprenez, lui répondis-je, mériteroit que le Comte de Mirelle ne mourut jamais que de ma main. Madame de Durnant eſt une Femme de qualité, pauvre à la vérité, mais qui n'en a pas moins élevé ſa Fille dans la vertu ; & j'ai ſi bien reconnu ſa ſageſſe, que j'en ai fait la Comteſſe de Saure. Quoi, reprit l'Intendant tout troublé, cette Mademoiſelle de Durnant l'objet de accuſations de Mirelle eſt votre Epouſe ? Oui, lui dis-je ſans héſiter, des raiſons que vous comprenez aiſément m'avoient forcé de cacher cet hymen ; mais Madame de Saure m'ayant mandé que le Comte de Mirelle la vouloit contraindre à l'épouſer, & que pour s'en défaire elle avoit été forcée de venir m'attendre à Lyon où je devois me rendre en ſortant de Paris, j'ai pris la poſte pour l'y joindre dans l'intention de déclarer mon hymen, & ranger par-là le Comte à la raiſon. Enſuite lui détaillant tout ce que vous m'avez
écrit

écrit de ſes viſites & de ſes menaces, & lui dévoilant entiérement le caractére de Mirelle, je le mis contre lui dans la derniere fureur de ce qu'il avoit voulu le tromper, & l'obliger à perdre des perſonnes ſi reſpectables, Mon cher Comte, me dit-il, ne craignez rien, retournez à Riom avec votre Epouſe, ne tardez pas d'y rendre votre hymen public, & je vais écrire en Cour d'une maniére, dont Monſieur de Mirelle n'aura pas lieu d'être ſatisfait. Je le remerciai & le conjurai de ne ſe point déſaiſir de la lettre de cachet, il me promit qu'elle ne ſortiroit de ſes mains que pour être remiſe entre les miennes auſſi-tôt qu'il auroit détruit les trâmes du Comte. Je convint avec lui de laiſſer un Valet de Chambre à Lyon, uquel il pourroit confier ce qu'il auroit à m'écrire ou à m'envoyer, & lui ayant demandé équipage, il me l'accorda. Voilà Madame ce qui m'obligea à vous faire partir ſi promptement dans votre convaleſcence, & ce qui fit que je voulus que vous fuſ-

fiez chez moi, afin de donner plus d'autorité à ce que j'avois avancé. Comme vous n'étiez pas encore en état que je vous découvriſſe l'innocent ſtratagême dont je me ſervois pour vous aſſûrer du bien, & vous garantir des effets de la haine du Comte de Mirelle, je me ſuis contenté de publier par tout cet hymen prétendu: la ville de Riom en eſt imbuë, tous mes Amis, & toutes les Dames attendent avec impatience le moment de vous rendre leurs devoirs. Votre ennemi las d'attendre à Lyon la lettre de cachet dont il s'étoit flaté, eſt revenu; les premieres nouvelles qu'il a reçûë en arrivant ont été celles de la mort de ſon Fils & de mon mariage avec vous: moins ſenſible à la perte du jeune Comte, que ſurpris de notre union; & le paquet de lettres qu'on lui a renvoyé lui faiſant croire qu'il ſe vengeroit de vous en me prouvant votre intelligence avec ſon Fils, il me fit prier avant hier de lui donner une audience ſecrete.

Je fut chez-lui, & dès qu'il me

vit.

vit. Puis-je, croire ce qu'on publie, me dit-il, on dit que vous avez épousé Mademoiselle de Durnant. Rien n'eſt plus vrai, lui repondis-je froidement, il n'y a que quinze jours que je l'ai déclaré ; mais il y a quinze mois que la cérémonie s'en eſt faite à ma Terre de Saure, & vous voyez bien qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir d'être à vous : Il rougit à ces paroles, & n'oſant preſque me regarder: Elle n'avoit qu'à me le dire, reprit-il. Je le lui avoit défendu, interrompis-je, votre Fils ſeul étoit du ſecret, & l'a gardé de même. Cependant, continuai-je, on m'a écrit qu'on avoit trouvé ſur lui des lettres de la Comteſſe, & que n'ayant ſigné que le nom de Durnant on vous les avoit envoyées, faites moi le plaiſir de me les rendre, Madame de Saure veut les avoir, & je ſuis bien aiſe qu'elles ne ſoient entre les mains de perſonnes. Je ne puis vous repréſenter la confuſion du Comte de Mirelle en voyant par là tous ſes projets avortés, à peine pouvoit-il parler; mais comme il

me connois, & qu'il sçait que je ne suis pas homme à me laisser amuser, il prit le parti de me les rendre, en me disant que vous écriviez trop tendrement, & qu'il me plaignoit d'avoir fait un tel choix. Je m'en louë beaucoup, lui répondis-je; mais quoi qu'il en soit, je ne me servirai jamais de lettres de cachet pour m'en venger; & me retirant après ces paroles, je le laissai comblé de honte & mourant de dépit. Mon Valet de Chambre arriva hier de Lyon avec une lettre de l'Intendant, qui m'apprend que la Cour indignée des artifices du Comte a deffendu l'exécution de ses ordres contre vous, en m'envoyant la lettre en question barrée & déchirée. Il me marque aussi que Mirelle sera mandé pour rendre compte de sa conduite, & du motif de ses accusations. Cette victoire remportée par mes soins & mes peines, continua le Comte de Saure, me faisant espérer que vous n'en désaprouveriez pas la cause, je me suis résolu de vous en instruire.

Ce-

Cependant Madame, ne croyez pas qu'en vous faifant paffer pour ma Femme, je veüille vous contreindre à l'être, je me rends juftice, & conçois aifément qu'un cœur rempli du fouvenir du plus aimable des Epoux, ne peut avoir tout au plus que des fentimens d'eftime pour un homme de mon âge: Si j'avois trouvé d'autres moyens pour vous faire du bien, je les auroit préférés à celui de vous obliger de paffer vos jours avec moi. Un aveugle âmour ne me les a point fuggérés; auffi parfait Ami que vous pouvez être fidéle Epoufe, je refpecte trop la mémoire du Comte de Mirelle pour être fon rival même après fa mort, c'eft l'amité que je lui conferve, & votre trifte fituation qui me les ont infpiré, & c'eft votre tendreffe pour lui, celle que vous devez avoir pour le fruit qui vous en refte, & le foin de votre gloire qui vous obligent d'en profiter; fi je vous avois laiffé le nom de Durnant vous auriez toûjours été en butte à l'amour ou la haine de votre en-

nemi, en lui faisant connoître qu'il est votre Beau-Pere, que les loix humaines & divines ont mis un obstacle invicible entre vous & lui; il étoit en pouvoir de faire casser un mariage contracté sans son aveu, son Fils n'étant pas en âge de se passer de son consentement; & de quelque maniere que ce fût vous restiez sans bien & sans ressource. J'aurois été privé moi-même de la satisfaction de vous secourir, ne m'étant pas permis d'ôter à mon Fils ses espérances pour en gratifier une étrangere; mais en vous épousant, je puis sans lui faire aucun tort vous avantager de façon que vous aurez de quoi soutenir votre rang après ma mort, & laisser à votre Fille un bien raissonnable en cas que vous la trouviez: je vous procure pendant ma vie toute laissance de la vôtre, je vous ôte d'inquiétude sur le sort d'une Mere qui vous est chere, & je la tranquilise sur le vôtre: des motifs si pressans ne doivent pas vous faire balancer à ratifier le bruit que j'ai répandu; & comme mon Fils
&

& mon Neveu lorſqu'ils feront en âge ne feroient pas obligés de vous croire ſur votre parole, qu'il ne ſuffit pas qu'on ſçache de votre bouche & de la mienne que nous ſommes unis, & qu'il faut qu'il en reſte des preuves autentiques pour qu'on ne puiſſe vous en diſputer les avantages, j'ai fait dreſſer les articles du Contrat, je les ai ſignés, on va vous l'apporter pour que vous en faſſiez autant: enſuite nous partirons pour ma Terre, nous nous y marierons très ſecretement, je prendrai toutes les précautions néceſſaires pour que le tems du Contrat & de la célébration de l'hymen ſoit comforme à ce que j'en ai publiai; mais je vous proteſte de ne jamais faire valoir les droits que ces nœuds vont me donner ſur votre cœur; & que quelque bonheur que j'imagine dans ſa poſſeſſion, mon deſſein n'eſt que d'être votre Pere en devenant votre Epoux, que content de paſſer le reſte de mes jours dans une ſociété ſi douce, les liens qui vont vous attacher à moi ne feront qu'u-

ne adoption ; & que je n'exigerai de votre reconnoiſſance que les ſentimens d'une Fille pour ſon Pere. Il eſt difficile mon cher Comte, continua Madame de Mirelle, de vous exprimer ce qui ſe paſſoit dans mon ame pendant le diſcours de votre généreux Pere.

La crainte où m'avoit jetté le péril que j'avois couru par les artifices de mon Beau-Pere ; la joie d'en être délivrée ; la ſurpriſe d'apprendre que le public me croyoit Comteſſe de Saure ; la maniere dont le Comte prédentoit faire ma fortune, & l'indiſpenſable néceſſité où je me trouvois d'accepter ſa propoſition, mirent un ſi grand trouble dans mon eſprit, que je fus long-tems ſans pouvoir le diſſiper. Enfin voyant qu'il attendoit ma réponſe : Il faudroit, lui dis-je, que je fuſſe la plus ingrate Femme de la terre pour être inſenſible à tant de bienfaits, & j'avouë que c'eſt avec la derniére douleur que je me ſens hors d'état de les reconnoître par toute la tendreſſe dont ils ſont dignes. Non, la ſimple amitié

tié quelque grande qu'elle puiſſe être eſt au deſſous de ce qu'ils méritent; & c'eſt pour mon malheur l'unique prix dont il me ſoit poſſible de les récompenſer; ce n'eſt point votre âge qui met obſtacle à des ſentimens plus vifs: comme celui de mon Epoux n'eut aucune part à l'amour qu'il m'inſpira, & que ſes belles qualité ſeules le firent naître, celles que vous poſſedez produiroient le même effet ſi mon cœur étoit capable d'aimer encore quelque choſe, ma reconnoiſſance même y contribueroit; mais je ne vous le cacherai point, le Comte de Mirelle y eſt gravé de façon à n'en jamais être effacé, je l'aimerai juſqu'au dernier moment de ma vie, je ne puis plus aimer que lui, je le pleurai éternellement, il ſera ſans ceſſe préſent à ma mémoire, & je lui conſerverai une inviolable fidélité. Je ne vois que trop qu'il eſt de mon honneur & de ma ſûreté d'accepter ce que vous me propoſez, & de ſoûtenir ce que vous avez avancé, j'en connois toutes les conſéquen-

ces, & je ſuis prête à faire ce que vous deſirez, mais c'eſt aux conditions que vous vous êtes impoſés vous-même; que vous ne chercherez point à les enfreindres; que vous ne me reprocherez point mon indifférence; que vous ſerez véritablement mon Pere; & que ſatisfait de l'attachement que j'aurai pour vous comme votre Fille, vous n'oublirez jamais l'innocence qu'exigent des noms ſi purs & ſi ſacrés.

Je vous l'ai promis, Madame, me dit-il, & le motif qui m'y engage doit vous répondre du reſte. Madame de Durnant entra comme il achevoit ces mots; elle ſçavoit tout, & l'appréhenſion que je ne m'oppoſaſſe à ce deſſein, avoit été le ſujet de ſa triſteſſe & de ſon agitation. Le Comte de Saure ne l'eut pas plûtôt apperçûë, qu'il fut à elle avec une joié marquée dans toutes ſes actions: Venez, Madame, lui dit-il, venez partager mon bonheur, & que la mort ſeule déſormais nous ſépare. La Marquiſe jugeant à ce diſcours que j'avois donné

donné mon consentement, vint m'embrasser les larmes aux yeux; j'en versai beaucoup, & j'ose vous assûrer que sans le desir de rendre sa vieillesse plus heureuse, & de faire pour elle ce qu'elle avoit négligé de faire pour moi, j'aurois peut-être refusé un avantage qu'il falloit acheter d'une pareille tromperie. Le Notaire du Comte arriva qui me lut le Contrat, les preuves de sa générosité y étoient si bien marquée, que je ne pus trouver de termes pour lui exprimer l'excès de ma reconnoissence: je le signé, Madame de Durnant en fit de même, & le lendemain nous partîmes pour Saure où le Comte avoit dit à ses Amis que j'étois restée étant indisposée. Comme il avoit pris toutes ses précautions nous fumes mariés la nuit suivante, qui fut pour moi la plus terrible que j'eusse encore passe par le souvenir de mon malheureux Epoux, en me voyant obligée de donner ma main à un autre dans la même Chapelle où je m'étois liée pour jamais avec lui quinze mois auparavant.

Mais enfin je trouvai ma consolation dans le procédé du Comte, qui, fidéle à sa parole, eut pour moi depuis ce jour la tendresse d'un Pere, & les attentions d'un parfait Ami. Nous revîmes à Riom où je reçûs les visites de toute la Ville. Monsieur de Saure y étoit si généralement estimé, qu'il n'y eut personne qui ne se fît un devoir de m'en rendre. Je fis mes efforts pour soûtenir dignement le titre de son Epouse, & tout le monde y fut trompé, les complaisances que nous avions l'un pour l'autre donnant lieu de croire qu'on ne s'étoit jamais aimés plus fortement; Monsieur de Mirelle fut le seul à qui cet hymen fit du chagrin: il avoit été contraint d'aller à la Cour pour se justifier, il eut assez de peine à se tirer de ce mauvais pas; mais Monsieur de Saure n'ayant pas voulu le poursuivre, ses Amis le servirent de façon qui ne lui en coûta que le voyage, & la honte de se voir universellement méprisé. Il mit tout en usage pour faire casser la substitution de ses biens à

Messieurs de Saure & Duriant, mais il n'y put réussir ; & fatigué de chercher inutilement à nous faire du mal, il fut forcé de nous laisser en repos. Lorsque je vis tous ces troubles cessés, je priai le Comte de permettre que je me retirasse à Saure. La résolution qu'il avoit prise de me jamais gêner en rien l'y fit consentir. Je quittai donc la ville de Riom dans le dessein de n'y plus revenir, & de ne m'occuper désormais que de mon salut & de votre éducation, que Monsieur de Saure voulut bien me confier : je fis venir le jeune Duriant pour l'élever avec vous ; & tandis que j'envoyois presque tous les ans à Lyon pour découvrir si quelqu'un ne se plaignoit point d'avoir en dépôt une Fille qui lui fût inconnuë & à charge, je mettois tous mes soins à vous rendre dignes, le Marquis Duriant & vous, du sang dont vous sortez. Je réussis bien mieux dans ce dessein, que dans celui de retrouver Clitie, dont je ne pus avoir aucune nouvelle ; mais quoique le jeune Duriant eut des qua-

lité admirables, que je l'aimasse beaucoup, & qu'il eut pour moi toute la soûmission que je pouvois desirer, vous étiez si fort au dessus de lui pour l'esprit & les sentimens, que vous l'emportiez de même dans mon cœur; & me sentant pour vous des entrailles de Mere, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit vous donner pour moi la tendresse d'un Fils, afin que lorsque vous auriez atteint l'âge de raison, vous ne puissiez me sçavoir mauvais gré d'avoir souffert les avantages que m'avoit fait le Comte votre Pere, bien résoluë de vous les remettre tous si ma fille ne se retrouvoit point. Vous répondîtes à mes soins selon mes desirs, & vous commençiez à me faire oublier mes pertes, lorsque le Ciel voulut les rappeller à ma mémoire, par les seules qui pouvoient alors m'être sensibles. Celle de Madame de Darnant fut la premiere, elle m'avoit suivie dans ma retraite, & m'en faisoit sentir toutes les douceurs par ses complaisances & sa piété. Elle fut attaquée d'une violente fiévre, mal-
gré

gré mes attentions & celles de Monsieur de Saure qui ne me quittoit presque plus, elle mourut après trois semaines de maladie. Ma douleur fut extrême, & le Comte n'épargna rien pour ma consolation, quoi que depuis quelques mois il fut lui même d'une tristesse que rien ne dissipoit. Sa santé m'étoit trop précieuse pour ne m'en être pas apperçuë, & j'avois employé tout ce que j'avois crû capable de vaincre cette mélancolie sans y réussir que par intervale: cependant il prit sur lui de telle sorte dans les premiers jours de la mort de ma Mere, pour m'obliger à triompher de la mienne, que je me flatait que ce changement d'humeur n'avoit point eû de cause essentielle: Il partit même pour Riom où la mort du vieux Comte de Mirelle l'appelloit, assez content pour me persuader que je m'étois trompée; mais à peine eut-il terminé les affaire de cette succession qu'il tomba malade, & si dangéreusement, que désespérant de sa vie, il me dépêcha un Courier pour me

me prier de venir recevoir ſes derniers ſoûpirs.

Jugez de l'état de mon cœur à cette nouvelle ; l'eſtime, la reconnoiſſance & l'amitié m'y avoient trop fortement attachée pour le perdre avec tranquillité : j'avois trouvé en lui un protecteur, un bienfaicteur, un Pere, & un Ami qui rempliſſoit tous ſes titres d'une maniere ſi peu commune, que je n'imaginoit pas qu'il y eût de bonheur pour moi dans le monde après ſa mort. Je me rendis promptement à Riom, ma préſence parut lui procurer quelque ſoulagement, il ſe hâta d'en profiter ; & faiſant retirer ceux qui étoient dans ſon Appartement, il me fit paſſer à ſa ruelle, & voyant mon viſage baigné de pleurs : Calmez votre douleur, Madame dit-il, quelque ſatisfactions que je reſſente de connoître que je vous ſuis aſſez cher pour me regreter, je n'exige de vous qu'un ſouvenir qui ne puiſſe jamais troubler votre repos : il eſt tems de finir ma carriére ; & quand le poid des ans ne m'accable-

bleroit pas, le feu qui veut en combattre les graces ſuffiroit pour abréger mes jours : il ſeroit honteux à un homme de mon âge, & dans un autre état que le mien d'avouer que l'amour eſt venu le ſurprendre, & qu'il ne meurt que de l'effort qu'il s'eſt fait pour en triompher; mais je crois que cet aveu peut être pardonnable au moment où je touche. Le Ciel m'eſt témoins que cette paſſion ne m'a d'abord guidé en rien de ce que j'ai fait pour vous; que la compaſſion & la mémoire d'un Ami que j'aimois comme moi-même en ont ſeuls été les motifs : mais, Madame, je ne vous connoiſſois encore qu'imparfaitement, j'ignorois les douceurs de votre ſociété, les charmes de votre eſprit, & la ſolidité de votre vertu; l'épreuve que j'en ai faite, n'eſt devenuë fatale; à peine ai je ſçû de quel prix vous étiez, que j'ai payé ma liberté le plaiſir de vous voir ſans ceſſe, & que l'amour le plus ardent s'eſt emparé de mon ame, je n'ai pû le vaincre : Hé! comment y ſerois-

je

je parvenu, vous l'augmentiez à chaque inſtant: cependant rappellant ma raiſon, je vous ai caché le trouble de mon cœur, j'ai triomphé des loix qui pouvoient autoriſer ma flamme pour remplir mes promeſſes: Epoux ſans oſer l'être, j'ai forcé mon amour au ſilence pour n'offrir à vos yeux qu'un Pere & qu'un Ami, perſuadé que ſous des noms ſi reſpectables j'attirerois votre tendreſſe: heureux ſi j'avois pû me contenter de celle qu'ils exigent, ma raiſon me diſoit qu'elle étoit ſuffiſante pour un homme de mon âge; mais l'amour en demandoit davantage; je l'ai contraint à ſe taire pour s'en venger, il me force à mourir. Cependant j'oſe me flater que pour reconnoître un pareil ſacrifice, n'ayant point été votre Epoux pendant ma vie, vous me permettrez de l'être après ma mort, en vous laiſſant Tutrice de mon Fils, daignez lui ſervir toûjours de Mere; que vos ſoins, vos conſeils, & votre ſageſſe l'empêchent de s'appercevoir de la perte de ſon Pere;
&

& s'il eſt digne un jour de votre confiance, parlez-lui quelquefois d'un homme qui meurt entiérement à vous.

Mon étonnement & ma douleur à ce diſcours peuvent mieux imaginer que s'exprimer : ſaiſie d'admiration, pénétrée de reconnoiſſance, touchée d'une véritable tendreſſe, je ne pus répondre au Comte que par des ſanglots. Je me mis à genoux devant ſon lit, je lui pris les mains, & les arroſai de mes larmes; mais je ne pus parler: Il parut ſenſible à ces foibles careſſes; il m'en remercia, en me diſant qu'il étoit fâché de m'avoir ſi fort attendrie, & faiſant un dernier effort pour m'embraſſer, il expira dans mes bras. Au cri que je fis tout le monde accourut, mais on le trouva mort, & moi ſans nulle connoiſſance. Il eſt inutile de vous inſtruire des ſuites de cette perte, & vous devez juger qu'on ne meurt point de douleur, puiſque je vis encore. Je fis rendre à ce grand Homme les honneurs funébres auſſi magnifiquement que je le

le devois ; toute la ville de Riom prit part à mon déſeſpoir ; & comme il étoit ſincere qu'on avoit été témoins de la façon dont j'avois vêcu avec lui, & qu'on ignoroit le reſte, on n'eut pas de peine à croire que je regretois un Epoux chéri. Son Teſtament ne démentit point les ſentiment qu'il avoit eu pour moi ; tout y étoit à mon avantage, & je ne ſongeai plus qu'à me rendre digne de tant de bienfaits en achevant de vous élever. Vous n'aviez que huit ans alors, ainſi que le Marquis Duriant. Je reſtai à Saure tout le tems de votre enfance, où je vous donnai les maîtres qui convenoient à votre âge. Quand vous fûtes en état de faire vos exercices je vous menai moi-même à Paris avec chacun un Gouverneur : j'eus la ſatisfaction de vous voir réuſſir l'un & l'autre dans tout ce qu'on vous apprenoit de maniere à vous faire admirer de vos Maîtres, & d'éprouver que les lumiéres de la raiſon qui commençoient à vous guider, ne vous ôtoient rien de votre

votre attachement pour moi Cependant le ſang qui couloit dans vos vaines ne vous permettant pas de reſter tranquille ſpectateur de la Guerre qu'on avoit alors, vous ayant fait prendre le parti des armes, je mis toute mon attention à vous faire paroître avec éclat; & tandis que vous vous diſtinguiez en cherchant la gloire dans les périls, enfermée dans le Château de Saure je paſſois les jours à prier le Ciel de répandre ſur vous, autant de graces que j'en avois reçuë de votre généreux Pere. Huit ans s'écoulérent de la ſorte, & convaincuë de votre ſageſſe, & que je pouvois ſans riſque vous laiſſer maître de votre bien ſans attendre le terme preſcrit, je vous rendis compte de ma Tutelle, & vous mis en poſſeſſion de votre héritage. J'ai dès ce moment un deſir extrême de vous confier mes avantures, & de remettre entre vos mains mon ſort & les avantages que m'avoit fait le Comte votre Pere: mais quoique je vous connuſſent des qualités auſſi rares que les

les ſiennes, & que je vous cruſſe auſſi généreux que lui, le ſouvenir de Clitie qui ne m'abandonnoit point, me fit voir tant de dangers à vous découvrir mon ſecret, que je me réſolus de ne le mettre au jour qu'après ma mort, en vous faiſant mon Légataire univerſel. Je voulus dès-lors me retirer dans un Couvent; mais vous vous y opposâtes ſi fortement, & me preſſâtes avec tant d'inſtances de reſter avec vous que je fus obligée d'y ſouſcrire; ce que je fis d'autant plus volontiers, que je vous voyois de l'éloignement pour le mariage, & qu'il me paroiſſoit que ma préſence vous ſeroit néceſſaire tant que vous n'auriez point de Femme. Mon exemple ayant donné de l'émulation aux Tuteurs du Marquis Duriant, ils lui rendirent compte de ſon bien; & dans cet arrangement d'affaires ayant trouvé que le Comte de Saure & ſon Frére avoient mis en dépôt une ſomme conſidérable entre les mains d'un Négociant, habitant de Clermont, nommé Dartus, qu'ils n'avoit pas retirée,

retirée, & dont ils n'avoit pour reconnoiſſance que des billets purs & ſimples, je jugaei à propos que vous muniſſant des titres de votre Famille, & des billets de Dartis, vous fuſſiez chercher à Lyon celui qu'on diſoit de avoir hérité.

Vous approuvâtes mon idée, & vous partîtes avec le Marquis Duriant, Comme vous alliez dans une Ville, où je croyois toûjours retrouver ma Fille je me ſentis un nouveau deſir de vous confier le ſecret de ſa naiſſance; mais la crainte que vous n'en fiſſiez part à Duriant, me retint, & je me contentai de charger votre Valet de Chambre de s'informer s'il n'y avoit point à Lyon une Fille nommée Clitie qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Un peu après votre arrivée, il me manda qu'il n'y avoit dans toute la Ville que la Niéce de Dartis Négociant, qui ſe nommât Clitie, mais qu'elle étoit Fille de feu ſon Frére, mort à Clermont, & le meilleur parti qu'il y eût après la Fille de Dartis avec la quelle elle avoit été élevée, & qu'el-

qu'elle ne quittoit point. Cette derniere information m'ayant entiérement ôtée l'eſpérance, & deux mois s'étant écoulés ſans que vous vous preſſaſſiez de revenir, malgré les aſſûrances que vous m'en donniez dans vos lettres, je jugeai que la Fille ou la Niéce du Négociant vous retenoient dans leurs chaînes; & que l'une ou l'autre vous feroit perdre votre répugnance pour l'hymen. Dans cette penſée ne voulant pas que ma preſence vous contraignît, ni manquer à la parole que je vous avois donnée de ne me point mettre en Couvent, je choiſis cette Terre pour m'y retirer, étant aſſez près de Riom pour vous voir quand vous le ſouhaiteriez, & aſſez éloignée pour n'être plus dans le grand monde; & ſous prétexte de vouloir laiſſer le nom de Comteſſe de Saure à celle que vous épouſeriez, je pris celui de Mirelle, que le Comte votre Pere avoit aſſigné pour mon doüaire, me faiſant un ſcrupule ſecret de porter un Titre qu'il ne m'étoit pas dû, & d'en

laiſſer

laiſſer un, dont la poſſeſſion m'étoit ſi légitimémemt acquiſe: Mais pour y interrompre les triſtes ſouvenir qui venoient y troubler le repos dont j'y voulois jouir, je priai une Sœur de l'Hôpital de S. Flour, que j'aime à cauſe de ſa grande piété, de me chercher une perſonne capable de partager ma ſolitude. Le Ciel lui envoya cette feinte Caliſte; & par une inſpiration que je ne puis attribuer qu'à la Providence, elle me l'amena preſque auſſi-tôt. Hélas! continua la Comteſſe, j'aurois dû la reconnoître dans le moment pour ma Fille, par les mouvemens de tendreſſe dont je me ſentis ſaiſie à ſa vûë: mon cœur en fut émû; & charmée de ſa beauté, de ſa ſageſſe, & des touchantes careſſes, dont elle recompenſoit les miennes, je fis tout mon bonheur de l'avoir avec moi; mais le plus grand de ma vie, ne m'étoit pas connu, il falloit votre retour pour y mettre le comble, mon cher Comte, puiſque ſans les tranſports de votre amour, j'ignorerois encore que Caliſte eſt

Clitie ; & que Clitie Niéce de Dartis, eſt ma Fille. Ma deſtinée étant de ne recevoir tous mes biens que de la main des Comtes de Saure, j'ai toûjours conſervé avec un ſoin extrême le papier que m'avoit laiſſé mon Epoux, quoique ſans eſpoir qu'il me fut utile : cependant, il doit aujourd'hui vous ſervir de preuves de tout ce que je viens de vous apprendre : alors : raſſemblant les deux parties de cet écrit, elle le donna au Comte, qui y lût de ſuite ces paroles.

LETTRE.

LA triſte néceſſité où je ſuis de cacher mon hymen, m'oblige d'en uſer de même à l'égard de celle qui en eſt le fruit légitime ; & comme j'ignore encore en quelles mains je vais la confier, & que mon deſſein n'eſt pas de reveller ſi-tôt le ſecret de ſa naiſſance pour prévenir les malheurs qui peuvent arriver, cette lettre ſervira à la faire reconnoître en tems & lieu ;

lieu; puiſque j'y déclare que Clitie baptiſée comme enfant trouvé ſans Pere ni Mere, eſt ma Fille, & que celle qui l'a miſe au jour eſt ma Femme, nommée Elizabeth de Durnant Comteſſe de Mirelle, depoſitaire de la moitié de cet écrit; elle ſeule en pourra dévoiler le myſtére, en cas que mon abſence ou ma mort me prive d'aller moi-même retirer ma Fille.

Le Comte DE MIRELLE.

L'amoureux de Saure eut à peine achevé ſa lecture, qu'il ſe jetta aux pieds de la Comteſſe; & par ſes tranſports redoublés, lui fit trop bien connoître ſa joie & l'admiration que lui donnoit ſa vertu, pour qu'elle pût douter de ſon amour pour Clitie, & de ſon eſtime pour elle. Ces trois Perſonnes goûtérent alors des douceurs difficiles à décrire: la belle Caliſte partagée entre la nature & l'amour, laiſſoit éclater la premiere dans les embraſſemens de la Comteſſe, tandis que l'autre brilloit dans les re-

gards qu'elle jettoit ſur de Saure. Madame de Mirelle qui ne vouloit mêler aucune amertume au plaiſir qu'elle reſſentoit, lui commanda de ne plus voir le Comte que comme un homme qui devoit être ſon Epoux, & lui permit de lui montrer toute ſa tendreſſe. Elle ſeule, ma chere Clitie, lui dit-elle. peut reconnoître aujourd'hui ce que je dois à ſon illuſtre Pere, & puiſqu'il veut bien que vous en ſoyez le prix, vous ne pouvez vous trop empreſſer de m'en acquitter. Enfin lorſqu'ils eurent donné aſſez de tems aux divers mouvemens que cet heureux événement venoit d'exciter, ils tinrent conſeil ſur la maniere dont il falloit ſe conduire avec le Marquis Duriant, dont le Comte de Saure leur apprit le mariage avec Iſméne; ainſi que les difficultés que cette tendre Amie avoit faite d'être heureuſe ſans Clitie, ce qui donna un grand eſpoir à Madame de Mirelle, qu'elle porteroit ſon Epoux à conſentir que cette affaire ſe terminât à la ſatisfaction des uns & des autres, elle

le étoit dans les sentimens de laisser la naissance de Clitie dans le secret, & de lui donner un autre état pour ne pas faire éclater des choses si surprenantes ; mais le Comte de Saure s'y opposa, & lui répondant du Marquis Duriant, comme Clitie lui répondoit de sa chere Isméne, il dit qu'il vouloit que son hymen avec le Comte de Mirelle fût autentiquement reconnu, & que sans découvrir le mystére de celui de son Pere, elle parût véritablement douairiere de Mirelle & de Saure, afin qu'elle en possédât les droits sans nulle crainte ; que puisque du côté du Comte de Mirelle personne ne pouvoit casser son mariage, elle ne devoit pas hésiter à faire reconnoître Clitie pour son héritiere ; & que pour faciliter cette reconnoissance, il céderoit au Marquis Duriant ce qui lui devoit appartenir de la succession, en cas que le jeune Comte de Saure fût mort sans enfans.

Madame de Mirelle le laissa le maître de conduire cette grande

affaire comme il le jugeroit à propos, & de ménager la gloire de sa Fille & sa propre réputation; mais ils n'eurent pas de peine à réussir dans leurs projets: Le Marquis Duriant étoit arrivé à Riom avec son Epouse, & sçachant que le Comte & la Comtesse étoient à cette Terre, il en prit le chemin le troisiéme jour de la reconnoissance de Clitie, dans le dessein de leur présenter la nouvelle Marquise. Le Comte qui se promenoit dans l'avenuë du Château fut le premier qui les reçut, la joie fut vive de part & d'autre; quoi qu'Isméne & le Marquis parussent en grand deüil, il leur en demanda la cause, & apprit que Dartis étoit mort, il leur en fit des complimens de condoléance avec assez de froideur pour leur persuader qu'il n'avoit pas encore oublié l'enlevement de Clitie, ce qui les obligea de n'en parler que légérement pour ne pas réveiller sa douleur. De Saure ne leur dit rien de ce qui étoit arrivé pour se donner le plaisir de les surpren-

prendre; & faiſant avertir Madame de Mirelle de ſon intention, elle les attendit dans ſon Appartement avec Clitie qu'on venoit de parer de tous les ornemens qui pouvoient relaver l'éclat de ſes charmes.

Le Comte y conduiſit Iſméne & Duriant, il tenoit la main de la Marquiſe, qui s'étant avancée pour ſaluer la Comteſſe n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur Mademoiſelle de Mirelle, qu'oubliant tout le reſte: Ma chere Clitie, s'écria-t-elle, eſt-il bien vrai que vous vivez encore. Alors n'étant pas maîtreſſe d'elle-même, elle ſe lança des bras de la Comteſſe dans ceux de cette chére Amie qui ne la reçut pas avec moins de tendreſſe. L'étonnement du Marquis Duriant fut inconcevable, non de retrouver Clitie vivante, mais de la voir dans cet état brillant, & aprés de Madame de Saure. Cependant cherchant à s'inſtruire de cette avanture qui lui donnoit autant de joie qu'à la Marquiſe, il la fit paroître

dans toutes ses actions, de maniere que le Comte auroit crû l'offenser de lui en cacher les particularites. Ainsi lorsque les exclamations, les larmes, & les caresses eurent quelqu'intervale, & que Madame de Mirelle eut témoigné à la Marquise Duriant l'estime qu'elle avoit conçûë pour elle, sur le récit que Clitie lui avoit fait de la beauté de son caractére, & que cette Dame l'eut encore augmentée par l'esprit qu'elle fit paroître dans ses réponses, le Comte de Saure prenant la parole en regardant le Marquis: Mon cher Duriant, lui dit-il, je crois que vous ayant suffisamment prouvé mon amitié dans l'approbation que j'ai donnée à votre amour pour la vertueuse Isméne, vous ne me refuserez pas la vôtre en faveur de Clitie, & que vous la verrez Comtesse de Saure avec autant de joie, que j'en ai ressenti en voyant Mademoiselle Dartis Marquise Duriant.

Ce seroit faire outrage aux nœuds

qui

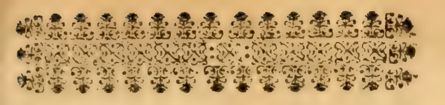
qui m'attachent à vous, lui répondit-il, que d'en douter, nous n'avons jamais eû de plus ardent desir Isméne & moi : L'infortune & la mort prétenduë de Clitie ont été les seules choses qui ont troublé notre bonheur : nous aurions acheté même d'une partie de notre bien le plaisir que nous ressentons aujourd'hui, & pour vous en convaincre, nous ne venons que pour vous annoncer que Monsieur Dartis nous a déclaré en mourant qu'elle étoit Fille de condition, que le jeune homme qui la lui avoit confiée en étoit le Pere, & que malgré son déguisement, & le mystére qui lui avoit fait de son nom, son air noble, & mille pistoles qu'il lui avoit donnée avec l'enfant, lui avoient prouvé qu'il étoit riche & de qualité : nous n'aurions osé vous parler de cette déclaration, si Clitie eût effectivement périe, comme on l'avoit assûre, pour ne pas renouveller votre désespoir ; mais puisque le Ciel nous l'a renduë, & que par cette nouvelle

nous ne faiſons qu'augmenter votre félicité, Iſméne & moi vous conjurons de la rendre parfaite par un prompt hymée, & pour réparer les chagrins que Monſieur Dartis vous a cauſés à l'un & à l'autre, la Marquiſe Duriant & moi, donnons en dot à la belle Clitie le bien qu'elle en auroit pû prétendre comme Fille de ſon Frére, ne vous demandant pour toute grace que de nous apprendre par quel heureux deſtin elle s'eſt ſauvée de l'incendie, & comment elle eſt parvenuë en ces lieux. La ſincérité que le Marquis faiſoit éclater en parlant de la ſorte confirmant le Comte dans ſon deſſein, il leur fit un abrégé de l'Hiſtoire de Madame de Mirelle, leur apprit la naiſſance, & tout ce qui étoit arrivé à ſa charmante Fille; & par ce récit, les jetta dans un étonnement qui ne peut être comparé qu'à l'excès de la joie qu'ils reſſentirent d'un pareil événement; ils embraſſérent mille fois Clitie & le Comte de Saure, & jurérent à Madame de Mi-

Mirelle un inviolable attachement. Les deux Amies ſe renouvellérent les aſſûrances de leur rendre amitié, en admirant les effets de la Providence, qui les ayant fait élever enſemble comme Parentes, ſembloit les avoir deſtinées à l'être par cette double alliance, qui leur rendoit en effet le nom de Couſines qu'elles avoient ſi long-tems portées ſans l'être. Toute cette belle Famille revint à Riom, où toutes choſes ayant été faites dans les formes néceſſaire à la ſûreté des uns & des autres, on célébra la cérémonie du mariage du Comte de Saure avec Mademoiſelle de Mirelle, qui fut autentiquement reconnuë pour unique héritiére de celui dont elle portoit le nom, & par ce moyen transporta ſon héritage à ſon Epoux, le Marquis Duriant n'ayant jamais voulu en accepter le partage. Madame de Mirelle vêcut long-tems avec eux, en recevant chaque jour de nouvelles marques de leurs tendreſſe : l'union de ces

cinq perſonnes ayant duré autant que leur vie, a fait paſſer leurs noms & leurs avantures à la poſtérité.





LE JUGEMENT EQUITABLE.

LXXIX. NOUVELLE.

ALPHONSE II. du nom, Fils de Raimond Beranger Comte de Barcelone, étant parvenu au Trône d'Arragon dès l'âge le plus tendre, par la mort de Ramire II. son ayeul maternel, dont il étoit l'unique héritier, passa les premieres années de son Regne sous la tutelle & la regence de la Comtesse de Barcelone sa Mere. Cette Prin-

cesse gouverna l'Etat & le jeune Roi l'espace de douze ans, avec l'applaudissement genéral des Arragonois. Et lorsqu'elle crut son Fils capable de tenir lui-même les rênes de l'Empire, & de suivre les sages leçons qu'elle avoit eu soin de lui donner, elle se retira; lui laissant pour guide & pour conseil, le Comte de Provence son Cousin. Ce Prince qui n'avoit point d'Enfans légitimes, & qui regardoit Alphonse comme son héritier, mis toute son attention à remplir dignement la place qu'on lui faisoit occuper. Mais quoi qu'il fût éclairé sage vaillant, & vertueux, ses belles qualités n'avoient pas passé dans l'ame d'un Fils qu'il avoit eu d'une intrigue secrete avec une Dame dont le nom n'a jamais été sçû. L'extrême tendresse qu'il ressentoit pour ce fruit de son amour, l'ayant porté à le reconnoître pour son Fils, il fut élevé en Prince, & mis auprès du jeune Roi, qui prit pour lui la plus parfaite amitié malgré l'opposition de leurs caracteres.

Al-

Alphonſe Roi d'Arragon étoit ſage, poſé, clément, généreux, & d'une vertu ſi pure, qu'elle lui mérita dans la ſuite le glorieux ſurnom de Chaſte ſous lequel la poſterité le diſtingue de ceux de ſes ſucceſſeurs qui ont porté le nom d'Alphonſe. Au contraire, Ramire, c'eſt ainſi que s'appelloit le Bâtard du Comte de Provence, étoit arrogant, fier, orgueilleux, & cruel; mais ſes vices étoient cachés ſous des dehors ſi fort atrayans, qu'il étoit mal aiſé de les découvrir; & les détours qu'il prenoit pour ſatisfaire ſes paſſions, étoient ſi fins, qu'il étoit preſque impoſſible de s'en garantir, ayant la politique de commencer par combler de biens, ceux qu'il avoit deſſein de perdre: les graces qu'il leur faiſoit accorder, & les bienfaits dont il les accabloit étoient toûjours authentiques; & le coup dont il les frappoit enſuite, étoit ſi ſecret, & les armes dont il ſe ſervoit paſſoient par tant de mains, que la ſienne n'en pouvoit être ſoupçonnée. Tel étoit Ramire, qui ſçut ſi bien

bien s'accommoder aux inclinations de ſon maître, que ce Prince ne croyant pas dans ſes Etats un homme plus digne de ſa faveur, que le Bâtard Provence, le fit monter au dégré le plus éminent; & ſe perſuadant qu'il ne pouvoit ſe le trop attacher, il lui fit épouſer une Princeſſe de ſon ſang, qui mourut à la fin de l'année de ſon hymen, en mettant au jour un Fils que la Providence deſtina dès ce moment, pour effacer par le nombre de ſes vertus celui des vices de ſon Pere.

Le Comte de Provence étant mort quelque tems apres, laiſſa ſes Etats au Roi d'Arragon. Ce Monarque fut prendre poſſeſſion de ce nouvel héritage, & ne s'imaginant pas que perſonne oſât la lui diſputer, il mena le Prince Ramire avec lui, pour qu'il partageât les honneurs qu'on devoit lui rendre: mais le Comte de Toulouſe prétendant y avoir des droits inconteſtables, l'obligea d'avoir recours aux armes pour ſoûtenir le ſien. La juſtice de la cauſe d'Alphonſe accom-

compagnée du bonheur, le mit bientôt au-dessus de son ennemi: la victoire suivit par tout ses pas, & Ramire eut la gloire de signaler sa valeur dans les combats, & sa prudence dans la médiation de la paix, à laquelle le Comte de Toulouse se vit contraint par la fine politique de ce Favori. La Provence fut donc soûmise, & reconnut les loix d'Alphonse, qui fit une entrée triomphante dans la ville d'Aix: & lorsqu'il eut prouvé à ses nouveaux sujets, combien il étoit digne de les commander il reprit la route d'Arragon, & revint à Saragosse, dans l'espoir d'y jouir du fruit de sa victoire: mais il n'eut pas plûtôt quitté les Frontieres de la Provence, que la ville de Nice secoüa le joug, & se revolta, de maniere à faire craindre qu'elle n'entrainât toutes les autres dans son parti. Cette nouvelle qu'Alphonse n'apprit qu'à son retour à Saragosse, le mit dans une telle colere, qu'il seroit reparti sur le champ pour aller châtier les rebelles, si le Prince Ramire ne l'eut con-

conjuré de lui confier le ſoin de les faire rentrer dans leur devoir. Comme il ſuffiſoit que ce Favori ſouhaitât une choſe pour qu'elle lui fût accordée, il ne balança point à le ſatisfaire : & perſuadé qu'il ne pouvoit mettre ſes intérêts en de meilleurs mains, il le fit partir à la tête de ſes troupes, en lui recommandant de ne ſe ſervir de la rigueur qu'à la derniere extrêmité. Songez, mon cher Ramire, lui dit-il, que je préfere l'amour à la crainte, & que la clémence enchaîne bien mieux les cœurs que la plus juſte ſévérité. Ramire étoit trop fier pour goûter cette belle maxime ; cependant il promit de la mettre en pratique, & marcha à Nice. Les rebelles inſtruite des mouvemens de ſon armée ſe mirent en état de la recevoir : ils ſe fortifiérent dans leur Ville, & ſe préparérent d'en ſoûtenir le Siége avec vigueur, comptant ſur les ſecours que le Comte de Toulouſe leur avoit promis. Leur réſolution n'intimida point Ramire ; il s'avança, campa ſon armée à la vûë

vûë de leurs remparts, & commença les travaux avec une ardeur, qui fit connoître aux affiégés qu'ils n'obtiendroient aucun quartier, s'ils s'obftinoient dans leur revolte. Cependant fe flatant toûjours d'être fecourus ils foutinrent le premier affaut, & fe défendirent courageufement; mais avec une perte fi confidérable, que les habitans effrayés, obligérent les Chefs des revoltés à demander à capituler, en les menaçant de rendre eux-mêmes la Ville au Prince Ramire, s'ils ne vouloient pas implorer fa clémence. Cette alternative ayant ralenti leur courage, & ne voyant pas que le Comte de Touloufe fe preffât de les fecourir,' ile envoyérent des Députés au camp du Prince, pour le fupplier de leur accorder une Amniftie générale; lui promettant à cette condition de pofer les armes, de lui ouvrir les Portes de la Ville, de renouveller entre les mains leurs Sermens de fidelité au Roi d'Arragon, comme leur légitime Souverain; & de fe foumet-

tre

tre à tout ce qu'il voudroit exiger d'eux pour l'en aſſûrer.

Ramire qui ne pouvoit gagner ſur ſon naturel barbare, de pardonner entiérement, les reçut avec une feinte douceur, & leur remontrant l'énormité de leur crime dans les termes les plus pathetiques, leur dit : Que le Roi touché de leur marque de foi, ne prétendoit pas cependant les punir en Conquérant irrité, mais qu'il vouloit les châtier en pere ; que c'étoit à eux à mériter ſa clémence, en lui livrant les Chefs de la revolte, où du moins ceux qui les y avoient excité ; que c'étoit l'unique moyen d'obtenir l'Amniſtie qu'ils demandoient ; & que s'ils balançoient, il leur déclaroit qu'il prendroit la Ville d'aſſaut, ne feroit grace à perſonne, & mettroit tout à feu & à ſang. Les Députés ayant porté cette terrible réponſe aux aſſiégés, les habitants s'aſſemblérent en tumulte ; & pénétrant juſqu'au lieu où ſe tenoit le Conſeil de guerre, demandérent trois des principaux d'entre les revoltés pour

ſervir de victime à la colere d'Alphonſe. Le trouble & la confuſion augmentant à chaque inſtant, les plus déterminés commencérent à trembler, & chacun craignant pour ſes biens, ſa famille, ou ſa vie, ſe réſolut de ſacrifier ſon compatriote pour ſe garantir ſoi-même. Un des Chefs de la revolte que je nomme Ray, le Comte de Morny, homme d'un mérite diſtingué, & qui ne s'étoit engagé dans ce parti, qu'à la conſidération du Pere de ſa femme, qui avoit été le premier tué à l'aſſaut, jugeant par les diſpoſitions des eſprits qu'on jettoit déjà les yeux ſur lui pour le livrer à la Juſtice du Roi, ſe flatant que ſa haute naiſſance & ſon repentir attireroient ſa clémence; & ne voulant pas attendre qu'on uſât ſur lui de violence, ſe propoſa d'abord pour ce grand ſacrifice. N'héſitez point, dit-il, au Conſeil aſſemblé, à conſentir à ce qu'on vous demande, je ſuis le ſeul à préſent ſur qui la haine publique, doit tomber. Vous n'auriez peut-être jamais pris les armes,

armes, ſi je ne vous y euſſe engagé : l'autorité que mon rang & mes emplois m'ont donné ſur vous, vous a fait ſuivre mes ſentimens avec un aveuglement, que le péril où vous êtes, viens de diſſiper. Vous ne voyez plus en moi que la cauſe du trouble où vous êtes plongez : Vos regards, votre indéciſion, & même votre ſilence ne me font que trop voir ce qu'il ſe paſſe dans vos ames : Ne balancez donc plus, & puiſque la vie d'un ſeul homme peut garantir les vôtres, diſpoſez de la mienne, & me conduiſez au camp.

Cette grandeur de courage fut généralement admirée, pluſieurs en verſérent des larmes ; mais perſonne ne ſe préſenta pour en empêcher l'effet ; & quoi que le Comte fût aimé, & qu'on le plaignît en ſecret, la terreur s'étoit ſi fortement emparée des cœurs, que ſes plus chers amis l'abandonnérent à ſon ſort. Les habitans s'étant ſaiſis de lui le ménerent à Ramire ; & l'ayant accuſé d'avoir ſeul exité la revolte, le lui livrérent

rent avec deux des plus mutins d'entre le peuple. Le Prince ſatisfait de leur exactitude, & charmé d'avoir entre ſes mains une tête de cette importance, réſolut d'en faire un exemple, qui pût retenir les autres dans leur devoir; fit à l'inſtant publier l'Amniſtie, & s'étant rendu maître de la Ville, y entra en triomphe, ſuivi de ſon illuſtre priſonnier chargé de fers, & dans l'état d'un homme condamné à la mort; on le mit en priſon: & pour rendre le crime de rebellion plus affreux aux yeux des autres, Ramire voulut qu'on lui fît ſon procès dans les formes, ſe reſervant de lui donner ſa grace s'il le jugeoit à propos.

Le Comte qui ne s'étoit pas attendu à ce cruel traitement, & qui s'étoit flaté dans le fond de ſon cœur, que l'héroïſme de ſon action, toucheroit le Général d'Alphonſe, & qu'il refléchiroit plus d'une fois à perdre un homme, dont le Roi pouvoit eſperer de grands ſervices, ne ſe vit pas plûtôt dans une étroite captivité;

&

& privé de toute conſolation, qu'il ſe repentit de s'être précipité lui-même dans un péril qu'il pouvoit éviter; & la crainte de la mort, faiſant diſparoître le héros pour ne laiſſer agir que l'homme, les refléxions les plus douloureuſes vinrent l'affaiblir. Il n'y avoit que quatre ans qu'il avoit épouſé la plus belle Perſonne de la Province; un tendre amour avoit formé leurs nœuds; l'hymen n'avoit fait qu'en reſſerrer les chaînes; une Fille en étoit le fruit, & ranimoit encore l'ardeur dont ils brûloient l'un pour l'autre. Allarmé des dangers que pouvoit courrir cette chére moitié de lui-même dans une Ville aſſiégée, il l'en avoit fait ſortir; & tandis que ſon Pere & lui s'empreſſoient d'en défendre l'entrée aux troupes d'Alphonſe, cette belle Femme retirée dans un Château à quelque mille de Nice, paſſoit les jours & les nuits à faire des vœux au Ciel pour leur conſervation.

Son image gravée au fond du cœur du malheureux Morny, vint alors

alors s'offrir à sa pensée avec tous ses charmes, l'idée d'en être séparé pour jamais par une mort honteuse, le fit trembler. Epoux & Pere, la nature & l'amour lui firent voir la vie comme le bien le plus précieux; & troublé de l'affreux spectacle qu'il se formoit lui-même du supplice qu'on lui préparoit, il prit la plume; & faisant sçavoir à la Comtesse le péril qui le menace, il la conjure de venir à Nice, & de ne rien épargner pour obtenir sa grace. Comme Ramire n'agissoit encore que pour le bien de l'Etat, & que nul motif particulier ne l'irritoit contre le Comte, la liberté d'écrire à sa Femme, ou à ses Amis ne lui étoit point défenduë, & content de voir ce qu'il écrivoit, on n'hésitoit point à le satisfaire sur cet article. La lettre fut portée & remise à la Comtesse; mais quel horrible coup pour une tendre Epouse: on avoit eu soin de lui cacher la mort de son Pere, & la détention de son Epoux: inquiéte, agitée de n'en recevoir aucune nou-

velles, & d'ignorer ce qui se passoit dans la Ville, elle étoit depuis trois jours dans un état digne de compassion; & le Courier du Comte la trouva qui s'apprêtoit à partir, malgré les efforts que faisoient ses femmes & tous ses domestiques pour l'en empêcher.

De cruels pressentimens lui firent ouvrir la lettre avec précipitation sans s'informer de rien, persuadée que cet écrit l'instruiroit de tout. Quelle nouvelle! ô Ciel pour son amour, ses mains tremblent en tenant le papier, il semble que c'est un fardeau qu'elles ne peuvent porter; & son cœur grossissant à mesure qu'elle lit, la force d'en effacer les traits par l'abondance de ses larmes. Cependant étouffant ses sanglots, & ne voulant pas perdre le tems en plaintes inutiles, elle monte dans son Char, arrive à Nice, & vole à la prison. A son aspect les Gardes du Comte saisis d'admiration, la conduisirent avec respect, où cet Infortuné l'attendoit avec impatience. A peine se furent-ils apperçus qu'ils s'élancérent

rent dans les bras l'un de l'autre, & donnérent un libre cours à leurs pleurs. La trifte Comteffe qui n'avoit jamais foupçonné fon Epoux des foibleffes du vulgaire, & qui n'atribuoit celle qui faifoit paroître en cette occafion qu'à la violence de fon amour, en fentit renouveller le fien. Cher Epoux, lui dit-elle, en baignant fon vifage de fes larmes, calme l'excès de ta douleur; mon fort n'eft malheureux que par la rigueur du tien; fauvons tes jours, c'eft l'unique foin dont je veux m'occuper: ouvre m'en les voyes, trace-moi le chemin que je dois fuivre, guide mes pas, & fois certain que quand il faudroit facrifier ma vie pour garantir la tienne, je ne balancerois pas un moment. Je n'attendois pas moins de votre amour, lui répondit le Comte en redoublant fes careffes; mais, hélas! je n'en demande pas de fi funeftes preuves: Allez ma chére Comteffe, allez vous jetter aux pieds du Prince, peignez-lui mon répentir, affûrez-le de ma fidelité pour le Roi; faites

tes éclater à ses yeux votre désespoir & le mien; vos larmes le toucheront, notre tendre union fléchira son cœur, votre éloquence le persuadera, la clémence triomphera de la politique & j'aurai la satisfaction de devoir la vie à celle qui peut seule me la faire regreter.

Puisse le Ciel, dit elle en l'embrassant, prêter à mes paroles une forces divine, & pénétrer jusqu'au fond de son ame. A ces mots, l'ayant prié d'attendre son retour avec moins d'inquiétude, elle le quitta; & s'étant renduë au Palais de Ramire, elle lui fit demander un moment d'audience. Sa rare beauté que la douleur sembloit augmenter encore, surprit tous ceux qui la virent passer pour aller au Cabinet du Prince; & chacun jugeant du motif de sa visite, fit des vœux pour la réussite des siens, & ne mit point en doute que des charmes si puissans n'obtinssent la grace du Comte. Les Portes du Cabinet s'ouvrirent, & se refermérent si-tôt qu'elle y fut entrée: le Géné-

Général y étoit seul, il vint au-devant d'elle; mais frappé de tant d'attraits, il s'arrêta, & parut presque immobile d'étonnement. La Comtesse prenant son silence pour un ordre de s'expliquer, tombe à ses pieds, embrasse ses genoux, & levant sur lui des yeux à qui la douleur & la crainte prêtoient les plus fortes armes: Seigneur, lui dit-elle, vous voyez à vos pieds une Femme éperduë; le Comte de Morny est mon Epoux, le plus parfait amour attache mon sort au sien; je dois mourir du coup dont vous voulez qu'il meure, & c'est pour sa vie & la mienne que je viens implorer votre clémence. Je ne prétends point vous vanter son innocence; il a pris les armes contre son Souverain; il a voulu se soustraire à son obeissance, il est vrai: mais, Seigneur, si les crimes s'agravent ou se diminuë par les circonstances, celui du Comte porte avec lui sa justification. Mon Pere étoit sujet du Comte de Toulouse, il falloit pour m'obtenir de lui, se ranger du parti de ce Prince;

ce ; que ne fait-on point quand on aime. Le Comte de Morny n'a suivi de loix que celles de son amour, & je suis seule la cause de son crime, peut-être n'ignorez-vous pas le pouvoir de cette passion ; si votre ame y est sensible, daignez juger des autres par vous même, & nous en pardonner les effets. Songez que la mort du Comte ne peut donner de satisfaction au Roi d'Arragon, que dans l'instant de sa vengeance, & qu'en lui faisant grace, il se forme pour le présent, & pour l'avenir dans sa personne, & dans ses descendans, des sujets d'autant plus attachés qu'ils lui devrons la vie. Mais, Seigneur, si le rang, la naissance & le repentir du Comte ne peuvent rien sur vous, soyez du moins touché de l'état où vous m'allez reduire en perdant un Epoux que j'adore. Ha ! de grace, ne séparez pas si-tôt deux cœurs si tendrement unis ; n'abrégez pas des destinées qui ne s'écoulerons désormais qu'à former des vœux pour le bonheur de la vôtre, ou comman-

dez

dez que ſur un même échafaut, on faſſe voler ma tête avec la ſienne.

Tandis que la déſolée Comteſſe s'exprime de la ſorte, & qu'elle répand dans ſon diſcours une partie du feu, dont une ardeur légitime embraſe ſon tendre cœur; celui de Ramire avalant à longs traits le poiſon d'une flamme illicite, la lui fait enviſager comme une proye qu'il ne lui doit pas échapper. A meſure que cette belle Infortuné s'efforce d'exprimer ſa tendreſſe pour ſon Epoux, il ſent croître l'amour dans ſon cœur, mais non point cet amour que la vertu même inſpire aux ames magnanimes, ce n'eſt ni la pitié, ni l'eſtime qui lui donnent la naiſſance, il ne la tient que du deſir impétueux d'une poſſeſſion qui doit être ſon tombeau. Le perfide Ramire eſt tout de flamme, mais ſans être attendri, inſenſible au tourment de l'objet qui le charme, il n'aime que lui même en l'adorant, moins touché de ſon innocence que du plaiſir d'en triompher, il

rêve bien moins aux détours qu'il prendra pour lui déclarer un amour qui ne peut que l'offenser, qu'aux moyens dont il se servira pour satisfaire, afin d'en éteindre l'ardeur; & cette criminelle passion ayant entiérement étouffé dans son cœur tout principe d'honneur & d'humanité. Elle n'eut pas plûtôt cessé de parler, que la relevant avec transport: La félicité de votre Epoux, lui dit-il, passeroit celle de tous les hommes s'il jouissoit sans trouble du plaisir de vivre & de posséder lui seul la plus belle de toutes les Femmes. Il est en votre pouvoir de le rendre innocent, & de sauver ses jours; accordez à la vive flamme que vous venez d'allumer dans mon cœur le tendre amour que vous lui portez, consentez au bonheur du plus amoureux des mortels, & votre Epoux aura sa grace.

La vertueuse Comtesse épouvantée de cette indigne proposition, saisie de crainte & de douleur, rougit, baissa les yeux, & ne put répondre. Expliquez-vous, Ma-

Madame, continua le violent Ramire, il n'eſt pas tems de s'armer ici d'une fauſſe vertu ; il faut me rendre heureux, ou voir périr le Comte, ſa vie eſt à ce prix. Ha! Seigneur, s'écria-t-elle en verſant un torrent de larmes, la clémence doit-elle impoſer des crimes ? Pouvez-vous ſans trembler la rendre le ſoûtien de la honte & de l'infamie ? Mais non, ajoûta-t-elle en ſe rejettant à ſes pieds, vous voulez éprouver ma conſtance, votre ame eſt trop magnanime pour avoir conçû cet horrible deſſein. Trop prompte à m'allarmer ma crédulité l'outrage ; le Favori d'Alphonſe ne peut être que vertueux ; & c'eſt à ſa bonté ſeule que je vais devoir la vie de mon Epoux. Vous ne la devrez qu'à vous-même, reprit-il, en vous rendant à mon amour. Tous les diſcours ſont ſuperflus, le Comte n'a pû vous obtenir d'un Pere, qu'en manquant de fidélité à ſon Souverain, & je ne puis le donner la vie qu'en vous poſſedant. Allez le voir, Madame, continua-t-il, peut-être

que ſa vûë vous rendra moins ſévére ; mais ſongez qu'il faut vous déterminer aujourd'hui, que le ſort de mon amour décidera du ſien, & qu'il ne ſera plus tems demain d'y avoir recours. A ces mots, reprenant un air grave & majeſteux pour en mieux impoſer aux yeux du public, il ouvrit lui-même la porte de ſon Cabinet, en lui faiſant ſigne de ſortir. La triſte Comteſſe obéit : outrée de déſeſpoir, & le cœur rempli d'indignation, elle cache ſon viſage ; & traverſant les Salles de cet Appartement au milieu d'une foule de Courtiſans attentifs aux moindres actions du Prince, elle y jette la conſternation, en n'offrant à leurs regards que trouble & que déſolation. Dans ce funeſte état elle regagne la priſon ; & s'étant renduë près du Comte : Il faut mourir, Seigneur, lui dit-elle en fondant en larmes, le barbare Ramire eſt inexorable : mais puiſque mes efforts ne peuvent ſauver vos jours, j'aurai du moins la conſolation de vous ſuivre au tombeau.

Le Comte à qui l'on venoit de prononcer ſon Arrêt, & que les horreurs de la mort environnoient déjà, la regardant d'un air troublé, la conjura de lui redire ſa converſation avec le Prince. La Comteſſe parut interdite, & garda le ſilence. Rien n'échappe aux malheureux. Le Comte qui s'apperçoit qu'elle craint de parler, veut en ſçavoir la cauſe; il la preſſe la prie, & lui commande enfin de lui tout déclarer. Cette Epouſe infortunée ne pouvant plus s'en défendre, lui fait un récit fidéle de ce fatal entretien: & quoique ſa pudeur ſemble ſe revolter contre les termes, qu'elle eſt obligée de repéter, elle ſçait ſi bien ménager ce qu'elle doit à ſon Epoux, & ce qu'elle ſe doit à elle même, qu'elle montre autant de vertu dans le ſimple tableau de ce qui lui vient d'arriver, qu'elle en a fait voir dans le refus de ſon deshonneur. Cependant le Comte qui l'écoute avec attention, paroiſſant plus tranquille à meſure qu'elle parle, ne lui répond d'abord qu'en

lui montrant l'Arrêt qui le condamne à la mort; & tandis qu'elle l'innonde de ses larmes, je vais mourir, lui dit-il, nous ne nous verrons plus. Nous périrons tous deux, reprit la Comtesse en se jettant dans ses bras. Votre mort, continua Morny, ne feroit qu'un surcroit à la mienne. Alors attachant ses regards sur la terre comme un homme obsédé de quelque grand dessein: Je connoît votre vertu, dit-il sans lever les yeux, je n'en sçaurois douter, le consentement fait seul le crime, vous n'en seriez pas moins estimable à mes yeux. Ha! Madame, continua-t-il avec transport, que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime.

Il est mal aisé d'exprimer ce qui se passa dans le cœur de la Comtesse, en entendant ces terribles paroles; elle en pâlit d'effroi. Confuse pour son Epoux de l'excès de sa foiblesse, elle en détourna ses regards; & cessant tout à coup ses touchantes caresses, elle fut longtems sans pouvoir se persuader qu'elle eût bien entendu; mais le silen-

ſilence du Comte & ſes triſtes gemiſſemens, lui deſillant les yeux, elle avoit avec le dernier étonnement que la crainte de la mort triomphe dans ſon ame de tout ce que les hommes ont de plus reſpectable. Elle lit ſur ſon front les ſecrets reproches qui lui fait de préférer ſa gloire à la conſervation de ſes jours; & que cette vertu dont il tiroit jadis ſa plus haute félicité, paſſe alors dans ſon eſprit pour un manque de tendreſſe. Inquiéte, agitée, & combatuë de mille penſée differentes, elle ſe hazarde à lever les yeux ſur lui, elle rencontre les ſiens; mais bien loin d'y trouver les traits du parfait amour qui les avoit unis, elle n'y voit que haine & que fureur. Eperduë & tremblante, elle quitte ſa place, rend les bras vers le Ciel, implore ſon ſecours, & ſortant de ce triſte lieu retourne au Palais de Ramire: il la voit arriver, & commande qu'on la faſſe entrer. Elle vient en effet; mais par ſa démarche lente & timide, & la pâleur mortelle qui couvre

ſon viſage, elle témoigne trop bien l'effort qu'elle ſe fait pour qu'il puiſſe en douter. Mais loin d'en être touché, le perfide Ramire en fait le prix de ſa victoire : plus elle coûte à ſa victime, & plus elle a de charmes pour lui. Cependant elles avance, & le cruel jouiſſant de ſon embarras, la laiſſe tomber à ſes genoux d'un œil tranquille ; & mêlant dans ſes regards la colére & l'amour : Ingrate lui dit-il, quel nouveau deſſein te ramene vers moi. Barbare, lui répondit-elle, d'une voix entre-coupée de ſanglots, épargne m'en l'aveu ; triomphe puiſqu il le faut, & ſauve mon Epoux. A ces mots, le ſcelerat faiſant éclater ſa joie, lui tend les mains, la releve, l'embraſſe, & lui jure une ardeur éternelle. Ne craignez rien, ô ma chere Comteſſe, lui dit-il, je ſerai déſormais votre plus ferme appui, tous vos deſirs vont être ſatisfaits, je ferai tout mon benheur du vôtre, & chaque jour vous donnera de nouvelles preuves de mon amour. Elle ne lui répond que par

ſes lármes; mais ſans en paroître irrité, il l'appaiſſe, la conſola, l'aſſûre d'un ſecret inviolable, & la conduiſant dans un Appartement écarté, s'y renferme avec elle, & s'y fait ſervir par les confidens de ſes lâches-voluptés.

La malheureuſe Comteſſe garde toûjours un morne ſilence, & n'offre à ſon indigne Amant que pleurs & que ſoupirs; mais toûjours inquiéte ſur le ſort du Comte, elle prononce ſon nom. Ramire qui pénétre ſa crainte: Raſſûrez-vous, lui dit-il, cher objet de ma flamme, mes ordres ſont donnés: demain ce trop heureux Epoux vous ſera rendu; mais ne trouvez pas étrange, ſi mon ardent amour veut aſſûrer ſa félicité avant que vous revoyez mon Rival. Ce diſcours accompagné des plus tendres proteſtations, faiſant croire à la Comteſſe que ſon ſacrifice aura du moins l'effet qu'elle en attend, elle ſoûpire, & retombe dans ſon premier état. Cependant l'heure fatale approche, la nuit paroît, & Ramire impatient d'achever

ver ſa victoire, conſomme enfin ſon crime. Le jour revient, & la triſte Comteſſe conduite par des détours ſecrets, ſort auſſi tôt de cet affreux Palais, & porte ſes pas à la Priſon pour en tirer celui dont elle vient de racheter la vie à ſi haut prix. Mais, ô Ciel! quel horrible ſpectacle ſe préſente à ſes yeux; le corps du Comte d'un côte & ſa tête de l'autre, ſont les premiers objets qui frappent ſes regards: ſon ſang boüillonne encore, & réjaillit ſur elle. A ce cruel aſpect ſes larmes ſe tariſſent, ſes ſoûpirs s'arrêtent, ſon malheur eſt trop grand pour n'opérer que des regrets, l'horreur qui l'environne demande autre choſe que des pleurs. Elle ſort de ce ſéjour affreux, & remontant dans ſon Char, elle reprend le chemin de ſon Château. Sa préſence qui dans tous les tems faiſoit la joie de ſon domeſtique, n'y jette alors que trouble & que ténébres: ſes Femmes ne l'approchent qu'en tremblant, & cherchent dans ſes regards à pénétrer la cauſe du prodigieux changement qui

qui ſe fait voir en elle ; mais elles en ſont bientôt inſtruites par les lugubres vêtemens qu'elle ſe fait donner ; & le bruit de la mort du Comte devint ſi public, que perſonne ne put l'ignorer. Cette malheureuſe Veuve ſans répandre une larmes, & ſans former la moindre plainte, paſſa quinze jours à mettre ordre à ſes affaires ; & lorſqu'elle crut que ſon abſence n'apporteroit aucun préjudice à ſa Fille, elle quitta la Provence pour ſe rendre à Saragoſſe, Capitale de l'Arragon, dans le deſſein de demander au Roi même une vengeance éclatante de la noire perfidie de ſon Favori.

Tandis qu'elle traverſe les Monts, le traître Ramire n'ayant plus rien à deſirer, auſſi prompt à l'oublier qu'il avoit eu d'ardeur à la tromper, ne s'occupoit qu'à rendre Nice le théatre de ſa cruauté. Malgré l'Amnitie il fit mourir tous ceux qu'il ſoupçonna du parti du Comte de Morny : & quand il fut aſſûré que la crainte du ſupplice retiendroit les Habitans dans leur de-

devoir, il reprit le chemin de Saragoſſe. L'Infortunée Comteſſe le devança d'un jours; & dès le lendemain de ſon arrivée s'étant renduë au Palais du Roi, elle attendit ce Prince au ſortir du Conſeil. Une Cour nombreuſe l'entourroit; mais moins attentif aux reſpects de ſes Courtiſans, qu'aux beſoins de ceux qui n'oſent l'aborder, il tournoit déjà les yeux de tous côtés pour voir ſi quelqu'un d'entre eux n'avoit rien à lui demander, quand le triſte appareil de Madame de Morny, l'obligea de les fixer ſur elle. Elle s'avance au même inſtant, ſe jette à ſes genoux, & levant le voile qui couvre ſon viſage: Grand Monarque, lui dit elle, tu vois à tes pieds la plus infortunée de toutes les Femmes qui viens te demander vengeance du plus horrible des attentats: Mon malheur eſt ſans exemple, & mes pertes irréparables; mais plus mon mal eſt grand, & plus j'eſpére en ta Juſtice. Alors elle ſe nomme, & lui faiſant le recit de ſa funeſte avanture, elle le termine par un dé-
lu-

luge de larmes. Le vertueux Alphonſe charmé de ſa beauté, attendri par ſes pleurs, & penétré d'horreur du crime de Ramire, la releve avec bonté; & la regardant d'un air à lui prouver la candeur de ſon ame: Calmez, Madame, lui dit-il, cette vive douleur, l'innocence pour être outragée n'en reſte pas moins pure, & le vaſe ſacré qui tombe en des mains ſacriléges, n'en eſt pas moins reſpectable à nos yeux; vos vœux ſeront remplis, & vous ſerez vengée. La Majeſté qui brilloit dans toute la perſonne de ce Prince en parlant de la ſorte, & l'eſpoir dont il flatoit la triſte Comteſſe, firent paſſer dans ſon cœur une tranquillité qu'elle n'avoit goûtée depuis longtems; & le regardant avec une admiration reſpectueuſe: O grand Dieu, s'écria-t-elle, comment ce peut-il que Ramire ait été le Favori d'Alphonſe. Il eſt moins glorieux pour lui, répondit ce ſage Prince, d'avoir porté ce Titre qu'il ne m'eſt honteux de l'en avoir honoré. Mais, Madame, ajoûta-t il, en

en lui donnant la main, ne songeons plus qu'à le punir d'en avoir abusé, & venez prendre chez la Reine un azile assûré, contre le crime & l'injustice. A ces mots, ayant fait ouvrir chez cette Princesse, il l'y conduisit, la lui fit connoître; & l'ayant instruite de son infortune, la pria de lui donner les consolations dont sa vertu sçavoit si bien adoucir les peines des malheureux. Sanche de Castille Reine d'Arragon, joignoit aux plus touchans attaits tout ce que la sagesse à de rare & de solide. Digne Epouse d'Alphonse, elle reçut la Comtesse avec honneur, l'assûra de son estime, la retint près d'elle, & partageant sa douleur, mit toute son attention à la dissiper. Tant de magnanimité de part & d'autre gagna bientôt le cœur de Madame de Morny. Son sort lui parut moins cruel, elle ne rendit graces au Ciel; & ne pouvant mieux marquer sa reconnoissance à ses illustres Souverains, qu'en s'abandonnant à leurs bontés, elle remit entre leurs mains la ré-

réparation de ſon honneur, le ſoin de ſa vengeance, & les reſtes de ſa vie.

Le Roi d'Arragon, que les lettres de Ramire avoient inſtruit du jour de ſon retour, fit tout préparer pour le recevoir ſelon le plan qu'il en avoit formé; & ne voulant pas qu'il eût connoiſſance de ſon projet, ni de l'arrivée de la Comteſſe, il impoſa ſilence à toute ſa Cour, juſqu'au moment qu'il devoit faire éclater ſa Juſtice. Il étoit trop aimé, & Ramire trop haï, pour n'être pas ponctuellement obéï. Cependant le Bâtard de Provence content de ſes exploits, certain de ſa faveur, & qui ne penſoit à Madame de Morny que pour s'applaudir du ſuccès de ſa trahiſon; ſans ſoupçon, ſans remords, & ſans crainte, revint à Saragoſſe, eſpérant y trouver de nouveaux honneurs, & tous les bras ouverts. Son premier ſoin fut de ſe rendre au Palais; mais qu'elle fut ſa ſurpriſe en ne voyant ſur ſon paſſage que des viſages froids, ſérieux, & ſévéres, & de n'entendre prononcer

noncer ſon nom qu'avec effroy. Il pourſuit cependant, & croyant pouvoir paſſer dans le Cabinet du Roi avec la liberté dont il uſoit autrefois, les Gardes l'en empêchent & lui diſent qu'il faut ſçavoir ſi le Monarque eſt viſible. Cette nouveauté le trouble; mais contraint de s'y ſoûmettre, il commande qu'on aille l'annoncer. Alphonſe qui par cette étrange réception, vouloit le préparer à ce qu'il avoit réſolu, étoit avec la Reine, la Comteſſe de Morny, & les principaux de ſa Cour; & lorſqu'il crut avoir aſſez humilié ſon orgueil, il le fit entrer. Ramire épouvanté de tout ce qu'il voyoit, eut à peine levé les yeux ſur ceux de ſon Maître, qu'il y lut ſa perte; mais ſe flatant encore, & s'efforçant de calmer le trouble qui l'agite. Je viens, Sire, lui dit-il en mettant un genoüil en terre, vous rendre compte de ma conduite, & vous aſſûrer de la fidélite des Habitans de la ville de Nice. Je crois, lui répondit froidement le Monarque, qui vous feroit difficile

cile de m'en faire le recit; mais je vous en épargne le ſoin; & vous connoiſſez trop bien cette Dame, ajoûta-t-il en faiſant avancer la Comteſſe, pour douter de celui qu'elle a pris de m'en bien inſtruire. L'étonnement de Ramire à la vûë de Madame de Morny ne ſe peut exprimer; il devient pâle & tremblant, & ſe proſternant entiérement aux pieds d'Alphonſe : Je ſuis coupable, Sire, s'écria-t-il, j'avouë mon crime; mais je ſuis prêt à le reparer par le don de ma foi. Ce n'eſt pas aſſez, reprit le Roi, il faut encore y joindre la donation de tous vos biens pour qu'elle en jouiſſe après votre mort; & que le ſorte de votre Fils ſoit à ſa diſpoſition. Le perfide Ramire croyant ne pouvoir trop acheter ſa grace, & n'étant pas en état de ſe revolter contre cet Arrêt, conſentit à tout en implorant ſa clémence.

Alphonſe ne lui répondit qu'en lui faiſant préſenter l'Acte de ſon mariage avec la Comteſſe, & celui de la donation qu'il avoit fait tenir tout prêts; il les ſigna ſans héſiter:

ſiter : Madame de Morny en fit autant d'une main tremblante, & le Roi & la Reine les honorérent de leurs Auguſtes Noms; & comme ce Monarque avoit tout prévû, ils furent conduits à l'inſtant dans la Chapelle du Palais, où leur hymen fut célébré en préſence de leurs Majeſtés, des Chefs du Conſeil, & des Grands du Royaume: & lorſque la Cérémonie en fut achevée, Alphonſe prenant la main de la nouvelle Princeſſe, votre gloire eſt ſatisfaite Madame, lui dit il, il ne s'agit plus que de vous venger. A ces mots ayent fait un ſignal, dont il étoit convenu, les Gardes ſaiſirent Ramire, le déſarmérent; & l'ayant mené dans la Place deſtinée aux exécutions publiques, où l'Echafaut étoit dreſſé, il y eut la tête tranchée au milieu d'un peuple innombrable, qui vit en lui un exemple mémorable de la Juſtice de ſon Souverain, & du châtiment que la Providence reſerve toûjours aux coupables.

Quoique ces événement fût néceſſaire à la réparation de l'outrage fait

fait à la Comtesse, il ne laissa pas de jetter un nouveau trouble dans son ame; & ne croyant pas pouvoir rester dans le monde avec bienséance, elle forma le dessein de se consacrer à Dieu. La Reine d'Arragon étoit trop pieuse pour l'en détourner; mais ayant pris pour elle une tendre amitié, elle ne voulut pas permettre qu'elle retournât à Nice pour l'exécuter; & la pressa si fortement de ne point quitter Saragosse, & d'y faire venir sa Fille, qu'elle se rendit à ses instances. Alphonse cependant ayant résolu de remplir à la rigueur les articles de l'Arrêt qu'il avoit prononcé contre Ramire, envoya dans son Palais pour s'assûrer du jeune Ferdinand son Fils, dans l'intention de le mettre entre les mains de la Comtesse; mais le funeste catastrophe du Pere ayant effrayé ceux qui prenoient soin de lui, ils s'étoient sauvés la nuit même avec ce reste infortuné du sang de leur Maître; & quelques perquisitions qu'on en fit, il fut impossible de le trouver. Le Roi d'Arragon en fut

d'autant plus touché qu'il avoit formé le projet de le faire élever avec la Fille de la Comteſſe, & d'effacer par cette alliance le triſte ſouvenir de l'avanture du Pere & de la Mere. Madame de Morny à qui ce Monarque avoit fait prendre le titre de Princeſſe de Provence, n'en fut pas moins affligée; mais par d'autres motifs, ſon deſſein étant de lui remettre les biens de ſon Pere, & d'engager le Roi à ne pas faire retomber ſur lui la punition d'un crime dont il étoit innocent. Cet enfant, diſoit-elle à la Reine n'eſt pas plus coupable de mon malheur que l'eſt ma Fille de la mort de Ramire, ma haine eſt aſſouvie, elle eſt morte avec moi, & je me croirois indigne de vos bontés ſi je la portois plus loin: je n'aurois pas traité Ferdinand comme le Fils de mon perſécuteur, mais en Prince iſſu de l'Auguſte Sang d'Alphonſe; & j'enviſage ſa fuite comme un nouvel outrage à ma gloire, puiſqu'elle ſuppoſe qu'on m'a crû capable d'attenter à ſes jours. La Reine qui ſçavoit

voit les fecretes intentions de fon Epoux, charmée des généreux fentimens de cette Princeffe, mit tous fes foins à l'y maintenir, efpérant que ceux qu'on employoit à la recherche du jeune Ferdinand, le rameneroient à Saragoffe; mais leurs peines furent inutiles, & le Roi fe vit forcé de ni plus penfer. Les ordres que la Reine & la nouvelle Princeffe avoient envoyés à Nice pour faire venir Eulalie, Fille du Comte de Morny, furent plus heureux; fon voyage fe fit fans accident; & cet enfant qui n'avoit encore que trois ans étant arrivé à Saragoffe, remplit la Cour d'étonnement & d'admiration par l'éclat de fa beauté, & les charmes de fon efprit. La Reine en devint idolâtre, & voulut qu'elle fut élevée auprès de la Princeffe Conftance fa Fille, qui étoit de même âge. Son illuftre Mere qui ne pouvoit rien fouhaiter de plus glorieux que de la voir fous la conduite de cette vertueufe Reine, lui tranfmit avec joie tous les droits que la Nature lui donnoit fur elle, & lorfqu'elle

 eut

eut joüi pendant quelques jours de la douce consolation que tant de bienfaits apportoient à sa douleur, elle remit au Roi tous les biens de Ramire & ceux du Comte de Morny, dont la confiscation lui avoit été renduë, ne se reservant que ce qu'il lui falloit pour vivre en simple Religieuse dans une Abbaye que la Reine avoit fondée, dans laquelle elle prit le voile des mains de cette Princesse: La cérémonie qui s'en fit aux yeux de toute la Cour, en fut célébrée avec autant de larmes que de magnificence; la haute vertu de cette illustre Infortunée ayant fait naître dans tous les cœurs la plus parfaite time.

Elle n'eut pas plûtôt abandonné le monde, qu'Alphonse se déclara Pere & Protecteur de la jeune Eulalie; lui donna le titre & le rang de Princesse, & défendit qu'on la nommât autrement que la Princesse Eulalie, voulant abolir pour jamais les noms du Bâtard de Provence & du Comte de Morny. Cette aimable Enfant & la Princesse d'Arragon ne furent pas long-

long-tems ſans ſe lier d'une tendre amitié; & l'on jugea par le plaiſir qu'elles prirent à ſe contempler le premier jour qu'on les mit enſemble, de l'heureuſe ſimpathie qui devoit les unir. En effet depuis ce moment elles devinrent inſéparables, non ſeulement par l'ordre de la Reine, mais de leur propre volonté, n'apprenant rien avec joie, & ne goûtant aucune ſatisfaction l'une ſans l'autre. Tandis que la jeune Eulalie paſſe ainſi le tems de ſon enfance, que ſon âge s'avance, & que ſes attrais augmentent, le Prince Ferdinand ne donnoit pas moins d'admiration dans la Cour qui lui ſervoit d'azile. Ebory, Gentilhomme Arragonnois, à qui Ramire avoit confié le ſoin de ſon éducation, effrayé, comme je l'ai déjà dit, de la terrible ſentence qu'Alphonſe avoit prononcé contre lui, l'ayant enlevé du Palais de ſon Pere la nuit du jour de ſon exécution, accompagné de trois de ſes plus fidéles Domeſtiques, étoit ſorti de Saragoſſe; & s'étant déguiſé de maniere à ne pouvoir être

reconnu avoit prit la route d'Allemagne, & s'étoit rendu à la Cour de Vienne.

Henry VI. du nom étoit alors Empereur, & ce fut ſous ſa protection qu'Ebory mit ſon illuſtre Fugitif, en ne lui déguiſant rien du malheur de ſon Pere. L'Empereur ne put blâmer le jugement d'Alphonſe, ni s'empêcher d'en louër l'équité. Cependant touché du ſort de Ferdinand qui n'avoit que ſix ans, qui dès cet âge marquoit ce qu'il feroit un jours, il le reçut avec bonté, & conſentit qu'il fut élevé auprès du Prince Roger Frederic ſon Fils qui n'avoit qu'un an plus que lui. Mais comme la politique des Potentats a toûjours des vûës que les Peuples ne ſçauroient pénétrer, & qu'elle ménage les choſes les plus éloignées ; Henry ne jugeant pas à propos de protéger autentiquement le Fils de Ramire, dans la crainte de s'attirer le reſſentiment du Roi d'Arragon, ſur l'alliance duquel il avoit déjà jetté les yeux, il fit paſſer Ferdinand pour le Fils du Prince de Komare

re Hongrois qui portoit le même nom ; & pour mieux affûrer cet innocent ftratagême, il dépêcha un exprès au Prince de Komare pour l'en inftruire, & le prier de cacher la mort de fon Fils qui venoit d'arriver, & de publier que l'air de Vienne lui ayant été ordonné, il l'avoit envoyé à fa Cour. Cet artifice eut tout le fuccès qu'il en efpéroit, & perfonne ne fut inftruit de la vérité. Mais Ebory qui confervoit dans fon ame une haine invincible pour la Comteffe de Morny, ne laiffa pas d'élever fon Prince dans la connoiffance de ce qu'il étoit ; & comme il ignoroit le nom de fa Fille, le nombre de fes enfans, & ce qui s'étoit paffé à Saragoffe depuis fon départ, il s'efforça d'infpirer à Ferdinand des fentimens pareils aux fien. Le jeune Prince qui n'étoit pas encore en âge de difcerner la juftice d'avec la vengeance, répondit d'abord à fes intentions ; mais lorfque la raifon l'eut éclairé, & qu'il put refléchir fur l'énormité du crime de Ramire, les mouvemens de la Na-

ture ne furent pas capables de l'emporter sur l'horreur qu'il en conçut; & sa vertu se révoltant contre son propre sang, il rougit d'être Fils d'un tel Pere: il plaignit la Comtesse, & sentit une secrete douleur de la haine qu'elle devoit avoir pour les descendans du Bâtard de Provence; & malgré celle de son Gouverneur, il se fortifia si bien dans ses sentimens en avançant en âge, que son cœur ne respiroit que les occasions de prouver au Roi d'Arragon qu'il étoit aussi digne de son estime, que son Pere l'avoit peu merité.

L'Empereur Henry charmé de trouver en lui de si belles dispositions, l'y maintint de tout son pouvoir; & projetta des-lors de s'emploïer auprès d'Alphonse pour le faire rentrer dans sa Patrie. Quatorze ans s'étant écoulés de la sorte, & Ferdinand étant parvenu à l'âge où le caractére des hommes est absolument déterminé, il fit voir des vertus si rares, qu'il s'attira bientôt l'amour de toute la Cour de son bienfaicteur; & comme il joignoit aux

qua-

qualités de l'ame les beautés du corps, qu'aucun homme de ſon tems ne pouvoit l'emporter ſur lui, ni même l'égaler, il devint l'objet de l'admiration des grands & des petits. La charmante Eulalie n'étoit pas moins accomplie, l'éclat de ſa beauté, les graces qu'elle répandoit dans toutes ſes actions, la nobleſſe de ſes ſentimens, ſa haute ſageſſe, & ſa piété ſolide offroient en elle à la Cour d'Alphonſe le plus parfait ouvrage de la Nature. Ce Monarque & ſa vertueuſe Epouſe l'aimoient avec ardeur, & la Princeſſe Conſtance en faiſoit ſes plus cheres délices. L'illuſtre Veuve de Ramire joüiſſoit ſouvent dans ſa retraite du plaiſir de la voir, & par ſes ſages conſeils cimentoit dans ſon cœur les avantages qu'elle avoit reçû en naiſſant: Mais quoiqu'elle ſe fût appliquée avec un ſoin extrême à lui cacher la ſource de ſes malheurs, ils avoient été trop publiés pour qu'elle pût les ignorer long-tems; elle en avoit appris toutes les cironſtances; elle y avoit donné des larmes, & mal-

 gré

gré la grandeur de ſon ame, & ſa réſignation aux volontés du Ciel, elle n'avoit pû lui ſacrifier le reſſentiment qui s'y élevoit à chaque inſtant, contre la mémoire du Bâtard de Provence; & lorſqu'elle ſe repréſentoit que ſans ſon crime & ſa cruauté ſon Pere vivroit encore, & que ſa Mere auroit paſſé ſes jours dans la gloire d'une vertu ſans tâche, il n'étoit pas en ſon pouvoir d'étouffer ſa haine & ſon indignation.

Tels étoient les ſentimens d'Eulalie & de Ferdinand, lorſque l'Empereur forma le deſſein d'unir ſon ſang à celui d'Alphonſe, en faiſant épouſer Conſtance d'Arragon au Prince Frederic ſon Fils; il venoit d'être couronné Roi de Hongrie & des Romains: & comme il étoit l'unique héritier de l'Empire, & que le bien de l'Etat demandoit qu'il eût des ſucceſſeurs de ſon ſang; Henry ne voyant point d'alliance plus illuſtre & plus ſortable que celle d'Alphonſe la Princeſſe ſa Fille n'ayant que deux ans de moins que le Roi des Romains, il réſolut de ne

rien

rien épargner pour l'obtenir ; mais voulant ſçavoir auparavant la diſpoſition de cette Cour à ſon égard, & travailler en même-tems au rétabliſſement de Ferdinand, il jetta les yeux ſur lui pour l'envoyer en Ambaſſade à Saragoſſe, afin de l'inſtruire du caractére de Conſtance, & faire en ſorte de pénétrer les vûes qu'on pouvoit avoir pour elle ſur les Princes Etrangers, & lui communiqua ſon projet, ne doutant pas de ſon conſentement ; mais le jeune Prince après l'avoir attentivement écouté ſe jettant à ſes pieds : Je ſerois le plus malheureux de tous les hommes, Sire, lui dit-il, ſi votre Majeſté ne croyoit pas ma reconnoiſſance égale à ſes bontés ; mais ce ſeroit m'en rendre indigne, que d'accepter l'honneur qu'elle veut me faire : Banni de ma Patrie, fugitif, & né d'un ſang odieux à mon Roi, n'auroit-il pas lieu de croire que j'aurois eu deſſein de braver ſes loix en entrant dans ſes Etats ſous le titre éclatant de votre Ambaſſadeur. Je ſçai qui lui ſeroit difficile de me reconnoî-
 tre,

tre, & que je pourrois abuser de sa crédulité, si mon ambition se bornoit à profiter de vos bienfaits : Mais, Sire, j'ose l'avouër à votre Majesté, le plus ardent de mes désirs est d'effacer le crime de mon Pere, & de mériter l'estime du Grand Alphonse. Pour y parvenir je ne dois songer qu'à m'humilier devant lui, & non d'en recevoir des honneurs qu'il rougiroit de m'avoir rendus quand il viendroit à découvrir qui je suis. Car enfin, Sire, continua-t-il, je ne puis porter encore long-tems le nom du Prince de Komare, il faudra tôt ou tard que la vérité paroisse, & que je n'offre aux yeux de l'Univers que le misérable rejetton d'un homme, dont la mémoire est bien moins tâchée par la honte de sa mort, que par le motif qui l'a causée. Ah! Sire, permetttez moi de prévenir ce fatal instant; souffrez que sans aucune rang inconnu, & sans suite je me rende à Saragosse, que j'y cherche la mort où les occasions de prouver à mon Roi mon zéle & mon attachement. Les Sara-

razins s'avençent vers l'Arragon, Alphonſe ſe prépare à les punir de leur témérité, ſouffrez que mes premiers pas ſe tournent vers la gloire, & que dans le ſang des ennemis de mon Roi, j'efface la honte dont le mien eſt couvert. L'admiration que ce diſcours cauſoit à l'Empereur, l'empêcha de l'interrompre: mais lorſqu'il vit que Ferdinand attendoit ſa réponſe, il l'embraſſa; & le faiſant relever: Le Roi d'Arragon, lui dit-il, eſt trop juſte, pour vouloir confondre les vertus du Fils avec les fautes du Pere, lorſqu'il connoîtra le prix d'un homme tel que nous: je louë votre modeſtie, & j'approuve votre deſſein; je vous accorde la liberté d'agir ſelon que vous le jugerez à propos; je vais nommer un autre Ambaſſadeur; mais comme je ne vous ai pas accordé mon amitié, pour vous abandonner au ſortir de mes Etats, il aura ordre de veiller à tous les inconveniens qui peuvent arriver dans le projet que vous formez; & ſans chercher à vous faire connoître, que lorſque

vous le voudrez, il ſera toûjours prêt à vous ſecourir en cas d'accident. Le jeune Prince charmé d'avoir obtenu ce qu'il ſouhaitoit, en rendit mille graces à l'Empereur, en le conjurant que Sa Majeſté ſeule & ſon Ambaſſadeur fuſſent du ſecret, & ſe prépara dès cet inſtant à partir pour l'Arragon.

Comme il craignoit que le ſévére Ebory ne lui fût contraire, & qu'il ne vouloit pas en être accompagné, il feignit que l'Empereur l'envoyoit en Hongrie ménager une affaire importante, dans laquelle il étoit néceſſaire qu'il ne menât perſonne de remarque; & dès le lendemain ayant pris congé de l'Empereur & du Roi des Romains, il prit la route de Saragoſſe, ſuivi de deux de ſes plus fidéles Domeſtiques, & quittant le nom de Ferdinand pour celui de Don Pédre d'Aſtorca, ne voulant paſſer que pour ſimple Gentilhomme Eſpagnol, il ſe rendit en Arragon ſans accident. Quoi qu'Alphonſe ſe préparât à la guerre contre les Maures, qui commençoient à mena-

nacer l'Eſpagne de quelque irruption, ſa Cour n'en étoit pas moins galante ; & comme la Reine ſçavoit unir la ſageſſe & les plaiſirs, & que ſa vertu ne condamnoit pas ceux où l'innocence pouvoit ne rien perdre de ſon éclat, on y voyoit chaque jour de nouvelles Fêtes à l'honneur des Princeſſes. Les Carouſels, les Tournois, & les Chaſſes extraordinaires faiſoient également briller la magnificence, l'adreſſe & la valeur des Courtiſans, de qui le Roi étoit bien aiſe d'animer le courage par les prix qu'ils recevoient des mains de Conſtance & d'Eulalie. Le hazard de concert avec les intentions de Ferdinand le fit arriver à Saragoſſe la veille d'un Tournois, où le Roi d'Arragon avoit fait inviter toute la Nobleſſe de ſon Royaume dans le deſſein d'en profiter, pour l'engager à le ſuivre contre les Infideles. Le feint Don Pédre trouva toute la ville de Sarragoſſe occupée des aprêts de cette Fête, l'occaſion lui parut trop belle pour ne la pas ſaiſir ; & réſolu d'y donner un eſſai
de

de ſa valeur, il en attendit le moment avec impatience.

Ce jour parut, le Roi, la Reine, & les Princeſſes ſe rendirent ſur leurs Balcons, & le champ fut ouvert aux combattans. Ferdinand en laiſſa paſſer quelques-uns avant que de ſe préſenter à la barriere du champ, pour juger des forces de celui qui s'étoit déclaré le Tenant du Tournois : c'étoit un des Seigneurs de la Cour d'Alphonſe, jeune, brave, & rempli de préſomption, il en abattit cinq ; & le fils de Ramire ne pouvant plus retenir l'ardeur de ſon courage, s'avança, & demanda d'entrer en lice pour venger l'affront des autres. Il étoit ſur un cheval ſurperbe, armé magnifiquement ; mais ſa taille, ſon air noble & guerrier attirérent bien plus les yeux de l'Aſſemblée, que la maniere dont il étoit mis : on lui ouvrit, il fit le tour de la Place ſalua profondement le Roi, la Reine, & les Princeſſes qui le regardérent avec admiration, & firent d'abord des vœux pour lui. On ſçait depuis ſi long-tems ce qui

qui ſe pratique dans les Tournois, que je ne ferai aucun détail de celui-ci : je dirai ſeulement que le jeune Prince vainquit celui qui ſe flatoit déjà de remporter le prix, & que tous les Chevaliers qui ſe préſentérent eurent le même ſort. Comme le combat ſanglant étoit défendu, & qu'il n'étoit permis de s'attaquer qu'à la lance, pluſieurs rompirent les leurs contre Ferdinand, ſans que la ſienne en fût endommagée, ni qu'il pût être ébranlé des arçons, au lieu qu'il fit mordre la pouſſiere à tous ſes aſſaillans. La victoire s'étant intiérement déclarée pour lui, les Juges le conduiſirent au bruit des inſtrumens guerriers aux pieds de la belle Eulalie qui donnoit le prix ce jour-là. Le Roi s'étoit rendu à ſon Balcon pour voir l'Inconnu de plus près ; le jeune Guerrier ſe mit à genoux devant la Princeſſe ; mais ce fut bien moins pour ſuivre l'uſage, que les mouvemens de ſon cœur, à qui ſes merveilleux attraits firent ſentir en cet inſtant les premieres atteintes d'une paſſion dont

il ignoroit encore le pouvoir; il ôta ſon caſque, & laiſſant voir à toute la Cour un viſage où Mars & les Graces ſembloient ſe diſputer l'avantage, il s'y fit un murmure de ſurpriſe & d'acclamation, dont il auroit pû tirer vanité, ſi ſes yeux & toutes ſes penſée n'avoient pas faits leur unique objet de l'admirable Eulalie. La jeune Princeſſe n'étoit pas moins occupée que lui, elle avoit pris d'abord un ſecret intérêt à ſa gloire, & n'avoit pû ſe défendre d'un mouvement de joie en le voyant vainqueur des autres. Les charmes de ſa Perſonne achevant ce que ſa valeur avoit commencé, elle ſentit un trouble à ſa vûë qui la fit rougir, & la rendit quelque tems interdite; mais Alphonſe à qui Ferdinand plaiſoit extrêmement s'étant approché d'elle, & la regardant en ſoûriant: Ma Fille, lui dit-il, vous ne ſongez pas que ce brave Inconnu attend le prix de votre main, & qu'en retardant ſa récompenſe, vous nous privez de la ſatisfaction de l'entretenir, & d'apprendre ſon nom.

Ces

Ces paroles ayant tiré la jeune Princesse de sa rêverie, elle présenta aussi-tôt à Ferdinand, une Boëte d'or enrichie de diamans, dans laquelle étoit le Portrait du Roi. Le Prince la reçut avec un profond respect; & levant les yeux sur ce Monarque: Ce prix, Sire, lui dit-il, est si fort au dessus de ce que je viens de faire, qu'il n'est pas surprenant que la Princesse ait hésité à m'en honorer; mais si le desir de m'en rendre digne peut faire excuser ma témerité, j'ose supplier votre Majesté de me donner les occasions de le mériter, en répandant mon sang pour son service. Ferdinand s'énonçoit avec des graces si peu communes, qu'il suffisoit qu'il parlât pour gagner tous les cœurs. Celui d'Alphonse étoit trop sensible à ce qui lui paroissoit approcher de sa magnanimité, pour n'être pas touché de la demande du jeune Guerrier; il le fit relever, & lui tendant la main, il lui dit: Qu'il venoit de lui donner une si haute opinion de sa valeur, qu'il se croiroit heureux de se l'attacher;

cher; qu'il lui procureroit avec joie les moyens de se signaler; mais qu'il ménageroit ses jours pour jouïr long-tems du bonheur de le posséder. A ces mots, l'ayant conduit lui même au Balcon de la Reine, il le lui présenta, cette Princesse en fut enchantée, & lui fit un accueil des plus obligeans. Alphonse qui lisoit dans les yeux de toute sa Cour, le desir qu'elle avoit de sçavoir son nom & sa naissance, & de qui la curiosité n'étoit pas moins vive, le pria de la satisfaire, & de déclarer qui il étoit. Cette question à laquelle Ferdinand s'attendoit, ne l'étonna point; & mettant un genoüil en terre devant le Roi : Sire, lui dit-il avec une noble hardiesse, je supplie votre Majesté de me dispenser de cet aveu; mon dessein n'est pas de lui en imposer, je me fais nommer Don Pédre d'Astorca, des raisons importantes me forcent à cacher sous ce nom supposé, mon rang & ma naissance; mais malgré le secret où je suis contraint, lorsque par mes actions, mon zéle, & mes ser-

fervices, je me ferai rendu digne de fes bontés, je ne balancerai point à mettre mon fort entre fes mains.

Le Roi d'Arragon parut furpris à ce difcours, il rêva quelque tems en regardant attentivement le feint Don Pédre, comme pour chercher à le connoitre fans fon fecours; puis prenant tout à coup fa réfolution: Qui que vous foyez, lui dit-il, d'un air majefteux, foyez fûr de mon eftime; fi les effets répondent à vos paroles, la Cour d'Alphonfe eft un azile auffi facré pour la vertu, qu'il eft funefte au crime. A ces mots, s'appuyant fur lui pour lui faire honneur, & montrer à fes Courtifans ceux qu'il vouloit qu'on lui rendît, il paffa dans fon Appartement, fuivi de tous les Chevaliers du Tournois, qui diffimulant la confufion qu'ils avoient d'avoir été vaincus par un Etranger, fe firent un devoir de mêler leurs applaudiffemens à ceux de leur Monarque. Ferdinand le reçut avec autant de modeftie que d'efprit, & fçut

sçut si bien menager leur gloire qu'ils ne purent lui refuser leur amitié. Chacun d'eux s'empressa même à lui devenir utile en se disputant l'avantage de l'avoir dans son Palais ; mais ne voulant offenser ni les uns ni les autres par la préférence, il les supplia tous de lui laisser sa liberté ; & le Roi l'ayant invité du Bal qui devoit terminer les plaisir de cette journée, & qui se donnoit chez la Reine, il s'échappa de la foule qui l'environnoit, & fut chez lui se mettre en état d'y paroître avec distinction.

Cependant Eulalie qui s'étoit rétirée avec la Princesse d'Arragon pour se préparer à la Fête du soir, ne se vit pas plûtôt débarrassée de témoins suspects, que s'abandonnent à ses pensées, tomba dans une rêverie si profonde, que Constance lui parla près d'une heure sans qu'elle y fît attention. La Princesse qui s'étoit apperçûë de son trouble à la vûë de l'Inconnu, ne doutant point qu'il ne l'occupât encore, s'approcha d'elle, & l'embrassant tendrement : Ma chere,

re, Eulalie, lui dit-elle en ſouriant, je crains bien d'être obligée de haïr l'Etranger, & d'être la ſeule à qui ſon arrivée ſoit funeſte. Ce diſcours la fit rougir, & regardant Conſtance d'un air inquiet: Hé pourquoi ma chére Princeſſe, lui répondit-elle, ſe ſeroit-il attiré votre haine; & quel malheur ſa préſence peut-elle vous annoncer? Celui de perdre votre cœur, reprit Conſtance avec vivacité, depuis que ce trop charmant Inconnu s'eſt offert à nos yeux, vous n'êtes plus la même; diſtraite & rêveuſe votre eſprit ſemble n'être pas où vous êtes, & ſi j'en crois mes preſſentimens, le Portrait du Roi mon Pere, n'eſt pas le ſeul prix que ce jeune Guerrier a remporté du Tournois. Ah! ma chere Conſtance, lui dit Eulalie en ſoûpirant, que votre pénétration eſt cruelle, qu'elle jette de confuſion dans mon ame. Je ne ſçais point diſſimuler, Princeſſe, continua-t-elle, & je ne puis vous cacher que cet Etranger eſt le premier de tous les hommes qui ſe ſont offerts à mes

mes regards, qui m'ait inſpiré de l'admiration ; que je ne puis en détourner ma penſée, & que j'en parle même avec plaiſir ; mais bien loin que la nouveauté de ces ſentimens, vous banniſſent de mon cœur, ils ſemblent au contraire redoubler ma tendreſſe pour vous, en me faiſant connoître combien la vôtre m'eſt néceſſaire dans l'état où je ſuis. La Princeſſe d'Arragon dont le deſſein n'avoit été que de badiner, ne jugea pas à propos de continuer la raillerie, en voyant le ſérieux d'Eulalie ; & ne doutant plus que Don Pédre n'eut triomphé de ſon cœur, elle n'en voulut point augmenter le trouble par des remontrances hors de raiſon, & prenant un air moins enjoué : Je ne vois pas lui dit-elle, que tout ce que vous venez de m'apprendre doivent vous allarmer ; & ſi Don Pédre eſt auſſi digne de votre eſtime par ſa naiſſance qu'il paroît la mériter par les avantages qu'il a reçûs de la nature, les ſentimens qu'il vous inſpire n'ont rien qu'on puiſſe blâmer. Ma pénetration

tion ne s'eſt pas bornée à vous ſeule, ma chere Eulalie ; & j'ai lû dans les yeux de cet Etranger, que vous avez fait ſur ſon cœur une impreſſion plus forte encore que celle qu'il a fait ſur le vôtre. Le penchant mutuel qui ſemble vouloir vous entraîner l'un vers l'autre, vous préſage peut être un bonheur plus grand que vous ne penſez. La maniere dont il paroît avoir voulu ſe produire à cette Cour ; celle dont il a reçû le Portrait du Roi ; ſa modeſtie en parlant de lui même, & l'air noble & majeſtueux qui brille dans toute ſa perſonne, ne font que trop connoître qu'il eſt d'un ſang illuſtre ; & je ne puis m'empêcher de croire que le miſtere qu'il fait de ſa naiſſance ne cache de grands deſſeins. Je le penſe ainſi, reprit Eulalie ; mais quoi que cette idée flate mon amour propre, je ferai tous mes efforts pour vaincre mon inclination, puiſque je ne dois diſpoſer de mon cœur que par les ordres de mon Souverain, & que je ſuis aſſûrée qu'il n'en fera jamais le partage

d'un Etranger. Le Roi mon Pere, répondit Conſtance, eſt trop juſte pour s'oppoſer à votre bonheur avec qui que ce puiſſe être, lorſqúe le mérite ſe trouvera joint à la naiſſance. La vôtre, ma chere Eulalie, ajoûta-t-elle en ſoûpirant, vous met à l'abri du ſort où la mienne me condamne. Il vous eſt permis de faire un choix, & je ſuis privée de cet avantage. Victime de l'Etat, je me verrai ſacrifiée au bien public; on ne conſultera ni mon cœur ni ma volonté pour me donner un Epoux, & je ſerai contrainte d'abandonner un jour ce que j'ai de plus cher pour être livré peut-être à l'objet de ma haine. Cette réfléxion ayant attendri la Princeſſe d'arragon, elle en verſa des larmes: & la belle Eulalie vivement touchée d'y avoir donné occaſion, s'efforça d'oublier ce qui ſe paſſoit dans ſon ame pour ne ſonger qu'à la diſtraire de l'inquiétude où cette penſée venoit de plonger la ſienne. Tandis que ces deux admirables Princeſſes s'entretenoient de la ſorte, Ferdi-

dinand de retour chez lui, n'étoit pas dans une situation plus tranquille; les charmes d'Eulalie l'avoient frappé d'un trait qu'il n'avoit pû parer; l'amour le plus ardent s'étoit emparé de son cœur; & le desir de s'en faire aimer ayant effacé le premier motif de son voyage, il en devint alors l'unique but. Il venoit d'être instruit qu'elle devoit le jour à celle qui l'avoit fait perdre à son Pere; & cette connoissance loin d'affoiblir ou d'arrêter le progrès de sa passion naissante, n'avoit fait que le fortifier dans le dessein de l'adorer persuadé qu'elle ne pouvoit avoir que de la haine pour le sang de Ramire, il se résolut de mourir ou d'en triompher. Que la flamme pure & tendre du Fils, disoit-il en lui-même, efface de son cœur les impressions que l'ardeur insensée du Pere peut y avoir gravée; où si cette victoire ne nous est pas reservée, offrons du moins à cette belle Ennemie une victime digne d'elle, mourons pour assouvir sa haine & sa vengeance; mais avant

de mourir, efforçon-nous de lui prouver que Ferdinand méritoit un deſtein plus heureux. Ce fut avec de pareils ſentimens que cet amoureux Prince ſe rendit chez la Reine à l'heure marquée pour le Bal. Et comme il n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit relever ſes graces naturelles, il eut la ſatisfaction d'y être reçû avec autant de joie que d'admiration. Toute la Cour y étoit aſſemblée, & miſe ſuperbement; mais malgré l'éclat dont elle brilloit, Eulalie & le feint Don Pédre l'effaçoient entiérement. Alphonſe à qui les traits du Fils de Ramire donnoient de ſecrets ſoupçons, mit toute ſon attention à l'examiner, & ne fut pas long-tems ſans s'apperçevoir de la préférence que ſon cœur donnoit à la jeune Princeſſe, derriere le fauteüil de laquelle il s'étoit placé après avoir ſalué la Reine & la Princeſſe d'Arragon. Le Monarque cependant ne voulant rien découvrir encore de ce qu'il penſoit fit ouvrir le Bal par Don Pédre & Conſtance, leur danſe fut fort applau-

plaudie mais l'admiration fut extrême lorſqu'il eut pris Eulalie: ils ſe ſurpaſſérent, & parurent ſi parfaitement égaux en graces, que ne croyant pas pouvoir leur donner aſſez de loüanges, cette illuſtre Aſſemblée fit retentir la Salle de ſes acclamations: mais ſi ces deux Amans enchantérent les autres, ils ſe charmérent encore plus eux-mêmes; & l'amour en ce moment ſerra ſi bien leur chaîne que la mort ſeule eut le pouvoir de la rompre. Quoique Ferdinand fût tranſporté d'amour, ſon reſpect & ſa crainte le forçant au ſilence, il n'oſa faire parler que ſes yeux: mais l'ardeur de ſa flamme les allumoit d'un feu trop vif pour qu'Eulalie n'en entendît pas le langage, elle en rougit; & ſa fierte ſecondant ſa raiſon, elle ſçut ſi bien ſe contraindre, qu'il ne vit dans les ſiens qu'indifférence & que froideur; il ſe crut alors le plus infortunée de tous les hommes: cependant cachant ſa deuleur avec autant de ſoin que ſon amour, il acheva de prouver qu'il n'en étoit point de plus aima-
 ble.

ble. Alphonſe, la Reine, & la Princeſſe d'Arragon, le comblérent d'honneurs & de loüanges; & ſi l'approbation de cette brillante Cour eût pû le ſatisfaire, rien n'auroit manqué à ſa gloire dans cette journée; mais uniquement occupé d'Eulalie, ſon cœur ne fut ſenſible qu'aux mépris qu'elle paroiſſoit avoir pour lui; & s'étant retiré pénétré de douleur, il fut s'abandonner à tout ce qu'un amour ſans eſpoir peut inſpirer de plus funeſte. A peine fut-il en liberté de réfléchir ſur tout ce qui s'étoit paſſé, que rappellant juſque aux moindres actions d'Eulalie, il crut y voir ſa perte écrite. Elle me haït, diſoit-il, de ſecrets preſſentimens ne m'anonce à ſon cœur que comme le Fils du meurtrier de ſon Pere. Que ſeroit-ce donc, hélas! ſi je m'en faiſois connoître, que diroit-elle, & quelle ſeroit ſon indignation, ſi je lui déclarois que le Fils de Ramire brûle pour elle de la plus vive ardeur. Mais reprenoit-il, pourquoi ne lui pas découvrir ce fatal myſtere? dois-
je

je ménager des jours qu'elle déteſte? Non, ne balançons point, donnons-lui le plaiſir d'en abréger le cours; mourons puiſqu'il le faut, & ne traînons pas plus long-tems une vie qui ne peut être que malheureuſe. Alphonſe lui-même ne l'a t-il pas preſcrite? Quels ſervices, puis-je lui rendre qui ſoient capables de l'engager à prononcer ma grace; & quand il la prononceroit en ſerois je moins miſérable, ſi la fiere Eulalie eſt inſenſible à mon amour?

Cette penſée à laquelle il s'arrêta, ne lui laiſſa prendre aucun repos de toute la nuit; & préférant la mort à ſa ſituation préſente, il prit la réſolution de ſe découvrir dès le lendemain, & de ſatisfaire par ſa mort la haine d'Eulalie, & l'arrêt qu'il croyoit qu'Alphonſe avoit rendu contre lui dès ſon enfance. Mais que la jeune Princeſſe étoit éloignée des ſentimens dont il l'accuſoit, & qu'elle payoit chérement la contrainte qu'elle s'étoit faite pour lui cacher le trouble de ſon ame. Renfermée avec

Conſtance elle ne s'occupa qu'à ſe plaindre de la rigueur de ſon ſort qui la forçoit d'aimer un homme qu'elle ne connoiſſoit point, & qui ſelon les apparences ne lui étoit pas deſtiné. Vivement touchée de s'en croire adorée & d'être obligée à ne lui montrer que de l'indifférence, elle en verſa des larmes ; & par la cruelle agitation de ſon eſprit, faiſant juger à la Princeſſe d'Arragon qu'il n'étoit plus tems de combattre ſes ſentimens, elle ne mit ſes ſoins qu'à la conſoler, & qu'à l'encourager à triompher des mouvemens d'une paſſion ſi funeſte à ſon repos, afin d'en dérober la connoiſſance à celui qui l'avoit fait naître, juſqu'au moment qu'on ſeroit inſtruit, s'il en étoit digne: & l'ayant aſſûrée qu'elle exciteroit le Roi ſon Pere & la Reine ſa Mere à découvrir ſon rang & ſa naiſſance ; & qu'en cas qu'il pût prétendre à ſon alliance elle ne négligeroit rien pour les porter à cette union. Elle parvint à la calmer ; mais ne voulant pas l'abandonner à ſes réfléxions, el-

elle la retint dans ſon Appartement; & l'ayant obligée de partager ſon lit, elles paſſérent enſemble le reſte de la nuit ſans que la trop tendre Eulalie pût goûter les douceurs du ſommeil.





SUITE DU JUGEMENT EQUITABLE.

LXXX. NOUVELLE.

LE retour du Soleil en dissipant les ombres de la nuit n'eut pas le même pouvoir sur les cœurs de Ferdinand & d'Eulalie; & comme il leur annonçoit le moment de se revoir, il ne fit que redoubler la crainte de l'une & le désespoir de l'autre. Le feint Don Pédre agité de mille pensées différentes ne se trouvant pas en état de s'offrir aux yeux d'une Cour qui ne respiroit que la joie, monta à cheval; & suivi d'un seul Ecuïer sortit de la Ville, & fut chercher dans

dans la ſolitude d'une vaſte forêt qui n'en étoit qu'à une médiocre diſtance, la tranquillité que le ſommeil n'avoit pû lui procurer. Tandis qu'il en parcouroit les routes & qu'ingénieux à ſe tourmenter, il ne rouloit dans ſon eſprit que de funeſtes projets. Le Roi d'Arragon, qui pluſieurs jours avant l'arrivée de ce Prince, avoit été averti qu'un Sanglier d'une taille énorme ravageoit depuis quelque-tems les environs de la forêt, & portoit ſa fureur juſques dans les Villages circonvoiſins, où rien de ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage n'échapoit à ſa rage, dévorant indifféremment les troupeaux & les Bergers, propoſa à ſon levé à tous les Seigneurs de ſa Cour d'en faire la chaſſe ce même jour. Comme en cette occaſion il s'agiſſoit moins de ſe divertir que de montrer ſon courage & ſa valeur, aucun ne refuſa la partie, eſpérant y acquérir plus d'honneur qu'aux Tournois, les ordres furent donnés à l'inſtant; le Monarque ne doutant pas que cette exercice ne

fût du goût de l'Etranger, commanda qu'on le fût avertir de ſon projet; mais ceux qui s'acquitérent de cet ordre ne l'ayant pas trouvé, Alphonſe avec toute ſa Cour monta à Cheval & ſortit de Saragoſſe pour ſe rendre dans la Forêt.

Comme l'animal qu'ils alloient chercher étoit une eſpéce de monſtre; & qu'on ne pouvoit faire cette chaſſe dans la forme des autres, il avoit été réſolu qu'on ſe laiſſeroit guider par les Paiſans d'alentour qui connoiſſoient à peu-près les endroits du bois qui ſervoient de retraite à cette furieuſe bête; & qu'on feroit enſorte de ne l'attaquer que tous enſemble, le Roi d'Arragon ne voulant pas expoſer la vie des Chaſſeurs, & ces braves Guerriers craignant que leur Monarque ne riſquât trop la ſienne: mais toutes leurs précautions n'eurent aucun effet, le Sanglier ne parut point; & quoiqu'on battît le bois de tous côtés, & qu'on lachât même des chiens aguerris pour l'obliger à ſortir des lieux où l'on croyoit qu'il pouvoit être, cette vaillante troupe fut

fut près de deux heures à ſe fatiguer ſans aucun fruit. La chaleur qui commençoit à ſe faire ſentir la forçant à prendre quelque relâche, Alphonſe voulut en donner l'exemple le premier en quittant les routes de la Forêt deſtinée pour la chaſſe ; & s'étant enfoncé dans le plus épais du bois ſuivi de trois ou quatre Cavaliers, permit aux autres de ſe diſperſer pour ſe délaſſer dans les endroits les plus commodes ; ce qu'ils firent auſſi-tôt, étant accablé de fatigue. Le Roy d'Arragon ayant choiſi celui qui lui parut le plus avantageux, deſcendit de cheval ; & s'étant couché aux pieds d'un arbre, commanda à ſa ſuite d'en faire autant.

Ce Prince à qui des occupations plus ſérieuſes ôtoient ſouvent le repos pendant la nuit, ne fut pas plûtôt à l'ombre, & ſentit à peine la douce fraîcheur que l'air répandoit autour de lui, que le ſilence de ce déſert qui n'étoit troublé que par le chant des oiſeaux, le contraignit de ſe livrer au ſommeil ; ceux qui l'accompa-

gnoient n'imaginant pas qu'il y eût aucun danger dans cet endroit de la Forêt, étant très-éloigné de ceux que les bêtes fauves habitoient, ayant attachés leur chevaux à des arbres, s'enfoncérent encore plus avant, & contens d'être à la portée de la voix de leur Maître lorſqu'il appelleroit, ils s'en écartérent de façon que l'épaiſſeur des bois le déroboit entiérement à leurs yeux. Tandis que le Roi d'Arragon & ceux de ſa Cour s'abandonnoient au repos, Ferdinand qui n'en pouvoit goûter en quelque lieu qu'il portât ſes pas, après avoir paſſé toute la matinée à parcourir la Forêt, ayant compris par le ſon du Cors dont les valons avoient retentis, qu'il y avoit quelque grande Chaſſe, s'étoit rendu dans la route la moins fréquentée, afin d'éviter la rencontre des Chaſſeurs, où tantôt aſſis & tantôt marchant lentement, il avoit continué de rêver à ſes malheurs. Ses triſtes réflexion l'ayant occupé tout le tems de la recherche du Sanglier, il s'apperçut enfin qu'il étoit tard;

&

& ne doutant pas que les Princesses ne fussent visibles, résolut de faire connoître son amour à la belle Eulalie & de régler sa conduite selon qu'elle en recevroit l'aveu. Il reprit le chemin de l'endroit de la Forêt où ses gens l'attendoient dans le dessein de remonter à cheval & de se rendre au Palais. Mais en passant d'une route à l'autre ses yeux furent frapés d'un spectacle qui ne lui laissa pas la liberté de suivre ce projet: il vit le Roi d'Arragon seul couché sur l'herbe qui dormoit d'un sommeil profond, & le plus terrible de tous les Sangliers qui tout dégoutant du sang des chevaux qu'il venoit de dévorer, s'avançoit à lui pour en faire sa proie. Quoique le jeune Guerrier n'eût pour armes que son Epée & un Poignard qu'il portoit toûjours à sa ceinture lorsqu'il alloit en campagne, il ne balança point sur ce qu'il devoit faire, il mit l'épée à la main, & prenant son poignard de l'autre il s'élança entre Alphonse & l'animal féroce, arrêta sa course, & l'obligea de tour-

tourner toute sa fureur sur lui. Cette horrible bête irritée de l'obstacle qu'il mettoit à sa rage, cherchoit déjà les moyens de s'en venger en lui faisant sentir ses terribles défenses, quand le Prince prenant le tems qu'il ouvroit une large gueule dont il s'aprêtoit à l'engloutir, y enfonça son poignard avec une telle vigueur qu'il lui perça la gorge de part en part; ensorte que la pointe du fer sortoit derriere son dos tandis que la poignée empêchoit ses machoires de se rejoindre: l'excès de la douleur l'ayant forcé de reculer, le vaillant Ferdinand profitant avec adresse du désordre de ce cruel ennemi, lui plonge son épée dans le cœur jusqu'à la garde, & le fait tombert mort presque aux pieds du Roi d'Arragon. Ce Monarque éveillé par le bruit de sa chûte se leva avec précipitation, en regardant de tous côtés d'où partoit ce qu'il venoit d'entendre: mais quel fut son étonnement en voyant Don Pédre les habits ensanglantés & le terrible Sanglier étendu sur la terre,

terre, il crut rêver : cependant la réalité des objets qui s'offroient à ses yeux l'ayant convaincu de la vérité, & jugeant par le lieu du combat de péril dont ce jeune Héros venoit de le tirer, il fut à lui, lui demanda s'il n'étoit point blessé; & lorsqu'il en fut certain le pressant dans ses bras, je vous dois la vie, lui dit-il, & vous pouvez tout attendre de ma reconnoissance; mais j'exige de votre générosité que vous joigniez au service que vous venez de me rendre, l'aveu sincére de votre naissance, afin que mon ignorance ne me fasse plus commettre de faute en traitant comme un Inconnu un homme si digne des plus grands honneurs.

Ah ! Sire, s'écria Ferdinand en se jettant à ses pieds, que vos bontés me donnent de confusion; elles me font sentir plus que jamas le malheur attaché à cette naissance que vous voulez que je vous découvre en me faisant voir combien je mérite peu les graces de votre Majesté. Je n'ai rien fait

Sire, continua-t-il, que vous deviez me récompenser, vos jours me sont sacrés, je ne suis né que pour vous sacrifier les miens. Heureux si tout mon sang versé pour l'auguste Alphonse pouvoit effacer de son cœur de tristes préjugés, & lui faire connoître en moi le plus zélé de ses sujets. O Ciel! reprit ce Monarque, seroit-il possible que l'Arragon vous eût vû naître, & mes soupçons seroient-ils véritables? Parlez, ajoûta-t-il, ne craignez rien d'un Prince qui fait tout céder à la reconnoissance. Je sçais quelle est la magnanimité de votre Majesté, Sire, lui répondit-il, & ce n'est point une lâche crainte qui m'a fait lui cacher mon nom & ma naissance; la vie n'a pas assez de charmes pour moi, pour en prendre tant de soin; mais je voulois qu'elle lui fût utile & ne lui montrer le malheureux fils de Ramire qu'en la perdant pour elle. En finissant ces paroles il voulut se prosterner encore à ses pieds, mais Alphonse l'en empêcha, lui tendit la main, & le regardant avec amitié: Levez-vous

vous Ferdinand, lui dit-il, il n'eſt rien à mes yeux que la vertu n'efface, ce n'eſt point le ſang de Ramire que je veux reconnoître en vous, c'eſt le mien, j'y retrouve avec joie le Fils d'une Princeſſe qui m'étoit cher, & c'eſt ſous ce glorieux titre que je vous rend près de moi le rang & les honneurs qui vous ſont dûs. Mais, continua-t-il, quel eſt donc le climat qui vous a dérobé ſi longtems à votre patrie, & quel heureux deſtin vous y ramene? Je ne déguiſerai rien à votre Majeſté, lui répondit Ferdinand, mais j'oſe la ſuplier qu'elle ſoit ſeul inſtruite de mon ſort.

Le Roi d'Arragon ſe préparoit à lui repartir lorſqu'il en fut empêché par l'arrivée de tous les Chaſſeurs que quelques Paiſans venoient d'avertir qu'on avoit vû prendre cette route au Sanglier, & qu'ils ne s'y rendoient que dans l'eſpoir de le combattre. Le haniſſement des chevaux & le bruit de tant de monde ayant réveillé ceux qui avoient quitté le Roi,

ils parurent tous à la fois aux yeux de ce Mornarque. Leur ſurpriſe ne ſe peut exprimer en le trouvant ſeul avec Don Pédre dans le lieu ſolitaire, le Sanglier mort ; & s'entretenant l'un & l'autre avec autant de ſang-froid, que ſi leur entrevûë eût été préméditée. Remplis de crainte & de confuſion ils s'arrêtérent, & n'oſant lui demander l'explication de cette avanture, ils gardérent un morne ſilence. Alphonſe qui pénétroit le motif de leur embarras, les regardant en ſouriant, d'un air à leur faire ſentir leur faute : Nous ſommes venus avec une armée, leur dit-il, pour vaincre cet animal terrible ſans l'avoir ſeulement apperçû, & Don Pédre qui ne le cherchoit pas l'a trouvé prêt à m'arracher la vie, l'a combattu ſeul, & l'a vaincu ; il n'en dit pas davantage, pour ne point mettre le comble au trouble de leurs cœurs ; & remontant à cheval en ordonnant à Don Pédre d'en faire autant & de le ſuivre, il reprit le chemin de Saragoſ-

ſe,

ſe, ayant toûjours ce jeune Héros à ſes côtés, il rentra dans ſon Palais; & rempli d'impatience d'apprendre par quelle avanture il avoit évité de tomber entre les mains de deux qui par ſon ordre l'avoient cherché dans tout l'Arragon, il paſſa dans ſon Cabinet; & l'y faiſant entrer ſeul: Mon cher Ferdinand, lui dit il en l'embraſſant, nous ſommes à preſent ſans témoins ne tardez pas à m'inſtruire de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre enfance; & pour vous y engager ſçachez que je n'ai jamais eu deſſein de vous envelopper dans le malheur de Ramire: la juſtice demandoit ce que j'ai fait contre lui; mais je ſçavois trop bien la généroſité de ſon ennemie pour craindre que ſa haine retombât ſur vous. Vôtre enlevement vous a privé des preuves que je voulois vous donner de la mienne, laiſſez-la donc agir, mon cher Ferdinand, en me faiſant un récit ſincere: oubliez que vous parlez au Roi d'Arragon, ou ſi vous vous en

en ſouvenez, que ce ne ſoit que pour vous encourager à lui marquer votre confiance.

Le jeune Prince pénétré des bontés & de la magnanimité de ce Monarque, embraſſa ſes genoux, lui rendit mille graces de tant de faveur, & ne pouvant les mieux reconnoître que par ſa prompte obéiſſance, il lui rendit un compte exact de ſa vie depuis que ſon Gouverneur l'avoit enlevé de Saragoſſe, juſqu'au moment de ſon départ de Vienne; & ſa reconnoiſſance ne lui permettant pas de garder le ſilence ſur les bienfaits qu'il avoit reçûs de l'Empereur, il ne lui déguiſa rien des tendres ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation ſous le nom de Prince de Komare; lui découvrit le deſſein qu'il avoit formé de le nommer ſon Ambaſſadeur près de lui pour ménager le Mariage de la Princeſſe Conſtance avec le Roi des Romains, & le motif qui lui avoit fait refuſer cet honneur; le vif deſir qu'il s'étoit ſentit de ne s'offrir à ſes yeux qu'après avoir ſigna-

ſignalé ſon bras à ſon ſervice, & d'effacer par ſes vertus la mémoire de crime de ſon Pere. Voilà, Sire, continua-t-il, ce qui m'a fait reſoudre à venir inconnu dans vos Etats. Le Tournois m'offrant une occaſion favorable de paroître avec honneur devant votre Majeſté, je ne crus pas devoir la manquer, mon bonheur m'y a fait remporter un prix, pour lequel j'euſſe voulu répandre tout mon ſang, puiſque c'eſt le Portrait de mon Roi. Mais, hélas! la main qui l'a donné l'a fait ſuivre d'un trait fatal à mon repos, que je ne puis plus eſpérer de parvenir à rien de ce que je m'étois propoſé. Je ſçais que le reſpect me défend de faire mon Roi, mon Confident, & que je ne devrois l'entretenir que de l'ardeur de mon zéle; mais votre Majeſté m'a commandé de ne lui rien cacher, & le trouble préſent de mon ame à tant de rapport au ſujet de ma premiere diſgrace, que je ſuis forcé de le lui déclarer pour prévenir de nouveaux malheurs. Oüi, Sire, conti-

tinua-t-il l'amour a triomphé de toute ma vertu ; cette funeste passion , source des infortunes de mon Pere , va devenir la cause de ma mort. L'admirable Eulalie , la Fille de la Comtesse de Morny, m'a donné des chaînes qui dureront autant que ma vie : je ne doute point de la haine qu'elle doit conserver pour le sang de Ramire ; je suis assûré de celle qu'elle aura pour moi quand elle sçaura ma naissance ; je ne prévois que peine & que tourmens en l'adorant. Cependant malgré tant d'obstacles & le peu d'espoir de les surmonter, il ne m'est pas possible d'éteindre ma flamme, & l'empire qu'elle à pris sur mon cœur en si peu de tems, ne me prouve que trop que le Ciel toujoûrs irrité du crime de mon Pere, non content de l'en avoir puni, veut encore me sacrifier à la haine d'Eulalie. Pardonnez, Sire, ajouta-t-il, en se jettant aux pieds d'Alphonse, si j'expose ma foiblesse à vos yeux ; si l'aveu que je vous en fais vous paroit téméraire, souffrez que les sen-

ſentimens dont cet amour eſt accompagné, lui ſerve d'excuſe auprès de votre Majeſté. J'adore Eulalie, il eſt vrai; mais conformant mes deſirs à ſa vertu, je n'envisage rien au délà du bonheur de n'en être point haï; je ne ſouhaiterois y parvenir que par mon reſpect, mes ſoins & mes ſervices; & ne voyant nulle apparence à cette félicité, je ne demande à votre Majeſté que l'honneur de chercher la mort en combattant ſes ennemis, & de ne déclarer qui je ſuis que lorſque je ne ſerai plus.

Le vaillant amant d'Eulalie s'exprimoit avec tant de graces, & d'une maniére ſi perſuaſive, que le Monarque d'Arragon charmé de la grandeur de ſes ſentimens, & touché de ſa ſituation, le releva; & le regardant d'un air affable, vivez cher Ferdinand, lui dit-il, & vivez pour être l'époux d'Eulalie, ſa haine pour la mémoire du Pere, cédera bientôt au mérite du Fils. Moins prévenu que vous, j'ai mieux pénétré les mouvemens

de ſon ame; mais il n'eſt pas ſurprenant qu'elle craigne de s'y livrer, ne vous connoiſſant pas. Ne faiſons voir à ſes yeux que le Prince de Komare; montrons lui ſous ce nom le Vainqueur du Tournois & le Libérateur d'Alphonſe: ſous ce titre emprunté faites valoir vos ſoins, rendez-lui vos hommages, & me laiſſez la conduite du reſte.

Ha! Sire, s'écria Ferdinand, j'aimerois mieux ſouffrir la mort la plus cruelle que de contraindre Eulalie, votre autorité la trouvera ſans doute toûjours ſoûmiſe; mais quelle triſte ſatisfaction pour un cœur délicat & tendre de ne devoir qu'à l'obéiſſance ou la crainte, ce qu'il ne voudroit obtenir que de l'Amour. Alphonſe jugeant par ce diſcours prononcé du fond du cœur, de la différence que le Ciel avoit mis entre le caractére de ce Prince & celui de Ramire, ne lui cacha point la joie qu'il en reſſentoit; & lui donnant les loüanges qu'il méritoit, il l'aſſûre qu'il ne pretendoit uſer d'aucun pouvoir ſur la jeune Princeſſe. Je ne me ſuis

ſuis pas déclaré ſon Protecteur, continua-t-il, pour devenir ſon Tyran : je veux faire ſon bonheur & le vôtre, & n'emploïer que votre amour pour y parvenir. Si vous triomphez de ſa fierté ſous le nom de Prince de Komare ; ſi vous la rendez ſenſible, & qu'elle approuve vos feux, il ne me ſera pas difficile de réuſſir dans le projet que j'ai formé pour vous rendre votre véritable nom ſans vous ôter ſa tendreſſe. Suivez donc la loi que je vous impoſe, & laiſſez-vous guider aux lumiéres d'un Prince qui ne cherche qu'à vous prouver que s'il ſçait punir le vice, il ſçait encore mieux récompenſer la vertu.

Ferdinand ne répondit à ces paroles, que par une action reſpectueuſe qui l'aſſûroit de ſon obéiſſance ; & les bontés de ce Monarque ayant remis le calme dans ſon ame en y faiſant naître l'eſpérance, il remit l'entretien ſur le deſir qu'avoit l'Empereur d'obtenir la Princeſſe d'Arragon pour le Roi des Romains ; & ſçut ſi bien menager

ce qu'exigeoit ſa reconnoiſſance pour Henri, & ſon devoir envers Alphonſe, que ce Monarque auſſi content de ſon eſprit que de ſa valeur, prit pour lui dès ce jour, la plus parfaite eſtime. Cependant ne jugeant pas à propos de rien précipiter ſur cette Alliance, il lui répondit que le mariage de Conſtance étant une affaire d'Etat, il falloit y penſer mûrement, & qu'il attendroit l'arrivée de l'Ambaſſadeur de l'Empereur & ſes propoſitions pour ſe déterminer; mais que le ſien avec Eulalie n'ayant pas beſoin des reſſorts de la Politique, il vouloit ne s'occuper pour le préſent que du plaiſir d'en former les nœuds: enſuite dequoi l'ayant inſtruit de la maniére dont il ſouhaitoit qu'il ſe conduisît, il lui commanda d'aller ſe mettre en état de paroître chez la Reine.

Le jeune Guerrier obéit; & s'étant promptement debarraſſé de la foule des Courtiſans qui l'environnérent au ſortir du Cabinet du Roi, il ſe rendit chez lui le cœur rempli de l'eſpoir le plus flateur. Tandis

dis qu'il s'abandonnoit à des réfléxions bien différentes de celles qu'il avoit euë la nuit ; le bruit qui s'étoit répandu dans le Palais, qu'Alphonse avoit couru risque de la vie étant parvenu jusqu'à la Reine, elle se rendit aussi-tôt à l'Appartement de ce Prince, accompagnée de Constance & d'Eulalie, & parut au moment qu'il instruisoit sa Cour que le feint Don Pedre étoit le Prince de Komare, que le desir de voyager & de saisir les occasions de signaler sa valeur, avoit fait resoudre de visiter les principales Cours de l'Europe, inconnu & sans suite, pour éviter la contrainte où le cérémonial jette ordinairement les personnes de son rang. La Reine & les Princesses ne voyant rien en lui qui marquât le danger dont elles étoient si vivement allarmées, lui témoignérent leur joie dans des termes qui lui prouvérent le pressent intérêt qu'elles prenoient à ses jours, sur tout la Reine, de qui le parfait amour pour son auguste Epoux, la rendoit sensible aux

moindres choſes qui lui arrivoient Alphonſe qui s'étoit avancé au-devant d'elle, la remercia tendrement de ſon inquiétude, & l'ayant aſſûrée qu'il n'avoit aucun mal, il lui fit hautement le recit de ſon avanture, en exaltant le courage & la valeur de Don Pedre. Mais, Madame, continua-t-il, ce n'eſt plus l'inconnu Don Pedre qui doit attirer vos loüanges & votre admiration, c'eſt un Prince qui par les belles qualités de ſon ame & de ſa perſonne, mérite toute votre eſtime, & c'eſt enfin au Prince de Komare, que vous devez la vie d'Alphonſe. La belle Eulalie ne put ſi bien cacher le plaiſir que lui faiſoit cette nouvelle, que le Roi d'Arragon ne s'en apperçût, mais feignant de n'y pas faire attention, il continua l'éloge de Ferdinand, en priant la Reine de l'aider à lui prouver ſa reconnoiſſance. Je m'étois bien doutée, lui répondit-elle, que Don Pedre étoit fort au-deſſus de ce qu'il vouloit paroître. Il avoit déja fait naître dans mon cœur une vé-

véritable confidération, & le fervice qui vient de me rendre en expofant fes jours pour fauver ceux où les miens font attachés, me le rend extrêmement cher.

De fecrets motifs, reprit Alphonfe, l'obligent a faire quelque féjours à Saragoffe; mais comme je fouhaite l'y retenir, & que je me fuis apperçû qu'Eulalie aura plus de pouvoir fur lui que mes priéres, je la conjure, dit-il en la regardant fixement, de ne rien éparguer pour le porter à ne nous point quitter. Il y a trop peu de tems, Sire, lui répondit-elle en rougiffant, que ce Prince eft ici, pour qu'il ait eu celui de me donner aucun empire fur fa volonté, & les bontés de votre Majefté doivent fuffire pour l'arrêter. Je veux bien, reprit-il en fouriant, partager avec vous les effets de fa complaifance; mais vous me ferez plaifir d'en être le principal objet. En finiffant ces mots, il donna la main à la Reine pour la reconduire dans fon Appartement où Ferdinand avoit ordre de fe rendre. Toute

la Cour s'y raſſembla, & pendant qu'elle s'occupoit à vouloir pénétrer le ſujet de l'arrivée du Prince Hongrois, & que la Princeſſe Conſtance entretenoit Eulalie ſur cet événement, le Roi d'Arragon étant entré dans le Cabinet de la Reine avec cette Princeſſe, lui déclara le ſecret de Ferdinand & l'extrême deſir qu'il avoit d'étouffer à jamais le feu de la haine & de la vengeance entre la Famille du Comte de Morny & celle de Ramire, par le mariage de leurs Enfans. Comme Sanche de Caſtille rapportoit tout à la piété ſolide dont elle nourriſſoit ſon ame, elle trouva ce deſſein trop conforme aux loix qu'elle lui dictoit pour le déſapprouver; & n'ayant pas ignoré qu'Alphonſe avoit projetté cet hymen dès l'enfance d'Eulalie & de Ferdinand, elle y donna les mains dans le moment: & quoi qu'elle ne doutât pas de l'averſion de la jeune Princeſſe pour tout ce qui avoit rapport à Ramire, elle aſſûre ce Mornarque qu'elle apporteroit ſes ſoins à la ſoûmettre à
ſes

ses volontés sans repugnance, se flatant, ainsi que lui, que le mérite du Prince de Komare l'emporteroit facilement sur de simples préjugés; & que si l'amour s'emparoit de son cœur, l'objet qui l'auroit fait naître lui seroit agréable sous quelque nom que ce fût.

Alphonse l'instruisit de ses intentions; pour y mieux réüssir, ne voulant absolument pas user de son autorité en cette occasion, sa gloire se trouvant intéressée dans la façon dont il agiroit aux yeux du Public avec cette Princesse: cemme l'hymen étoit le but de l'innocent stratagême dont il avoit resolu de se servir pour triompher de sa haine, la Reine y entra sans peine, & promit avec joie d'y contribuer de tout son pouvoir. Pendant cet entretien celui d'Eulalie & de la Princesse d'Arragon n'étoit pas moins intéressant. Constance dont l'humeur étoit enjouée profitant de la liberté que lui donnoit l'absence du Roi & de la Reine: Ma chere Eulalie, lui dit-elle en souriant, je vous pardonne à present vos rêveries, vos dis-

tractions, & tous les mouvemens où j'ai vû votre cœur en proye; & bien loin de blâmer vos ſentimens je me rends dès aujourd'hui près de vous la Protectrice du Prince de Komare.

Mais, Princeſſe, lui répondit-elle ſur le même ton vous voulez donc me priver du bonheur d'être avec vous, puiſqu'il ne me paroît pas poſſible de m'unir au Prince de Komare, & de me faire reſter en Arragon: je vous avouë même que cette idée m'empêche d'être auſſi ſenſible que vous ſemblez le deſirer au plaiſir de voir que mon eſtime n'eſt pas tombée ſur un ſujet indigne de m'en inſpirer: je ſuis charmée qu'il ſoit Prince, mais en même tems je ſuis au déſeſpoir qu'il ſoit Etranger. Quoique ce diſcours, reprit la Princeſſe, paroiſſe avoir un ſens très-obligeant pour moi, il ne l'eſt cependant pas autant que vous le penſez, & j'y vois plus d'amour pour votre patrie, que de tendreſſe pour moi; puiſque vous n'ignorez pas que je ne ſuis pas née pour y reſter; & que quand

quand vous épouseriez un Arragonnois, vous n'en seriez pas moins assurée qu'il faut un jour nous séparer: Ainsi ma chere Eulalie ne cherchez point de raisons pour déguiser vos véritables sentimens, le Prince de Komare est aimable, il a sçû vous plaire, le Roi mon Pere s'est apperçû comme moi que vous avez triomphé de son cœur, il vient de vous engager à le retenir près de lui, il n'est donc plus tems de feindre & de condamner un penchant qui vous prépare une éternelle félicité.

Comme elle achevoit ces paroles, le Roi & la Reine sortirent du Cabinet, ce qui fit qu'Eulalie ne lui put répondre; & quand elle n'en auroit pas été dispensée par leur arrivée, la presence de Ferdinand qui entra dans ce même moment, redoubla de telle sorte son embarras, qu'il n'eut pas été en son pouvoir de le faire. Le jeune Prince s'étant avancé pour saluer la Reine, Alphonse le prit par la main; & le présentant à cette Princesse: Madame, lui dit-il, voilà mon Libé-

bérateur, le vaillant Prince de Komare, pour lequel je vous demande votre amitié. Ferdinand voulut alors ſe jetter à ſes pieds, mais elle l'en en empêcha; & lui donnant ſa main à baiſer: Il ſeroit difficile, Seigneur, lui dit-elle, de vous refuſer toute notre eſtime, & j'aurois très-mauvaiſe opinion de ceux qui ne vous accorderoient pas la leur. Celle de votre Majeſté, Madame, lui répondit-il, m'eſt ſi glorieuſe, qu'il n'eſt rien que je ne fiſſe pour m'en rendre, digne, & mes deſirs les plus ardens ſont de la mériter. Enſuite s'étant approché des Princeſſes, il rendit à celle d'Arragon les reſpects dûs à ſon rang. Conſtance lui fit un accueil des plus favorables, & le remercia dans des termes remplis de reconnoiſſance de ce qu'il avoit pour Alphonſe. Mais lorſqu'il fallut s'adreſſer à la jeune Eulalie, ce brave Guerrier, qu'aucun péril ne pouvoit étonner, pâlit, ſe troubla, & ne trouva point de paroles pour s'exprimer. Eulalie s'en apperçut; & ne voulant pas augmenter ſa crainte

par

par une froideur hors de ſaiſon, elle lui laiſſa voir dans ſes yeux une douceur ſi charmante qu'il ſe raſſûra ; & la regardant avec tout l'amour dont il reſſentoit l'ardeur : C'eſt à vous, Madame, lui dit-il, que ſont dûës toutes les loüanges dont on m'honore ici ; & quand mon cœur ne m'auroit pas naturellement porté à garantir les jours du grand Alphonſe, vous l'auriez excité à remplir ſon devoir par le prix glorieux dont vous avez daigné récompenſer hier ma victoire. C'eſt vous, belle Princeſſe ; c'eſt le deſir de m'en rendre digne qui m'a fait triompher aujourd'hui : un bras guidé par l'adorable Eulalie ne peut manquer d'être invincible. Quelque avantage qu'il y ait, Seigneur, lui répondit-elle, de partager votre gloire, je n'ai pas aſſez de vanité pour croire y avoir part, je ſuis trop judicieuſe pour chercher à vous la ravir ; & les jours du Roi me ſont aſſez précieux pour vous aſſûrer de ma reconnoiſſance, ſans y mêler d'autres motifs. Eulalie prononça ces paroles

roles avec tant de graces, & les accompagna de regards ſi flateurs, que l'amoureux Ferdinand eut beſoin de toute ſa prudence pour ne pas oublier qu'une Cour nombreuſe avoit les yeux ſur lui, & que le reſpect lui defendoit de faire éclater ſes tranſports. Cependant il ſe contraignit; & ne pouvant lui répartir comme il l'auroit ſouhaité, il ſe contenta de lui laiſſer voir une partie de ſes ſentimens dans un ſilence plus éloquent que les paroles les mieux rangées: & toutes les Dames de la Cour qui s'empreſſérent en ce moment à lui faire honneur, l'ayant tiré de ſon embarras, la converſation devint générale juſqu'au dîné du Roi, que chacun ſe retira auſſi charmé de l'eſprit de Ferdinand, que de ſa valeur. Alphonſe voulut que dès ce jour il logeât dans le Palais, & fit ſi bien connoître que c'étoit lui plaire que de lui faire la Cour, que perſonne n'oſa s'en diſpenſer: Mais cette prompte faveur bien loin d'exciter l'envie ne ſervit qu'à mieux éclairer les Courtiſans ſur les belles

qua-

qualités de ce jeune Prince: ſa franchiſe, ſon air affable & prévenant, la nobleſſe de ſes ſentimens, & le plaiſir qu'il faiſoit paroître lorſqu'il avoit occaſion de rendre quelque ſervice, lui gagnérent bientôt tous les cœurs; en ſorte qu'il ſe fit des Amis ſinceres de ceux mêmes qui l'étoient le moins.

Le Roi d'Arragon qui ne cherchoit qu'à mettre Eulalie hors d'état de le refuſer pour Epoux, lorſqu'elle ſçauroit ſa véritable naiſſance, ne négligea rien de ce qui pouvoit lui perſuader qu'il ſouhaitoit cet hymen: & quoiqu'il ne lui en parlât pas ouvertement, il ne laiſſoit pas d'en dire aſſez pour lui faire comprendre ſon intention. Ce conſentement tacite qu'il paroiſſoit donner au ſecret penchant qui la portoit vers Ferdinand, n'auroit pourtant pas ſuffi pour la déterminer à s'y livrer, ſi la Reine n'y eût pas contribué. Cette Princeſſe agiſſant de concert avec Alphonſe, l'ayant priſe en pariculier quelques jours après celui de la Chaſſe: Ma chere Eulalie, lui dit-elle, je crois que vous

vous êtes perſuadée de mon amitié, & que les bontés du Roi vous ont aſſez prouvé la ſienne pour n'en pas douter: cependant peu contens des marques que nous vous en avons donnés, nous avons réſolu d'y en ajoûter de plus ſolides encore en vous faiſant un ſort éternellement heureux; mais comme il faut votre conſentement pour y parvenir, ouvrez-moi votre cœur ſur le Prince Komare; il vous aime, ſon amour éclate malgré la contrainte qu'il s'impoſe pour le cacher: de puiſſantes raiſons font deſirer au Roi de vous unir à lui, mais il ne veut rien decider un faveur de ce Prince que vous n'ayez vous même prononcé la premiere: ne balancez donc point à me declarer vos ſentimens; & quels qu'ils ſoient attendez tout de la tendreſſe que nous avons pour vous.

Eulalie changea pluſieurs fois de couleur pendant ce diſcours; incertaine de ce qu'elle devoit répondre, elle baiſſa les yeux; mais aſſûrée de la vertu de la Reine, & qu'elle étoit incapable d'uſer de ruſe pour décou-

couvrir le fond de ſon cœur, elle ſe remit; & ſe jettant à ſes pieds: Pardonnez, Madame lui dit-elle, ſi je garde le ſilence; pénétrée des bontés de votre Majeſté, je, crains, je l'avouërai, de m'écarter par ma réponſe de ce qu'elles attendent de ma reconnoiſſance: mais élévée par vos ſoins généreux, & m'étant toûjours propoſé votre Majeſté pour exemple, je ne ſerois pas digne des graces que j'en reçois ſi je lui déguiſois la moindre de mes penſées quand elle m'ordonne de les lui déclarer. Je ne balancerai donc point à lui dire, que ſi mon ſort dépandoit de moi, je ne l'unirois jamais qu'à celui du Prince de Komare, qu'il eſt le ſeul de tous les hommes que je trouve digne de ma tendreſſe. Mais, Madame, continua-t-elle, malgré cet aveu ſincere de mes ſentimens, & quelle que ſoit mon inclination, mon cœur ſoûmis aux volontés du Roi s'y laiſſera toûjours conduire, & mon devoir triomphera de mon penchant.

Non, ma chere Eulalie, reprit

la Reine en l'embraſſant, nous ne voulons point que vous remportiez cette victoire, elle coûteroit trop à votre repos, & romproit tous nos deſſeins. Le bien de l'Etat & l'avantage de Conſtance ont fait jetter les yeux au Roi ſur l'Alliance de l'Empereur; il ſouhaite que Frederic ſon Fils épouſe la Princeſſe; & pour ménager ce grand hymenée il a beſoin de captiver le cœur du Prince de Komare qui peut tout ſur l'eſprit de Henry, ſon amour pour vous & votre eſtime pour lui, nous aſſûrent de la réüſſite de ce projet: Alphonſe comblera les vœux de Ferdinand s'il veut former les nœux de l'hymen de Conſtance; & n'accordera point cette Princeſſe au Roi des Romains, que Ferdinand ne ſoit votre Epoux: ainſi, ma chere Eulalie, l'intérêt de l'Etat & celui de la famille Royale vont être entre vos mains; ne decouvrez rien de cette importante affaire à la Princeſſe d'Arragon, mais profitez du pouvoir que ſon amitié vous donne pour

pour la faire pancher en faveur de Ferderic & la préparez insensiblement à lui donner la préferance sur tous les Princes qui prétendent à sa foi.

Eulalie avoit trop d'esprit pour ne pas concevoir combien une telle Alliance étoit glorieuse à la Princesse & charmée que l'intérêt de l'Etat lui fît une loi de sa tendresse pour le Prince de Komare, elle assûra la Reine d'un secret inviolable, & du zéle avec lequel elle travailleroit pour Frederic. Tandis que cet entretien l'occupoit chez la Reine, Alphonse étoit passé dans l'Appartement de la Princesse sa Fille pour la prier très-sérieusement de se ranger du parti de Ferdinand près d'Eulalie, en lui avoüant qu'il approuvoit son amour & desiroit le rendre heureux : l'y trouva toute disposée ; le péril dont sa valeur venoit de tirer ce Monarque l'avoit entiérement déterminée à favoriser sa flamme; elle avoit même résolu d'en parler à la Reine ; & se voyant prévenuë, elle ne cacha

point au Roi ſon Pere le plaiſir que lui donnoit ſon deſſein, & lui fit entendre qu'elle n'auroit pas de peine à lui ſoûmettre la volonté d'Eulalie; ajoûtant que Ferdinand avoit trop de mérite pour douter de ſon obéïſſance.

Le Roi d'Arragon jugeant par ce diſcours que le cœur d'Eulalie étoit de concert avec ſes intentions en eut une joie ſenſible. Ce Monarque avoit pluſieurs raiſons pour s'intéreſſer au ſort de Ferdinand, le Prince Ramire avoit épouſé une Princeſſe de ſon ſang; mais la proximité que la nature avoit miſe entre elle & lui les biens moins liés que les chaînes de l'Amour: elle avoit été le premier objet de celui d'Alphonſe; & comme il n'étoit pas alors engagé ſous les loix de l'hymen, & qu'elle pouvoit ſe flater d'unir ſon ſort au ſien, ils s'étoient aimés de l'ardeur la plus tendre: mais auſſi vertueux que paſſionnés, préférant tous deux leur gloire & leur devoir à leur propre ſatisfaction, ils avoient ſacrifié

crifié leur paſſion au bien de l'E-
tat dès qu'ils avoient vûs qu'elle y
étoit contraire. Alphonſe étoit jeu-
ne le Royaume d'Arragon étoit
un héritage que l'Eſpagne vouloit
lui diſputer ; & la crainte d'une
guerre qui ne pouvoit être que fu-
neſte aux Arragonnois par la ſu-
périorité du Roi d'Eſpagne, les
forçant d'en deſirer l'Alliance, ils
avoient demandé Sanche de Caſtil-
le Fille de ce Monarque, pour ê-
tre leur Reine. Le Comte de Pro-
vence, qui gouvernoit alors Al-
phonſe & ſes Etats, s'étoit conduit
avec tant de prudence pour lui fai-
re ſentir les conſéquences de cet
hymen, & le trouble qu'il jettoit
dans ſon Royaume s'il préféroit la
Princeſſe ſa Couſine à l'Infante d'Eſ-
pagne, qu'il n'avoit point héſité à
ſacrifier ſon repos à celui de ſon
peuple malgré l'amour dont il brû-
loit. La jeune Princeſſe, dont l'a-
me n'étoit pas moins grande que
la ſienne, avoit été la premiere à
l'y réſoudre ; & ces deux Amans s'é-
tant encouragés l'un l'autre à rem-

porter la victoire ſur leurs deſirs les plus doux, on avoit vû avec autant d'admiration que d'étonnement Alphonſe demander Sanche de Caſtille, l'obtenir, & l'epouſer; & la jeune Princeſſe la recevoir, l'aimer, & la reſpecter comme la plus zélée de ſes ſujetes: mais leur vertu n'étant pas encore ſatisfaite d'un pareil effort, & redoutant toûjours de reprendre des chaînes que la ſeule Politique avoit rompuë, ils ſe réſolurent d'y mettre un double obſtacle. Alphonſe aimoit le Prince Ramire, cet audacieux Favori ne le vit pas plûtôt lié à la Princeſſe de Caſtille, qu'il leva les yeux ſur celle qui venoit de lui céder ſon cœur. Le Roi d'Arragon s'en apperçut, & ne pouvant la poſſéder, il trouva une eſpéce de conſolation à lui faire épouſer cet autre lui-même; & les raiſons qui l'obligoient à vouloir cet hymen, ayant contraint la Princeſſe d'y conſentir, elle s'étoit unie à Ramire ſans réſiſtance. Ce double engagement de part & d'autre eut l'effet qu'ils

qu'ils s'en étoient promis ; l'Epouse du Bâtard de Provence ce fit une loi de son devoir qui triompha bientôt de sa premiere tendresse, & les charmes de la Reines remportérent une sensible victoire sur le cœur d'Alphonse. Depuis cet heureux changement, l'estime & l'amitié ayant pris la place de l'amour, ils avoient vêcu dans la douce intelligence que font naître dans les belles ames la sagesse & l'innocence.

La mort ayant enlevé la Princesse de Provence, Alphonse s'étoit proposé de réunir dans son cœur, pour Ferdinand son Fils, tous les sentimens qu'il avoit eû pour elle ; lorsque le crime de son Pere le força d'oublier ce qu'il s'étoit promis. L'horreur qu'il en conçut, & la honte d'avoir si longtems chéri un homme si peu digne de sa confiance, jointes à la réparation qu'il devoit à la Comtesse de Morny, ayant étouffé dans son ame jusqu'au souvenir de ce qu'il avo t le plus aimé pour ni laisser ré-

gner que la Juftice, il avoit prononcé l'Arrêt de la mort du Pere & de la ruine du Fils: mais à peine eut-il fatisfait la gloire & la vengeance de la Comteffe, qu'une tendre pitié l'avoit faifi en faveur du jeune Ferdinand. Tout ce qu'il avoit fenti pour fa vertueufe Mere revint à fa mémoire, & lui faifant trouver trop de cruauté dans un jugement qui confondoit l'innocent avec le coupable, il avoit réfolu de le retirer dans fon Palais, & de réparer les biens dont il venoit de la priver par une fortune encore plus grande, & de lui faire répoufer Eulalie pour le remettre en poffeffion de celle de Ramire; mais la fuite de ce jeune Prince, & l'inutile recherche qu'il en avoit faite, ayant détruit tous fes projets, il ne fe flatoit plus de les pouvoir mettre en exécution, quand l'arrivée de Don Pedre vint ranimer fes efpérances. Cet aimable Guerrier portoit fur fon vifage des traits que le Roi d'Arragon avoit trop chéris pour n'en être pas frap-
pé;

pé ; il y avoit reconnu l'Epouſe de Ramire, & le myſtére que Ferdinand lui fit d'abord de ſon nom & de ſa naiſſance, le confirmant dans ſes ſoupçons, il n'avoit preſque pas douté que le feint Don Pedre ne fût ce même Ferdinand qu'il avoit fait chercher avec tant de ſoins ; mais ne voulant rien découvrir de ce qu'il penſoit, qu'il n'eût reconnu s'il étoit digne des deſſeins qu'il avoit formés, il ne ſongeoit qu'à l'examiner pour pénétrer le fond de ſon cœur, quand l'avanture du Sanglier joignant la reconnoiſſance à ſes autres ſentimens, le détermina à le preſſer de lui plus cacher ſon véritable nom.

La ſincérité du Prince, la délicateſſe du motif qui lui avoit fait refuſer de paroître à ſa Cour avec la qualité d'Ambaſſadeur de l'Empeur ; la nobleſſe de ſon caractére, ſon courage, & ſa valeur lui donnérent une telle eſtime pour lui, qu'il ſe fit dès-lors une loi de le rendre heureux. Ce grand Roi qui n'avoit jamais eu de ſecret pour la

Reine, ne lui avoit rien déguiſé de l'attachement qu'il avoit eû pour la Princeſſe de Provence, & de la tendreſſe qu'il ſentoit toûjours pour ce qui avoit rapport à elle, ne lui fit point un myſtére auſſi du plaiſir que lui donnoit le retour de Ferdinand; cette ſage Princeſſe qui ne pouvoit douter de l'extrême amour de ſon auguſte Epoux, bien loin d'être jalouſe des mouvemens de ſon cœur pour le Fils de Ramire non ſeulement les approuva, mais en eut même de pareils, & voulut contribuer à la félicité du Prince, en favoriſant le ſtratagême dont Alphonſe ſe ſervoit pour ſurprendre le cœur d'Eulalie. Ce Monarque ne pouvant ſe réſoudre à lui commander d'épouſer Ferdinand, avant que l'amour l'eût prévenuë de façon à lui faire oublier que Ramire étoit ſon Pere.

Cependant quoique tout parût concourir au bonheur de cet Amant, ſon ame n'étoit pas tranquille; il avoit trop d'amour & de pénétration, pour ne s'être pas apper-

perçû du changement que le titre de Prince de Komare avoit produit dans les actions de la belle Eulalie : il avoit aisément remarqué qu'elle le traitoit avec plus de douceur, & qu'elle paroissoit même répondre quelquefois par ses regards à ce que les siens se hazardoient de lui faire entendre, mais ces flâteuses apparences ne suffisoient pas pour lui persuader, ni qu'il étoit aimé, ni qu'elle ne viendroit pas à le haïr lorsqu'elle le connoîtroit. Cette crainte qui ne l'abandonnoit point l'avoit si fort tourmenté la nuit du jour de l'entretien de la Reine avec Eulalie, & de celui de Constance avec le Roi, qu'il ne put si bien contraindre, qu'on ne s'apperçût du trouble de son ame lorsqu'il se rendit l'après diné chez la Princesse d'Arragon, où toute la Cour s'étoit rassemblée ; il y parut avec une mélancolie dont Eulalie fut allarmée ; & le secret intérêt qu'elle prenoit à ce Prince ne lui permettant pas d'ignorer la cause de sa tristesse, elle résolut de l'obli-

ger à la lui découvrir, l'occaſion s'en préſenta preſque auſſi-tôt, telle qu'elle pouvoit la deſirer.

Ferdinand vint ſe mettre derriere le Fauteuil de Conſtance, Eulalie étoit placée à côté d'elle; enſorte qu'il pouvoit lier converſation avec l'une & l'autre ſans que perſonne l'entendît; & comme Alphonſe & la Reine n'étoient pas encore ſortis de leur Appartement, chacun s'entretenoit ſelon ſon inclination avec une entiére liberté. Eulalie en voulut profiter, & s'adreſſant à la Princeſſe d'Arragon, en regardant Ferdinand: Prince de Komare, lui dit-elle, ne fera pas un long ſéjour à Saragoſſe, il regrete la Cour de Vienne, & ſa mélancolie m'aſſûre que ſon cœur reſſent les maux d'une cruelle abſence. Conſtance ſoûrit, & levant les yeux ſur lui, comme pour chercher dans les ſiens la confirmation de ce diſcours. J'avouë, lui dit-elle Seigneur, que je ne vous pardonnerois pas d'avoir apporté en Arragon un cœur prévenu en faveur de quel-

quelque belle Germaine, ce feroit un outrage pour nos Dames, dont je leur conſeillerois de tirer une prompte vengeance. Je n'ai donc rien à craindre de leur colere, Madame, lui répondit-il, puiſque je ſuis arrivé libre à Sarragoſſe, & que ce n'eſt qu'à cette Cour que j'ai pris des chaînes qui dureront autant que ma vie: la pénétration de la Princeſſe Eulalie en lui faiſant voir que j'aime auroit dû l'inſtruire, que ce n'eſt pas toûjours l'abſence qui cauſe le tourment d'un cœur ſoûmis à l'Amour; la crainte de déplaire, le ſilence que le reſpect impoſe, l'effort qu'il faut ſe faire pour cacher à tous les yeux l'ardeur dont on eſt conſumé, ſont d'aſſez puiſſans motifs pour faire naître la triſteſſe & la mélancolie. Mais reprit Conſtance en lui lançant un regard qui l'inſtruiſoit de ſon deſſein, le Prince de Komare devroit être exempt de ſes ſortis de peines, ſon mérite éclatant ne lui permet pas de douter qu'on ne ſe faſſe une gloire de ſes hommages, & que

ſes vœux ne ſoient écoutés. Non, Madame, reprit-il, je n'ai point cette préſomption, je me connois, & l'admirable objet que j'adore n'aura point à me reprocher un aveu téméraire. Il eſt vrai, dit alors Eulalie en rougiſſant, que quelque digne qu'on ſoit d'être aimé, la diſcrétion eſt une marque d'eſtime & de reſpect, dont on eſt ſouvent plus touchée que des proteſtations les plus vives. Cependant lorſque par ſes vertus & ſes belles qualités on ſe peut aſſûrer de n'être point haï, la ſecrete ſatisfaction qu'on en reſſent doit bannir du cœur & de l'eſprit, la crainte, l'inquiétude & la mélancolie. Ah! divine Princeſſe, s'écria-t-il, que mon deſtin ſeroit digne d'envie ſi j'oſois me flater d'un ſemblable bonheur. L'amour étoit ſi bien peint dans les yeux de Ferdinand en prononçant ces paroles, que la jeune Princeſſe enhardie par tout ce que la Reine venoit de lui dire, ne put s'empêcher de lui laiſſer voir dans les ſiens une partie de ſes ſentimens;

timens; & le regardant avec une douce Majeſté: Il eſt trop glorieux, lui dit-elle, de contribuer à la félicité du Prince Ferdinand pour ne lui pas être favorable. Ce peu de mot le tranſporta de telle ſorte, qu'oubliant le monde dont il étoit environné, il mit un genoux en terre, & ſe préparoit à joindre les expreſſions les plus paſſionnées à cette action, ſi la Princeſſe d'Arragon qui vit le trouble ou cela jettoit Eulalie ne l'eût arrêté, en feignant de s'attribuer cette ſoûmiſſion. Pour cet effet ſuivant ce qui lui vint d'abord dans la penſée: Je ne prétendois pas, Seigneur, lui dit-elle en élevant la voix, m'attirer un remerciment de cette nature; en rendant au Roi des Romains la juſtice qui lui eſt dûë, je ne parle qu'après tout l'Univers, & vous auriez trop d'affaires s'il vous falloit rendre graces à tout ceux qui penſent comme moi de ce grand Prince. Ces paroles ayant remis Ferdinand, & comprenant l'intention de la Princeſſe, il ſaiſit auſſi-

ſi-tôt l'occaſion qu'elle lui donnoit ſans en avoir eu deſſein, de lui parler de Fredric. Je ſuis ſi ſenſible, Madame, lui dit-il, à ce qui regarde le Roi des Romains, & mon cœur eſt rempli d'une ſi vive reconnoiſſance de l'amitié dont il m'honore, que je crois ne pouvoir trop marquer ma ſatisfaction lorſque je l'entends loüer, & ſur tout par une Princeſſe pour laquelle ſon admiration n'a point de borne. Je n'imagine pas, reprit Conſtance un peu ſurpriſe d'une réponſe qui paroiſſoit ſi naturelle, que Frederic puiſſe s'occuper d'une Princeſſe qu'il ne connoît pas, & la Renommée a ſi peu de choſes à publier de moi, que je ne m'offencerois pas, quand même j'en ſerois entiérement ignorée. L'admirable Princeſſe d'Arragon, repondit Ferdinand, a des beautés & des vertus trop éclatantes, pour que les Potentats qui peuvent prétendre à ſon Alliance n'en ſoient pas informés: le Roi des Romains plus empreſſé qu'aucun autre à s'en inſtruire

ſtruire n'a point de plus doux momens que ceux qu'il paſſe à s'en entretenir; & ſi la crainte de lui paroître trop téméraire ne l'avoit retenu, il auroit été le Compagnon de mon voyage, & ſeroit venu l'aſſûrer lui-même, qu'il n'eſt point de couronnes qu'il ne voulût mettre à ſes pieds. Conſtance extrêmement étonnée que des paroles que le hazard ſeul avoit arrachée de ſa bouche, euſſent fait naître une converſation auſſi ſérieuſe, tomba dans une rêverie dont elle ne fut pas maîtreſſe, & ne repliqua rien; mais Eulalie charmée d'une avanture qui lui donnoit un ſi beau champ de commencer ce qu'elle avoit promis à la Reine, feignant de ne pas remarquer l'agitation de la Princeſſe, J'eſtimois beaucoup Frederic, dit-elle, les récits qu'on m'en avoit faits m'avoient déjà prévenuë pour lui; mais ſes ſentimens pour ma Princeſſe augmentent infiniment l'opinion que j'avois de lui; & quelque douleur que je prévoye à m'en ſéparer,

parer, j'avouë qu'elle me feroit supportable s'il falloit la souffrir pour la voir Impératrice. Je crois, dit alors Constance en soûriant, & levant les yeux, que vous avez résolu l'un & l'autre de m'embarrasser; & si je n'étois aussi bonne que je le suis, je vous punirois tous deux de la hardiesse avec laquelle vous faites des Alliances de cette importance, sans la participation du Roi.

J'ai trop de respect pour votre Altesse, reprit Ferdinand, pour oser lui en imposer, les intentions du Roi son Pere ne sont peut être pas fort éloignées de celles de Frederic; mais quoiqu'il en soit, je serai toûjours garand des sentimens de ce Prince. Comme il achevoit ces mots, le Roi & la Reine entrérent dans le cercle, ce qui empêcha Constance de lui repartir. Tout le monde se leva, & lorsque la Reine eut prit sa place, Alphonse s'adressant au Prince de Komare, Prince, lui dit-il, l'Empereur m'envoye un Ambassadeur, j'en viens

viens de recevoir la nouvelle, il eſt chargé de pluſieurs propoſitions qui me ſont également avantageuſes, en faveur deſquellés il ſouhaite que Ferdinand, Fils du Prince Ramire, que j'ai fait ſi long-tems chercher, auquel il a donné ſa Cour pour azile, rentre dans ſa Patrie, & reprenne près de moi le rang & les honneurs qu'exige ſa naiſſance.

Les deux Princeſſes à ces mots jettérent à la fois les yeux ſur Ferdinand; celle d'Arragon pour lui faire entendre qu'elle voyoit en ce moment d'où partoit le diſcours qu'il avoit tenu; & la belle Eulalie comme pour lui reprocher de ne lui avoir pas dit que le Fils de Ramire étoit vivant, & qui le connoiſſoit; mais le jeune Prince qui craignoit de lire ſa condamnation dans ſes yeux, les évita; & s'approchant du Roi: Votre Majeſté, Sire, lui répondit-il, ſçait ce que j'ai pris la liberté de lui dire de Ferdinand: les bontés dont l'Empereur l'honore, ne peuvent lui faire ou-

oublier que vous êtes son Roi, il ne serois jamais sorti de vos Etats, si les lumieres de la raison qui le guident aujourd'hui l'avoient éclairé dans le tems de sa fuite : mais que pouvoit faire un Enfant soûmis à ceux qui prenoient soin de lui ? ils ont abusé de son enfance, & l'ont enlevé sans qu'il pût y consenrir, ni s'y opposer ; mais à peine a-t-il sçû son nom, sa naissance, & le malheur qui l'avoit banni de sa Patrie, qu'il a desiré vous sacrifier, & son sang, & sa vie ; insensible aux honneurs qu'il reçoit d'une Cours étrangere, il veut mourir ou rentrer sous vos loix.

Ferdinand, reprit Alphonse, n'est point coupable, & je ne prétends pas confondre sa cause avec celle de son Pere : mais quand son innocence ne me parlerois pas pour lui, il suffit que vous vous intéressiez à son sort, pour que je le reçoive avec joie. Ce Prince ne répondit à ces paroles obligeantes que par une action respectueuse, & le Monarque ayant changé de con-

converſation, elle devint généra-le; mais les Princeſſes n'y prirent aucune part. Conſtance rêvoit, Frederic, & l'Ambaſſade occupoient toutes ſes penſées, & la jeune Princeſſe prévenuë contre le Fils de Ramire, & piquée que le Prince de Komare eut parlé pour lui, imitoit le ſilence de ſon Amie, ce qui rendit le cercle aſſez languiſſant: la Reine s'en apperçut, & ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit avancer les deſſeins d'Alphonſe, elle rompit l'Aſſembée ſous prétexte d'indiſpoſition, & s'étant levée, elle fit ſigne aux Princeſſes, à Ferdinand, & à quelques Dames de confiance de la ſuivre dans ſon Appartement.

Lorſqu'ils y furent entrés, elle prit la parole, & s'adreſſant à la jeune Princeſſe: Eulalie, lui dit-elle, je ſuis trop aſſûrée de la généroſité de votre ame, pour croire que vous deſiriez la perte d'un innocent: Cependant la ſecrete averſion que vous nourriſſez dans votre cœur pour le Fils de Rami-re,

re, & que je voudrois détruire, m'oblige à conjurer le Prince de Kamare d'y travailler, son éloquence eſt perſuaſive, & lui ſeul eſt capable d'un ſi grand ouvrage. Votre Majeſté, lui répondit-elle, n'ignore pas la ſource de cette haine; je ſçai que Ferdinand n'eſt point criminel, je ne demande point ſa mort, mais j'avouë que je crains ſa préſence, & ſi je pouvois vaincre mon antipathie, il ſuffiroit de la volonté de votre Majeſté ſans y emploïer le Prince de Komare, puiſqu'il a crû même inutile de m'apprendre qu'il en étoit le Protecteur.

Moi! Madame, s'écria t-il, mon vouloir protéger Ferdinand: Ah! Princeſſe, que vous connoiſſez mal le fond de mon ame. Un ordre ſouverain ma forcé de parler au Roi, comme je viens de faire, mon reſpect pour tous vos ſentimens m'a contraint à ne jamais prononcer un nom que je ſçai qui vous eſt odieux; & quoique ce malheureux Prince ſoit peut-être digne d'un meil-

meilleur fort, je me déclare fon ennemi fi vous lui refufez votre eftime. L'amoureux Ferdinand prononça ces paroles avec tant de feu, qu'Eulalie qui n'en comprenoit pas le véritable fens en fut touchée, s'imaginant qu'il époufoit fa haine, & lui facrifioit même l'amitié qu'il pouvoit avoir pour le Fils de Ramire. Cette penfée diffipa fa colére, elle lui fçut gré du myftére qu'il lui avoit fait; & le regardant avec plus de douceur : Ma haine pour le Fils de Ramire, lui dit elle, n'eft pas au point de lui fouhaiter un ennemi auffi redoutable que le Prince de Komare; & pour l'empêcher de le devenir, je ferai mes efforts pour en triompher. Nous devons chérir la vertu, dit alors la Princeffe d'Arragon, jufques dans nos ennemis mêmes; fi le Fils le Ramire eft digne d'eftime, vous feriez injufte de lui refufer la vôtre. Attendons l'Ambaffadeur, reprit la Reine, fçachons ce que veut l'Empereur, & les fentimens d'Eulalie feront bientôt décidés. Cette jeu-

ne

ne Princeſſe, que la juſtification de Ferdinand avoit entiérement appaiſée, rappella toutes ſes graces; & voyant que la Reine parloit bas à la Princeſſe d'Arragon, & que le Prince de Komare oſoit à peine lever les yeux ſur elle, cherchant à la raſſûrer: Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, d'un air rempli de charmes, ſi j'ai montré des ſentimens oppoſés aux vôtres, il eſt des mouvemens dont le cœur n'eſt pas le maître; mais je vous l'avouë, le ſang de Ramire m'eſt odieux; & j'ai même un eſpéce de chagrin de ce que ſon Fils a l'avantage de porter votre nom. On juge aiſément de ce qui ſe paſſoit dans le cœur du Prince en ce moment, Pénétré de la plus vive douleur, il ne ſçavoit s'il devoit cherche à toucher Eulalie en faveur de Ferdinand comme Prince de Komare, ou s'il devoit la tirer d'erreur en ſe déclarant: il ne pouvoit douter qu'il en étoit aimé, ſes regards, & ce qu'elle avoit dit dans le cercle l'en

l'en assûroient; mais lorsqu'il refléchissoit que cette inclination pouvoit s'évanouïr, en le reconnoissant pour celui qu'elle haïssoit si fortement, l'espérance l'abandonnoit, & sa situation lui paroissoit affreuse. Dans cette perplexité; il crut que le meilleur parti étoit d'arracher de sa bouche l'aveu de sa tendresse, & de laisser agir Alphonse sur le reste. Ainsi s'armant contre la crainte de l'avenir, il résolut de joüir du présent, & de ne suivre que les mouvemens de son amour. Pour cet effet lui faisant voir dans ses yeux toute l'ardeur dont il brûloit: Il est bien moins avantageux au Fils de Ramire, lui dit-il, de se nommer Ferdinand, qu'il ne m'est cruel d'avoir avec lui cette conformité: Que deviendrai-je, hélas, si cet effet du hazard m'attiroit aussi votre haine. Ha! Madadame, ajoûta-t-il avec transport, souffrez que je redevienne l'Inconnu Don Pedre, & que je perde à jamais un nom si fatal à mes vœux. Car enfin, admirable Eulalie, con-

tinua-t-il, ſans lui donner le tems de lui répondre, il n'eſt plus en mon pouvoir de vous cacher que je vous adore; je vous en ai déjà trop fait entendre pour vous ſurprendre en vous le déclarant plus ouvertement, & le ſilence m'eſt trop préjudiciable en ce jour pour le garder plus long-tems. Les bontés du Roi, celles de la Reine & de la Princeſſe me flatent de leur approbation; mais ce n'eſt pas aſſez pour un cœur auſſi délicat que le mien, il y faut joindre la vôtre: vous ſeule devez prononcer l'Arrêt de ma mort ou de ma félicité, je ne veux tenir mon bonheur que de vous, & je renonce à la vie ſi vous déſaprouvez ma flamme. Parlez donc, belle Princeſſe, ordonnez du ſort de Ferdinand, & ne balancez point à me découvrir, ſi celui que vous connoiſſez doit être auſſi malheureux que celui que vous ne connoiſſez pas.

Je ne ſçai par quelle raiſon, lui répondit-elle un peu troublée, vous confondez des objets ſi différens, la

la reſſemblance des noms n'en met point dans mes ſentimens. Ferdinand Fils de Ramire doit le jour au meurtrier de mon Pere, vous avez ſauvez ceux de mon Bienfaiєteur & de mon Roi ; vous brillez de mille vertus; tout vous eſt ici favorable, & m'engage à ſouhaiter votre bonheur ; & rien ne m'oblige à deſirer celui d'un homme que je ne dois regarder que comme mon ennemi. Soumiſe aux volontés d'Alphonſe, j'attirerois ſa colere ſi j'étois aſſez injuſte pour mépriſer vos feux, & je viens d'en écouter l'aveu ſans en être offenſée : Ah ! Seigneur, en faut-il davantage pour vous aſſûrer que votre vie m'eſt précieuſe.

Ah ! charmante Princeſſe, s'écria Ferdinand, que ne puis-je exprimer à vos pieds l'excès de ma joie & de mon amour. Il vouloit continuer, mais Eulalie s'appercevant que la Reine avoit fini ſon entretien ſecret avec la Princeſſe, le contraignit à ſe modérer ; & Conſtance les ayant joints avec les

Dames, il ne lui fut plus poſſible de lui parler qu'à haute voix. Et quelques momens après, la Reine ayant fait entendre qu'elle vouloit ſe retirer, la Cour ſe ſépara, & chacun rentra dans ſon Appartement. Ferdinand fut s'enfermer dans le ſien, le cœur rempli d'amour, de craintes & d'eſpérances. Conſtance & la jeune Princeſſe moins agitées, paſſérent dans le leur, s'entretinrent une partie de la nuit de tout ce qui les avoit occupées pendant tout le jour. La Princeſſe d'Arragon qui venoit d'apprendre de la Reine le ſecret de Ferdinand, le motif de l'Ambaſſade de Vienne, & la conduite qu'elle devoit tenir avec Eulalie, ne lui parla que du bonheur que lui promettoit ſon union avec le Prince de Komare; & la Fille du Comte de Morny ne s'attacha qu'à lui vanter le Roi des Romains. Conſtance l'écouta ſans peine, & prenant cet inſtant pour ſervir le Fils de Ramire: Ma chere Eulalie, lui dit-elle, je ne me ſens point de répu-

pugnance pour Frederic, & je vous promets de le préférer à tous les Rois de l'Univers, si vous me jurez que vous ne cesserez jamais d'aimer Ferdinand. Eulalie qui n'imaginoit pas qu'elle pût lui parler d'une autre que du Prince de Komare, lui répondit sans hésiter, que son cœur étoit trop d'accord avec ce qu'elle lui demandoit pour la refuser, & qu'elle lui protestoit que la mort seule romproit les nœuds qui l'attachoient à ce Prince. Ce fut dans de pareils sentimens que le sommeil vint les surprendre, & qu'elles s'y livrérent avec plaisir.

Ferdinand n'eut pas la même satisfaction; persuadé qu'Eulalie cesseroit d'aimer le Prince de Komare, dès qu'elle y trouveroit le Fils de Ramire, & que sa haine augmenteroit même en apprenant qu'on l'avoit trompée, il ne voyoit plus pour lui qu'un abîme dont il lui seroit impossible de se tirer. Dans cette pensée, la nuit ne fut pas plûtôt écoulée, & l'heure du lever du Roi arrivée, qu'il se rendit auprès

de ce Monarque, auquel il découvrit ses craintes en le conjurant de lui permettre d'aller finir ses jours dans quelque païs éloigné, pour éviter la foudre qu'il voyoit toute prête à tomber sur lui par les mains d'Eulalie; ajoûtant qu'il mourroit content, puisqu'il avoit eu le bonheur de rentrer en grace auprès de sa Majesté, & de lui faire oublier le sang dont il sortoit: mais Alphonse se servant de son autorité, lui défendit de quitter la Cour, le consola, l'assûra qu'il seroit l'Epoux d'Eulalie, & lui commanda de lui laisser le soin de son bonheur. Le Prince n'osa repliquer, & contraint d'obéir, il s'abandonna à son sort. Le Roi d'Arragon, qui vouloit hâter son bonheur, en mettant en exécution le projet qu'il avoit formé, se rendit avec lui chez la Reine, aussi-tôt qu'il sçut que les Pincesses y étoient entrées; & lorsque les premiers complimens furent finis, prenant le Prince d'une main, & la jeune Princesse de l'autre: Eulalie, lui dit-il, je crois ne pouvoir

voir mieux vous marquer ma tendreſſe, & m'acquiter de tout ce que je vous ai promis en me déclarant votre Protecteur, qu'en vous donnant le Prince Ferdinand pour Epoux; vos ſentimens me ſont connus, je ſçai que vous rendez juſtice à ſont mérite; ainſi je vous ordonne de l'aimer, & de faire deſormais votre bonheur du ſien; l'Empereur le ſouhaite, la Reine le deſire, & votre hymen fera ma joie. Eulalie rougit, & croyant qu'il ſuffiſoit d'un reſpectueux ſilence pour marquer ſon conſentement, elle ne répondit que par une profonde révérence; mais Alphonſe reprenant la parole, & l'appellant ſa Fille, lui commanda de déclarer devant toute la Cour, qu'elle approuvoit ſon choix, & d'avouër que ſon inclination étoit de concert avec ſa volonté.

La jeune Princeſſe ne pouvant plus s'en défendre, levant les yeux d'un air ſage & modeſte: Vos ordres me ſont ſacrés, Sire, lui dit-

elle, je me ſuis toûjours fait une douce loi de les ſuivre; mais puiſqu'il vous en faut une preuve authentique, j'obéïs, & j'avouë que de tous les bienfaits dont vous m'avez honnoré, celui que vous me faites aujourd'hui met le comble à ma félcité. Ferdinand tranſporté de cet aveu, mit un genou en terre pour lui rendre graces; & le Roi d'Arragon leur ayant pris les mains & les joignant enſemble : Aimez-vous, leur dit-il, que rien n'altére jamais votre tendreſſe, & ſoyez aſſûrés de celle d'Alphonſe : Il les embraſſa l'un & l'autre après cette petite Cérémonie, & déclara que leur hymen ſeroit célébré auſſitôt que l'Ambaſſadeur de l'Empereur ſeroit arrivé. La Reine & la Princeſſe d'Arragon, s'étant alors approchés d'eux, leur firent les plus tendres amitiés: toute la Cour les félicita, & prit une part ſincere à leur ſatisfaction depuis ce jour, juſqu'au moment de l'arrivée de l'Ambaſſadeur. Ces deux illuſtres Amans n'en paſſérent aucun ſans ſe

ſe jurer une ardeur éternelle ; & la belle Eulalie ſe lia de telle ſorte, qu'Alphonſe ne douta point que la haine ne le cédât à l'amour quand il en ſeroit tems. On vit enfin arriver l'Ambaſſadeur de Henri, dont la préſence étoit attenduë avec une égale impatience de part & d'autre. Comme Ferdinand avoit eu ſoin d'écrire à l'Empereur tout ce qui s'étoit paſſé, ce Miniſtre qu'il en avoit inſtruit, le traita toûjours de Prince de Komare, ſuivant l'ordre qu'il en avoit. Alphonſe lui donna dès le lendemain une Audience ſecrete, dans laquelle ils convînrent de tout ce qui devoit unir les deux Couronnes : & comme le Roi d'Arragon avoit ſon deſſein, dont il n'avoit rien communiqué à Ferdinand, il n'eut pas plûtôt quitté l'Ambaſſadeur, qu'il paſſa dans l'Appartement d'Eulalie : Conſtance & le feint Prince de Komare étoient avec elle. Surpris de la viſite d'Alphonſe, ils ſe lévérent ; mais le Monarque leur ordonnant de reprendre leur pla-

ce : Je viens leur dit-il vous annoncer un changement qui vous paroîtra cruel : cependant si vous voulez vous servir de votre raison & de la vertu qui vous a toûjours guidés, vous ne vous y opposerez pas. L'Empereur, continua-t-il, ne veux point consentir à l'hymen du Prince de Komare avec Eulalie, il la demande pour Ferdinand, Fils de Ramire, & ne prétends faire l'Alliance du Roi des Romains avec Constance, qu'à cette conditon. L'avantage de ma Famille & le bien de mon Etat se trouvant dans cette proposition, je viens de l'accepter; je suis fâché de manquer de parole au Prince de Komare : mais outre qu'en m'opposant aux desirs de l'Empereur, j'attirerois sur lui les effets de son ressentiment, on ne doit pas trouver étrange, que je lui préfére un Prince de mon sang, pour être votre Epoux ; cet hymen étouffera pour jamais une haine injuste, & qu'Eulalie trouvera plus injuste encore quand elle connoîtra le Prince Ferdi-

nand;

nand. Il fortit en finiffant ces mots, pour ne pas attendre la réponfe de cette Princeffe, & pour laiffer à Ferdinand la liberté d'achever ce qu'il venoit de commencer : mais la trifte Eulalie n'étoit pas en état de lui repliquer. Accablée de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle en devint prefque immobile, & ne pouvant comprendre qu'Alphonfe pût fe retracter de la forte, ni qu'il eût la cruauté de prononcer un femblable Arrêt, elle crut s'être trompée : cependant fes yeux fe couvrirent de larmes, & les promenant fur Ferdinand qui s'étoit mis à fes genoux, & fur la Princeffe d'Arragon, & n'y trouvant point les marques de douleur qu'elle y eut fouhaité : Quoi, leur dit-elle avec mille fanglots, vous m'aimez l'un & l'autre, & vous n'êtes point touchés de ma mort.

Non, ma chere Eulalie, lui dit Conftance, vous ne mourrez point; fongez pour ranimer votre courage que votre complaifance va mettre

Con-

Constance sur le Trône, & que votre refus allumeroit une funeste guerre. Adorable Princesse, lui dit alors Ferdinand, toutes ses considérations ne doivent point vous déterminer, suivez les seuls mouvemens de votre cœur; dites un mot, & je vais vous délivrer pour jamais de l'objet de votre haine. Ah! cruel, reprit Eulalie, croyez vous que mon aversion soit l'unique motif de mon désespoir: Hélas! j'ai bien moins de haine pour le Fils de Ramire que de tendresse pour Ferdinand; que l'autre vive, qu'il soit heureux, j'y consens; mais qu'il ne m'arrache pas celui à qui des sermens sacrés m'ont liée pour le reste de ma vie. Non, Princesse, ajoûta-t-elle avec vivacité, n'attendez pas cet effort de mon cœur, j'abhore Ferdinand, il ne sera jamais mon Epoux; & quelle que soit l'autorité du Roi, la mort sçaura me garantir d'un hymen odieux. Hé bien, reprit le Prince, ôtez lui donc la vie à ce malheureux Ferdinand, c'est lui qui vous adore;

adore ; c'eſt lui qui fait agir tant d'auguſtes Puiſſances pour vous obtenir : enfin c'eſt lui qui ſous un titre emprunté a ſéduit votre cœur : le Prince de Komare eſt le Fils de Ramire ; mais bien loin de vouloir vous contraindre, il ne cherche qu'à ſatisfaire votre haine ; & puiſqu'il ne doit plus eſpérer de vous fléchir recevez du moins ſes derniers ſoûpirs. A ces mots tirant ſon épée il alloit en porter la pointe contre ſon eſtomac, ſi la tendre Eulalie remplie de crainte & d'étonnement ne ſe fût jettée avec conſtance au devant de ſon bras. Arrêtez, s'écria-t-elle, Prince de Komare où Fils de Ramire, je vous ordonne de vivre. Ce peu de paroles en faiſoient trop entendre pour ne pas calmer cet Amant déſeſpéré, le fer lui tomba des mains ; & ſe jettant à ſes pieds : Achevez donc mon bonheur, lui dit-il, & me permettez de ne vivre que pour vous.

Elle alloit lui répondre lorſqu'elle vit entrer le Roi & la Reine,

&

& l'Ambaſſadeur ſuivis des principaux de la Cour, qu'Alphonſe avoit inſtruits de ſon ſtratagême & qu'il vouloit rendre témoins de ſa reuſſite. La vûë de tant de monde augmenta ſon trouble; mais le Monarque jugeant par latitude du Prince & ſon épée nuë tombée à côté de lui, de ce qui venoit de ſe paſſer, s'approcha d'elle, & lui tendant la main: Hé! quoi, ma Fille, lui dit-il, voulez vous ôter la vie à celui dont la valeur a ſauvé la mienne? Ah! Sire, reprit elle en la lui baiſant, que demandez-vous encore de mon obéïſſance; elle n'en put dire davantage: mais faiſant relever Ferdinand ſes yeux l'aſſurérent de ſon triomphe. La Reine l'embraſſa, & la Princeſſe d'Arragon en fit autant en lui demandant pardon d'avoir aidé à la tromper: l'amour & l'amitié ſignérent bientôt leurs graces, & dès ce même jour Sanche de Caſtille ayant mené Ferdinand au Couvent de la Comteſſe de Morny, qu'elle avoit déjà prévenuë en ſa faveur, il eut la joie de la voir con-

confentir à fa félicité ; & peu de jours après elle fut comblée par la cérémonie de l'hymen qui fut célébré avec une magnificence Royale : enfuite de quoi il eut l'honneur d'époufer Conftance Princeffe d'Arragon pour le Roi des Romains, & de l'accompagner avec fa chere Eulalie jufques à Vienne pour être témoins de fa gloire. L'Empereur & Fredric les comblérent d'honneurs & de préfens. Ferdinand & la Princeffe fon Epoufe revinrent à Saragoffe, où le grand Alphonfe & la vertueufe Sanche de Caftille leur donnérent des preuves fenfibles de leur eftime. Le Prince fignala fa valeur contre les Sarazins ; il remit plufieurs Villes révoltés fous l'obéïffance de fon Roi, & fit également admirer dans toutes ces occafions, fon courage, fa prudence & la magnanimité de fon ame, ce qui le rendit extrêmement cher aux Arragonois, & leur fit bénir mille fois la clémence & l'équité de leur Monarque dans

les jugemens qu'il avoit rendus pour la punition du Pere & pour la rocompenſe des vertus du Fils.

F I N.



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME SEIZIEME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVII.

TABLE

DES

NOUVELLES

Contenuës dans le

SEIZIEME VOLUME.

A P-



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ : *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.



LA BELLE JARDINIERE.

LXXXI. NOUVELLE.

UN jeune Gentilhomme de la Ville de Rennes en Bretagne, que je nommerai Merville, ayant perdu dès l'âge de quinze ans, ceux dont il tenoit le jour, étoit resté sous la conduite d'un Tuteur, qui par ses mœurs, son esprit & sa sagesse, avoit acquis leur confiance, puisqu'il n'eût encore que vingt-neuf à trente ans quand ils le laissérent Tuteur de leur Fils. Il étoit homme de condition, sçavant, & d'une humeur agréable; sa fortune n'étoit pas des plus éclatan-

tes de la Province, mais il en avoit assez pour être heureux. Comme Lucidor, ainsi ce nommoit ce Tuteur, avoit eu la plus tendre amitié pour le pere de Merville il l'en fit aussi l'hériter, & mit toute son application à se montrer digne du choix qu'on avoit de lui pour son éducation, & la régie de son bien qui étoit considérable, & s'acquitta de l'un & de l'autre avec tant d'honneur, & des manieres si nobles envers son Pupile, que Merville; qui chaque jour croissoit en perfections, ainsi qu'en âge, se dépouillant de la crainte que les noms de Pere ou de Tuteur inspirent ordinairement aux jeunes gens, ne le regarda bientôt plus que comme son meilleur Ami.

Lucidor charmé qu'il répondît si bien à ses sentimens, s'y attacha de telle sorte, qu'il ne faisoit aucune partie de plaisir sans lui, & n'en pouvoit goûter lorsqu'il n'en étoit pas. Merville étoit de même; & comme il n'est rien de si rare que de voir regner l'intelligence entre les

les Tuteurs & les Pupiles, on ne parloit à Rennes que de cette union. Cependant Merville devint le Cavalier le plus accompli de la Province, & Lucidor eut la satisfaction de le voir s'attirer une estime générale : l'esprit, la science, & la valeur, dont il avoit donné des preuves dans quelques affaires particulieres, se joignant aux agrémens qu'il avoit reçus de la nature, le rendoient l'ornement de Rennes, & le faisoient desirer dans toute les Compagnies : la sagesse de sa conduite, & la solidité de son jugement ayant assûré Lucidor qu'il ne courroit aucun risque de lui remettre son bien, il ne voulut pas attendre le terme de sa Majorité pour l'en rendre maître ; & quoique Merville se défendît très-vivement d'en recevoir le compte, Lucidor fit les choses dans les regles, & le mit en possession de son héritage. Ces façons d'agir de part & d'autre ayant encore augmenté leur amitié, Merville ne voulut point le quitter ; & ne pouvant l'engager

à sortir de sa Maison, pour habiter avec lui une des siennes, il resta chez lui pour ne s'en point séparer.

Ils passérent de la sorte les deux années qui restoient à Merville pour avoir vingt-cinq ans, étant de toutes les Fêtes & de toutes les Parties qui se faisoient dans la Ville. Merville en donnoit souvent lui même aux Dames, & faisoit éclater sa générosité par mille galanteries qui persuadoient Lucidor, qu'une Femme seroit heureuse avec lui, il souhaitoit ardemment qu'il fît un choix; les grands biens dont on joüissoit ne lui permettant pas de craindre d'avoir des héritiers; mais ne lui voyant aucun attachement particulier, & lui trouvant même quelquefois des façons de penser singulieres sur les nœud de l'hymen; l'appréhension qu'on ne crût qu'ayant toûjours évité lui-même de se marier, il ne lui inspirât de pareils sentimens, le fit resoudre à le presser de se donner une Compagne; d'autant plus qu'il sçavoit des Familles très dignes son

de ſon Alliance, qui deſiroient l'avoir pour Gendre. Pour cet effet, un jour que Merville ſe donnoit de grands mouvemens aux préparatifs d'une Fête qu'il deſtinoit à une jeune perſonne, belle, riche, & de condition, & qui l'auroit fort ſouhaité pour Epoux: Mon cher Merville, lui dit-il, rien n'eſt plus charmant que tout ce que vous ordonnez, le goût, la délicateſſe, & la magnificence s'y mêle avec la noble ſimplicité; & cependant il y manque une choſe eſſentielle, pour en faire la perfection. Je ne comprends pas, lui répondit-il en riant, qu'avec toutes les loüanges que vous me donnez, il puiſſe y avoir des défauts dans cette galanterie, & vous me ferez plaiſir de me dire avec franchiſe, ce que vous voudriez que j'y miſſe de plus. De l'Amour, reprit vivement Lucidor, tout ce que vous faites ne part que du feu de votre imagination, & votre cœur eſt de glace; vous inventez tout ce que l'Amans le plus paſſionné feroit capa-

ble de faire pour plaire à l'objet de ſes feux, ſans être touché d'aucun de ceux pour qui vous prenez tous ces ſoins. Cependant, continua-t-il, il eſt tems que vous ſongiez à faire la félicité de quelque jeune Beauté, & que vous aſſûriez la vôtre, par un choix digne de vous.

Je vous avoüe, mon cher Lucidor, interrompit-il, que je m'attendois pas à ce reproche de votre part, & que vous croyant le plus zélé partiſan, du célibat, vous ne me conſeilleriez jamais de le quitter. Ce qui fait le bonheur de l'un, repliqua Lucidor, ne fait ſouvent pas celui de l'autre; content de mon ſort, aimant l'étude, & craignant les embarras des ſuites de l'hymen, ma fortune n'étant pas aſſez grande pour y remédier, j'ai laiſſé paſſer l'âge où cet engagement peut avoir des charmes; enſuite la Philoſphie & l'amitié que j'ai priſe pour vous m'en ont entiérement ôté l'idée; & le terme de quarante ans où je touche à préſent, ne me permet plus de changer

ger de ſentimens : Mais vous, mon cher Merville, jeune, riche, bienfait, aimable, & d'un nom qui demande des ſucceſſeurs, vous ne pouvez ſous aucun prétexte, vous diſpenſer de porter des chaînes qui ne ſont péſantes qu'à ceux qui s'y engagent ſans choix, ſans réflexions, par politique ou par intérêt. Je ne demande point que vous preniez une Femme dans aucune de ces vûës ; mais je ſouhaiterois que l'amour formât les nœuds de votre hymen, & qu'il vous indiquât lui-même un objet entre tous ceux à qui vous avez lieu de prétendre.

Vous me parlez trop ſerieuſement, mon cher Lucidor, dit alors Merville, pour ne vous pas répondre de même ; je n'ai point de haine pour l'hymen, & mon cœur ne ſeroit pas inſenſible à l'Amour, s'il trouvoit un objet capable de le toucher ; mais je n'en connois point encore, & la néceſſité d'en choiſir un entre celles que vous croyez qui peuvent me convenir, eſt juſtement ce qui m'en éloigne.

J'ai du bien, une Femme riche ne m'eſt donc pas néceſſaire; j'ai de la naiſſance, celle d'une Femme ne m'en donnera pas davantage: toutes ces conſidérations quand on ſe marie ne ſont que pour le monde & font très-rarement le bonheur des Epoux. Pour moi, mon cher Lucidor, plus difficile que tous les hommes enſemble, je ne veux que dè la beauté, de la ſageſſe, & de la ſimplicité; je voudrois mettre ma Femme dans le monde avant que le monde me l'eût fait connoître, je ſouhaiterois que l'Amour devançât notre hymen; mais je voudroit qu'elle n'eût jamais entendu prononcer ſon nom, que par ma bouche, & que cette paſſion ne lui fût connuë que par l'ardeur de la mienne. Je vous parois ridicule, ajouta t-il, & je crois l'être en effet, mais il m'eſt impoſſible de penſer autrement; & comme je connois toute la bizarrerie de cette idée, que je ſuis aſſûré de ne la jamais remplir, & que je ſuis cependant reſolu de la ſuivre; je donne à la ſimple galan-

lanterie un tems que j'accorderois à l'Amour, si je trouvois ce que mon cœur desire; & malgré mon indifférence pour toutes nos beautés, comme je respecte leur sexe, que j'aime en genéral, & que les hommages que je lui rends ne m'engagent à rien, je me fais un plaisir de lui procurer tous les amusemens ausquels je sçais qu'il est sensible, & ne pouvant lui donner ni mon cœur, ni ma foi, je lui fais partager les biens, & la liberté dont je joüis par la dépense que je fais pour le divertir.

La surprise de Lucidor fut extrême à ce discours; mais n'ayant pas dessein de s'ériger avec Merville en censeur de ses actions, ni de ses sentimens; & se flatant que le tems l'en feroit changer, il ne fit plus que badiner sur le caractére de l'Epouse qu'il vouloit avoir, & ne le pressa pas davantage en faveur des Dames de Rennes. Merville soûtint la raillerie avec autant d'esprit, que Lucidor en montroit à l'attaquer, en lui faisant toûjours entendre qu'il lui avoit découvert le

fond de ſon ame ſans nuls détours. Quelques mois s'écoûlerent encore de la même maniere, Lucidor ſaiſiſſant autant qu'il pouvoit les occaſions de lui faire prendre du goût pour le Mariage ; & Merville y paroiſſant toûjours oppoſé par les mêmes raiſons qu'il avoit alleguées, cette eſpéce de contrarieté ne mit cependant aucune altération dans leur amitié ; ils ſe rendoient un compte exact de leurs moindres demarches, & de leurs plus ſecretes penſés ; & comme Lucidor aimoit ſouvent mieux ſa Bibliothéque, que les meilleures Compagnies que Merville étoit obligé, tantôt par complaiſance, & tantôt par inclination, de ſe donner à ſes Amis, & qu'il paſſoit quelquefois des jours entiers ſans le voir, il ne manquoit jamais de l'inſtruire de ce qu'il avoit fait, des perſonnes qu'il avoit vûës, & des divertiſſemens qu'il avoit pris ; & ces détails les entraînant de tems en tems l'un & l'autre dans des réflexions morales, Merville faiſoit voir à ſon Ami, des ſentimens ſi peu com-

communs aux gens de ſon âge, & une connoiſſance ſi parfaite du faux & du vrai des routes qu'un galant homme doit ſuivre, & de celles qu'il doit éviter, qu'il n'avoit nulle inquiétude ſur ſa conduite.

Les choſes étoient en cet état, lorſque deux Amis de Merville lui propoſérent de voir une Maiſon de Campagne à quelques lieuës de Rennes, dont on vantoit la beauté, & qui étoit à vendre; comme il avoit envie d'en avoir une, il accepta la partie, & pria Lucidor d'en être; mais ſon humeur ſtudieuſe le tenant ce jour là plus fort qu'à l'ordinaire, il s'en excuſa, & le conjura avec tant d'inſtances de l'en diſpenſer, que ne voulant pas le gêner, il partit ſans lui avec ſa Compagnie. Cette Maiſon appartenoit au Neveu d'un Gentilhomme, mort ſans laiſſer d'enfant, qu'on nommoit le Comte de Rivar; & comme ce Neveu étoit preſque toujours à l'Armée, & qu'il ne pouvoit joüir de cet héritage, il avoit laiſſé un pouvoit par écrit au Jardinier de la vendre, s'il trouvoit à

s'en défaire, à condition que l'acheteur le garderoit, lui, sa Femme, & une Fille qui composoit toute sa Famille: cet homme étant un ancien domestique de son Oncle, à qui le défunt avoit laissé en mourant son logement sa vie durant & celle de sa Femme, avec quelques arpents de terre pour sa subsistance.

Ce fut donc à cette Maison du Comte de Rivar que Merville se rendit avec ses Amis; le Jardinier les reçût en Païsan, accoûtumé à voir des personnes de condition, leur fit voir les Appartemens; & les ayant conduits dans les Jardins, les y laissa en liberté de s'y promener. Merville en fut enchanté; & se séparant de sa Compagnie pour en visiter tous les endroits, il entra dans un petit Bois de charmes, entouré d'épaisses palissades, pour ne rien oublier dans la description qu'il se préparoit à faire à Lucidor; mais à peine eut il fait quelques pas, que ses yeux furent frappée d'un objet qui bannit de sa mémoirs tout

tout ce qui l'occupoit alors. Deux Païſannes, une âgée, & l'autre jeune, qui ramaſſoient dans les Allées le bois tombé ou coupé, eurent en ce moment le pouvoir d'arrêter des regards que les plus brillantes beautés de Rennes n'avoient pû fixer une ſeule minute.

Il eſt vrai, que la jeune Païſanne poſſédoit de ſi merveilleux attraits, qu'il étoit impoſſible de la voir ſans ſurpriſe, & ſans admiration. Merville en ſentit toute la force, il ceſſa de marcher, attacha ſes yeux ſur elle, & ne put proférer une parole: quoique ſa préſence ne produiſit pas tout à fait la même choſe, elle ne laiſſa pas de ſurprendre ces deux perſonnes: la plus âgée s'avança vers lui, & lui demanda reſpectueuſement ce qui l'amenoit en ce lieu, & ſi ſon Mari avoit eû l'honneur de l'y recevoir. Ce diſcours faiſant juger à Merville que c'étoit la Femme & la Fille du Jardinier, il lui repondit, qu'il étoit venu en intention de viſiter cette Maiſon pour l'a-

cheter; qu'il avoit parlé au Jardinier, & que c'étoit lui qui l'avoit conduit avec sa Compagnie dans le Jardin. Mais, continua-t-il en regardant la jeune Jardiniere, je ne m'attendois pas d'y trouver de si grandes beautés.

Ces paroles qu'elles comprirent parfaitement, firent rougir la belle Païsanne; mais sa Mere feignant de leur donner un autre sens: Il est vrai, répondit-elle, que l'entrée de la Maison ne promet pas les agrémens qu'elle renferme, & c'étoit le dessein de feu Monsieur le Comte, quand il est mort, de lui donner une apparence plus avantageuse. Elle est charmante, reprit Merville, toûjours occupé de son premier objet, j'en suis enchanté; je n'ai jamais rien vû de si parfait; & si je crois pouvoir m'en rendre possesseur.... Mon Mari, interrompit la Jardiniere, a l'écrit du jeune Comte, par lequel il le laisse le maître de la vendre; ainsi il ne vous sera pas difficile de l'avoir, si vous en avez envie,

&

& je vais l'avertir de le chercher pour vous le montrer. A ces mots, lui faiſant une profonde revérence, elle prit une autre Allée avec ſa Fille, & regagna la Maiſon.

Pour Merville il demeura à ſa place comme un homme éperdu, & ne ſeroit peut-être pas revenu de ſon extaſe ſans l'arrivée de ſes Amis qui le joignirent en ce moment. Leur préſence l'ayant tiré de ſa rêverie, il fit ſes efforts pour leur dérober le trouble de ſon cœur ; mais malgré toute ſon attention, la paſſion qui commençoit à s'en emparer avoit mit une telle altération ſur ſon viſage qu'ils s'en apperçûrent : comme ils n'avoient point vû la belle Jardiniere, & qu'ils ignoroient la cauſe d'un ſi grand changement, ils crûrent qu'il étoit indiſpoſé, & lui demandérent avec empreſſement s'il ſe trouvoit mal. Merville qui ſentoit qu'il ne pourroit long-tems ſe contraindre, & qui ſongeoit à ſe débarraſſer d'eux, leur dit, qu'il ne

ne ſe portoit pas bien, qu'il falloit retourner à Rennes, & revenir un autre fois, ils y conſentirent, & regagnérent leur équipage. Tandis qu'ils étoient occupés à donner quelques ordres à leur gens, Merville apperçevant le Jardinier qui venoit à lui, un papier à la main, le devança; & le tirant à part: Mon Maître, lui dit-il, de ſecretes raiſons m'obligent à cacher à ces Meſſieurs, l'envie que j'ai de cette Maiſon; je reviendrai ſeul demain, & nous en parlerons à notre aiſe. Le bon Vieillard à qui les manieres nobles & affables de Merville avoient plû, & qui n'ignoroit ni ſon nom ni ſa naiſſance, lui répondit, qu'il ſeroit charmé d'avoir affaire à lui, & qu'il pouvoit être aſſuré qu'il auroit toûjours la préférence; il le remercia, & le pria de l'attendre le jour ſuivant; & l'ayant quitté, il remonta en Caroſſe avec ſa Compagnie.

Ils revinrent à Rennes, il étoit tard, & Merville qui vouloit entre-

tretenir ſes penſées s'en étant ſéparé, fut ſe renfermer dans ſon Appartement, où rappellant à ſon eſprit tous les charmes de la jeune Païſanne ; il reconnut que l'Amour venoit de lui lancer un trait, dont la bleſſure ne pouvoit plus ſe guérir ; mais cette connoiſſance bien loin de le porter à combattre ſa paſſion ne fit que la fortifier ; & l'idée qu'il s'étoit formée ſur le choix d'une Epouſe, lui faiſant regarder la belle Jardiniere, comme le ſeul objet capable de la rendre réelle, il ne ſongea qu'aux moyens de l'obtenir ; le conſentement du Pere & de la Mere ne l'inquiétoit pas, jugeant bien que des gens de cette ſorte ne refuſeroient pas un pareil avantage. Lucidor étoit ce qui l'embarraſſoit le plus, quoiqu'il l'aimât tendrement, qu'il fût aſſûré de ſon amitié, & qu'il n'eût jamais apprehendé ſes remontrances, il ne put s'empêcher de craindre qu'il ne fût contraire à ſes deſirs par l'inégalité d'une telle alliance ; & ſe diſant lui-même

même tout ce que cet Ami lui pouvoit alleguer pour l'en détourner, il y trouvoit des raiſons ſi fortes, que pour les éviter il réſolut de lui faire un myſtere de ſon avanture & de ſes deſſeins; d'autant plus que malgré l'ardeur de ſon amour naiſſant, il n'étoit pas encore aſſez prévenu pour vouloir terminer une affaire de cette importance, ſans s'être imformé des mœurs & de la conduite de cette Famille champêtre, & connoître par lui-même, ſi tant de charmes ne cachoient point quelque défaut capable de l'en dégoûter. Cette réſolution l'ayant tranquilliſé, il paſſa dans l'Appartement de Lucidor, il ſçavoit qu'il étoit de retour; mais comme ils vivoient dans une entiére liberte, & qu'ils ne vouloit jamais ſe gêner ni l'un ni l'autre, il attendoit pour le voir qu'il vînt le trouver, ou qu'il lui fît dire de ſe rendre près de lui.

Ils s'embraſſérent ſelon leur coutume, & Lucidor l'ayant queſtionné ſur ſa partie de plaiſir, Merville

ville lui répondit, qu'il n'avoit rien trouvé d'extraordinaire à la Maiſon du Comte de Rivar ; que cependant il y feroit ſes réfléxions ; qu'ils y retourneroit pour la voir entiérement ; ce qui ne s'étoit pû faire, le Jardinier n'y étant pas. Je crois, reprit Lucidor, que ce n'eſt pas une mauvaiſe acquiſition ſelon ce qu'on m'en a dit ; car pour moi je ne l'ai vûë qu'une ſeule fois, il y a près de vingt ans ; & quoique pluſieurs occaſions ſe ſoient préſentées du vivant du Comte pour m'engager d'y aller, la perte d'un Ami qui m'étoit extrêmement cher, dont lui ſeul fut la cauſe, m'avoit fait prendre une telle averſion pour lui, que je n'ai pû me reſouder d'y retourner.

Merville qui ne cherchoit qu'à former une converſation qui detournât Lucidor de s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, & qui ne demandoit pas mieux de garder le ſilence, dans la crainte qu'il ne lui échapât quelque mot qui découvrît ſon ſecret, le pria de

de lui compter le motif de sa haine, & la cause de la perte de cet Ami. Lucidor ne s'en fit pas presser, & reprenant la parole : Il y a vingt ans, lui dit il, que j'étois inséparable d'avec le Marquis de Monsiran, jeune homme extrêmement aimable, nous avions fait nos études ensemble ; & comme nos Peres étoient fort unis, & que leur amitié nous donnoit occasion de nous voir tous les jours, la nôtre en prit de nouvelles forces. Le Marquis n'étoit pas riche, & son Pere n'étant pas en état de lui donner dequoi soûtenir son rang, ni de le pousser dans les armes, l'avoit destiné à prendre le parti de l'Eglise, ayant assez d'amis & de protection pour lui faire tomber quelque bon Bénéfice ; mais par malheur pour Monsiran, l'amour vint metter un obstacle invincible à son obéissance. Le Comte de Rivar avoit une Fille d'une beauté surprenante, unique Héritiere d'un bien considerable, mon Ami en devint idolatre ; & mal-

malgré le peu d'efpoir que devoit lui donner l'inégalité de leur fortune, il ne fongea plus qu'à s'en faire aimer.

Inceffamment attaché fur fes pas, il fe trouvoit dans tous les lieux, où fe trouvoit ceux de Mademoifelle de Rivar ; à l'Eglife, aux Promenades, & dans les Compagnies, on ne voyoit que Monfiran pour lui donner la main. Je ne fçais fi fes vœux furent écoutés, fon amitié pour moi n'ayant pas été jufqu'au point de me confier cet article ; il m'avoit avoüé fon amour, il me rendoit compte de toutes fes penfées ; mais il ne m'a jamais découvert ce qu'il fçavoit de celles de la belle de Rivar. Cependant fa paffion devint fi publique, que le Comte s'en allarma, & fit dire au Marquis de Monfirant, que les pourfuites de fon Fils l'obligeroient à des procédez fâcheux, s'il ne les arrêtoit. Le Pere de mon Ami étoit fier ; irrité du compliment du Comte de Rivar, il lui fit répondre que s'il foup-

ſoupçonnoit ſon Fils d'aimer ſa Fille, il ne mourreroit que de ſa main, puiſqu'il ne vouloit le faire d'Egliſe que pour l'empêcher de ſe méſallier & donna ordre au Marquis de ne jamais regarder Mademoiſelle de Rivar, & de ne plus éluder à prendre le petit Colet. Le Comte de ſon côté, ſoit qu'il ſoupçonnât de l'intelligence entre les deux Amans, ou ſoit qu'il voulût laiſſer paſſer le bruit que cette avanture commençoit à faire dans Rennes, mena ſa Fille à cette Maiſon de Campagne, que vous venez de voir, & l'y confina ſous la garde de gens à qui il ſe confioit. Monſirant outré des perſécutions de ſon Pere pour le faire Abbé, prit le parti de feindre ; & par mille promeſſes réïterées d'oublier l'objet de ſa flamme, il obtint de ſon Pere qu'il attendroit encore un an pour embraſſer l'état qu'il ſouhaitoit. Quoique je fuſſe jeune auſſi bien que lui, mon cœur dégagé des paſſions attachées à cet âge, laiſſant à ma raiſon toute

toute ſa liberté, me donnoit ſur lui une eſpéce de ſupériorité qui ne s'accordant pas avec ſon amour, l'obliga d'agir avec moi comme avec ſon Pere, en me faiſant croire qu'il ne ſongeoit plus à Mademoiſelle de Rivar. Quelque mois après la retraite de cette belle Fille, le Comte ayant fait un Voyage à Paris, je m'apperçus que Monſirant n'habitoit preſque plus ſa Maiſon, & que ſous divers prétextes, tantôt de partie de plaiſir, tantôt de promenades ſolitaires, il ne faiſoit que très-peu de ſéjour à Rennes, cela m'inquiéta; je me doutai que cette conduite cachoit quelque intrigue qu'il ne vouloit pas que je ſçuſſe; & j'étois d'autant plus allarmé pour lui, que je voyois le vieux Marquis de Monſirant dans une perpetuelle colere contre ſon procédé: Je me réſolus de l'en avertir, & d'employer tout le pouvoir que l'amitié me donnoit ſur lui pour le faire changer; mais il m'évitoit avec tant de ſoin, que le coup qu'on

qu'on lui préparoit lui fut porté avant que je pûsse le joindre. Le Comte de Rivar revint après un mois d'absence; & quelques jours après son retour, nous fûmes très-surpris, mon Pere & moi, de voir entrer le Pere de Monsirant d'un air terrible. Que dites-vous de mon malheur, dit-il, en s'adressant à mon Pere, de n'avoir qu'un Fils, & de le voir la cause de ma mort. Monsirant, continua-t-il, n'a pas cessé un moment ses poursuites auprès de Mademoiselle de Rivar; & cette Fille aussi peu censée que son Amant, éprise sans doute de la même passion, ayant refusé un des meilleurs partis de la Province, a forcé son Pere d'avoir recours à la force pour la priver de celui qui la rendoit rebelle à ses volontés. Il s'est rendu à la Cour, & par ses sollicitations a obtenu une Lettre de cachet pour envoyer Monsirant aux Isles: & cette nuit on est venu à main forte me l'enlever de l'ordre du Roi pour le faire embarquer: il étoit cou-

couché, on l'a faifit fans refiftance; & tandis qu'on l'habilloit, l'Exempt m'a donné un fecond ordre de fa Majefté, par lequel il me défend fous peine d'encourir fon indignation, de me rebeller contre fa volonté, & d'avoir aucun démêlé avec le Comte de Rivar.

Il a donc fallu foufcrire à tout, & voir partir le Marquis fans fe plaindre. Ce Fils ingrat a marqué en cette occafion une fermeté dont je ne le croyois pas capable; & jugeant bien qu'il ne pouvoit fe defendre, il s'eft livré courageufement à fon fort; il s'eft jetté à mes pieds, m'a prié de lui pardonner le chagrin qu'il me donnoit; mais qu'il aimoit mieux aller chercher la mort que de ceffer d'adorer Mademoifelle de Rivar; & qu'en quelque lieu qu'on le rélégât, il lui conferveroit une inviolable fidélité : ces mots m'ont irrité, & je l'ai vû partir d'un œil fec; on le conduit à Saint-Malo d'où il s'embarquera pour le Canada, & je n'en entendrai plus parler.

Jugez, mon cher Merville, continua Lucidor, de mon étonnement & de ma douleur à cette nouvelle, je ne la cachai point au Marquis ; & mon Pere s'étant joint à moi nous mîmes tous en uſage pour le porter à s'aller jetter aux pieds du Roi pour avoir ſon Fils : mais bien loin de ſe laiſſer toucher à nos inſtances, il nous aſſûra qu'il ne feroit pas la moindre démarche à ce ſujet ; qu'il avoit obligation au Comte de l'avoir défait d'un Fils déſobéïſſant ; qu'il n'avoit point de bien à lui laiſſer ; que cette avanture le mettant dans la néceſſité d'en gagner, il ne jugeoit pas à propos de l'en empêcher, & qu'il étoit réſolu de ne s'en pas ſeulement informer. La dureté de cet homme choqua mon Pere ; & depuis ce jour il vécut très-froidement avec lui. Pour moi déſeſperé du ſort de mon Ami, je partit le lendemain pour Saint-Malo eſpérant arriver avant ſon embarquement, mais je le manquai d'un jour & revins à Rennes auſſi mécontent que j'en étoit ſorti. Le

Le Comte de Rivar ne jouït pas long-tems du fruit de cette indigne action ; ſa Fille tomba malade, & mourut ſix ſemaines après le départ de Monſirant. La veille de ſa mort comme je rentrois chez moi ſur les dix heures du ſoir, une femme m'aborda ; & me préſentant deux lettres : Lucidor, me dit-elle, l'une & pour vous, & l'autre pour un de vos Amis ; liſez celle qu'on vous écrit, elle vous inſtruit de ce qu'il faut que vous faſſiez, & ſurtout gardez le ſecret ; & me quittant à ces mots, me laiſſa aſſez ſurpris de ſon méſſage. Je montai dans mon Appartement, & voyant la ſouſcription qui m'étoit adreſſée j'ouvris la lettre, & j'y lût ces paroles.

LETTRE.

L'*Amitié qui vous uniſſoit au malheureux Marquis de Monſirant me fait croire que je ne puis mieux m'adreſſer qu'à vous pour lui faire tenir le paquet que je vous envoye : il renferme la choſe*

du monde la plus importante; mais qui ne doit jamais être ſçûë que de lui; ainſi je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher, de ne le point décacheter, & de le garder très-precieuſement en cas que vous n'ayez point de moyens aſſûrés pour le lui faire tenir, juſques à ſon retour, ou juſqu'au moment que vous pourrez avoir de ſes nouvelles par lui, ou par d'autres voyes.

Ce billet n'étoit point ſigné; & je m'imaginai que ce ne pouvoit être que de Mademoiſelle de Rivar: Mais peu curieux de mon naturel, & me faiſant d'ailleurs un point d'honneur de répondre à la confiance qu'on avoit en moi, je ſerrai le paquet de lettre qui s'adreſſoit au Marquis avec beaucoup de ſoin, me propoſant de l'envoyer auſſitôt que j'aurois appris le lieu de ſon ſéjour; je n'en parlai même pas à mon Pere, & fus religieux obſervateur du ſecret qu'on m'avoit impoſé

poſé. Cependant le lendemain, ou le jour ſuivant, j'appris la mort de Mademoiſelle de Rivar; & quoique je ne la connuſſe que par l'amour de mon Ami, & que je l'accuſaſſe d'être la cauſe de ſon infortune, je ne pûs m'empêcher d'être ſenſible à ſa perte; elle n'avoit que dix-neuf ans, & le Marquis n'en avoit pas encore vingt-deux non plus que moi quand il partit.

Ce fut alors que ne voyant aucun obſtacle à ſon rappel, puiſque le motif de ſon exil n'exiſtoit plus, je ſollicitai ſi fortement ſon Pere de faire lever ſa Lettre de cachet, qu'il y conſentit, il l'obtint ſans peine, le Comte de Rivar n'ayant aucun prétexte pour ſi oppoſer; & m'étant donné de grands mouvemens pour ſçavoir ce que mon Ami étoit devenu, je ſçut enfin qu'on l'avoit mené au Canada, & qu'on y avoit publié une défenſe rigoureuſe à tous les Vaiſſeaux de guerre, Marchands, ou autre, de le repaſſer en France ſous quelque prétexte que ce fût; mais qu'on lui avoit laiſſé la liberté

d'aller en quelque lieu qu'il voulût des Indes Occidentales; qu'il avoit profité de cette permiſſion & qu'il avoit quitté le Canada, mais qu'on ignoroit la route qu'il avoit priſe, & qu'on n'en avoit plus entendu parler.

Je n'ai manqué aucune occaſion de m'en informer depuis près de vingt-ans qu'il eſt parti, ſans que j'en aye pû ſçavoir de nouvelles; ſon Pere en eſt mort de chagrin & le Comte de Rivar mourut il y a deux ans. Je n'ai laiſſé partir aucun Vaiſſeau ſans le charger du rappel de Monſirant, & tous mes ſoins ont été inutiles. Comme je perdis mon Pere à peu pres dans ce même-tems, & que je m'attachai au vôtre qui venoit de ſe marier, le ſoin de ſes affaires qu'il voulut me confier, & mes occupations particulieres m'otérent le chagrin que je reſſentois de cette cruelle avanture. Enſuite chargé de votre éducation & de votre tutelle, l'amitie que vous m'avez inſpirée m'a tout fait oublier. Voilà,

là, mon cher Merville, ce qui m'a toûjours éloigné de la Maison du Comte de Rivar, je garde cependant exactement la lettre à Monsirant, espérant apprendre quelque jour ce qu'il est devenu: s'il est vivant je ferai ensorte de la faire parvenir jusqu'à lui, & si je suis instruit de sa mort je la brûlerai sans la lire, ne voulant rien sçavoir des affaires des autres. Merville qui n'avoit demandé ce récit que pour avoir le plaisir de rêver à sa Jardiniere, & qui croyoit y faire très peu d'attention, y prit tant d'intérêt qu'il n'en perdit pas une circonstance, & ne put s'empêcher d'être vivement touché du malheur de ces deux Amans; il donna mille loüanges à la discretion de Lucidor; l'assûra qu'il se sentoit capable d'en faire autant; & le regardant avec quelque tristesse: Hélas! lui dit-il, ces Infortunés vivroient peut-être encore, si l'on ne s'étoit pas opposé à leur félicité. Car enfin il n'y a point à douter que Mademoiselle de Rivar n'aimât assez

Monſirant pour le préférer à un autre; & que ſon deſſein ne fût de lui faire partager ſa fortune; & j'avouë que je ne puis ſupporter la rigueur de ceux, qui comme le Comte, & le Pere du Marquis, veulent contraindre les inclinations de leurs Enfans, quand elles ne ſont point préjudiciables à leur gloire.

Lucidor ne contraria point ce ſentiment; & cet entretien les ayant conduits juſqu'à l'heure du ſoupé, ils mangérent enſemble; & le moment du repos les forçant à ſe ſéparer, ils ſe retirérent chacun dans leur Appartement. Lucidor qui n'avoit aucun embarras de cœur & d'eſprit, paſſa la nuit tranquillement; mais l'amoureux Merville ne fit pas de même. L'Hiſtoire de Monſirant, & l'image de la belle Païſanne ne l'abandonnérent pas un moment; & s'étant levé dès l'Aurore, il ſe fit ſeller un cheval pour être ſeul dans ſon voyage, & prit le chemin de la Maiſon du Comte: mais comme il étoit fort

fort matin, il entra dans le Village & sous prétexte de voir d'autres Maisons à vendre, il s'informa des mœurs & de la conduite du Jardinier, de sa Femme, & de sa Fille. Le premier qu'il questionna sur cet article, étoit un vieux Fermier né dans le Village qui connoissoit tous ceux qui l'habitoient: cette homme répondant avec esprit à toutes ses informations, il lui demanda le nom du Jardinier en question, & si l'obligation où l'on feroit de le garder en achetant la terre du Comte ne pouvoit pas empêcher la vente.

Elle devroit bien plûtôt y contribuer, lui répondit le Vieillard, puisqu'on ne peut en confier le soin à un plus honnête-homme. Sebaste, c'est son nom, continua t-il, est l'oracle de notre Village, & généralement estimé pour sa sagesse & son intégrité, qui sont comme un espece d'héritage dans sa Famille, qui n'a jamais été tachée d'aucun deshonneur. Sa Femme est l'exemple de toutes les nôtres,

& sa Fille la vertu même ; on ne leur reproche que de la garder avec trop de soin, mais il faut avouër que Silvie en vaut bien la peine; & nous convenons tous que toute Païsanne qu'elle est, il n'est aucun de nos Garçons qui soient dignes d'elle ; il semble aussi qu'elle en soit persuadée ; car je ne crois pas qu'elle ait jamais levé les yeux sur pas un, & que nul d'entre eux ait osé lui dire une parole. Il faudroit avoir été dans la même situation de Merville, pour bien concevoir le plaisir que lui donnoit le discours du Fermier qui continuant sur le même ton, lui fit un longe éloge de toute cette Famille. Charmé d'avoir si bien placé son cœur, il se rendit à la Maison du Comte : Sebaste le voyant sans suite, le pria d'entrer dans son corps-de-logis, où sa Femme, & la belle Silvie lui aidérent à le recevoir. La vûë de cette charmante Païsanne le transporta de joie, & s'étant apperçûë qu'elle avoit rougie lorsqu'il étoit entré, il

il se flata que sa premiere visite n'en avoit pas été oubliée ; mais voulant avoir le tems de l'entretenir : Sebaste, dit-il à son Pere, j'ai formé le dessein de dîner ici, afin de tout examiner sans précipitation ; d'ailleurs j'ai plusieurs marchés à conclure avec vous ; ainsi pour m'en laisser le loisir, je mangerai avec votre Famille. Faites les choses comme vous l'entendrez, ajoûta-t-il, en jettant deux Louis sur la table, je laisse votre ménagere maîtresse de notre régal.

Le Jardinier surpris de cette libéralité pour un repas qui ne devoit se faire qu'entre-eux, & prévenu par sa Femme de ce qui s'étoit passé la veille, lui rendant les deux Louis avec respect : Je ne refuse point, Monsieur, lui dit-il, l'honneur que vous nous voulez faire ; mais il faut, s'il vous plaît, me l'accorder tout entier, en vous contentant de ce que je prendrai la liberté de vous offrir, sans y employer votre or ; ou vous me permettrez de vous conduire chez

un homme du Village qui donne à manger, où vous ferez telle dépenſe que vous jugerez à propos, ſans que ma Femme & ma Fille y ſoient. Vous mettez une condition trop dure à votre propoſition, reprit Merville en ſouriant, pour que je l'accepte; je n'ai pas intention de vous offenſer, & moins encore de me priver d'une compagnie qui me plaît, & je ferai ce que vous voudrez pourvû que je ne ſorte point d'ici.

Sebaſte ne répliqua qu'en ordonnant à ſa Femme de tout préparer. Pendant ce tems, Merville & le Jardinier commencérent à s'entretenir de la Maiſon, & du prix qu'il en falloit donner: le Jardinier lui montra le pouvoir de ſon Maître, & venant à la clauſe qu'il y impoſoit de le garder, & de l'y loger ſa Femme & lui tout le tems de leur vie. Pour cet article, Monſieur, lui dit-il, il ne faudra pas qu'il vous retienne, nous avons aſſez pour vivre des terres que le Comte nous à laiſſés,

&

& nous trouveront bien où nous loger. Non, non, repris promptement Merville, je ne veux point que vous en fortiez,& fi je l'achette, ce fera cette feule condition qui m'y déterminera. Sebafte fourit & ne répondit rien; & la Jardiniere ayant averti qu'elle avoit fervi, ils furent fe mettre à table. Jamais repas ne parut meilleur à Merville, il fe plaça à côté de Silvie; & malgré l'ardeur dont il brûloit, il fe ménagea de façon que fans l'intimider ni la faire rougir, il lui fit connoître une partie de fes fentimens; & cette belle Fille confervant dans un aimable enjouëment, la pudeur, la fageffe & la fimplicité de fon état, répondit à toutes fes attaques avec tant d'efprit, qu'elle acheva de remporter la victoire fur fon cœur, & fur les raifons dont il combattoit lui même fa paffion.

Il refta jufqu'au foir avec cette Compagnie ruftique, & crut n'y être demeuré qu'un moment; il ne s'en fépara qu'à regret, & dit

à Sebaſte qu'il reviendroit le lendemain avec ſon Notaire, qu'il pouvoit y joindre celui du Village, & qu'ils paſſeroient le Contrat de vente ; enſuite de quoi il remonta à cheval, & n'arriva à Rennes que très-tard. Lucidor étoit couché, Merville en fut bien aiſe, ayant réſolu de ne le voir qu'après avoir exécuté ſes projets. La nuit lui parut d'une longueur extrême, brûlant d'impatience de revoir Silvie. Enfin le jour parut, & dès qu'il crut pouvoir entrer chez ſon Notaire, il s'y rendit ; & lui recommandant le ſecret, il l'inſtruiſit de ſes intentions en le priant de venir avec lui. Cet homme qui n'étoit pas propoſé pour faire des leçons à ceux qui ſe ſervoient de lui, quoique fort ſurpris du deſſein de Merville, n'y fit nulle objection ; & dreſſant ſelon ſon intention le Contrat de vente de la Maiſon, & celui du Mariage de Silvie avec lui. Il ne les eut pas plûtôt achevés, qu'ils montérent en Caroſſe, & furent au Village,
Mer-

Merville ayant pris son équipage ce jour là : ils trouvérent Sebaste qui les attendoit avec ce même Vieillard auquel Merville s'étoit adressé le jour d'auparavant, il leur fit milles amitiés ; & priant le Notaire de rester un moment avec le Fermier, il emmena Sebaste dans le Jardin ; & lorsqu'ils y furent seuls : Mon cher Sebaste, lui dit-il, je suis charmé que vous ayez apris pour témoin ce vénérable Vieillard il vous aura dit sans doute les questions que je lui fis hier sur toute votre Famille; & comme elles peuvent vous avoir étonnées, dans l'idée où vous êtes, que je n'en veux qu'à cette Maison, je suis bien aise de vous en apprendre la cause. J'aime Silvie, mon cher Sebaste, & vous ne me revoyez que pour vous la demander en mariage ; sa beauté m'avoit enchanté, son esprit & sa sagesse m'ont déterminé d'en faire ma Femme ; ainsi j'achette la Maison ; & j'épouse votre Fille si vous y consentez, & si son cœur ne m'est point contraire.

La

La ſurpriſe du Jardinier à ce diſcours ne ſe peut décrire ; il ſembloit pendant que Mervile parloit, qu'il cherchoit à lire dans ſes yeux s'il étoit ſincere, & s'il ne vouloit point l'éprouver. Enfin revenant à lui : J'avouë, lui dit-il, Monſieur, que je ſuis dans le plus grand des étonnemens, & que je ne puis m'empêcher de prendre ce que j'entends pour un ſonge : je n'ai point de peine à comprendre que vous ſoyez devenu amoureux de ma Fille ; je vous dirai même que nous nous en ſommes apperçus ma Femme & moi, que nous avions réſolu de la ſouſtraire à vos regards, ſi vous achetiez la Maiſon ; mais je ne puis m'imaginer qu'un homme de votre naiſſance veüille s'abaiſer juſques à devenir l'Epoux d'une ſimple Païſanne ; & vous me pardonnerez ſi je vous déclare ingénuëment, que je crains là-deſſous quelque ſtratagême dangereux à ſa réputation. Je ſuis homme d'honneur, interrompit Merville, ſi j'avois eu deſſein d'atta-

taquer celui de Silvie, je ne m'adresserois pas à vous, rien n'est plus sérieux que ce que je vous dis, le Contrat est tout prêt, il n'est question que du consentement de de cette charmante Fille.

Silvie, reprit le Jardinier, m'est trop soûmise pour s'opposer à ma volonté; & malgré son éducation rustique, elle a trop de bon sens pour n'être pas vivement touchée de l'honneur que vous lui faites. Merville fut si transporté de joie à ces paroles, qu'il s'en falut peu qu'il ne se jettât aux pieds du Jardinier: il l'embrassa; le nomma cent fois son Pere, & lui prouva si bien l'excès de son amour, & la sincerité de son ame, que le bonhomme en répandit des larmes; & faisant appeller sa Femme & sa Fille, leur annonça sur le champ les intentions de Merville. La Jardiniere en devint éperduë; & ne pouvant trouver de termes pour s'exprimer, elle embrassa les genoux de ce tendre Amant, & fit éclater sa joie d'une maniere si touchan-

chante, qu'on y remarquoit aiſément combien Silvie lui étoit chere. Cette belle Fille de ſon côté ignorant l'art de diſſimuler, laiſſa voir dans ſes yeux une ſatisfaction mêlée de crainte, de pudeur, & de tendreſſe, qui perſuada bien mieux Merville de ſon bonheur, que les paroles les plus éloquentes. Enfin après que les uns & les autres eurent fait connoître le divers mouvemens que leur cauſoit cette heureuſe avanture, ils rentrérent dans la Maiſon où Merville fit faire hautement la lecture des deux Contrats, dans leſquels outre pluſieurs avantages qu'il faiſoit à Silvie, il lui donnoit en propre la Terre qu'il achtoit.

Le Fermier, que cette lecture inſtruiſoit de ce Mariage, n'en fut pas moins étonné que l'avoit été Sebaſte, & trouva la choſe trop importante pour y mêler ſon avis. Les deux Actes furent ſignés à l'inſtant; & Merville commençant d'entrer dès ce jour en poſſeſſion de la Maiſon, y regala ſplendidement

le

le Notaire & la Famille de ſa future Epouſe, qui par un aveu ſincere du ſecret de ſon cœur, combla ſa félicité en lui apprenant qu'il en étoit aimé de l'amour le plus tendre; & quoique ce mot lui fût étranger, & qu'elle ne s'en ſervît pas pour s'exprimer, elle en trouvoit de ſi doux à lui ſubſtituer, qu'il eut lieu d'en être content. Cependant Merville qui ne pouvoit s'empêcher de craindre le Philoſophe Lucidor, engagea tout ce monde au ſecret juſques à la parfaite concluſion du Mariage, pour lequel on ne prit que le tems néceſſaire aux formalités qui ſont en uſage en pareil occaſion.

Cette journée s'écoula de la ſorte Merville eût bien ſouhaité ne point quitter Silvie, mais l'appréhenſion que ſon abſence ne troublât ſon Ami, où qu'elle n'excitât ſa curioſité, le força de revenir chez-lui: il étoit encore ſi tard cette fois, qu'il ne vit point Lucidor; & ſon deſſein étant de l'éviter, il repartit le lendemain avant qu'il fût éveil-

veillé, en défendant à ses gens de lui rien dire de ses démarches. Cette conduite qu'il tint sept ou huit jours de suite donna enfin de l'inquiétude à Lucidor. Depuis dix ou douze ans qu'ils étoient ensembles, il n'étoit jamais arrivé à Merville de laisser passer tant de tems sans voir son Ami, ou sans lui faire dire ce qui l'en empêchoit. Veritablement allarmé d'un pareil procédé, il résolut de s'en éclaircir à quelque prix que ce fût; mais comme il étoit prudent, il ne voulut point s'informer dans la Ville de ce qu'il faisoit depuis près de huit jours, pour ne pas donner à penser qu'il y eût de la mésintélligence entr'eux, ni questionner son domestique, ayant pour maxime que c'est leur ouvrir le chemin de l'indiscrétion, que de leur demander compte des actions de leurs Maîtres; ainsi ne s'en reposant que sur lui, il ne temoigna rien de son chagrin, mais attentif à l'heure du départ de son Ami, il fut aussi vigilant que lui, & se trouva sur son passa-
ge

ge comme il sortoit de son Appartement pour monter à cheval.

Où allez-vous, Merville, lui dit-il; qui peut vous obliger à sortir tous les jours si matin; quelles sont les affaires importantes qui vous occupent, & par qu'elle raison me privez vous du plaisir de vous voir. Merville fut si surpris de la présence & des paroles de Lucidor, & son amitié lui faisoit en secret de si vifs reproches de sa façon d'agir, qu'il lui fut impossible de répondre; il rentra dans son Appartement, se jetta dans un Fauteuil, & garda le silence. Lucidor le suivit, prit un siége vis de lui, & fut quelques momens à l'examiner; mais ne voyant rien dans le trouble qui paroissoit l'agiter qui marquât des événemens funestes, il se douta d'une partie de la vérité; & reprenant la parole: Mon cher Merville, continua-t il, vous sçavez que je ne me suis occupé pendant votre Tutelle qu'à diriger votre bien, & non votre conduite; & que sans être censeur in-

com-

commode & rigide, je ne me ſuis attaché qu'à vous inſpirer l'amour de la vertu, la haine du vice, & les regles générales que tout honnette homme doit ſuivre: Je vous ai vû goûter mes leçons & mes conſeils, par une ſageſſe, qui chez vous a beaucoup dévance l'âge, vous avez mis en pratique toutes nos converſations à ce ſujet; & vous reconnoiſſant capable de vous guider vous-même, vous devez vous être apperçû que je ne vous ai jamais gêné rien: Qu'ai-je donc fait, mon cher Merville, pour avoir mérité la façon dont vous agiſſez avec moi; il y a huit jours que vous ne me deviez pas plus compte de vos actions qu'aujourd'hui: cependant votre amitié & votre confiance vous obligeoient avant ce tems de m'inſtruire de vos penſées, de vos affaires, & de vos démarches: Par quel malheur ai-je perdu ces témoignages ſenſibles de votre eſtime; vous ſortez dès l'Aurore; vous ne rentrez que bien avant dans la nuit; vous ne me voyez

voyez point ; vous m'évitez, & vous ne vous informez feulement pas de moi : Je vous l'avouë, Merville, ce procedé me furprend, m'allarme, & m'affligé jufques au fond du cœur. Vous connoiffez trop bien mon caractere, pour croire qu'une lâche curiofité me faffe parler de fa forte : un homme, qui depuis vingt ans garde une lettre fans la lire, peut être foupçonné du defir de fçavoir le fecret des autres ; mais comme celui-ci intéreffe mon amitié, & qu'il marque un détachement de votre part qui me perce l'ame, il faut abfolument que vons m'en découvriez la caufe.

Merville aimoit trop tendrement Lucidor pour n'être pas touché de ce difcours, il en fut pénétré ; & le regardant avec quelque efpéce de confufion : Je n'aurois guéres profité de vos inftructions, lui dit-il, fi j'étois affez ingrat pour me détacher d'un Ami tel que vous. Non, continua-t-il en foûpirant, jamais Lucidor ne me fut plus cher ; mais c'eft

c'eſt cette même amitié qui me fait craindre de lui dévoiler un myſtére qui me bannira de ſon cœur ſi tôt qu'il lui ſera connu. Je ne vois rien dans le monde, interrompit-il, qui puiſſe me porter à ce changement : Parlez, mon cher Merville, & je vous prouverai que vous n'avez point de meilleur Ami que moi. Je ſuis amoureux, reprit-il. Hé! bien, lui dit Lucidor, eſt-ce un crime? Je l'ai toûjours ſouhaité, & vous ſçavez que votre indifférence faiſoit nos ſeules diſputes. Je vais épouſer ce que j'aime, ajoûta Merville, je l'ai réſolu, & je mourrai plûtôt que de changer. J'en ſuis charmé, répondit Lucidor, & je ne comprends pas que vous imaginiez que votre amour & votre hymen puiſſent nous broüiller.

Je ne le crains que trop, ajoûta Merville en prenant ſa réſolution: car enfin, mon cher Lucidor, j'épouſe une Fille ſans biens & ſans naiſſance; mais que poſſéde des richeſſes qui ſurpaſſant à mon gré tou-

toutes celles qui font aujourd'hui l'ambition des hommes. Alors sans lui donner le tems de lui repliquer, il l'instruisit mot à mot de son avanture, & de l'état où les choses en étoient; il lui peignit avec les plus vives couleurs, la beauté de Silvie, son esprit, sa sagesse, l'innocence de ses mœurs, & la pureté de son ame; & l'excès de sa passion se fit si fort remarquer dans tout son récit, que Lucidor fut aisément convaincu qu'il seroit inutile de vouloir la combattre, & quoiqu'il fût très-mortifié dans le fond de son cœur d'un pareil choix; comme il voyoit qu'il n'y avoit point de reméde à ce mal, il prit le partit d'y souscrire. Je ne suis point surpris, lui répondit-il, de ce que vous m'apprenez, mais je suis véritablement fâché que vous m'ayez caché cette affaire par la crainte de mes remontrances; elle n'auroient jamais été plus loin que les conseils d'un Ami qui chérit votre gloire, & je n'aurois pas été plus difficile à réduire il y a huit jours,

que je le ſuis à préſent. Maître d'un bien conſiderable, il vous eſt libre de le partager avec qui bon vous ſemble, ſans que j'y trouve à redire, ni que je ceſſe de vous aimer; & pour vous en donner une marque eſſentielle, je veux être le premier de vos Amis à rendre hommage à l'objet de vos vœux, & m'aſſûrer par ſon amitié de la continuation de la vôtre.

Tout ce que Merville avoit ſenti lorſque Sebaſte lui avoit accordé Silvie, n'approche point de ce qui ſe paſſa dans ſon cœur en ce moment, il en penſa expirer de joie dans les bras de Lucidor, dans leſquels il s'étoit jetté quand il eut ceſſé de parler; & ce tendre Ami eut autant de peine à calmer ſes tranſports, qu'il en auroit eû à tirer quelqu'un du déſeſpoir le plus affreux; & jugeant par-là de quelle importance il étoit de ménager un ame auſſi ſenſible, il ſe fortifia dans la réſolution de ne s'oppoſer à rien de ce qu'il alloit faire; & lorſqu'il fut parvenu à le tranquiliſer, il le preſ-

pressa lui-même de partir, & faisant atteller un Carosse, ils y montérent ensemble, & se rendirent à la Maison de Campagne. Pendant le chemin Merville ne cessa point de remercier Lucidor, & de lui demander pardon de son manque de confiance; & tous deux ayans repris leur humeur agréable, ils entrérent chez Sebaste plus satisfaits que jamais l'un de l'autre.

Mais Lucidor eut bien tôt sujet de l'être encore davantage, par l'admiration dont il fut saisi à la vûë de Silvie, dont l'extrême beauté lui fit excuser dans le moment ce qu'elle avoit produit sur le cœur de son Ami: Merville la lui présenta, & s'apperçut avec plaisir de son étonnement. La charmante Silvie, que Merville avoit instruite les jours précédens de sa tendre considération pour lui, lui fit un accueil rempli de graces; & comme la pudeur & la timidité l'empêchoient quelque fois de parler librement à son heureux Amant, & que les mêmes mouvement ne l'agitoient

pas avec d'autres, elle entretint Lucidor de sa reconnoissance & de sa tendresse pour Merville avec tant d'esprit de modestie, & de délicatesse, qu'il ne put se dispenser de féliciter ce Cavalier d'avoir fait un tel choix. La joie que son approbation répandit dans tous les cœurs, leur fit passer une journée des plus agréables. On présenta les Contrats à Lucidor, où l'on avoit laissé son nom en blanc pour le signer, ce qu'il fit sans vouloir en entendre la lecture ; & comme Merville étoit muni de toutes les permissions nécessaires, pour que la Cérémonie du mariage ce fît le jour suivant dans la Paroisse du Village, ils restérent cette nuit, & le matin du lendemain ils furent liés d'une chaîne éternelle en présence de Lucidor, de Sebaste, & de deux Amis de Merville qu'il avoit mandés à ce dessein.

Jamais Epoux ne fut plus content que lui, & n'eut plus sujet de l'être. Les nouveaux mariés restérent à la Campagne, & Lucidor re-

revint à Rennes pour faire partir des meubles & des habits ſuperbes pour Silvie : il s'acquita de cette commiſſion avec autant de goût que de magnificence ; la Maiſon fut bientôt ornée de tout ce qui peut rendre un ſéjour agréable, & Silvie miſe en Femme de condition : elle avoit l'air ſi noble naturellement, que ces ajuſtemens lui donnoit bien moins déclat qu'ils n'en recevoient d'elle. Toutes les Dames de la Ville animée d'envie, & de curioſité la vinrent viſiter, eſpérant y trouver matiere à leur critique ; mais elles furent contraintes d'avoüer qu'elle l'emportoit ſur toutes les beautés de la Ville ; & que quelque heureux que fût ſon ſort, elle en méritoit encore davantage. Merville qui vouloit qu'elle joignit à ſes perfections naturelles, celles dont la vie champêtre l'avoit privée, lui donna des Maîtres en tout genre ; & comme elle étoit animée par le deſir de lui plaire, elle s'appliqua de telle ſorte à ſe rendre digne de ſes ſoins, qu'elle

excella en huit mois de tems dans l'Art de la Musique & de la Dance, & qu'elle orna son esprit de plusieurs connoissances nécessaires à celles de son sexe. Merville la fit venir à Rennes, & laissa dans sa Terre Sebaste & sa Femme, ausquels il avoit ôté le travail, & donné des Domestiques pour les servir. Lucidor aussi charmé que lui de la belle Silvie, bénissoit chaque jour le moment où son Ami l'avoit renduë maîtresse de son cœur; & comme par son expérience, & la sagesse de ses instructions, il lui servoit de guide, & presque de Pere, Merville le pressa si fortement de loger chez-lui, qu'il se laissa gagner, ne pouvant se résoudre à vivre séparé de ce couple charmant.

Ils étoient généralement aimés & considérés dans Rennes, & chacun se faisoit honneur de les avoir pour Amis. Il y avoit déjà près d'un an qu'ils étoient mariés, lorsqu'un jour que Merville, son Epouse & Lucidor s'entretenoient ensem-

ſemble après le dîner, on vint avertir ce dernier qu'un homme de bonne mine magnifiquement mis demandoit à lui parler. Merville ayant prié Lucidor de le recevoir dans ſon Appartement, il ordonna qu'on le fit entrer; il parut, & leur fit voir en effet l'homme du monde du plus grand air, mais qui leur étoit entiérement inconnu. Lucidor s'avança à lui, & l'ayant ſalué, il le ſupplia de lui dire ce qu'il y avoit pour ſon ſervice. Quoi! mon cher Lucidor, lui dit cet Etranger, vous ne connoiſſez plus Monſirant? Le ſon de cette voix ayant d'abord frappé Lucidor: Ah! Ciel, s'écria-t-il en ſe jettant dans ſes bras, c'eſt vous mon cher Marquis, en croirai-je mes yeux. Oui, reprit Monſirant en l'embraſſant, c'eſt un Ami qui ne vous a jamais oublié, & qui ne rentre dans ſa patrie que dans l'eſpoir de vous y retrouver. Alors recommençant leurs caraſſes, ils furent quelques momens à ne parler & répondre qu'à mots interrompus; mais quand

ce premier feu ce fut un peu ralenti, Merville s'approchant d'eux & s'adreſſant à Lucidor : J'ai pris trop de part, lui dit-il, aux malheurs du Marquis de Monſirant, pour que vous négligiez de m'y préſenter, & pour que vous ne lui demandiez pas de m'honorer de ſon amitié.

Merville avoit des graces ſi peu communes, & l'air dont il prononça ces paroles étoit ſi prévenant, que le Marquis le ſaluant avec conſideration : Il n'eſt pas beſoin, répondit-il, d'avoir recours à Lucidor pour m'engager à rechercher votre eſtime, votre vûë produit d'aſſez prompts effets ſur les cœurs pour vous aſſûrer du mien ; & le ſouvenir des malheurs dont vous parlez, feroit bien adouci, ſi le récit qu'on vous en a fait, m'avoit acquis un Ami tel que vous. Je vous avoüe, reprit Lucidor, qu'étant tous deux ce que j'ai de plus cher, votre union mettra le comble à ma félicité. Alors lui faiſant connoître Merville par l'éloge que méritoient
ſes

ſes belles qualités, il augmenta de telle ſorte l'inclination qu'il ſe ſentoit pour lui, qu'il le conjura de lui permettre d'être le tiers dans leurs tendres ſocietés.

Dites le quatriéme, interrompit Ludicor, en le conduiſant dans le Cabinet de Madame de Merville, qui s'y étoit retirée quand le Marquis étoit entré: cette admirable perſonne m'a ravi la meilleure part du cœur de Merville; & je ne prétends pas que vous ſoyez mieux traité que moi. Monſirant fut ébloui de la beauté de Silvie: tout ſon ſang s'émût en la ſaluant; il en changea de couleur, & parut d'une ſurpriſe extrême; mais il ſe remit ſi promptement, que quoique Lucidor eût remarqué ſon trouble, il n'eut pas le tems d'y réfléchir. La belle Madame de Merville, ne fut pas moins agitée à la vûë du Marquis, une ſecrete inquiétude la ſaiſit, & ne connoiſſant point la cauſe des mouvemens de ſon cœur, elle fut extrêmement ſérieuſe: cependant

Merville & Lucidor n'y faiſant pas d'attention, & curieux d'apprendre par quel bonheur Monſirant étoit enfin de retour après vingt ans d'abſence, le preſſérent de les en inſtruire ; & pour l'obliger à n'avoir aucune reſerve avec eux, Lucidor, lui dit, qu'il avoit compté à ſon Ami tout ce qu'il ſçavoit de ſes avantures, & que l'intérêt qu'il y avoit pris, méritoit qu'il ne lui cachât rien de tout le reſte.

Ce n'eſt pas mon intention ; répondit Monſirant, & je me ſens. trop porté à lui donner toute ma confiance pour lui refuſer ce qui peut la lui témoigner : Je ne vous ferai pas un long diſcours, puiſque vous ſçavez mon amour pour Mademoiſelle de Rivar. Les effets de la haine de ſon Pere pour moi & les perſécutions du mien pour me contraindre à prendre un état entiérement oppoſé à mes inclinations. Mais comme vous ignorez les principales choſes qui ſe ſont paſſées entre cette charmante Perſonne & moi, je prendrai mon

mon récit d'un peu plus loin que mon départ pour vous mieux faire ſentir mon infortune. J'aimai Mademoiſelle de Rivar du premier moment qu'elle s'offrit à mes yeux; & par une ſimpathie dont les mouvemens nous ſont impénétrables, je fis ſur elle la même impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi: Nous fûmes long-tems à ne confier qu'à nos regards le ſecret de nos cœurs; mais enfin l'ardeur dont nous étions conſumés devint ſi vive, que nous rompîmes le ſilence pour nous jurer un amour éternelle. Cet aveu de part & d'autre ne fut pas plûtôt prononcé, que nous ne ſongeâmes qu'aux moyens de nous le répéter tous les jours. Quoique ma naiſſance me mit en droit de prétendre à Mademoiſelle de Rivar, elle connoiſſoit trop l'avarice de ſon Pere pour ſe flater qu'il conſentît à prendre un Gendre qui n'avoit rien; mais comme il étoit vieux & fort caſſé, elle crut pouvoir attendre du tems ce qu'elle n'eſperoit pas de ſa généroſité: ainſi

ainſi nous reſolûmus de nous aimer & de nous le dire ſans ceſſe, malgré les obſtacles qu'il pourroit y mettre. La jeuneſſe eſt naturellement ſans prudence, & lorſqu'elle eſt accompagnée de l'Amour, il ne faut plus compter ſur la raiſon : notre paſſion nous l'ôta de telle ſorte, que ne prenant aucun ſoin de cacher notre douce intelligence, elle parvient aiſément à la connoiſſance du Comte. Furieux du choix de ſa Fille, il lui défendit de me voir, & m'interdit l'entrée de ſa Maiſon. Ce commandement loin de ralentir nos feux, ne fit que le ranimer avec plus de violence. Mademoiſelle de Merville, mit dans ſa confidence une de ſes Femmes; & par ſon adreſſe nous réparions dans des entrevûës ſecretes les momens dont le Comte nous avoit privés.

Jusques-là notre flamme n'avoit pas été plus loin que les régles qu'impoſe la bienſéance; mais la contrainte où nous vivions me fai-

faiſoit appréhender que le Comte ne profitât des inſtans où je ne pouvois voir ſa Fille, pour l'enlever à mon amour, me cauſa de ſi vives allarmes, que je n'avois plus d'autre converſation avec ma chere Iſabelle; c'étoit le nom de Mademoiſelle de Rivar, & que j'étois inceſſamment à ſes pieds à la conjurer de me donner de nouvelles preuves de ſa tendreſſe & de ſa fidelité. Mes craintes, que tous ſes ſermens ne pouvoient diſſiper, commençant à l'inquiéter elle-même, elle prit la réſolution de me les arracher en ſe liant à moi de façon, qu'il me fut impoſſible de douter de ſa conſtance. Pour cet effet un jour que je lui peignois mes allarmes ſur l'autorité de ſon Pere, prenant la parole en me regardant tendrement: Mon cher Monſirant, me dit-elle, il ne m'eſt plus poſſible de ſouffrir vos injuſtes ſoupçons, & puiſque les paroles ne ſont point aſſez fortes pour vous raſſûrer, j'y joindrai les effets: Je ſçai que nous ne

ne ſommes pas en âge de donner à notre hymen la ſolidité que demande un pareil engagement: cependant comme des nœuds peuvent ſeuls nous aſſûrer l'un de l'autre que malgré notre jeuneſſe, ſes chaînes n'en ſeront pas moins fortes aux yeux de celui qui régle toutes choſes ici bas & que nous ne pourrons les rompre ſans l'offenſer, & ſans nous couvrir de honte & de deshonneur, je ſuis prête à vous donner ma foi; mais je veux que cet hymen dénué des formes que les loix humaines lui preſcrivent, ait toutes celles qu'exige la Religion pour le rendre ſolide ſelon Dieu. Trouvez donc un de ſes Miniſtres qui veuillent nous unir ſans le conſentement de nos Peres, & je vous donne ma parole de vous recevoir pour Epoux, avec autant de joie que ſi nos nœuds étoient approuvés de toute la terre.

Je ne puis vous exprimer, continua Monſirant, l'excès de ma ſatisfaction à cette favorable promeſ-

meſſe; j'aimois Iſablle avec un ſi grand déſintereſſement, que je n'avois jamais oſé lui faire cette propoſition, me figurant qu'elle pourroit l'interpréter à l'ambition plûtôt que la force de mon amour. Jugez donc quelle fut ma joie de la voir prévenir mes plus ardans ſouhaits d'une maniere ſi tendre, je lui en rendis mille graces; & ne perdant point de tems, je cherchai à qui je m'adreſſerois pour mettre le comble à ma félicité. Je fus pluſieurs fois tenté d'en parler à mon cher Lucidor; mais Iſabelle m'avoit ſi fort défendu de l'inſtruire de notre intrigue; & j'aprehendois tellement la rigidité de ſa ſageſſe, que je triomphai de mon amitié pour n'écouter que les ordres de l'Amour.

Enfin après bien des peines, je jettai les yeux ſur l'Aumônier d'un Gentilhomme de ma connoiſſance, qui croyant que je ſerois bientôt d'Egliſe, me faiſoit tous les jours des offres de ſervices: Je fus le voir, & l'ayant obligé de me pro-

promettre le fecret fur tout ce que j'avois à lui dire, je lui déclarai ma repugnance pour fon état, celui de mon cœur, les fermens qui me lioient à ma chere Ifabelle, la ferme réfolution que nous avions prife de fouffrir la mort plûtôt que de nous être infidéles, & celle de nous unir à jamais par les chaînes de l'hymen. La façon dont je m'énonçai, ne laiffa pas lieu de douter à l'Aumônier qu'il ne fût inutile de me repréfenter l'abîme où nous allions nous plonger Ifabelle & moi; cependant ne voulant rien avoir à fe reprocher, il n'épargna ni raifons ni priéres pour m'en détourner. Vous concevez trop bien tout ce qu'il avoit à me repréfenter pour que j'allonge mon recit de fon difcours, il fuffit donc que vous fçachiez qu'il ne put rien gagner fur moi; & qu'étant perfuadé qu'il cauferoit ma perte & celle de Mademoifelle de Rivar en décrouvrant notre deffein à nos Peres; trouvan t d'ailleurs qu'il n'y avoit de différence entre

entre nous, que dans la fortune, il consentit à faire ce que je souhaitois.

Nous prîmes ensemble toutes nos mesures, & nous convînmes qu'il nous marieroit la nuit du quatriéme jour dans la Chapelle de sa Maison, en présence de quatre témoins que je choisirois tels que je voudrois, ne pouvant nous marier ni plûtôt ni plus tard, parce que le Gentilhomme devoit être en campagne dans ce même-tems pour y coucher une nuit seulement. Les choses ainsi reglées j'en avertis Isabelle au premier rendez-vous, à qui sa Femme de Chambre ôta toute inquiétude pour les témoins, en l'assûrant de la discrétion de ceux qu'elle lui donneroit, qui étoient tous quatre de sa Famille, son Mari & trois Freres étant à sa disposition, il ne fut plus question que de pouvoir faire sortir Isablle la nuit sans que son Pere s'en apperçût.

L'Amour nous fut encore propice dans cet obstacle, comme

dans tout le reſte. Le Comte tomba malade & hors d'état de ſortir de ſon lit pour épier nos actions, ce qui facilita ſi bien notre deſſein qu'Iſabelle ſe rendit ſans nulle danger chez l'Aumônier qui nous maria avec les cérémonies ordinaire en nous faiſant ſigner l'un & l'autre que nous ratifierions cet hymen quand nous ſerions en âge, & nous prîmes chacun un extrait de l'original que nous laiſſâmes entre les mains de l'Aumônier. Je reconduiſis mon Epouſe chez elle; & comme ſa confidente étoit la Majordome de la Maiſon, elle m'y introduiſit ſans que les autres Domeſtiques s'en doutaſſent, & j'y reſtai juſques à la nuit du lendemain. Je ne vous entretiens point de mon bonheur & des tranſports de joie qu'il me cauſa, vous jugez bien par l'excès de mon amour de ce qui devoit ſe paſſer dans mon cœur.

Je continuai de voir Madame de Monſirant; car enfin elle l'étoit, & je ne puis lui donner un autre nom tout le tems de la maladie de ſon

ſon Pere; mais le retour de ſa ſanté vint bientôt troubler notre félicité. Nous recommençâmes à nous voir chez le Mari de notre confidente, & nous eſpérions n'avoir plus rien à redouter lorſque le Comte nous épia avec tant de ſoin, qu'il découvrit nos ſecretes entrevûës, & le lieu de nos rendez vous. Sa fureur fut extrême, il menaça ſa Fille de la mettre dans un Couvent, & fit parler à mon Pere de la maniere que vous avez ſçû. Le Marquis de Monſirant qui n'étoit pas plus tendre que le Comte me fit les plus ſanglans reproches, & me preſſa de telle ſorte de prendre le petit colet, que je ne trouvai point de meilleur expédient pour me tirer d'affaire, que de me ſoûmettre en apparence à ſa volonté.

Je feignis d'avoüer ma faute je proteſtai d'oublier Iſabelle & d'être d'Egliſe, à condition qu'il m'accorderoit un an pour en être plus digne, mais en effet dans le ſeul eſpoir qu'il arriveroit quelque changement dans mon ſort pendant cet in-

intervale de tems ; je l'obtint. Cependant le Comte chassa notre confidente,& fit partir Isabelle pour la confiner dans la terre qu'il avoit à une journée de Rennes, & la mit sous la garde de son Jardinier & de sa Femme, leur commandant de tirer sur moi si j'osois me présenter pour entrer dans cette Maison. Sebaste, c'est ainsi que se nomment cet homme, connoissoit trop parfaitement la violence de son Maître pour ne lui pas promettre de lui obéïr ; mais sa Femme & lui regardant le Comte comme un homme sur le bord de sa fosse, & sa Fille comme leur unique Maîtresse, ils l'avertirent en secret de l'ordre qu'ils avoient reçûs, & la conjurérent de se fier à eux en lui offrant tous les services dont ils seroient capables.

Madame de Monsirant étoit si vivement touchée de notre séparation qu'elle ne jugea pas à propos de refuser un secours de cette importance pour notre amour : elle les remercia, accepta leurs offres

&

& les aſſûra de ſa reconnoiſſance & m'ayant écrit par leur moyen, m'inſtruiſit de leur bonne volonté en me priant d'en profiter: il n'étoit pas néceſſaire de m'en preſſer, je me livrai aux ſoins de Sebaſte qui m'introduiſit dans cette campagne avec toutes les précautions qui pouvoient me garantir d'être ſurpris; & nous ſçûmes ſi bien captiver le cœur du Mari & de la Femme, qu'ils ſe feroient ſacrifiés mille fois pour nous. Mes fréquentes viſites eurent bien-tôt des ſuites qui firent connoître à mon Epouſe que j'allois être Pere j'en fus enchanté; & ſûr de la fidélité de nos. confidens, nous attendions ſans crainte la naiſſance de ce fruit de notre ardeur mutuelle, quand le Comte voulut marier Iſabelle au Marquis de Tibure, & lui commanda de le recevoir pour Epoux. Madame de Monſirant perſuadée que les larmes & les prieres ne feroient aucun effet ſur ſon Pere, prit le parti de la fermeté, & lui déclara qu'elle n'engageroit jamais ſa foi à

perſonne qu'à moi ; que malgré l'obſtacle qu'il mettoit à notre bonheur, elle me conſerveroit une inviolable fidélité ; que le tems, l'abſence, & la ſolitude ne la feroient point changer de ſentimens, & que s'il lui préſentoit Tibure, elle l'en inſtruiroit elle-même, & le refuſeroit aux pieds de l'Autel. Cette reſiſtance parut le ſurprendre, mais cachant ſa fureur, il ne lui répondit qu'avec moderation, & lui dit froidement qu'il eſpéroit que la raiſon rameneroit ſon obéïſſance, qu'il attendroit ce moment pour lui montrer l'Epoux qu'il lui deſtinoit, & la quitta ſans en dire davantage : elle m'apprit cet entretien, & plus ſenſible à ſa généreuſe fermété qu'aux ſuites qu'elle pouvoit avoir, j'en ſentis renouveller ma joie & mon amour. Quelques jours après le Comte partit pour Paris en recommandant à Sebaſte d'avoir l'œil ſur la conduite de ſa Fille.

Mais tous ſes ſoins ſe bornérent à me donner les moyens de profiter d'une abſence ſi favorable, pen-

pendant laquelle nous prîmes nos mesures pour lui dérober l'état & la délivrance de ma chere Isabelle. La Femme de Sebaste nourrissoit alors une Fille dont il y avoit quelques mois qu'elle étoit accouchée; elle devoit la donner à une autre & prendre à sa place l'Enfant qui nous naîtroit, se chargeant de le nourrir sans que personne s'apperçût de ce changement : enfin nous reglâmes toutes choses de façon que nous avions lieu d'espérer quelles réüssiroient. Le Comte revint; & comme nous avions conclu qu'Isabelle garderoit le lit & feindroit d'être malade, pour éviter les regards pénétrans de son Pere, je fus quelques jours sans la voir; & comme je me préparois à recommencer nos entrevûës, la foudre éclata sur ma tête par la Lettre de chachet que le Comte avoit obtenu pour m'exiler en Canada.

Vous avez sçû comment on vint m'enlever chez moi, & de quelle maniere mon Pere reçut cette nouvelle ainsi je ne vous en

dirai rien : pour moi voyant qu'il ne m'étoit pas possible de parer ce coup, je le reçûs sans murmurer, & même avec moins de douleur que mon ennemi ne le croyoit, parce qu'il me délivroit de la persécution du Marquis pour me faire d'Eglise : on me laissa le tems de prendre tout ce que je croyois m'être nécessaire ; & comme la Maison étoit bien entourée de Gardes & qu'on ne craignois point que je me sauvasse, on me donna la liberté de mettre ordre à mes affaires : je l'emploiai à écrire quatre mots à Sebaste pour ma chere Isabelle, dont je chargai un Domestique attaché à moi : on me fit partir, je fus conduit à Saint-Malo, où l'on me fit embarquer sur un Vaisseau prêt à mettre à la voile. Je ne fut pas plûtôt en mer, que me représentant que je m'éloignois peut-être pour jamais de tout ce qui m'étoit cher, que le désespoir s'empara de mon ame, & je me repentis mille fois de ne m'être pas ouvert à Lucidor.

Ce-

Cependant malgré la douleur mortelle dont j'étois accablé, j'arrivai ſans accident au Canada; je débarquai Quebec, où je fus recommandé au Gouverneur : il prit de l'amitié pour moi; je lui contai mes infortunes ; il me plaignit; mais il me conſeilla en même tems de chercher à me conſoler des malheurs de l'Amour par les faveurs de la Fortune. Je ne goûtois pas cet avis, j'étois d'une indifférence extrême pour la vie, & ne pouvois ſonger à ce qui la rend ordinairement agréable aux hommes, lorſque je crus avoir trouvé une occaſion de la perdre avec honneur & promptement. Quelques Officiers Eſpagnols, étant arrivés à Quebec pour affaires, me propoſérent de paſſer avec eux au Mexique, que j'y aurois de l'emploi, & les occaſions de m'y ſignaler & de m'y enrichir. Le premier motif me plût, & me porta à prier le Gouverneur de me donner cette permiſſion, il me l'accorda ſans peine, me trouvant aſſez puni d'ê

tre si loin de ma Patrie, sans me retenir encore dans un lieu où je n'avois rien à faire.

Quand mes Espagnols eurent terminé ce qui les avoit amenés, je partis avec eux, & me rendis au Mexique. Le Viceroi m'y reçût d'une maniere toute noble, & quelque Cantons s'étant revoltés, je fus du nombre de ceux qui partirent pour les punir de leur rebellion; je n'y trouvai point la mort que je cherchois, & j'y fis plusieurs actions qui m'attirérent l'estime des Espagnols, & la confiance des Naturels du païs, & c'est à cette confiance que je dois la plus haute fortune qu'un homme puisse faire. Un Cacique Mexiquain, dont les prédecesseurs avoient favorisé la conquête de ce Païs aux Espagnols, & qui paroissoit ne joüir que d'un très médiocre revenu produit par quelques terres qu'on lui avoit laissé pour subsister, prit de l'amitié pour moi; & m'ayant plusieurs fois entretenu des malheurs de sa Patrie,

me

me témoigna un ardent desir d'en faire sortir deux Fils qu'il avoit pour les établir dans les lieux de l'Amerique soûmis aux François. Comme je ne prévoïois pas qu'il me fût possible de l'aider dans ce dessein, je ne répondis que par les difficultés que j'y trouvois, & pendant quelque années, il ne m'en parla plus.

Cependant le Viceroi m'ayant chargé des travaux d'une mine de Rubis dans le Canton de cet Indien, je logeai chez lui, & cette fréquentation qui dura plusieurs années ayant augmenté son amitié François, me dit-il un jour, j'ai pitié de ton sort, je te vois avec regret perdre ta jeunesse à travailler pour le profit des autres, & n'en recevoir qu'un très-médiocre pour toi: Je veux t'enrichir tout d'un coup, & te donner mes Fils pour les méner dans ton Païs; ma carriere est faite, je n'ai plus besoin de rien, ainsi je vais te confier un trésor que mes Ancêtres ont dérobé à l'avidité des Conquerans, & que

que j'ai toûjours caché comme eux. A ces mots, m'ayant conduit à quelques lieuës de ſon Canton, dans un endroit rempli de rochers & de précipices, il me fit deſcendre dans un ſous-terrain où je vis trois monceaux de Rubis & d'Emeraudes d'un prix immenſe : En voilà un pour toi, me dit-il, en me montrant le plus fort, & les deux autres ſont pour mes deux Fils;fais enſorte de quitter le Mexique avec eux, & je te rendrai Maître de leur ſort & de ces richeſſes.

Je l'avouërai, la vûë de ce tréſor ranima mes eſpérançes; & comme je portois tout à mon amour, je crûs que poſſédant un tel bien, il ne me ſeroit plus impoſſible d'obtenir Iſabelle de ſon Pere, mon cœur m'aſſûrant que je la retrouvois auſſi fidéle que moi. J'embraſſai le généreux Indien & lui promis que j'allois faire mes efforts pour le contenter. Je laiſſe encore couleur quelque tems, enſuite de quoi je feignis d'être toûjours malade, & que l'air étoit con-

contraire à ma ſanté, & je priai le Viceroi de me permettre de retourner à Quebec; commme il n'avoit nul droit de me retenir, il y conſentit. Il y avoit dix ans que j'étois au Mexique, & je lui dis qu'ayant amaſſé quelque argent, j'avois envie d'acheter un Vaiſſeau pour m'aider à trafiquer dans toutes les Iſles de la dépendance de ma Nation. Comme il n'étoit pas ſurprenant qu'en dix années j'euſſe gaigné dans tous les Emplois, qu'on m'avoit donné dequoi faire cette dépenſe, on n'y trouva rien d'extraordinaire. Enfin ſans vous ennuyer davantage toutes choſes me furent favorables; j'achetai le Vaiſſeau, & le chargai de pluſieurs raretés du Païs, que je payai ce qu'on voulut. Le Cacique me donna ſes deux Fils, qui pendant trois nuits ne firent qu'aller & venir, pour tranſporter leurs richeſſes; & malgré la viſite qu'on fit du Vaiſſeau, je les cachai ſi bien qu'on ne put les découvrir; & lorſque tout fut prêt, je m'embarquai

avec mes Indiens, l'un de dix-neuf ans, & l'autre de vingt.

Je ne vous entretiendrai point de ma Navigation, & je l'abrégerai pour vous dire que je retournai au Canada, après bien des peines & des périls ; & que m'étant rendu à Quebec, je m'y établis avec mes Indiens, pour faire argent de nos Rubis, & de nos Emeraudes. Le Gouverneur fut charmé de me revoir ; il m'apprit qu'on avoit obtenu mon rappel, & que je pouvois retourner en France quand je voudrois. Cette nouvelle me ſurprit & loin de m'en rejoüir, elle m'atriſta ; & je preſſai de telle ſorte le Gouverneur de me dire ce qui avoit donné lieu à cette douceur, qu'il ne put ſe diſpenſer de m'anoncer la mort de ma chere Iſabelle : ce fut un coup ſi terrible pour moi, que j'eut beſoin de toute ma Religion, & de la raiſon que mes malheurs m'avoient acquis, pour ne pas attenter ſur moi-même. J'en tombai dangereuſement malade ; mais le Ciel qui

qui me punissoit par cette perte, de fautes de ma jeunesse, & de celles que j'avois fait commettre à Mademoiselles de Rivar, ne voulut pas me prendre dans un état si peu digne de lui; & par l'effet de sa miséricorde, il me r'appella à la vie pour me donner le tems de lui faire un sincere sacrifice de ma douleur. Ma santé se rétablit; mais pouvant me resoudre encore à revoir mon païs; je restai à Quebec, où je me mis dans le commerce avec les Fils de mon Caciquer, & depuis le jour de ma resignation aux ordres de la Providence, jusques à ce moment, l'Etre suprême a beni mes traveaux, de maniere que je ne crois pas de particulier plus riche que moi. Enfin l'amour de la Patrie m'ayant repris après dix ans de séjour au Canada, & le cœur rempli du desir de revoir Lucidor, j'ai laissé à Quebec mes deux Indiens très-riches, bien établis, & fort estimés, & me suis embarqué avec tout mon bien pour repasser en France.

Mon

Mon Voyage c'eſt fait ſans accident; mon Vaiſſeau eſt à St. Malo, dont je ne ſuis arrivé qu'hier; perſonne ne m'a reconnu à Rennes, & je n'ai point voulu m'y faire connoître que je ne vous euſſe vû, mon cher Lucidor, mon premier ſoin a été de m'informer de vous; & comme il étoit trop tard pour vous ſurprendre, j'ai moderé mon impatience juſqu'à ce moment. Le Marquis ayant fini ſon récit, Merville & Lucidor recommencérent leurs careſſes; & ne jugeant pas à propos qu'il apprit par d'autres l'Alliance que Merville avoit contractée avec Sebaſte, ils furent les premiers à l'en inſtruire.

Cette nouvelle ſurprit extrêmement Monſirant ne pouvant s'imaginer que Madame de Merville fut la Fille de cet homme; cependant il ne laiſſa pas d'applaudir à ſon choix, & pria Lucidor de lui dire ſi Sebaſte ne lui avoit rien rapporté des circonſtances de la mort d'Iſabelle, & de l'Enfant dont elle étoit enceinte. Merville & lui l'aſ-

l'aſſûrérent qu'il ne leur en avoit jamais parlé ; & Lucidor croyant que la lettre dont il étoit dépoſitaire lui donneroit quelque éclairciſſement, il lui apprit de quelle ſorte elle lui avoit été renduë. Monſirant le conjura de ne pas tarder à la lui remettre, il la fut chercher auſſi-tôt & la lui rendit. Monſirant ouvrit le paquet avec précipitation, dans lequel il trouva ſon portrait, celui d'Iſabelle, toutes les lettres qu'il lui avoit écrite, l'Extrait de leur Mariage, & ce Billet de la main de cette belle Femme qu'il lut tout bas.

BILLET.

JE meurs, mon cher Monſirant, & je meurs après avoir donné le jour à l'unique fruit de notre amour, Sebaſte en prend ſoin, ſa Femme la nourrit, c'eſt une Fille ſi jamais vous revoyez votre Patrie, il vous ſera facile de la reconnoître, la nature ayant eû la précaution de lui met-

mettre une cerise sous le sein du côté gauche. Adieu cher Epoux, je vous aime jusqu'au tombeau, si vous vivez, souvenez-vous que je vous laisse une Fille, que vous êtes son Pere, & que j'étois votre Epouse.

ISABELLE DE RIVAR.

Le visage de Monsirant se couvrit d'une telle abondance de larmes à cette lecture, que Merville, & Lucidor furent au désespoir d'y avoir donné occasion; ils le conjurérent de se calmer, & de brûler ce fatal papier, puisqu'il renouvelloit si fort sa douleur. Le brûler, s'écria-t-il: Ah! mes Amis, il m'est trop nécessaire pour m'en priver: Il faut au contraire, ajoûta-t-il vivement, que je parte à l'instant pour la Maison de Merville, que je parle à Sebaste, & qu'il acheve enfin de me rendre la vie, ou de me percer le cœur. Madame de Merville à qui les pleurs du Marquis en avoit arraché malgré elle, & qui s'intéressoit à tout ce qui regardoit,

Sebaſte, prit la parole dans le moment, & regardant ſon Epoux : Si la vûë de mon Pere, lui dit-elle, peut apporter quelque conſolation au Marquis, ne la différons pas, partons tous, nous y paſſerons quelques jours. Oui Madame, reprit Monſirant en lui prenant la main d'un air troublé, partons, ce ſera le plus grand de tous les bonheurs, pour moi que votre préſence y ſoit néceſſaire.

Ce diſcours où Merville & Lucidor ne comprenoient rien, leur faiſant craindre pour la raiſon de leur Ami, firent promptement mettre les Chevaux au Caroſſe, ils y montérent tous quatre, & ſe rendirent chez Merville ſans que Monſirant eut prononcé un mot pendant le chemin, & qu'il eût ceſſé d'ôter les yeux de deſſus Madame de Merville, qui rougiſſoit & pâliſſoit alternativement ſans ſçavoir pourquoi. Lucidor & ſon Ami qui remarquoient tous ces mouvemens, en étoient dans un étonnement qui leur fit auſſi garder un profond ſilen-

lence jusques à leur arrivée. Monsirant se vit à peine dans l'Avenuë qui conduisoit au Château, qu'il voulut descendre, Merville & Lucidor le suivirent, & devancérent avec lui le Carosse où Madame de Merville étoit restée; ils entrérent dans le Château, & s'étant rendus au Pavillon de Sebaste, ils le trouvérent seul avec sa Femme: il ne regarda d'abord que Merville, & le salua avec respect: Hé! quoi, lui dit-il, vous venez sans me faire avertir. Mon Pere, lui répondit-il, je vous aiderai à faire les honneurs à ce Gentilhomme qui brûle de vous voir.

Ces mots ayant obligé le Vieillard de lever les yeux sur lui, le reconnut d'abord, & transporté de joie: Grand Dieu! s'écria-t-il, c'est le Marquis de Monsirant; & se jettant à ses pieds embrassa ses genoux avec une ardeur qu'il ne pouvoit modérer sa Femme en fit autant; & le Marquis que ce spectacle touchoit jusques au fond du cœur leur tendit les bras, & fut long-tems sans

ſans pouvoir s'expliquer. Cependant s'étant efforcé: Mes Amis, leur dit-il, je viens vous demander compte du précieux dépôt que vous a confié ma chére Iſabelle : Parlez, ai-je perdu la Fille comme la Mere, & ne dois-je plus me flater de voir ce cher reſte de celle que j'aimois plus que ma vie. Oui Monſieur, répondirent-ils à la fois: Elle eſt vivante, ajoûta Sebaſte auſſi belle que votre Epouſe, & la plus heureuſe de toutes les Femmes; mais il n'eſt plus en notre pouvoir de vous la rendre, un autre en eſt le Maître. Silvie entra comme il prononçoit ces paroles, & ne donnant pas le tems à Monſirant de lui repartir : C'eſt continua-t-il, à Monſieur de Merville que vous devez vous adreſſer pour la ravoir. A moi, s'écria Merville. A vous-même, reprit Sebaſte, puiſque cette Silvie qui vous eſt ſi chére, & que vous avez honorée de votre nom, ne la croyant que ma Fille eſt celle de Monſieur de Monſirant. La ſurpriſe, la joie, les cris, & les larmes que

que cette nouvelle excita ne peuvent s'exprimer: Mais Monſirant que la nature en avoit averti dès le premier moment qu'il avoit vû Silvie, n'en pouvant douter par ce qu'il ſe paſſoit pour elle dans ſon cœur, la prit dans ſes bras, & l'y tint un quart d'heure ſans pouvoir ſe laiſſer de lui faire les plus touchantes careſſes. Madame de Merville fit ſes efforts pour ſe jetter à ſes pieds; & voyant qu'il s'y oppoſoit: C'eſt un ſi parfait bonheur pour moi, lui dit-elle, Monſieur, que vous me trouviez digne d'être votre Fille, que je ne puis vous en rendre trop de graces; mais il fait naître dans mon cœur une ſi vive crainte, que vous ne vous trompiez, que j'oſe vous conjurer d'en demander un éclairciſſement plus certain. Non, ma Fille, dit alors la Jardiniere, ſoyez perſuadée de cette vérité, & pour la mieux prouver, Monſieur que voilà, dit-elle, en montrant Lucidor, doit avoir entre ſes mains une lettre de Mademoiſelle de Rivar pour rendre à Monſieur le Marquis,

quis, par laquelle elle lui marque comment il reconnoîtra ſa Fille ; je la lui ai donnée moi-même la veille de la mort de ma chére Maîtreſſe.

Monſirant, la lût alors à haute voix, & la belle Silvie ſe reconnoiſſant à la marque de la ceriſe, ne donnant plus de bornes aux mouvemens de la nature, courut embraſſer les genoux de ſon Pere, tandis que Merville & Lucidor le preſſoient alternativement dans leurs bras. Jamais joie & reconnoiſſance ne furent célébrées avec plus de tranſports de part & d'autre : ils firent tréve cependant pour donner à Sebaſte & à ſa Femme, les loüanges que meritoit leur diſcrétion & leur fidélité. Nous avons laiſſé croire à Silvie, leur dit ce vénérable Vieillard, qu'elle étoit notre Fille, afin qu'elle n'eut aucun regret de l'état dont elle ne pouvoit jouir, aimant mieux quelle en eut un médiocre, mais certain, n'eſpérant pas qu'elle revit jamais ſon Pere ; & n'ayant point

point de fortune à lui faire, nous ne nous ſommes attachés qu'a l'élever dans la vertu: elle a répondu à nos ſoins au-delà même de notre eſpérance: nous l'avons chérie comme ſi elle eût été véritablement de notre ſang, & le Ciel ayant permis qu'elle ait plû à Monſieur de Merville, qui dans le nombre de ſes belles qualités joint plus d'eſtime pour la ſageſſe que pour des biens périſſables; nous avons crû ne devoir pas refuſer un établiſſement ſi conſidérable pour Silvie, puiſqu'elle n'auroit pû prétendre un Epoux plus digne d'elle, quand même elle auroit été inſtruite de ſa naiſſance. Nous l'avons mariée ſous le nom de notre Fille; le deffaut du ſien nous obligeant à ménager la gloire d'un homme de la conſidération de Monſieur de Merville, trouvant plus honorable pour lui, de laiſſer penſer qu'il avoit fait la fortune d'une pauvre Païſanne, que de mettre au jour un ſecret qui intéreſſoit la gloire de votre Epou-

Epouſe, & qui pouvoit mettre une tâche à celle de votre Fille.

Sebaſte vouloit continuer ſes juſtifications ; mais Monſirant l'en empêcha. Ceſſez, mon cher Sebaſte, lui dit-il, de chercher des raiſons à la conduite que vous avez tenuë ; j'en ſuis pénétré de la plus vive reconnoiſſance ; mais je puis vous proteſter que de toutes les obligations que je vous ai, l'union de ma Fille avec le généreux Merville, eſt plus ſenſible ; il l'embraſſa, en diſant ces paroles ; & prenant Silvie par la main : Souffrez, lui dit-il, que je ratifié aujourd'hui le don que Sebaſte vous en a fait, & que j'y joigne cent mille écus pour ſa dot. Merville qui ſe trouvoit trop content de la poſſeſſion de cette belle Femme, eut quelque peine à conſentir à cette augmentation de biens qu'il ne reçut qu'à condition qu'elle en diſpoſeroit ſeule ſelon qu'elle le jugeroit à propos. Il fit enſuite des préſens conſidérables à Sebaſte, ainſi qu'à ſa Femme ; & com-

me le Philofphe Lucidor ne vouloit point avoir d'autre part à tant de fortune, que la joie qu'il en reffentoit, il fut forcé de mettre des bornes à fon amitié & de fe contenter de l'affûrances qu'il lui donna de partager fon opulence, en ne fe féparant jamais de lui ni de Merville. Ces quatre perfonnes enchantés de leur fort, reftérent quelques jours avec Sebafte & fa Femme, qu'ils contraignirent à vivre de pair avec eux, Monfieur & Madame de Merville les confidérant comme la fource de leur félicité qui fut folide & durable. Monfirant fit venir toutes fes richeffes à Rennes, s'étant établi chez fon Gendre, y paffa le refte de fa vie, ainfi que Lucidor, qui faifant réfléxions fur les événemens dont les jours des hommes font remplis, ne pouvoit fe laffer d'admirer les refforts de la Providence, qui fembloit l'avoir choifis pour élever un Gendre à fon Ami, dans le tems qu'il avoit été le plus oppofé à fon amour

pour

pour Mademoiſelle de Rivar, & qu'il avoit eu tant de peines dans ſon cœur, en voyant celui de Merville pour Silvie.





L'AMANT MAL-HEUREUX.

LXXXII. NOUVELLE.

IL n'eſt rien de plus malheureux pour un galant-homme, que de s'attacher à un objet dont les appas le forcent de négliger la connoiſſance de ſon caractére ; l'amour qui devance l'eſtime eſt toûjours aveugle, ſéduit par les attraits qui brillent à ſes yeux, il ne manque jamais de donner à l'ame de la beauté qui le charme ; les qualités qui devroient y être ſans approfondir ſi elles y ſon en effet, & l'aſcendant qu'il laiſſe prendre à cet objet ſur tous les mouvemens de ſon cœur, eſt

eſt d'autant plus dangereux qu'il n'eſt plus en état d'en triompher lorſque le tems ou les évenemens lui découvrent les défauts dont il le croyoit exempt.

Un Gentilhomme de la ville de Tarbe dans la Province de Bigorre, nommé Lindor, que la Nature avoit doüé de tout ce qui peut rendre un Cavalier aimable, & qu'une noble éducation avoit orné des perfections qui ſont néceſſaire pour ſe diſtinguer dans le monde, s'étant trouvé ſon maître dès l'âge de vingt-ans, & n'ayant qu'un bien médiocre quoique ſuffiſant pour un garçon, ſe réſolut de joüir des agrémens de ſa jeuneſſe en évitant de s'engager ſous les loix de l'himens; quoique ſes amis lui propoſaſſent des partis capables de le faire changer de ſentiment par la brillante fortune qu'ils pouvoient lui faire; mais comme ces objets ne touchoient point ſon cœur, qu'on ne lui préſentoit, que des veuves âgées dont les richeſſes faiſoient toute la beauté, & que l'ambition ne le dominoit

pas affez pour lui facrifier fa liberté, il les avoit refufés de façon que perfonne ne fe hazarda plus à lui parler fur cet article.

Ainfi volant de belle en belle, galant fans attachement, & fouvent amoureux fans paffion, il fe faifoit aimer, chérir & rechercher de toutes les Dames & de tous les honnêtes gens. Il avoit paffé cinq ans dans cette douce fituation lorfqu'un jour qu'il revenoit d'une maifon de campagne où plufieurs de fes amis l'avoient regalé, un caroffe rafa le fien fi rudement, & paffa d'une fi grande vîteffe, que jugeant que les chevaux avoient pris le mords aux dents, il ordonna à fon cocher de pouffer les fiens & de faire enforte de barrer le chemin aux autres; ce qu'il fit avec tant de promptitude, qu'il joignit l'équipage au moment qu'il alloit être mis en piéces par la violence avec laquelle les chevaux l'emportoient pour tourner dans une ruelle où le caroffe ne pouvoit entrer. L'obftacle que ceux de Lindor mirent à leur fureur, les ayant en-

encore animés, ils firent un tel effort qu'il ſéparérent le train du caroſſe avec lequel ils continuérent leur fuite; les laquais de Lindor qui courroient à pied par ſon ordre pour ſecourir ceux qui étoient dedans, le ſoûtinrent & l'empêchérent de ſe renverſer, tandis qu'il deſcendoit du ſien pour l'offrir aux maîtres de cet équipage.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe de n'y trouver que deux femmes évanouïes qui ſe tenant embraſſées ſembloient par cette action avoir voulu s'empêcher l'une & l'autre de ſe jetter par les portieres. La magnificence de leurs habits & celle de leur caroſſe lui donnant lieu de croire qu'elles étoient des perſonnes de conſidération, il ſentit ranimer le deſir qu'il avoit eu d'abord de les ſecourir; il les tira du caroſſe avec l'aide de ſon valet de chambre qui l'accompagnoit; & les ayant poſées aux pieds d'un arbre il n'oublia rien pour les faire revenir. Elles étoient toutes deux ſi belles que malgré la pâleur qui couvroit leurs

viſages, elle l'emportoient encore ſur ce qu'il avoit vû de plus parfait. Son cœur naturellement tendre & galant lui faiſant prendre intérêt à leurs vies, il travailla avec tant d'ardeur à les y rappeller qu'elles ouvrirent enfin les yeux & reprirent entiérement l'uſage de leurs ſens; mais ce ne fut pas ſans être extrêmement étonnées de ſe voir au milieu de tant de gens & dans les bras d'un inconnu. Cependant comme elles n'avoient pas perdu le ſouvenir de leur accident & qu'elles apperçurent leur caroſſe dans un état à leur faire juger du péril qu'elles avoient couru, & du ſecours qu'on leur avoit donné; elles s'adreſſérent à Lindor comme à leur libérateur & la moins jeune prenant la parole : Il eſt aiſé de voir, lui dit-elle, que nous vous devons la vie, il eſt peu de remercimens dignes d'un telle ſervice, & ſi vous n'êtes auſſi généreux que ſecourable nous courons riſque de ne pouvoir le reconnoître. Cette belle perſonne prononça ces mots avec tant de graces, & quel-

quelque chofe de fi vif & de fi fin animoit fes regards & fon action, que Lindor ne put en éviter les traits; & quoique fa compagne n'eût pas moins de charmes, & portât même dans la phifionomie les marques d'un caractére plus fage, plus folide & plus tendre, fon cœur fe détermina fur le champ pour celle qui venoit de parler; & la regardant déjà d'un air à lui faire connoître qu'il commençoit à perdre fa liberté: Je fuis trop heureux, Madame, lui répondit-il, que le hazard m'ait procuré l'occafion de vous être utile, & je dois feul lui rendre grace de m'avoir conduit au fecours de ce que la nature à formé de plus beau. A ces dernieres paroles il jetta les yeux fur la plus jeune pour lui faire entendre que fon difcours s'adreffoit à toutes deux; mais n'y prenant qu'une modefte part: Je vous ai plus d'obligation que vous ne penfez, lui dit-elle, je n'ai tremblé que pour Delphine, je n'ai craint la mort que pour elle, & c'eft avoir fauvé doublement ma

vie que d'avoir garanti la sienne.

Comme elle achevoit ces mots les gens de Lindor qui s'étoient mis à poursuivre les chevaux, les ramenérent; mais les Dames parurent très inquiétes de leur cocher & de deux Laquais qui devoient les avoir suivies. Lindor prenant cette occasion de s'informer comment & depuis quel endroit ce malheur leur étoit arrivé, elles lui dirent qu'ayant fait partie d'aller chez une de leurs amies à sa maison de campagne, elles y avoient passé la journée; qu'elles s'en étoient séparées de bonne heure pour ne se pas annuiter; qu'elles s'étoient apperçûës en montant en carosse que leurs gens avoient bû; cependant que croyant pas que cela pût leur faire courir aucun risque elles avoient continué leur dessein; mais qu'à un quart de lieuë de lieu qu'elles avoient quitté, le cocher étoit tombé de son siege, & que les chevaux se sentant maîtres de leurs marches avoient pris le mords aux dents & n'avoient pas cessé de courir jusqu'au

qu'au moment qu'il les avoit ſecourues.

J'ai voulu pluſieurs fois dit celle qui ſe nommoit Delphine me jetter du caroſſe en bas, Emiliane faiſant céder ſa propre crainte à celle de me voir périr en exécutant mon projet, m'a ſi fortement retenuë dans ſes bras que je m'y ſuis évanouïe,& ſans doute la douleur quelle en a reſſentie jointe à l'effroy de notre ſituation l'a fait tomber dans le même accident.Les noms de Delphine & d'Emiliane ayant inſtruit Lindor de leur naiſſance les connoiſſant déjà de réputation,il lespria de permettre qui les remenât à la Ville : elles l'acceptérent. Le valet de chambre & un laquais de Lindor montérent ſur les chevaux des Dames pour aller au plus prochain Village chercher du monde qui pût retablir le caroſſe ; & comme ils étoient près à partir ils virent arriver le cocher & les deux laquais dont on étoit en peine;ils n'étoient point bleſſes, mais le déſordre qui paroiſſoit dans toute leur perſonne faiſoit

aiſément juger de celui de leur raiſon. Leurs maîtreſſes ne leur dirent rien ; & les laiſſant avec les gens de Lindor pour avoir ſoin de réparer le dommage que leur imprudence avoit cauſé, elles montérent en caroſſe avec leur libérateur & prirent le chemin de la Ville. La converſation qui ſe fit entr'eux fut ſpirituelle & vive ; & comme Lindor n'avoit pas fait moins d'impreſſion ſur les cœurs des deux belles amies que Delphine en avoit fait ſur le ſien, animés tous trois du deſir de ſe plaire ils firent briller à l'envi tous les agrémens de leur eſprit ; & le tems leur paſſa ſi vîte qu'il arrivérent à la porte de la maiſon de Delphine, qu'ils croyoient n'être pas encore dans la Ville.

Cette belle fille à laquelle il donnoit la main l'ayant engagé d'entrer avec elle, ſe fit conduire juſques à l'appartement de ſon pere, homme de condition très-riche, auquel elle le préſenta en lui contant le danger dont il les avoit tirées. Emiliane y ajoûta les loüanges

que

que méritoit un pareil ſervice,& le cavalier s'étant fait connoître en ce moment, le Marquis de Maubon, c'étoit le nom du pere de Delphine, lui fit mille amitiés, le pria de lui donner les moyens de lui marquer ſa reconnoiſſance & de lui faire l'honneur de le recevoir au nombre de ſes amis. Lindor charmé d'avoir l'entrée de cette maiſon, répondit à ce compliment d'une maniere ſi noble que le Marquis en fut enchanté,& le conjura très-ſérieuſement de le voir ſouvent. Cependant comme la nuit commençoit à paroître & que Lindor ne vouloit pas pouſſer plus loin de cette viſite pour avoir occaſion d'y revenir, il ſe retira laiſſant Delphine, Emiliane & le Marquis de Maubon charmés de ſon eſprit & de ſa perſonne. Il ne fut pas plûtôt de retour chez lui, que Delphine ſe préſentant à ſon imagination avec tous ſes attraits, lui fit éprouver pour la premiere fois toutes les inquiétudes qui ſont inſéparables des grandes paſſions: il connoiſſoit de nom le Marquis de

Maubon, il avoit même entendu ſouvent parler de la beauté de ſa fille & de celle d'Emiliane qui n'ayant point de mere, vivoit avec elle dans une grande union, ayant été élevées enſemble à Toulouſe dans le même Couvent: mais comme elles n'en n'étoient ſorties que depuis quelques mois & qu'il avoit preſque toûjours été en campagne, il ne les avoit point encore vû à Tarbe; il ſçavoit que le Marquis étoit extrêmement riche & que Delphine étoit fille unique; & comme ſon peu de Fortune ne lui permettoit pas d'y prétendre, quoique ſa naiſſance l'en rendît digne, il ſe réſolut de vaincre le penchant qu'il ſe ſentoit pour elle dans la crainte qu'il ne fît faire à ſon cœur plus de chemin qu'il ne le vouloit, flattant que ce qu'il ſentoit dans ce moment ne ſeroit pas difficile à détruire en laiſſant agir toute ſa raiſon.

Mais l'Amour qu'il avoit ſi longtems bravé venoit de le frapper d'un trait à l'épreuve des réflexions les plus ſenſées: il ne put fermer l'œil de

de la nuit ; l'esprit toûjours occupé de Delphine, il fit de vains efforts pour en détourner sa pensée ; & quoiqu'il y opposât sans cesse les obstacles qu'il prévoyoit à son bonheur, le desir de s'en faire aimer & de la posseder les bannissant presque aussi-tôt qu'il vouloit s'en servir pour sa défense le contraignit enfin d'y succomber: vaincu par l'ardeur de sa flame il s'y abandonna ; la raison disparut; l'espoir chassa les difficultés & ne voyant plus que plaisirs & félicité ; il se leva le plus amoureux de tous les hommes ; cependant il ne fut pas le seul à qui le sommeil eut refusé ses douceurs dans cette même nuit.

Emiliane & Delphine ne la passérent pas sans agitation : elles avoient trouvé Lindor trop aimable pour leurs repos, & le service qu'il leur avoit rendu donnant un nouveau lustre aux agrémens de sa personne ; leurs cœurs ne s'étoient pas bornés à la simple reconnoissance, des sentimens plus vifs s'en étoient emparés, en un mot l'amour s'en étoient

toient rendus le maîtres ; mais comme cette paſſion tire toûjours ſon caractére de ceux qu'elle aſſujettit, qu'elle n'agit que ſelon l'humeur & le tempérament de ceux qui la reſſentent ; qu'elle eſt auſſi ſage, diſcrette,& modérée dans les ames vertueuſes , qu'on la voit inſenſée & déréglée dans celles qui ne ſuivent que leurs caprices & violence de leurs deſirs , la différence du génie & du caractere d'Emiliane & de Delphine en mit une très-grande dans les mouvemens de leur tendreſſe : Delphine étoit vive , inconſtance & legere; elle aimoit promptement & changeoit de même ; elle vouloit plaire,& ſouvent pour y parvenir elle craignoit pas de manquer aux bienſéances que la modeſtie preſcrit à ſon ſexe ; chez elle la raiſon étoit toûjours eſclave de la volonté ; les premiers jour de ſon attachement pour quelque choſe étoient tout de feu ; mais ceux qui leur ſuccédoient étoient de glace , ce qu'elle avoit aimé avec le plus d'ardeur lui devenoit indifférent, & ſon

ſon inconſtance alloit juſqu'au point d'oublier qu'on lui avoit plû, ou qu'elle avoit été ſenſible : comme elle ne donnoit point de bornes à ſes paſſions, elle haïſſoit auſſi fortement qu'elle avoit aimé ; & par malheur ſa haine duroit bien plus que ſa tendreſſe.

Elle n'avoit que vingt-deux ans, & les défauts de ſon cœur ne s'étant encore manifeſtés que ſur des bagatelles, ou dans les amitiés qu'elle avoit contractés au Couvent ; ſa beauté les déroba ſi parfaitement à tous les yeux lorſqu'elle parut dans le monde, que ſa legereté paſſoit pour vivacité d'eſprit ; ſa promptitude de ſes attachemens pour bonté d'ame ; & ſes inconſtances pour une connoiſſance parfaite du peu de mérite de ceux qu'elle ceſſoit d'aimer.

Emiliane touchoit à ſa dix-neuviéme année, reguliérement plus belle que Delphine, il falloit être abſolument deſtiné à devenir l'Eſclave de cette derniere pour la lui préferer : tous ſes traits étoient fins, déli-

délicats & remplis de graces; ses yeux brilloient d'un feu dont l'ardeur auroit embrasé tous les cœurs, si sa modestie n'avoit pris soin d'en moderer l'éclat : sa taille etoit haute, aisée, noble & déliée, & tout ce que les Poëtes donnent de charmes à leurs Nimphes n'approche pas de ceux dont la Nature l'avoit ornée. Emiliane joignoit à tant d'attraits, beaucoup d'esprit, un jugement solide, un cœur généreux & tendre, une ame vertueuse, & les sentimens les plus relevés; elle étoit fidéle à ses amies, constante dans ses attachemens, d'une humeur égale, un peu sérieuse, mais sans tristesse; elle avoit été élevée avec Delphine dans le même Couvent : elle connoissoit tous ses défauts, & s'étoit plusieurs fois attiré son courroux en cherchant à la corriger. Cependant malgré l'opposition de leurs caractéres, Emiliane s'y étoit véritablement attachée. Pour Delphine l'oisiveté du Cloître, & la liberté dont son cœur joüissoit alors, avoient eu plus de

de part dans ſon amitié, que la juſtice qu'elle auroit dû rendre à ſon mérite. Mademoiſelle de Maubon n'avoit point de mere, & le Marquis ſon pere qui ne vouloit pas ſe charger de ſa conduite, l'avoit laiſſée en Couvent pour ſe débarraſſer d'un ſoin trop pénible; mais s'étant ennuïée du veuvage il s'étoit remarié; & pour que ſa fille ne lui reprochât point ce ſecond himen, il l'avoit retirée dans le deſſein de lui donner pour époux un neveu de ſa femme dont il vouloit faire la fortune. Emiliane étoit une fille de condition; orpheline dès ſon bas âge, & reſtée ſous la conduite d'une tante veuve ſans enfans, & dont elle devoit heriter. Cette Dame qui ne l'avoit miſe en Couvent que pour ſuivre l'uſage qui ſe pratique dans toutes la familles à la premiere éducation des jeunes perſonnes, comptant la prendre près d'elle dans un âge plus raiſonnable, s'étoit vûë dans la néceſſité de l'y laiſſer par l'amitié qu'elle avoit priſe pour Delphine, dont elle

le l'avoit priée de ne la point ſéparer ; & lorſque le Marquis de Maubon avoit repris ſa fille, elle avoit conſenti ſans peine qu'elles fuſſent enſembles juſqu'au moment que l'une ou l'autre fût mariée, Madame de Maubon étant ſon amie intime. Telle étoit la ſituation des choſes quand elles rencontrérent Lindor: il eſt aiſé de concevoir par la différence de leurs ſentimens celle dont l'amour agit ſur leurs cœurs : Delphine charmé du cavalier ſentit un deſir ardent de lui plaire, de s'en faire aimer, & d'obliger ſon pere à le préferer au parent de ſa belle-mere : & comme elle s'étoit apperçû que ſes attraits avoient eu plus de pouvoir ſur ſon ame que ceux d'Emiliane, cette préference flatant ſa vanité, elle réſolut de ne rien épargner pour conſerver ſa conquête. Emiliane n'avoit pas été moins prompte à ſe laiſſer toucher du mérite de Lindor ; mais ſa vertu lui faiſant enviſager avec effroi toutes les paſſions qui pouvoient y être contraire, elle eut re-

recours à ſa raiſon pour vaincre celle qui vouloit en triompher ; & s'imaginant qu'un amour ſans eſpoir devoit s'éteindre auſſi facilement qu'il s'étoit allumé ; elle crut trouver ſon remede dans l'indifférence que Lindor avoit marqué pour elle & ſes empreſſement pour Delphine ; & ne doutant point qu'il ne l'aimât, elle ſe repréſenta l'amitié qui l'uniſſoit à Mademoiſelle de Maubon, l'indignité qu'il y auroit de vouloir lui ravir un cœur qui s'étoit d'abord déclaré en ſa faveur ; la honte d'aimer ſans être aimée, & le mépris qu'une pareille foibleſſe inſpireroit pour elle à ſon amie & à ſon amant. Mais que ces raiſons ont peu de force contre l'Amour ; ces réflexions qu'Emiliane ne faiſoit que pour s'animer à remporter la victoire ſur le ſien, ne ſervirent qu'à le fortifier ; la préférence que Lindor avoit donnée à ſon ami la fit rougir de dépit : l'idée d'aimer ſans eſpérance & de voir Delphine unie à lui par les plus tendres nœuds, lui fit verſer des larmes,

&

& de fecrets mouvemens de jaloufie s'étant élevés dans fon ame, elle connut avec la derniere douleur que le trait qui l'avoit frappé étoit de ceux dont la bleffure eft inguériffable.

Comme Delphine ne lui avoit rien communiqué de fes penfées, elle ne lui découvrit point les fiennes ; & ce ne fut qu'après s'être retirées dans leurs Appartemens, & pendant la nuit qu'elles fe livrérent l'une & l'autre au trouble de leurs cœurs. Mademoifelle de Maubon n'occupa fon efprit que d'objets agréables, & l'amour ne lui préfentant que joie, que plaifir, elle la paffa fans inquiétude : Emiliane au contraire, ne prévoyant que peines & que tourmens dans la fuite d'une paffion qu'elle ne pouvoit dompter, ne put goûter aucun repos ; & jugeant que le plus fûr pour elle étoit de fuir les occafions de voir Lindor, elle prit la réfolution de facrifier à fa vertu fon amitié pour Delphine, & de s'en féparer fi Lindor s'attachoit à elle vérita-

tablement, eſpérant que le tems, l'abſence, & peut-être même un autre objet le banniroient de ſon cœur, & feroient plus d'effet ſur ſa raiſon que toutes les réflexions qu'elle oppoſoit à ſon penchant.

Elle ne fut pas long-tems à mettre ce projet en exécution par la certitude de l'amour de Lindor pour Delphine, & de ſa tendreſſe pour lui. Si cette paſſion a tant de peine à ſe cacher entre deux amans également diſcrets & prudents, à plus forte raiſon ſe doit-elle rendre viſible quand ceux qui le reſſentent ne ſe laiſſent guider que par l'éclat du feu dont ils brûlent. Delphine étoit vive, coquette, & ſans ménagement, & Lindor amoureux avec excès; c'en étoit aſſez pour inſtruire une perſonne moins intéreſſée qu'Emiliane. L'heure où l'on peut viſiter les Dames ne ſe fit pas plûtôt entendre, que Lindor impatient de revoir Delphine, ſe rendit chez le Marquis de Maubon, qui le reçût avec mille témoignages d'amitiés; & l'ayant conduit à l'Ap-

l'Appartement de la Marquiſe le lui préſenta & l'y laiſſa. Emiliane & Delphine étoient avec elle; la premiere lui fit un acceüil civil mais ſérieux, & toûjours en garde ſur elle-même; elle parla peu & ſe contraignit ſi bien que perſonne ne put pénétrer ce qui ſe paſſoit aufond de ſon cœur. Pour Delphine donnant un libre cours à ſes ſentimens; elle ne prit aucun ſoin de cacher à Lindor la joie que lui inſpiroit ſa préſence. Ses yeux brillérent d'un nouveau feu en le voyant entrer, & la converſation étant tombée ſur l'avanture de la veille, elle l'attaqua par tant de termes obligeans & les accompagna de regards ſi tendres, qu'il lui fut impoſſible d'ignorer une partie de ſon bonheur; il en devint bientôt plus hardis: ſes yeux parlérent à leur tour, on leur répondit, & ſans ſe dire ouvertement qu'ils s'aimoient avec violence, ils ſe le firent ſi parfaitement entendre qu'ils ne ſe ſéparérent point ſans en être perſuadés ni ſans qu'Emiliane le fût encore plus qu'eux. Attentive à tous

tous leurs difcours,examinant leurs moindres actions, elle ne fut que trop convaincuë de l'intelligence de leurs cœurs ; & par malheur pour elle, ce qui devoit éteindre fon amour ne fit que le rallumer avec plus de force. Delphine dont elle connoiffoit le caractére, lui paroiffoit fi peu digne de l'attachement de Lindor, qu'en plaignant la deftinée de cet amant,elle ne pouvoit s'empêcher d'envier la félicité de Mademoifelle de Maubon, & de faire un douloureux parallele des douceurs qu'elle alloit goûter, avec les amertumes que lui préparoit une paffion dont elle fentoit qu'elle ne gueriroit jamais.

Cependant Delphine entraînée par la violence de fon tempérament, uniquement occupée de fon amour ; & ne pouvant le renfermer dans les bornes du filence, en fit enfin la confidence à la trop fenfible Emiliane, en la priant de l'aider de fes confeils dans le deffein qu'elle avoit formé de refufer le parent de fa belle-mere, & d'engager le

Marquis à lui donner Lindor pour époux. Ce fut alors que cette belle fille se trouva véritablement embarassée : l'amour vouloit qu'elle prit cette occasion pour condamner le choix de son amie, & qu'elle lui remontrât l'obéïssance qu'elle devoit à son pere ; mais comme elle sentoit que ses conseils partiroient bien moins du desir de la faire rentrer dans son devoir, que du secret intérêt qu'elle avoit à la détourner de son projet. La franchise & la candeur de son ame s'opposant à cette dissimulation, elle ne put s'y résoudre ; & triomphant d'elle-même en ce moment, elle prit le parti d'approuver son choix, & de la maintenir dans ses sentimens ; ne doutant point que le Marquis de Maubon voyant sa répugnance pour le parti qu'il lui destinoit, ne devînt favorable à Lindor y étant même engagé par la reconnoissance du service qui leur avoit rendu ; mais ne voulant pas aussi qu'une trop aveugle complaisance la mit en droit

droit d'agir contre ce qu'elle devoit à ſa gloire, elle la conjura d'en avoir ſoin, en ne ſe laiſſant pas guider à ſa paſſion de façon qu'elle la portât à ſe rebeller contre la volonté de ſon pere, en cas qu'il y fût contraire.

Delphine plus charmée de ce qu'elle diſoit en faveur de Lindor, que de la ſageſſe de ſes avis, lui répondit aſſez ſéchement, qu'elle n'avoit pas beſoin de leçons pour ſçavoir ſe conduire, & qu'elle ne deſiroit d'elle qu'une ouverture ſur les meſures qu'elle ſeroit obligée de prendre auprès de ſa belle-mere & du Marquis, pour les faire conſentir à ce qu'elle ſouhaitoit. Emiliane qui n'avoit que trop pris ſur elle, en parlant comme elle avoit fait, piquée de la maniere dont elle prenoit ſes conſeils, lui répondit froidement, qu'elle n'avoit rien à lui dire là deſſus qu'elle ignoroit comme elle ce qu'il faloit faire en pareille occaſion, ne s'y étant pas trouvée; & ſe flatant de n'y jamais être; & changeant

de difcours, la contraignit à finir un entretien qu'elle ne pouvoit plus foûtenir; & dès le jour fuivant, refolut de s'éloigner d'elle & de Lindor. Elle pria fa tante de permettre qu'elle retournât chez elle, fous prétexte qu'elle s'appercevoit que fon humeur & fa compagnie n'avoient plus les mêmes agrémens pour Delphine; & que de plus il étoit tems qu'elle vécût avec elle puifqu'elle lui fervoit de mere, & que la bienféance demandoit qu'elle ne la quittât plus; ajoûtant que pour n'avoir rien à démêler avec Mademoifelle de Maubon, elle la conjuroit de ne point découvrir que cela fût venu d'elle; mais qu'il feignit que c'étoit fa volonté. Cette Dame qui étoit extrêmement âgée, & qui chériffoit Emiliane comme fi elle eût été fa fille, enchantée de fa réfolution, l'affûra qu'elle s'y prendroit de maniere à ne lui rien attirer de defagréable, & qu'elle n'auroit pas de plus grande fatisfaction que celle de paffer le ref-

refte de fes jours avec elle.

Tandis que la belle & fage Emiliane prenoit toutes les précautions qu'elle croyoit néceffaires pour arrêter les projets de fa tendreffe, Delphine fe livroit à toute l'impétuofité de la fienne. Lindor en devint inféparable, & fçut fi bien ménager les momens, qu'avant qu'Emiliane retournât chez fa tante, ils la rendirent témoins l'une & l'autre de la déclaration de leur ardeur mutuelle, & des fermens réiterés qu'ils fe firent de s'aimer jufqu'à la mort. Cette belle fille à qui leurs tendres entretiens étoient autant de coups de poignard, fe vit enfin délivrée de ce cruel tourment, huit jours après l'aveu de leur flâme, Madame de Maubon ayant eu beaucoup de peine à s'en féparer: Cependant comme elle n'avoit nul droit de la retenir, & que les raifons dont fon amie fe fervoit pour le retirer étoient trop juftes pour les defapprouver, elle y confentit, efpérant qu'étant dans la même ville,

 elle

elle ne l'en verroit pas moins. Delphine fut ſurpriſe de ce départ ſans y être ſenſible ; Lindor l'occupoit trop alors pour rien regretter ; & ſon inconſtance naturelle la portant toute entiere vers ce dernier objet, elle ne ſentit aucun chagrin de cette ſéparation ; au contraire elle en eut une ſecrette joie, jugeant bien qu'une confidente du mérite & de la beauté d'Emiliane ne pouvoit être que dangereuſe pour elle. Prévenuë de cette penſée, elle la vit partir ſans en être touchée ; quoique les larmes qu'elle ne put s'empêcher de répandre en l'embraſſant, euſſent dû l'attendrir : pour Lindor, il ne s'apperçut ſeulement pas de ſa retraite ; & comme il n'avoit d'attention qu'à l'objet de ſon amour, il ne reçut la nouvelle avec une indifférence extrême. Emiliane fut à peine quelques jours chez ſa tante, qu'une profonde mélancolie s'empara de ſon ame : la contrainte qu'elle s'impoſoit pour ne pas voir Lindor, évitant avec ſoin de le ren-

rencontrer, intéreſſa bientôt ſa ſanté, & redoutant de ne pouvoir cacher long-tems la cauſe de ſa triſteſſe, ou d'en laiſſer échaper quelques marques tant qu'elle ſeroit dans la même ville, elle engagea ſa tante à ſe retirer à la campagne. Elle avoit une terre ſuperbe à vingt lieües de Tarbe, & feignant que le changement d'air la rétabliroit, elle la conjura de l'y mener ou de permettre qu'elle y fut ſans elle.

Madame d'Oranne, c'étoit le nom de cette Dame, lui repréſenta vainement que ſon Château étoit un ſéjour qui ne convenoit pas à ſon âge; qu'au lieu de vouloir l'enſevelir dans un déſert, ſon deſſein étoit de la mener à Toulouſe, & de faire enſorte de lui choiſir un époux digne d'elle. Mais bien loin de ſe rendre à ſes raiſons, elle lui déclara qu'elle avoit réſolu de ne ſe jamais marier; & que puiſqu'elle étoit aſſez heureuſe pour joüir d'une fortune qui la mettoit hors d'état d'avoir beſoin de celle d'un autre, elle vouloit con-

ſerver ſa liberté juſqu'au dernier moment de ſa vie ; que l'air de Toulouſe ne lui ſeroit pas plus favorable que celui de Tarbe, & qu'elle étoit perſuadée qu'elle ſe rétabliroit à Oranne.

Madame d'Oranne qui ne lui pouvoit rien réfuſer, ſe laiſſa gagner, & partit avec elle & toute ſa maiſon dans l'intention de n'être que trois ou quatre mois à ſa terre, & de la ramener dans des ſentimens différens. Son depart fut une augmentation de joie pour Delphine ; quoiqu'elle ne fût plus chez elle, elle ne laiſſoit pas de craindre ſa préſence ; & que par ſes avis, Madame d'Oranne ne détournât le Marquis de Maubon de conſentir à ſon hymen avec Lindor. Charmée de n'avoir plus à redouter la ſageſſe de ſes conſeils, elle fit ſi fort éclater ſes ſentimens, que la Marquiſe s'en apperçut ; & comme il étoit de ſon intérêt que les biens de ſon époux paſſaſſent dans ſa famille, elle l'avertit de l'intelligence qu'elle ſoupçonnoit entre

entre Lindor & sa fille, & le pressa de conclure son hymen avec son neveu.

Le Marquis allarmé de cette nouvelle, ne balança pas à congédier Lindor; mais comme il le connoissoit pour homme de condition, & qu'il n'avoit pas dessein de se brouiller avec lui, il voulut se conduire sagement dans une affaire aussi délicate en parlant à sa fille avant que d'en venir à des extrémités qui sont toûjours facheuses entre gens d'honneur. Pour cet effet, ayant pris Delphine en particulier, il lui dit que les fréquentes visites de Lindor commençoient à lui déplaire, qu'il étoit fort aise qu'il fût de ses amis; mais que ne pouvant rien prétendre de plus, il étoit de sa prudence d'arrêter des assiduités qui pouvoient faire tort à sa réputation, sur-tout auprès de celui qui devoit être son époux; que pour lui étant persuadé de sa vertu, il ne doutoit point qu'elle n'obéït à l'ordre qu'il lui donnoit de faire dire à Lindor qu'el-

elle n'y étoit pas lorſqu'il viendroit pour la voir, & de ne lui montrer que de la froideur dans les compagnies où le hazard les feroit rencontrer. Il a de l'eſprit continua-t-il, & vous n'aurez pas tenu huit ou dix jours cette conduite, qu'il comprendra facilement de quoi il eſt queſtion : quelques affaires que j'ai à régler pour vos intérêts ſur le bien de feu votre mere m'obligent à retarder votre hymen avec le neveu de la Marquiſe ; mais le terme ne ſera pas long, puiſque vous devez vous préparer à le voir votre époux dans quinze jours au plus tard.

Mademoiſelle de Maubon qui ne s'attendoit nullement à ce diſcours, en fut auſſi touchée que ſurpriſe ; mais comme la timidité n'étoit pas ſon défaut, & que les obſtacles ne faiſoient qu'irriter ſes deſirs, elle prit ſon parti ſur le champ, & répondit froidement au Marquis, qu'elle ſçavoit trop à quoi la reconnoiſſance l'engageoit envers Lindor pour le traiter comme

me il le ſouhaitoit : que ſes viſites ou ſon abſence ne décidoient rien ſur ſon hymen avec le parent de ſa belle-mere, puiſqu'elle ne pouvoit plus lui cacher qu'elle choiſiroit plûtôt la mort que d'être ſa femme, qu'il étoit le maître de défendre ſa maiſon à Lindor, mais qu'elle n'épouſeroit jamais celui qu'il lui deſtinoit.

Le Marquis étoit violent, la hardieſſe de ſa fille le mit en fureur, & reſolut de la faire rentrer dans ſon devoir : il la menaça de la mettre dans un Couvent pour le reſte de ſes jours ; il la quitta dans le deſſein de parler à Lindor, mais Delphine le prévint ; & comme ils étoient convenus d'inſtruire le Marquis de leur tendreſſe mutuelle par un ami de Lindor qui devoit lui demander ſa fille, elle lui écrivit dans le moment ce qui venoit de ſe paſſer, pour qu'il prît de nouvelles meſures. Lindor étoit trop amoureux pour apprendre ſans douleur que Maubon n'approuveroit pas ſa recherche : ce-

pendant eſpérant qu'il ſe laiſſeroit vaincre en voyant l'excès de ſon amour, il ſe réſolut de le lui déclarer lui-même, & de tout employer pour l'emporter ſur ſon rival. Dans ce deſſein il ſortit de chez lui, & ſe rendit à la maiſon du Marquis au moment qu'il ſe préparoit à l'aller trouver. Maubon le reçût avec politeſſe, mais froidement; & l'ayant conduit dans ſon cabinet: Lindor lui dit-il, votre amitié me fait honneur, & je vous proteſte que je n'aurois pas de plus grande ſatisfaction que celle de vous être utile; mais la gloire de ma fille m'oblige à vous prier de ceſſer pour quelques tems vos aſſiduités. Vous êtes aimable, un Cavalier fait comme vous inſpire facilement de la jalouſie à un époux: celui que je deſtine à Delphine pourroit s'allarmer de vos viſites, & je ſerois fâché que vous euſſiez enſembles des démêlés fâcheux: pour prévenir ce malheur, accordez-moi de ne plus venir ici qu'ils ne ſoient mariés: cette complaiſance ne vous doit

doit rien coûter, puiſqu'ayant toûjours évité de vous engager, vous n'avez ſans doute aucun intérêt à me refuſer, & que dans l'idée où l'on eſt, que vous ne cherchez qu'à vous amuſer, vous feriez tort à la réputation de ma fille, ſans qu'ils vous en revint aucun fruit.

J'ai bien changé de ſentimens, lui répondit Lindor, depuis que j'ai vû la charmante Delphine, je l'adore, Monſieur, & c'eſt à genoux que je vous la demande : je n'ignore point que vous la deſtinez au neveu de Madame de Maubon ; mais je ſçai que vous ne l'avez pas encore promiſe. Si ma fortune n'eſt pas auſſi brillante que la vôtre, elle n'eſt pas aſſez médiocre auſſi, pour que ma naiſſance ne vous faſſe pas pancher en ma faveur, puiſque le neveu de la Marquiſe eſt encore moins riche que moi. Cependant, Monſieur, continua-t il, en ſe jettant à ſes pieds, ce n'eſt point par de ſi foibles raiſons que je prétends vous toucher, c'eſt par mon a-
mour

mour seul pour Delphine, vous mettrez le comble à ma félicité, en l'accordant à l'ardeur de ma flâme, & vous me donnerez la mort en me la refusant.

Le Marquis de Maubon jugeant à ce discours passionné que Lindor n'aimoit pas seul, & qu'il falloit que le cœur de Delphine fut d'accord avec le sien, fut d'abord embarrassé sur ce qu'il devoit répondre pour ne pas jetter le désespoir dans l'ame de cet Amant, & cependant s'en défaire honnêtement : son incertitude lui faisant garder un moment le silence, Lindor en profita pour le presser par tout ce qu'il crut capable de l'attendrir ; ce qui donnant le tems de la réflexion au Marquis, il prit le parti de dissimuler, & le faisant relever en l'embrassant, il lui dit, que s'il avoit imaginé qu'il dût aimer sa fille, il ne se seroit engagé avec personne ; qu'il étoit vrai qu'il n'avoit donné aucune parole au neveu de sa Femme ; mais qu'il avoit promis à cette Dame,

Dame, que Delphine n'auroit point d'autre époux. Qu'il alloit travailler à lui faire entendre raiſon, qu'il mettroit tout en uſage pour ſe dégager de ſa promeſſe; que tout ce qu'il exigeoit de lui pendant ce tems étoit de rendre ſes viſites plus rares; que ce ménagement avanceroit ſon bonheur, puiſque la poſſeſſion de Delphine en étoit un pour lui, & qu'il le prioit de ſe repoſer des moyens néceſſaires pour y réuſſir, ſur ſes ſoins & le deſir qu'il ſe ſentoit de le rendre heureux. L'amoureux Lindor tranſporté de joie à ces paroles, lui rendit mille graces, & l'aſſûra qu'il ſe conduiroit de maniere qu'il ſeroit content de lui. Le Marquis lui réïtera ſes proteſtations d'amitié; & s'étant ſéparés très-ſatisfaits l'un de l'autre, du moins en apparence, l'Amant de Delphine ſe retira chez lui; & rempli d'eſpérance, lui écrivit l'entretient qu'il venoit d'avoir avec ſon Pere: elle reçut ſa lettre; & comme elle rêvoit à ce qui pou-

pouvoit avoir fait un ſi prompt changement dans l'eſprit de ſon pere, il entra dans ſon appartement; & d'un air capable d'intimider toute autre que ſa fille, lui commanda de n'en plus ſortir juſques à nouvel ordre, & défendit à ſes femmes d'y laiſſer entrer perſonne : s'en fut aſſez pour l'inſtruire, que Lindor avoit été trompé, & que le Marquis n'en avoit agi avec tant de douceur que pour les mieux déſunir : mais dequoi l'amour ne rend t-il pas capable une perſonne qui ne connoît de loix que celle de ſes paſſions; Delphine outrée que ſon pere ſe fut remarier pour la rendre la victime de l'ambition de ſa femme, & qu'il préférât ſes intérêts à la ſatisfaction d'une fille unique, ſecoüant entiérement le joug du devoir & de la bienſéance, & voulent mettre le Marquis en ſituation de ne pouvoir s'oppoſer à ſes deſirs ſans ſe deshonorer, réſolut de porter Lindor à l'enlever, s'imaginant qu'il n'y avoit pas d'expe-

pedient plus certain pour le contraindre à souscrire à leur hymen. Une de ses Femmes qu'elle avoit gagnée, & par les mains de laquelle passoient les lettres qu'ils s'écrivoient fut la seule confidente de ce hardi projet : mais comme il ne pouvoit s'exécuter sans en avoir fait la proposition à Lindor, & sans prendre avec lui les mesures nécessaires; cette femme aussi téméraire que sa Maîtresse, se chargea de l'avertir des véritables sentimens du Marquis, & de l'introduire la nuit dans l'appartement de Delphine, pour qu'ils pussent convenir de ce qu'ils avoient à faire.

En effet, comme Monsieur de Maubon, ne croyoit pas leur intrigue assez formée pour se défier de ses domestiques, & que les femmes qui étoient près d'elle, avoient une pleine autorité dans sa maison par leur ancienneté, il ne fut pas difficile à celle-ci, de réussir dans son dessein; elle fut trouver Lindor au même instant, & sans

ſans lui communiquer l'idée de ſa Maîtreſſe, lui dit ſeulement que le Marquis lui avoit donné ſon appartement pour priſon; qu'elle étoit dans un deſeſpoir inconcevable; & qu'ayant à lui parler, elle s'étoit déterminée à le faire entrer chez elle cette nuit. Lindor vivement piqué de la diſſimulation de Maubon, & qui comptoit les momens qu'il paſſoit ſans voir l'objet de ſa flâme, comme autant d'années retranchées ſur celles qu'il devoit vivre, accepta le rendez-vous ſans balancer.

Je n'ennuyerai point le Lecteur du détail des précautions qu'ils prirent pour prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver; il ſuffit de ſçavoir, que la confidente ſe conduiſit de façon, que Lindor fut introduit ſans danger dans le milieu de la nuit aux pieds de Delphine. Ce ne furent d'abord que plaintes, que pleurs, & que murmures, contre le pouvoir paternel, auſquels on ajoûta mille ſermens d'une éternelle fidélité;

mais

mais tout cela ne ſatisfaiſant que foiblement le cœur de Mademoiſelle de Maudon. Après avoir mis ſon trop crédule Amant dans la ſituation de n'écouter que l'ardeur de ſon amour : Mon cher Lindor, lui dit elle, vous ne devez plus eſpérer que mon pere conſente à notre hymen, ni douter que je ne meure de douleur, ſi je ne ſuis unie à vous pour jamais : Evitons donc un deſtin ſi funeſte : fuyons, faiſons nous-mêmes notre félicité, c'eſt l'unique voie qui nous ſoit ouverte pour forcer le Marquis à ce que nous voulons. L'honneur & la gloire le contraindront à nous être moins ſévére, & je ſoûtiendrai ſi parfaitement cette démarche par ma conſtance & ma tendreſſe, qu'il faudra qu'il me plonge un poignard dans le cœur avant qu'il puiſſe m'obliger à vous abandonner.

Quoique Lindor fût exceſſivement amoureux, il ne laiſſa pas d'être étonné de cette propoſition : les ſuites d'un pareil deſſein vinrent

rent en foule s'offrir à sa pensée: la punition du rapt accompagné de ses funestes ornemens, l'effraya, cependant n'osant lui découvrir ses craintes: S'il ne s'agissoit que de la gloire du Marquis, lui dit-il, ma chere Delphine, je n'hésiterois pas à profiter du moyen que votre tendresse me donne pour être heureux; mais la vôtre m'est chere: & lorsque j'envisage que votre pere pourra me poursuivre comme un ravisseur, & que les loix favorables à sa fureur, rompant malgré nos efforts les nœuds que nous aurons formés, peuvent en me condamnant à la mort vous couvrir d'un opprobre éternel: J'avoüe qu'intimidé par cette image, je balance à suivre les conseils de mon amour; & que je souhaiterois trouver d'autres moyens pour le satisfaire. Delphine qui se figuroit qu'un Amant ne pouvoit refuser un semblable expédient sans manquer de courage ou d'amour, emportée par sa passion, lui fit les plus sensibles re-

reproches ; l'accusa d'indifférence & d'infidélité, & mêlant un torrent de larmes à ses paroles outrageantes, le mit si fort hors de lui-même, qu'il se jetta à ses genoux, lui demanda mille fois pardon d'avoir voulu faire triompher la raison, & l'assûra qu'il étoit prêt à tout hazarder pour lui prouver la grandeur de sa flâme. L'imprudente Delphine qui l'aimoit alors, & qui croyoit l'aimer toûjours, adoucie par ses tendres protestations, lui jura de nouveau de ne le jamais abandonner ; & lorsqu'ils eurent signé leur paix de tout ce que l'amour inspire à des cœurs passionnés, ils conclurent que Lindor passeroit les deux jours suivans à se munir de chevaux & d'argent ; qu'il s'assûreroit d'une retraite, & que la nuit du troisiéme jour, il se rendroit à la porte de derriére du jardin, qui donnoit dans une ruë détournée ; que Delphine l'y attendroit, & se livreroit à sa conduite ; & pour lui marquer une partie de ce qu'elle

vouloit faire pour lui, elle lui remit une Caſſette remplie d'une aſſez groſſe ſomme qu'elle avoit amaſſée ſur ſes menus plaiſirs ; & de toutes les pierreries de feu ſa mere, dont le Marquis lui avoit fait préſent.

Leurs meſures priſes de la ſorte, ils ſe ſéparérent plus enchantés que jamais l'un de l'autre. Comme Lindor avoit un ami de cœur qui étoit de Bordeaux, poſſeſſeur de pluſieurs belles Terres aux environs de cette Ville, qui étoit venu à Tarbe pour quelques affaires, il jetta les yeux ſur lui, pour avoir un azile certain ; & dès le point du jour l'étant aller trouver, il lui confia ſon ſecret, en le conjurant de donner retraite dans un de ſes Châteaux. Le Baron de Pezac, ainſi ſe nommoit cet ami, lui accorda ſur le champ ſa demande, pour qu'il ne crut pas que les raiſons dont il avoit deſſein de ſe ſervir pour le détourner de ſon projet, vinſſent de la crainte de l'obliger ; mais enſuite il n'epargna

gna rien pour le faire changer de résolution, & lui montrer les risques qu'il alloit courir. Qui peut vous assûrer, lui dit-il, que votre Maîtresse vous sera toûjours fidelle, & qu'elle ne cherche dans quelques tems à se remettre bien avec son pere, en vous sacrifiant à sa vengeance. Je ne puis vous déguiser ma pensée, mon cher Lindor, continua-t-il, une fille capable de proposer elle-même son enlevement, me donne une idée bien desavantageuse de sa vertu, & tout l'amour qu'elle m'auroit inspiré, ne tiendroit pas contre un pareil déréglement.

Si Lindor n'avoit pas eu besoin du Baron, il n'auroit pas souffert sans impatience un discours si franc; & toute l'amitié qu'il avoit pour lui, ne l'auroit peut-être pas empêché de prendre le parti de Delphine avec aigreur: il se retint cependant, & se contenta de lui peindre son caractére avec des couleurs apprêtées par l'amour, & la prévention, & de chercher à lui

persuader, que ce qu'il croyoit un manque de sagesse, étoit une preuve essentielle de sa tendresse pour lui, & de la confiance qu'elle avoit en sa probité. Le Baron le trouvant trop prévenu pour le gagner, ne voulut pas pousser ses remontrances plus loin, & ne songeant plus qu'à lui donner tous les secours, dont il pouvoit avoir besoin, l'obligea de prendre avec lui un de ses domestiques, dont la fidélité lui étoit connuë, afin qui lui servît de guide, & le rendit maître du Château, qu'il lui destinoit pour azile.

Lindor y consentit, & l'employa le même jour pour avoir des chevaux sous le nom du Baron: tout lui réussit comme il le desiroit. Il mit ordre à ses affaires, joignit une grosse somme d'argent à celle de Delphine; & lorsque tout fut en état, l'en ayant fait avertir par sa confidente, ils attendirent le moment de leur rendez-vous avec uue égale impatience. Il arriva enfin; Lindor & le Valet

let de chambre du Baron de Pezac, ſe rendirent à la porte du jardin. Delphine leur ouvrit, elle embraſſa ſa confidente qu'elle recompenſa magnifiquement, & ſur laquelle elle ſe repoſoit pour faire ignorer ſon départ pendant quelques jours, afin de mettre en déroute ceux qu'on pourroit faire marcher ſur ſes traces; & ſe lançant dans les bras de Lindor, ils ſortirent de Tarbe. A quelques diſtance de la Ville, ils s'arrêtérent dans un Bois où Delphine ſe vêtit d'un habit d'homme, dont Lindor s'étoit muni à ce deſſein; après quoi remontant en croupe derriére lui, ils marchérent nuit & jour, & gagnérent enfin Bordeaux ſans accident, par la ruſe de la femme de chambre, qui feignant que ſa Maîtreſſe étoit indiſpoſée, & ne vouloit pas qu'on entrât dans ſon appartement, paſſa ſix jours à recevoir dans l'antichambre, tout ce qu'on apportoit pour elle: tantôt le refuſant ſous prétexte qu'elle n'en vouloit point,

& tantôt ordonnant ce qu'elle di-
soit lui être nécessaire pour sa santé ;
& jugeant à peu près de la mar-
che des Amans, & qu'elle pou-
voit songer à sa propre sûreté, el-
le sortit de la maison la nuit du
sixiéme jour, & se mit à l'abri du
courroux du Marquis de Maubon,
en se cachant avec un soin extrê-
me ; ce qui donna tout le tems à
Lindor & Delphine, d'arriver au
Château de Pezac, où le Valet
de chambre, les installa par l'ordre
de son Maître, comme deux de
ses meilleurs amis : ensorte que
le Concierge & les autres gens du
Château, n'eurent aucune con-
noissance du déguisement de Del-
phine, d'autant plus qu'elle prit
grand soin de paroître ce qu'elle
n'étoit pas, en n'occupant qu'un
même appartement avec Lin-
dor.

Cependant le Marquis de Mau-
bon, croyant avoir assez mortifié
sa fille, surpris de n'entendre point
parler d'elle, s'étant informé de ce
qu'elle faisoit, & sçachant qu'elle
étoit

étoit malade depuis six jours, voulut la voir; mais quelle fut sa surprise, & celle de toute la maison, de ne trouver dans l'appartement ni la Femme de chambre, ni la Maîtresse, qu'on croyoit être assez indisposée pour garder le lit. On chercha par tout; on se demanda les uns aux autres, si on ne les avoit point vû sortir; & personne ne pouvant en donner des nouvelles, & le Marquis ne voïant point la Cassette, dont il lui avoit fait présent, il commença à se douter de la vérité: pour en être plus certain, il envoya chez Lindor; & ses soupçons se confirmant en apprenant qu'il étoit parti de Tarbe depuis sept jours, & qu'on ignoroit en quels lieux il étoit allé, il monta dans un tel dégré de fureur, qu'il eût poignardé Delphine de propre main, s'il l'eut eu en son pouvoir. La Marquise de Maubon partageant sa colere, prit grand soin de l'irriter encore, bien moins pour les intérêts de son neveu que pour les siens propres.

Elle étoit grosse, & se flatant que cette avanture seroit avantageuse à l'enfant, qu'elle mettroit au jour, elle n'épargna rien pour exagerer la faute de sa belle fille. Monsieur de Maubon fit d'abord toutes les poursuites nécessaires contre Lindor, du côté de la Justice, & le Parlement de Toulouse rigide observateur des loix, prit aussi tôt connoissance de l'affaire. Cependant comme le Marquis vouloit sa vengeance, & qu'il ne pouvoit perdre Lindor comme ravisseur, s'il n'avoit pas des preuves qu'il eût enlevé Delphine de force, il mit tout en usage pour découvrir sa retraite, afin d'employer encore la dissimulation, & l'engager par une feinte douceur, à déclarer qu'elle n'avoit point consenti à cet enlevement; & pour y mieux parvenir, il fit publier qu'il donneroit mille écus à quiconque pourroit l'informer de son azile.

Le Baron de Pezac qui sçavoit tous les mouvemens qu'il se donnoit,

noit, en inſtruiſit Lindor en le conjurant de quitter Delphine, & de ſortir des terres de France. Mais comme ils étoient encore dans les premiers tranſports du plaiſir d'être enſembles, ils ne s'allarmérent que foiblement de cet orage, & Lindor crut qu'il ſuffiſoit pour le détourner, de faire ſignifier à Monſieur de Maubon qu'il étoit prêt d'épouſer ſa fille dans toutes les formes. Ce qu'il fit, ſans pourtant donner aucun indice ſur ſa retraite; & le Marquis couroit riſque de perdre ſon procès par les vives ſollicitations des amis, que Lindor avoit à Toulouſe, qui proteſtoient qu'il ne s'étoit point porté à cette extrêmité ſans le conſentement, & même la volonté de Mademoiſelle de Maubon, ſi les mille écus promis n'euſſent pas tenté ſa confidente. Cette Femme à qui l'avidité du gain, fit naître des remords dont elle n'eut pas été capable ſans cet attrait, écrivit au Marquis par une voie inconnuë; que s'il vouloit lui ſigner ſon par-

don en bonne forme, & la gratifier de la somme dont il avoit fait la recompense de ceux qui lui diroient où étoit sa fille, elle l'instruiroit de la vérité de cette intrigue. Monsieur de Maubon ne balança point, il fit ce qu'elle exigeoit de lui; & cette perfide lui rendit un compte exact de tout ce qui s'étoit passé: mais comme son rapport chargeoit Delphine d'avoir excité son Amant à l'enlever, & que ce n'étoit pas ce qu'il vouloit, il tint la chose fort secrette, & se servit de cette femme pour avoir un commerce de lettre avec sa fille, par lesquels il l'assûroit de tout oublier; de ne lui point faire épouser le neveu de sa femme; de la mettre en possession du bien de sa mere, & de lui donner même une partie de ce qui lui devoit revenir du sien, à condition qu'elle abandonneroit Lindor, & qu'elle soutiendroit qu'il l'avoit séduite & enlevée contre son gré; & tandis qu'il employoit les plus tendres paroles pour la gagner, la

Fem-

Femme de chambre lui mandoit inceſſamment de prendre garde à ce qu'elle feroit, & que ſon Pere venoit d'avoir un fils de ſa femme, & qu'elle couroit riſque d'être deshéritée, ſi elle perſiſtoit en faveur de Lindor ; il n'en falloit pas tant pour reduire l'inconſtante Delphine enfermée dans un Château, dont la ſolitude commençoit à l'ennuyer. Elle ne voyoit déjà plus Lindor avec les mêmes yeux, & par une fatalité des plus étranges, ce qui ruïne ordinairement l'amour dans le cœur des hommes, augmenta celui de ce malheureux Amant, & détruiſit entiérement celui de ſon ingrate Maîtreſſe. Les premieres lettres de ſon pere l'ébranlérent, les dernieres la déterminérent ; & ſans être touchée du ſort funeſte que ſa perfidie alloit préparer à l'homme du monde qui l'aimoit avec le plus d'ardeur, elle ſe réſolut à le quitter avec autant de fermeté qu'elle en avoit eu à le ſuivre ; mais joignant la fourberie à l'ingratitude,

 el-

elle feignit d'être plus ſenſible que jamais à ſon amour ; & tandis qu'elle écrivoit à ſon pere, & qu'elle prenoit des meſures avec lui pour qu'on la vint arracher de ſes bras, & qu'on ſe ſaiſit de lui, elle l'accabloit des plus tendres careſſes.

L'infortuné Lindor s'endormant pour ainſi dire ſur la bonne foi de cette ame volage, reçut dans ce même tems pluſieurs avis du Baron de Pezac, de prendre garde à lui qu'il ſe tramoit quelque choſe de fâcheux, qu'il n'avoit pû le découvrir; mais qu'il couroit un bruit ſourd, que Mademoiſelle de Maubon étoit d'accord avec ſon pere. Non content de ces avertiſſemens auſquels il voyoit qu'il ne faiſoit nulle attention, il écrivit à ſon Valet de chambre d'examiner Delphine, qu'il la ſoupçonnoit de trahiſon, & qui lui recommandoit d'avoir ſoin de Lindor. Cet homme avoit de l'eſprit; il s'étoit apperçû déjà que Delphine recevoit des lettres qu'elle ne communiquoit point à l'ami de ſon Maître,

tre, & qu'elle écrivoit ſouvent; & ne jugeant pas à propos de négliger les ordres du Baron, & voulant lui prouver ſon zéle, il imagina d'aller lui-même à la Poſte attendre le Courrier, & de prendre les lettres adreſſées au Chevalier de Mira, c'étoit le nom que Delphine avoit pris en ſe déguiſant en homme, & de les porter à Lindor.

Ce projet fut exécuté avec ſuccès; il trouva une lettre pour le Chevalier, qu'on lui donna ſans difficulté, le connoiſſant pour être au Baron de Pezac; & s'étant rendu dans l'appartement de Lindor, pendant que Delphine ſe promenoit dans le parc, il le pria de paſſer dans un cabinet, & lui montrant d'abord l'ordre qu'il avoit réçû de ſon Maître, il lui demanda pardon de ce qu'il venoit de faire; mais que le Baron ſe repoſant ſur lui du ſoin de veiller à ſa ſûreté, il étoit de ſon devoir de ne rien oublier pour l'empêcher d'être ſurpris. Lindor étonné que Delphi-

ne envoyât & reçût des lettres ſans qui le ſçut, ſe troubla; & par un mouvement de curioſité dont il ne fut pas le maître, il prit le paquet qu'on lui adreſſoit, le décacheta, & fut dans la derniere ſurpriſe de voir l'écriture du Marquis de Maubon, dont le caractére lui étoit connu, & d'y lire ces paroles.

LETTRE.

JE ſuis charmé que vous reconnoiſſiez votre faute, & que le répentir que vous en avez ſoit ſincere, ſoyez aſſûrée que mon pardon ſera de même, & que le parti que vous prenez, étoit le ſeul qui pût vous rendre mon amitié; tenez-vous dont toûjours prête à partir, un Exempt & bon nombre d'Archers ſe trouveront dans l'endroit que vous m'avez indiqué; & plus loin mon équipage avec deux femmes de la Marquiſe pour vous recevoir. Vous me ferez un grand plaiſir

ſi

si vous pouvez être assûrée qu'on se sera saisi de Lindor, avant que vous partiez; il ne s'agit que de bien conduire la chose; & c'est ce qui dépend de vous. Adieu.

La foudre seroit tombée sur le malheureux Lindor qu'il en auroit été moins accablé que de ce coup imprévû : il crut que quelque enchantement fascinoit ses yeux; & ne pouvant s'en rapporter à lui-même, il fit lire la lettre à haute voix au Valet de chambre du Baron, qui ne put s'en acquiter sans frémir d'horreur. Fuïez, Monsieur, lui dit-il, ne perdez point de tems, le jour de l'entreprise n'est point marqué dans cet écrit, Delphine seule en est instruite, & peut-être est-ce dès aujourd'hui qu'on doit venir vous arrêter; Lindor n'entendit qu'à peine ces paroles, éperdu, saisi, rempli d'amour, de haine & d'indignation, il se fit une telle révolution dans son sang, qu'il tomba évanoüi dans les bras du Va-

Valet de chambre, qui cachant la lettre avec ſoin, s'empreſſa de le ſecourir. Il étoit dans cette occupation lorſque Delphine entra : cet homme ſe fit une contrainte extrême pour ne la pas accabler de reproches ; mais ne voulant rien découvrir ſans l'ordre de Lindor, il accepta ſon ſecours pour le rappeller à la vie la : perfide s'y employa avec autant d'ardeur que ſi elle ne l'avoit condamné à la perdre ſur une échafaut ; il reprit enfin ſes eſprits, & voyant ce fatal objet près de lui : Ingrate, ingrate, lui dit-il en la repouſſant, à quel deſſein voulez-vous que je vive, puiſqu'oubliant vos ſermens, votre honneur & le péril où je me ſuis jetté pour vous plaire, vous ne ſongez plus qu'à me livrer à ceux qui ne me pourſuivent que parce que je vous ai trop aimé ;

Ces mots la ſurprirent ; mais ſe remettant auſſi-tôt, & perdant toute retenuë : Je ne vois pas, lui répondit-elle froidement, de quoi vous pouvez m'accuſer ſans injuſtice ;

ftice ; je ne vous ai mis dans aucun danger ; fi votre violence ne vous eût pas porté à m'enlever , vous n'en auriez point couru , & j'aurois confervé cet honneur , que vous me reprochez fi témérairement d'avoir perdu. Mais Lindor , ajoûta-t-elle , je ne me fuis déjà que trop apperçûë de votre changement , vous cherchez à lui donner un prétexte , & vous croyez fans doute m'intimider par vos reproches : cependant vous devriez plûtôt vous empreffer à m'adoucir , puifque vous fçavez que c'eft malgré moi que vous m'avez arrachée du fein paternel , & que vous me retenez ici.

Jufte Ciel ! interompit Lindor, fût-il jamais un ame auffi perfide ? Cruelle , continua-t-il , je ne fuis que trop convaincu de mon malheur & de ce que je dois attendre de vous. Allez , achevez votre indigne entreprife ; mais ne vous flatez pas de me voir périr , je défendrai ma vie contre toutes vos attaques au péril de votre gloire

&

& de votre réputation, & j'aurai du moins la satisfaction de me venger, en vous rendant l'objet du mépris de toute la terre. Il la quitta en achevant ces mots, & se retira dans un autre appartement pour consulter avec le fidele Domestique du Baron sur ce qu'il devoit faire : cet homme lui conseilla de passer promptement en Espagne; mais ne voulant absolument pas s'éloigner de Toulouse de plus de vingt ou trente lieuës, pour être à portée de défendre son innocence, il ne put obtenir de lui, que de se déguiser de façon qu'il fût impossible de le reconnoître, & de fuïr sans balancer s'il ne voyoit point d'apparence à gagner son proces; & pour qu'il fût en lieu où le Baron son Maître lui pût donner de ses nouvelles, & les secours qui lui seroient necessaires, il lui remit une lettre pour un frere qu'il avoit, qui s'étoit retiré dans une petite Métairie à vingt lieuës de Toulouse, l'assurant qu'il y seroit entiérement ignoré, & servi avec la plus exac-

exacte fidelité. Lindor étoit dans une trop grande agitation pour s'opposer à rien ; il fit ce que cet homme voulut, monta à cheval, & sortit à l'instant du Château de Pezac.

Le Valet de chambre n'osa le suivre, dans la crainte que cela ne le fit recennoître ; mais ne jugeant pas à propos de rester avec Delphine, il prit la Poste & se rendit à Tarbe auprès du Baron. Jamais fuite ne se fit plus à point nommé. Ceux qui avoient ordre d'arrêter Lindor, & d'enlever Delphine, étoient déjà en marche pour Pezac, & leur épion déguise en porte-balle arriva au Château le soir du départ de Lindor.

Cependant Delphine qui ne laissoit pas d'être inquiéte de n'avoir point de nouvelles de son pere, & comment Lindor pouvoit avoir soupçonné ce qu'il se trâmoit contre lui, resta une partie du jour dans son appartement, à rêver à cet incident, sans s'informer de son Amant, le croïant dans le Château ; mais le soleil s'étant couché sans qu'elle

en-

entendit parler de Lindor ni du Valet de chambre, elle parcourut tous les appartemens ſans les trouver. Alors appellant le Concierge, elle lui demanda ce qu'ils étoient devenus : cet homme qui ne ſçavoit rien de leur deſſein, lui répondit qu'ils étoient ſans doute allé à la Chaſſe, ayant vû Lindor monter à cheval avec un fuſil. Dans le même temps on vint l'avertir qu'un Marchand de Bijoux demandoit s'il ne lui falloit rien de ſes raretés. Comme elle étoit inſtruite que ce feroit de cette ſorte qu'elle feroit avertie, elle le fit entrer ; en effet, il s'en fit connoître pour l'avant-coureur de ceux qu'elle attendoit, & lui apprit que le lendemain à pareille heure toute la Brigade feroit autour du Château, & l'équipage à la petite porte du parc.

Elle promit de s'y rendre avec Lindor, & le congédia pour ne point donner de ſoupçon. Comme elle n'avoit pas prévû ce qui lui étoit arrivé avec ce Cavalier, elle avoit compté l'engager à ſe prome-

ner

ner de ce côté, & sortir avec lui par cette porte où l'on devoit s'en saisir; mais ne le voyant point revenir du soir, de toute la nuit, & de la journée du lendemain, elle ne douta plus qu'il n'eût tout appris & qu'il ne se fut sauvé, d'autant plus que le Concierge reçut un Exprès du Valet de chambre du Baron qui lui avoit dépêché de sa premiere poste pour lui dire que le Chevalier de Mira ayant eû querelle avec son ami, il étoit parti pour Bordeaux, & que pour lui il ne connoissant point ce Chevalier, il se rendoit à Tarbe pour instruire son Maître de leur differend. Cette lettre que le Concierge montra au feint Chevalier de Mira le convainquit que ce n'étoit qu'une ruse pour cacher la fuite de Lindor: mais comme l'heure approchoit où l'on devoit la venir prendre, elle dit au Concierge qu'elle étoit fachée que son ami eut prit la chose si sérieusement, & qu'elle partiroit dès le soir pour l'aller joindre. En effet, elle se rendit à la porte du Parc,

Parc, y trouva l'Exempte & l'équipage de ſon pere avec les deux femmes de la Marquiſe qu'elle inſtruiſit de l'évaſion de Lindor. Elle ne fut pas plûtôt montée en Caroſſe que l'Exempt & ſa Compagnie entrérent dans le parc, montérent dans le Château dont ils ſe firent ouvrir les portes au grand étonnement du Concierge & des autres domeſtiques, qui n'oſérent réſiſter au nom du Roi, dont on ſe ſervit pour les faire obéïr.

Ils viſitérent par tout, & ne laiſſérent aucun endroit ſans l'avoir examiné, mais leur recherche étant vaine, ils ſe retirérent & prirent différentes routes, eſpérant trouver le fugitif: ce qui ne leur réuſſit pas davantage; Lindor ayant ſi bien pris ſes précaution qu'il ſe vit en ſûreté avant qu'ils euſſent ſeulement déliberé ſur le chemin qu'ils devoient ſuivre. Pour Delphine elle fit ſon voyage ſans accident & ſans remords, ſon cœur volage ne trouvant que du ſoulagement à s'être ſi bien débarraſſé d'une paſſion qui

qui n'étoit pas faite pour lui. Le Marquis de Maubon, qui n'avoit point d'autre deſſein que de perdre Lindor à quelque prix que ce fût, la reçut en pere miſericordieux, & s'empara ſi parfaitement de ſon eſprit par ſes belles promeſſes, qu'elle pourſuivit Lindor à toute outrance, l'accuſant de rapt, de violence & de ſéduction, en ſoûtenant hardiment qu'elle n'avoit jamais donné le plus foible conſentement à ſon enlévement : enſorte que malgré les ſollicitations des amis de Lindor, & les preuves qu'ils donnoient de ſon innocence, il fut condamné à perdre la tête : ce qui fut exécuté en effigie, n'ayant pû le trouver. Le Baron de Pezac, eut même de la peine à ſe tirer de cette affaire pour avoir donné les mains à l'enlévement, & retraite au raviſſeur ; mais il emploïa tant de reſſorts pour prouver que Lindor ne lui avoit emprunté ſon Château que pour y paſſer quelque jour avec un de ſes amis, & que ſon Valet de chambre n'avoit ja-

jamais connu Delphine que ſous le nom du Chevalier de Mira que malgré ce qu'elle pût dire, il fut renvoyé abſout.

Mais elle n'eut pas ſujet de s'applaudir long temps de cette indigne action : outre qu'elle fut généralement mépriſée de tout le monde, & que perſonne ne ſe préſenta pour ſuccéder à Lindor, ſon pere, dont la vengeance étoit ſatisfaite, qui la traita avec la derniere dureté & ne lui tint parole que ſur le mariage du neveu de ſa femme, dont il perdit entiérement l'idée. Outrée d'avoir été trompée dans ſon attente, elle reſolut de rompre ſon eſclavage en ſe mariant au premier qui voudroit d'elle, & d'attaquer ſon pere en Juſtice pour lui rendre compte du bien de ſa mere. Comme elle n'étoit pas en âge, elle ſe fit émanciper; & ſçachant qu'il y avoit un Cavalier à Tarbe qui ſe déchaînoit extrêmement contre ſon procedé avec Lindor, elle forma le deſſein de le faire changer de langage en lui donnant de l'amour : rien ne

ne lui étoit si facile, la nature ayant voilé les vices de son ame par tant de graces extérieures, qu'il n'étoit pas aisé de défendre son cœur contre les traits qu'elle vouloit lancer. Elle mit tout en usage pour voir le Cavalier que je nommerai Cliton; elle y parvint, & le trouvant à son gré, elle se servit de ses charmes séducteurs avec tant d'adresse, que de son ennemi qu'il étoit avant que de l'avoir vûë, il devint le plus passionné de tous les Amans; elle ne le laissa pas soupirer long-tems; & comme il étoit sans aucun bien, & qu'il espéroit que ce mariage feroit sa fortune, leurs mesures furent bientôt prises: le Marquis de Maubon en fut averti, & se laissa faire les sommations respectueuses, pour donner son consentement sans y répondre: ils passérent outre & se mariérent autentiquement. Cliton alors prenant connoissance des affaire de sa femme, fit rendre compte à Monsieur de Maubon, qui ne se fit pas beaucoup presser; le bien qui revenoit à Delphine de feu sa
 mere,

mere, étant trop médiocre pour le retenir. Ce commencement ne plut pas à Cliton, qui s'étoit flaté de quelque chose de plus considérable; son chagrin retomba sur Delphine, à laquelle il signifia que n'étant pas en état de soûtenir la dépense qu'elle faisoit, il falloit qu'elle resta chez elle & ne vit personne. Elle gémit, pleura & n'épargna ni larmes ni priéres pour obtenir un autre genre de vie; mais tout fut inutile, Cliton parla en maître & se fit obéïr. Ce fut alors qu'elle eut tout le temps de regretter Lindor; mais tandis qu'elle languissoit dans une triste solitude, & que son époux dissipoit le peu qu'elle lui avoit apporté, Lindor caché dans la maison rustique du Valet de chambre de son ami, aïant appris son sort, la confiscation de ses biens, & l'étrange conduite de Delphine, ne pouvant se résoudre à mourir sans vengeance, prit la résolution de se rendre incognito à Tarbe, de forcer Cliton à se battre avec lui, & de laisser la vie dans

dans ce combat, ou d'avoir la ſienne. L'honneur & la jalouſie le confirmant dans ce deſſein, il prit congé de ſon hôte; & comme il ne manquoit pas d'argent, le Baron de Pezac l'ayant toujours ſecouru en ami généreux, il ſe chargea de tout l'or qu'il put porter, afin d'être en état de fuïr, s'il étoit aſſez heureux pour donner la mort à ſon rival; & montant à cheval, dégu ſé en païſant, il ſe mit en chemin au milieu de la nuit; mais à deux lieuës de ſon azile il s'éleva un vent ſi terrible, mêlé de pluïe, de grêle & de tonnerre, que ne pouvant être maître de ſon cheval, il fut contraint d'en deſcendre & de marcher à pied en le tenant par la bride, n'étant guidé que par le feu des éclairs. A la clarté de leur lumiere ayant apperçû qu'il cottoïoit les murs d'un parc dont la porte étoit ouverte, il y entra, eſpérant trouver deq ioi s'y mettre à couvert; en effet, le deſſus de la porte étant fait en terraſſe, il y avança avec ſon cheval pour y attendre la fin de l'orage,

en tournant les yeux de tous côtés pour faire enſorte de voir où il étoit. Il apperçût de la lumiere dans un ſalon aſſez près de lui pour diſtinguer les voix de ceux qui s'y entretenoient. Pouſſé par un ſecret mouvement il attacha ſon cheval à la porte du parc, & ſe gliſſant doucement ſous les fenêtres de ce ſalon éclairé de pluſieurs bougies, il crut s'entendre nommer : ſurpris de cette avanture il prêta l'oreille avec attention & connut au ſon des voix que c'étoit deux femmes qui parloient, dont l'une continuant la converſation : Que tu m'affliges, ma chere Amarante, dit-elle, par la nouvelle que tu m'apprends ; que je plainds Lindor, que ſon malheur m'eſt ſenſible. Helas ! ajoûta-t-elle en ſoûpirant, je n'ai jamais ſi bien ſenti qu'en ce moment la force de ma tendreſſe pour lui.

Je vous avouë, Madame, dit alors cette Amarante, que je ne puis comprendre que Lindor vous ſoit encore cher, & que vous puiſſiez aimer avec tant de conſtance

un

un homme qui ne vous a jamais montré que de l'indifférence, & qui vous a préferé la plus volage de toutes les femmes; & je m'imagine que vous devriez au contraire vous applaudir de ce que le Ciel vous a vengée en lui faisant voir son injustice par le malheur que cet Amour vient de lui attirer. Mais, Amarante, reprit la premiere avec douceur, de quoi puis-je accuser Lindor? est-il coupable de m'avoir plû du premier instant que je l'ai vû, & d'une tendresse dont il n'a jamais eu nulle connoissance? Est-on le maître de son cœur? Est si j'avois eu quelque empire sur le mien, l'aurois je livré aux traits d'un Amour sans espérance? Lindor n'a point eu de choix à faire, Delphine triompha de sa liberté aussi promptement que je perdis la mienne: je n'ai donc rien à lui reprocher, & bien loin de m'en plaindre, je ne dois que déplorer son sort, qui l'a fait aimer un objet si peu digne de lui. Ma tendresse est si fort désintéressée que j'ai toujours souhaité qu'il fixât

l'humeur inconſtante de Mademoiſelle de Maubon, & que ſa fidéle ardeur lui fit goûter avec elle toutes les douceurs que la mienne lui eût préparés ſi j'euſſe eu le bonheur de lui plaire. Grand Dieu ! s'écria-t-elle comme par réflexion, quelle différence il s'eſt trouvée entre elle & moi ; de quoi n'aurois je pas été capable s'il m'eut aimé, puiſque l'aimant ſans eſpérance & ſans qu'il en eut le moindre ſoupçon, je me ſuis ſéqueſtrée dans cette terre pour ne ſonger qu'à lui, & que j'ai refuſé du vivant de Madame Doranne & depuis ſa mort tous les partis qui ſe ſont préſentés pour être fideles à ma tendreſſe.

Cette penſée la forçant de répandre des larmes, elle ceſſa de parler pour y donnerun libre cours, & Lindor dont l'étonnement ne ſe peut décrire, croïant connoître ſa voix, mettant le pied ſur un banc de pierres qui étoit au bas de la fenêtre, & ſe hauſſant pour voir dans le ſalon dont les rideaux étoient ouverts, apperçût une jeune perſon-

ſonne vêtuë de noir couchée négligemment ſur un lit de repos, & une femme plus âgée aſſiſe à ſes pieds ſur un tabouret; & reconnoiſſant Emiliane, il penſa faire éclater ſa ſurpriſe; mais frappé de ſon extraordinaire beauté dans ce lugubre ajuſtement, ſon admiration lui ſervit de prudence, & contemplant au travers du vitrage cet amas ſurprénant de graces & d'attraits auſquels il n'avoit jamais fait qu'une légere attention, il l'examina comme ſi c'eût été la ſeule fois qu'elle ſe fût offerte à ſes regards.

Cette beauté parfaite, ſon air touchant, les larmes qui couloient de ſes yeux & qui la rendoient encore plus charmante, jointes au diſcours qu'elle venoit de tenir, lui faiſant enviſager avec la plus étrange confuſion ſon aveuglement pour Delphine, il but à longs trais le poiſon que l'Amour prenoit plaiſir à verſer dans ſon cœur; mais cette nouvelle flâme lui prêtant les lumieres que l'autre lui avoit refuſées; l'eſtime & le reſpect s'emparérent

avec elle de toutes les facultés de ſon ame, & quoique brûlant du deſir de réparer ſon indifférence paſſée, il ne voulut point préſenter aux yeux de cette admirable fille un homme proſcrit, ſans bien & ſans honneur, & plus animé que jamais à recouvrer l'un & l'autre, pour en faire hommage à la ſage Emiliane. Il ſortit du parc auſſi doucement qu'il y étoit entré, l'orage étoit ceſſé, il remonta à cheval & gagna la Ferme de ce Château: comme le jour commençoit à paroître il y demanda le droit de l'hoſpitalité & de s'y repoſer un moment, le Fermier l'y reçut avec joïe, mit ſon cheval à l'écurie, & le conduiſit dans ſa chambre, où s'étant fait donner une plume & de l'encre, il écrivit ces mots à Madamoiſelle Doranne.

LETTRE.

LE hazard m'a fait part d'un ſecret qui me touche trop ſenſiblement, admirable Emiliane, pour

ne

vous en pas avertir ; j'ai ſçû que vous m'aimiez, & j'oſe vous apprendre que je vous adore : c'eſt le plus grand de mes malheurs que d'avoir ignoré ſi long-tems qu'il n'y avoit qu'Emiliane qui méritât l'eſtime & l'attachement d'un honnête homme ; je cours reparer ma faute, vanger mon offenſe, me faire rendre l'honneur & les biens, & je reviendrai vous demander ma grace, l'obtenir ou mourir à vos pieds.

LINDOR.

Il cacheta cette lettre ; & lorſqu'il crut pouvoir partir ſans riſque, il la donna au Fermier, en le récompenſant liberalement, & le pria de l'envoïer à Mademoiſelle Doranne, & continuant ſon chemin, il arriva à Tarbe ſans nul accident ; & ſans perdre un moment, il envoïa dire à Cliton par un inconnu, qu'un Gentilhomme l'attendoit dans la cour des Carmes hors des murailles de la Ville pour lui communiquer une affaire importante dont ſa fortune dépendoit. Le meſ-

ager s'acquitta parfaitement de sa commission; & Cliton s'imaginant que cela pouvoit regarder une succession qu'il avoit en vûë, s'y rendit à l'instant: il ne connoissoit point Lindor, mais ce Cavalier vénant à lui, & l'ayant salué: Cliton, lui dit-il, je me nomme Lindor; & comme en épousant la perfide Delphine, vous devez avoir épousé tous ses interêts, je viens vous demander raison de l'outrage que j'en ai reçuë, vous obliger à la faire dédire de sa fausse accusation sur son enlévement, ou vous arracher la vie; & mettant l'épée à la main en achevant ces paroles, il voulut le forcer d'en faire autant.

Mais Cliton ne jugeant pas que l'honneur de sa femme dût lui coûter si cher, & redoutant beaucoup plus l'épée de Lindor que le qu'en dira-t-on, lui fit signe de modérer son ardeur, & qu'il vouloit lui parler avant de se battre. Lindor confus d'avoir un tel ennemi en tête, s'arrêta, & le pressant de s'expliquer: Qu'est-il besoin, lui dit-il, qu'une

qu'une femme ſoit cauſe de notre perte? Je n'ignore point votre innocence, & je ſuis prêt à vous ſigner tout ce que vous voudrez ſur cet article. Lindor rougit d'indignation; mais profitant de ſa lâcheté, il remit ſon épée dans le fourreau; & faiſant entrer Cliton dans le cloître des Religieux, il lui fit faire un écrit, par lequel il déclaroit que ſa femme avoit ſeule excité Lindor à l'enlever; qu'elle lui avoit même donné de l'argent & ſes pierreries pour ſubvenir aux frais de cette fuite; qu'elle avoit vêcu comme ſa femme, & dans une parfaite intelligence avec lui tout le tems qu'ils avoient été cachés à Pezac; & que ce n'avoit été que par ennui, inconſtance & deſir de changer, qu'elle s'étoit unie avec ſon pere, pour le perdre, & ſigna; mais ce n'en étoit pas encore aſſez pour Lindor; & voyant que Cliton étoit aiſé à intimider, il exigea de lui de faire ſigner Delphine ou de ſe battre; il refuſa courageuſement le dernier, & conſentit à faire venir ſa femme,

& ſur le champ le même inconnu dont Lindor s'étoit ſervi pour Cliton, lui mena une chaiſe & la conduiſit aux Carmes, ſous prétexte que ſon époux la demandoit. Lindor ſe cacha, & Cliton ne vit pas plûtôt Delphine, que lui préſentant la plume & le papier, il lui dit d'y mettre ſon nom : elle fit quelque difficulté d'obéïr ſans avoir lû ce qu'il contenoit ; mais il lui commanda d'un ton ſi fort abſolu qu'elle ſigna ſans repliquer davantage. Lindor paru alors ; & ſe ſaiſiſſant de l'écrit, embraſſa Cliton, & regardant Delphine que la crainte & la ſurpriſe rendoient immobile : Je vous l'avois prédit, Madame, lui dit-il, que je vivrois pour vous couvrir de honte, & que le Ciel me vengeroit tôt ou tard. Elle voulut répondre, mais ſon époux craignant qu'elle n'irritât Lindor, & que malgré l'écrit il ne fit encore briller ſon épée à ſes yeux, la fit ſortir, & reprit avec elle le chemin de ſa maiſon. Lindor très-content de ſon expédition, partit pour Toulouſe, pro-

produisit son écrit, & donna de bonnes preuves de son innocence que son Arrêt fut déclaré nul, ses biens revendiqués, son honneur réhabilité, & Delphine condamnée aux frais & dépens du procès.

Cette affaire fit un bruit terrible; le Marquis de Maubon s'en saisit & mourut en deshéritant sa fille en faveur du fils qu'il avoit eû de sa seconde femme: ensorte qu'elle se vit réduite à la derniere extrêmité. Cliton n'ayant plus aucun espoir sur son bien, l'abandonna & fut chercher fortune dans des païs étrangers, & cacher sa honte. Pour Lindor, son amour pour Emiliane augmentant à chaque instant, il mit ordre à ses affaires le plus promptement qu'il lui fut possible, & partit aussi-tôt après pour Oranne. La charmante Emiliane que la renommée avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé, l'y reçut en personne, à qui sa lettre avoit été renduë: il se mit à ses pieds, lui demanda mille fois pardon de son aveuglement, en la conjurant de ratifier par un aveu

favorable à sa flâme ce qu'il avoit entendu. Cette belle fille avoit trop long-tems gardé le silence pour ne le pas rompre dans cette occasion : elle avoüa sa tendresse, mais avec tant de sagesse & de modestie, que Lindor connut parfaitement la différence qu'il devoit mettre entre elle & Delphine, il fut sur le point d'en expirer de joïe : & l'ayant conjuré d'achever sa félicité en s'unissant à lui pour jamais, elle y consentit, & l'on prépara tout pour rendre cette cérémonie aussi magnifique qu'elle étoit desirée.

Mais Lindor que le Ciel n'avoit pas destiné pour être heureux dans le monde, vit troubler sa joie par la seule chose qui pouvoit alors toucher son cœur. Emiliane que la lettre de Lindor avoit extrêmement surprise, avoit été si sensible à la nouvelle de son amour pour elle, que sa santé en avoit été altérée : cependant domptant son mal, elle avoit caché quelques accès de fiévre pour ne mêler aucune amertume aux plaisirs de Lindor. Cet amant

mant enchanté de ſa douceur, de ſon eſprit & des graces touchantes dont elle accompagnoit tout ce qu'elle faiſoit, étoit ſans ceſſe à ſes genoux, en regretant le tems qu'il avoit paſſé ſans l'aimer : elle y répondoit avec une modeſtie qui redoubloit ſon eſtime & ſon amour; mais enfin de ſi doux momens ſe changérent bientôt en larmes ; la fiévre qu'elle cherchoit à vaincre, ſe déclara ſi vivement qu'il ne lui fut plus poſſible de déguiſer ſon mal : Lindor au déſeſpoir fit venir les plus habiles Médecins, qui jugérent que le contraſte d'une longue douleur avec une joie trop prompte avoit fait une révolution dans ſon ſang, qui la mettoit en danger.

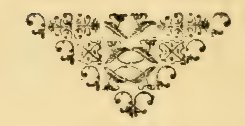
Ils travaillérent jour & nuit pour arrêter la fiévre; mais inutilement, & le ſeptiéme jour de ſa maladie, elle empira ſi conſidérablement, que ne doutant point de ſa mort, elle fit approcher Lindor qui fondoit en larmes au chevet de ſon lit; & lui prenant les mains : Mon cher

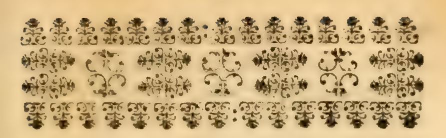
cher Lindor, lui dit-elle, le Ciel me châtie de vous avoir trop aimé, & m'ayant accordé la consolation de vous voir sensible à ma tendresse, il ne veut pas que j'en jouisse. Je me soûmets à sa volonté, faites-en de même; considerez par tout ce qu'il vous est arrivé, combien le monde est peu de chose, & le peu de fond que nous devons faire sur les félicités de la vie. Adieu, mon cher Lindor, il ne m'est pas défendu de vous dire que je vous aime, puisque j'allois vous le jurer sur l'autel de celui qui m'enleve à vos vœux. Elle l'embrassa en finissant ces mots; & comme elle vit que ses sanglots le suffoquoient & l'empêchoient d'articuler une seule parole de suite, elle pria qu'on l'emmenât dans un autre appartement, pour que sa présence ne troublât point les momens qu'elle vouloit employer à des choses plus sérieuses; ce qu'elle fit avec une raison & une piété édifiante, & le même soir elle rendit l'esprit

entre

entre les bras du malheureux Lindor, qu'on n'avoit pu contraindre à l'abandonner. Il s'en fallut peu que ſon dernier ſoûpir n'accompagnât celui d'Emiliane ; mais la Providence impénétrable dans ſes décrets, l'ayant frappé d'un principe de Religion, il calma ſes tranſports pour ſe conforner à ſes Arrêts. Il ordonna lui-même les funerailles de cette belle fille ; en rendit la pompe auſſi ſuperbe que triſte, & n'oublia rien de ce qui pouvoit prouver ſon eſtime & ſa douleur. Elle avoit fait ſon Teſtament dès le commencement de ſa maladie, & l'avoit nommé ſon Légataire univerſel ; mais détaché du monde, il fit exécuter ſe dernieres volontés dans les recompenſes qu'elle donnoit à ſes domeſtiques, & les autres lais qu'elle avoit ordonné, & remit le reſte à des parens très-éloignés, & qui ne s'attendoient pas à cette ſucceſſion. Enſuite dequoi il partit da'-ranne, & ſe rendit à la Grande Chartreuſe de Grenoble, dans laquel-

quelle il prit l'habit, & passa le reste de ses jours. Delphine par une Punition manifeste de la Providence, finit les siens dans la misére, la douleur & l'ignominie, sans ressource, & sans consolation. Heureux ceux à qui de tels exemples apprennent à dompter des passions que la vertu condamnent & que les loix punissent.





LA SAGE PRECAUTION.

LXXXIII. NOUVELLE.

ERgaſte & Cléante, étoient de la ville d'Antibe & de noble extraction : ils furent Compagnons d'étude au College, & vinrent enſemble à Paris faire leurs exercices ; ce qui les lia d'une ſi parfaite amitié, que le tems, les événemens & les viciſſitudes de la vie, ne purent la détruire. Ils avoient tous deux de l'eſprit de la valeur & beaucoup de ſageſſe. Ergaſte avoit le tempérament vif, actif, & l'ame tournée aux grandes entrepriſes : Cléante étoit moins

moins ardent & plus Philoſophe. Cette différence de caractére en mit auſſi dans leurs inclinations. L'un & l'autre étoient fils uniques ; mais cet avantage ne leur promettoit pas un deſtin plus brillant. leur peres n'ayant qu'une fortune médiocre , quoique ſuffiſante à la vérité pour vivre dans la Province. Ergaſte rempli d'une noble ambition, brûloit du deſir de ſortir de cette médiocrité en s'élevant dans les charges & les emplois, dont il ſe ſentoit capable ; & Cléante entiérement adonné à l'étude, content du bien qui devoit lui revénir, n'avoit point d'autre envie que de découvrir par le ſecours des Sciences ; les tréſors qui peuvent enrichir l'eſprit, & lui donner les connoiſſances qui mettent l'homme en état de s'élever au deſſus de lui même , & de ſe rapprocher pour ainſi dire du divin principe de ſon origine.

Le peu de rapport de ces ſentimens n'occaſionnoit cependant aucune diſpute entr'eux ; & comme

me la raiſon les éclairoit également ; qu'il ſçavoient que tous les hommes ne penſent pas de la même façon ; que la différence des inclination ne doit point être blamée, quand elle n'en apporte pas aux régles de l'honneur ; & que tous les chemins conduiſent à la gloire & à la vertu, lorſqu'elles ſont le but de nos deſirs, ils ſe communiquoient leurs idées ſans trouble, ſans altercation, & ſans la moindre contrariété.

Ainſi lorſqu'Ergaſte découvroit à Cléante, ce qu'il prétendoit faire pour parvenir à la plus haute fortune; qu'ils lui confioit ſes projets & les moyens dont il vouloit ſe ſervir, il l'écoutoit tranquillement ; lui donnoit de bons conſeils pour prévenir les difficultés qui pouvoient ſe rencontrer dans ſon deſſein, & ſouvent applaniſſoit celles qu'il ſe formoit lui-même & quand pour varier leurs entretiens, Cléante lui faiſoit un portrait fidéle des douceurs de la vie d'un Philoſophe; de celle qu'il eſpéroit mener

ner quand il auroit acquis une parfaite connoïſſance des vertus morales, des plaiſirs d'une ame exempte de paſſions, & qu'il lui faiſoit voir l'extrême deſir qu'il avoit de parcourir les Païs étrangers pour connoître par lui-même les différentes opinions des Peuples, des Princes & des Sçavans, afin d'en tirer ſes conſéquences. Ergaſte attentif à ſon diſcours, admiroit ſa ſageſſe, l'étenduë de ſon génie, & lui donnoit mille loüanges.

C'étoit de la ſorte qu'ils paſſoient les momens ou leurs exercices ne les occupoient pas, lorſqu'ils furent rappellés dans leur Province par la maladie de leurs peres, qui moururent preſque en même tems. Cette perte les ayant laiſſés les maîtres de leur ſort, ils ne ſongérent qu'à mettre en exécution les projets qu'ils avoient formés. Ergaſte toûjours rempli de l'idée de faire ſa fortune, fut le premier à quitter ſes foyers. Il prit congé de Cléante, l'embraſſa, le pria de lui par-

pardonner, s'il ne préféroit pas les douceurs de la vie contemplative au tumulte du monde, & lui promit de lui donner ſouvent de ſes nouvelles. Cléante, lui dit adieu, en l'aſſûrant qu'il ne trouvoit point étrange qu'il cherchât à s'agrandir : Vous n'êtes pas né, lui dit-il, pour être reſſerré dans les bornes d'une Province : Vous avez des qualités qu'il faut mettre au jour, le Ciel ne vous les a données que pour vous obliger d'en profiter ; & je ne doute nullement que vous ne parveniez à tout ce que vous deſirez, lorſque vous les aurez fait connoître : Allez donc mon cher Ergaſte, où la fortune vous attend, & comptez toûjours ſur le cœur du plus tendre de vos amis. S'étant ſéparés de la ſorte, Ergaſte vient à la Cour muni de lettres de recommandation du Gouverneur & de l'Intendant de ſa Province auprès des Miniſtres, qui dans pluſieurs converſations lui connurent un génie ſi ſupérieur pour les affaires ; la politique & les intérêts des

des Princes qu'ils ne tarderent pas à l'employer, il s'acquitta si dignement de ce dont il étoit chargé, qu'ils y prirent une confiance entiére, & lui remirent bientôt le soin des affaires les plus épineuses & les plus délicates, dans lesquelles il acquit une réputation aussi glorieuse qu'éclatante, & des richesses immenses. Quoiqu'il instruisit exactement Cléante du progrès de sa fortune & des honneurs dont il étoit comblé, il en parloit toûjours avec tant de modestie, que sans le bruit qui se répandit dans toute la Province, de son mérite & de son élevation, il n'en auroit sçû les particularites qu'imparfaitement. Il en eut une joie sincére, & l'en félicita en lui mandant qu'il partoit d'Antibe pour faire le Voyage d'Italie, & pousser encore plus loin sa curiosité s'il en trouvoit l'occasion.

En effet Cléante passa à Rome, & s'y rendit célébre par l'étenduë de son esprit, la profondeur de sa science & sa rara sagesse, il y fit

amitié avec quelques Sçavans du premier ordre, & parcourut avec eux la plûpart des Païs, qui renfermoient encore les restes des plus beaux Monumens de l'Antiquité, sur lesquels il fit des remarques qui lui attirérent l'admiration des Gens de Lettres, l'estime & la considération des Rois, & de tous les Souverains des endroits où ses recherches le conduisirent. Plusieurs d'entr'eux voulurent même se l'attacher; & pour le retenir dans leurs Etats, lui offrirent tout ce qu'ils crurent capable de l'y engager; mais comme il n'avoit pas entrepris ses Voyages dans le dessein de chercher des biens qu'il méprisoit, & qu'il n'avoit en vûë de profiter des connoissances qu'il avoit acquise, que pour en jouir en Philosophe dans le sein de sa patrie, il les refusa; & mille fois plus satisfait de les mériter que du vain honneur de les posseder, il revint dans la ville d'Antibe comblé de gloire par les loüanges que les Grands, les Sages du tems,

& les beaux esprits avoient données à ses discours, à ses écrits sublimes, & sur tout aux vertus de son ame. Sa science, les productions de sa plume en tout genre, & les différentes langues qu'il sçavoit, le firent nommer le second Petrarque; & sa sagesse, le Solon de sa patrie. Ce fut avec ces titres illustres qu'il y rentra après quinze ans d'absence, non sans avoir souvent écrit à son cher Ergaste, de qui la fortune avoit augmenté de façon, qu'il étoit peu de particulier aussi riche que lui.

Instruit du retour de Cléante, il se déroba à toutes ses occupations pour aller au devant de lui, & jouir le premier du plaisir de l'embrasser. Leur entrevûë fut tendre & remarquable par le contraste qui s'y faisoit voir entre la magnificence de l'un & la simplicité de l'autre. Ergaste superbe dans ses vêtemens, & son équipage; & Cléante sans faste, sans ornemens, & paroissant aussi content de son sort que son ami l'étoit

toit du ſien, offroit aux yeux déſintereſſés un ſpectacle dont il étoit difficile de ne pas tirer la morale. La pompe d'Ergaſte ſervit de triomphe à Cléante: toute la ville d'Antibe moins ſurpriſe de la brillante fortune que ſon mérite lui avoit acquis, que du peu de cas que ſon ami avoit fait de celle qu'on lui avoit offerte, s'empreſſa de marquer la joie qu'elle ſentoit de revoir cet illuſtre Citoyen par les honneurs qu'elle lui rendit. Ergaſte, de qui l'opulence n'avoit point changé le cœur, & qui mettoit bien moins ſa gloire dans ſes richeſſes que dans le bonheur d'avoir un tel ami, la ſeconda d'une maniere éclatante; mais Cléante s'étant enfin débarraſſé de la foule, pour ſe donner entiérement à lui, ils paſſérent pluſieurs jours à ſe rendre compte de ce qu'il leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. L'un & l'autre touchoient à leur quarantiéme année; & dans l'ouverture mutuelle qu'ils ſe firent de leurs plus ſecretes penſées; re-

connoiſſant avec plaiſir que l'amour n'avoit point troublé leurs repos, & que cette aveugle paſſion ne les empêcheroit point de laiſſer agir leur raiſon pour faire un choix digne d'eux; Ergaſte fit entendre à Cléante qu'il vouloit mettre des bornes à ſon ambition; & que puiſqu'il avoit eu le bonheur de parvenir au but de ſes deſirs du côté de la fortune, il croïoit la devoir partager avec une épouſe qui lui donnât des héritiers.

Cléante de ſon côté lui avoüa que la Philoſophie ne le rendoit pas aſſez ſauvage pour ne ſe pas donner une Compagne, & qu'ayant formé le deſſein de vendre le bien qu'il avoit dans la Ville, pour acheter une Terre & s'y retirer, il avoit réſolu d'en charmer la ſolitude par la ſociété d'une femme qui fit ſa félicité de ne plaire qu'à lui, comme il mettroit toute la ſienne à n'aimer qu'elle. Ergaſte enchanté de ce deſſein, lui promit de l'imiter, de prendre une Terre à côté, ou le plus près qu'il

qu'il pourroit de celle qu'il acheteroit, afin qu'ils puſſent ſe voir ſans ceſſe, & que leurs épouſes fuſſent unies de la même amitié qui les lioit enſemble. Un projet ſi ſage, ne pouvoit avoir qu'une heureuſe iſſuë: les belles qualités de l'un & de l'autre leur firent bientôt trouver des partis tels qu'ils ſouhaitoient, n'étant point de famille qui ne deſirât les faire entrer dans la leur.

Comme ils ne s'attachoient tous deux qu'à la vertu, Ergaſte ayant trop de bien pour en deſirer, & Cléante le mépriſant trop pour en chercher, ils ne furent pas longtems à faire choix de deux perſonnes capables de remplir l'idée qu'ils s'étoient faite d'un hymen ſans intérêt, & conduit par la raiſon. Cléante trouva dans ſa propre Ville une Compagne telle qui la lui falloit, & qui pour ſurcroit de bonheur avoit en dot une Terre à quelques mille d'Antibe, dont le revenu pouvoit être paſſable, en la faiſant valoir par ſoi-même : con-

condition qui la rendit encore plus agréable à notre Philosophe dans l'intention qu'il avoit de s'y retirer.

Ergaste de son côté épousa une Demoiselle de Marseille, qui joignoit aux charmes de la beauté, ceux de l'esprit & la plus haute sagesse. Il la fit venir à Antibe, & voulant qu'elle vêcût avec Eudoxe femme de Cléante, comme il vivoit avec lui, il la laissa à sa Terre pendant le tems qu'il revint à Paris, arranger ses affaires qu'il termina très-promptement pour se mettre en état de jouir d'un repos, après lequel il soûpiroit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il n'en avoit jamais goûté les douceurs.

Les deux Dames n'eurent pas de peine à se conformer aux desirs de leurs époux : elles s'aimérent aussi-tôt qu'elles se connûrent, & le riche Ergaste eut le plaisir à son retour, de les trouver dans une étroite liaison de cœur. Comme la terre de Cléante relevoit d'une autre très-considérable, & dont

se

ſe Château étoit ſuperbe, & les jardins magnifiques par leur ſituation de laquelle on découvroit la mer; il en fit l'achat, & s'y établit avec Cléophine ſon épouſe. L'eſpace qui le ſéparoit de ſon ami, n'étant qu'une promenade, ils paſſoient leurs jours, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre, n'admettant dans leur ſociété que des perſonnes de mérite & d'eſprit.

Ergaſte revenu de tout ce qui l'avoit le plus flaté dans ſa jeuneſſe, avoit de fréquents entretiens avec Cléante, & goûtoit ſa morale, de telle ſorte qu'il ne trouvoit de tems bien employé, que celui qu'il mettoit à l'entendre. Eudoxe & Cléophine, témoins de leurs converſation, en faiſoient leurs plus douces occupations, & jamais quatre perſonnes enſembles ne furent mieux aſſortis & plus unis. Le bonheur dont ils jouiſſoient, fut encore augmenté par la joie de ſe voir peres. Cléophine femme d'Ergaſte, lui donna un fils après un an de mariage, & Eu-

Eudoxe mit au jour une fille. Ergaſte rendit graces au Ciel d'avoir comblé ſes ſouhaits en lui faiſant naître un héritier, qui perpétuât ſon nom & ſes richeſſes ; & Cléante le bénit mille fois d'avoir proportionné le fruit de ſon hymen à ſon peu de fortune, en ne lui donnant qu'une fille, dont l'éducation ne demandoit pas les peines & les dépenſes que ſemble exiger un graçon qui doit paroître dans le monde.

Cette réſignation réciproque aux ordres de la Providence, leur fit célébrer ces deux naiſſances avec une égale ſatisfaction ; mais celle de Cléante fut bientôt troublée par la mort de la ſage Eudoxe ; il eut beſoin de toute ſa Philoſophie en cette occaſion, & s'il n'eut pas été auſſi Chrétien que Philoſophe il ſeroit ſuccombé à la douleur qu'il eut de cette perte. Cependant la Religion en triompha, & les ſoins qu'Ergaſte ſe donna pour le conſoler, ayant arrêté ſes regrêts, il ne ſongea plus qu'à tranſmet-

mettre à sa fille, l'attachement qu'il avoit eu pour son épouse ; mais cette mort donnant à Ergaste de nouvelles idées, il ne voulut pas tarder à les exécuter. Pour cet effet, s'étant un jour enfermé avec Cléante : Cher ami, lui dit-il, quoique vous ayez toûjours refusé de partager ma fortune, & que vous ayez porté le désintéressement beaucoup plus loin que notre amitié ne sembloit le permettre ; je ne puis me dispenser de vous proposer encore de nous enrichir l'un & l'autre, des trésors que le Ciel a bien voulu nous dispenser : faites-moi part des vôtres, & souffrez que je vous rende maître des miens : vous avez une fille, & j'ai un fils ; empêchons l'un de s'enorgueillir de ses richesses, & l'autre de s'abattre par la médiocrité de sa fortune. Une fille qui croit n'avoir rien à souhaiter de ce côté, porte toutes ses pensées à la vertu. Un homme qui se sent au-dessus des autres par l'abondance qui regne dans sa maison, néglige les

richeſſes de l'ame ; la volupté s'en empare, ſon courage s'amolit, & ſûr de ne pouvoir manquer, il ne s'occupe qu'à de frivoles amuſemens, perd ſon tems, & ſouvent ſa gloire. Une fille au contraire nourrie dans l'opulence, n'imagine rien qui puiſſe flétrir la ſienne ; au lieu qu'étant dans la certitude d'un ſort moins éclatant, elle envie tous ce qu'elle n'a point, & fait ſouvent pour parvenir à l'avoir, des démarches fatales à ſa réputation : l'exemple & les ſages leçons d'une mere peuvent ſeuls la garantir de ce péril. Votre fille eſt privée d'un ſecours ſi néceſſaire à ſa conduite ; & mon fils ne peut apprendre avec moi tout ce que je voudrois qu'il ſçût, pour poſſéder ſans danger les biens que je dois lui laiſſer.

Donnons donc à nos enfans, mon cher Cléante, l'éducation dont ils ont beſoin pour leur faire chérir la vertu pardeſſus toutes choſes. Devenez le pere de mon fils, & ſouffrez que je le ſois de votre

fille :

fille : Vous connoiſſez trop bien la ſageſſe de Cléophine pour douter que la jeune Eudoxe ne puiſe dans ſon ſein ce qui peut rendre une fille recommandable ; & je n'ai de confiance qu'en vous pour élever Cléophon. Par cet heureux échange dégagez l'un & l'autre, de l'aveuglement de l'amour paternel, nous ne paſſerons rien à ces jeunes plantes, & ne les regardant dans le fond de nos cœurs ; que comme un dépôt qui ne nous aura été confié que pour l'augmenter en le faiſant valoir, nous y donnerons tous nos ſoins ; & lorſque nous les croirons dignes l'un de l'autre, & plus encore de nous, nous leurs déclarerons leur véritable naiſſance, & les unirons pour jamais des doux nœuds de l'hymenée. Cette propoſition paroit d'un trop noble principe pour n'être pas admirée d'un homme à qui la vertu ſeule étoit chere ; celle d'Ergaſte y paroiſſoit dans un ſi beau jour, que le modeſte Cléante crut n'en avoir pas aſſez pour mériter qu'il

la

la lui fit. Cependant touché de la plus vive reconnoiſſance, il embraſſa ce parfait ami, & le regardant d'un air qui marquoit ſon contentement: Lorſqu'on eſt capable, lui dit-il, de penſer de la ſorte, mon cher Ergaſte, on eſt plus que ſuffiſant pour élever ſon fils.

Mais puiſque votre amitié veut bien m'en confier le ſoin, & que je ne puis mettre ma fille en de plus ſages mains qu'en celle de l'illuſtre Cléophine, j'accepte avec plaiſir l'échange que vous me propoſez & ne négligerai rien pour rendre Cléophon digne de ſa naiſſance & de votre tendreſſe. Ergaſte au comble de la joie ne voulut pas retarder l'exécution de ſon idée, & dès le même jour Eudoxe avec ſa nourrice paſſa dans ſon Château, & Cléophon dans la maiſon de Cléante, avec ordre à leurs domeſtiques de garder un profond ſilence ſur ce changement. Ils furent exactement obéis, & le ſecret fut obſerve de telle ſorte, que les deux enfans en parvenant à l'âge de raiſon,

ſon, n'en pûrent avoir aucun ſoupçon; quoique la ſage Cléophine fût extrêmement touchée de prendre le nom de mere pour une autre que ſon fils; ſa ſoûmiſſion aux volontés de ſon époux lui fit cacher ſa douleur pour recevoir la jeune Eudoxe comme il le deſiroit; mais les graces de cette belle enfant ſçûrent encore mieux la conſoler; & réfléchiſſant que c'étoit véritablement le plus grand bonheur qu'il pût arriver à Cléophon, que d'être élevé par Cléante, elle n'eut plus d'autre penſée que de remplir dans l'éducation d'Eudoxe ce que ce ſçavant homme attendoit de ſes ſoins.

Pour lui, ſon extrême amitié pour Ergaſte lui rendant Cléophon auſſi cher qu'Eudoxe, il n'eut aucune peine à lui faire prendre ſa place. Cléophine & lui ne les laiſſérent pas long-tems entre les mains des femmes. Dès qu'ils eurent atteint l'âge de cinq ans & qu'ils pûrent articuler, ils ne voulurent plus s'en repoſer que ſur eux, pour leur inſpirer de bonne heure les ſentimens

mens dont ils avoient résolu de nourrir leurs ames; & depuis cet instant, Eudoxe fut inséparable de Cléophine, & Cléophon de Cléante. La nature les avoit formés avec de si belles dispositions & des charmes si puissans, qu'ils en devinrent idolâtres; & ne regardant plus leur éducation comme un travail, ils en firent tout leur plaisir. Cependant la premiére chose à la quelle ils s'attachérent sans se le communiquer, fut de jetter dans leurs cœurs les fondemens de l'amour & du respect qu'ils devoient aux véritables auteurs de leur naissance.

Cléante instruisant Cléophon de la tendre amitié qui l'unissoit à Ergaste, lui répétoit sans cesse qu'il vouloit qu'il l'aimât & le respectât comme s'il étoit son pere, & Cléophine de son côté recommandoit, à la jeune Eudoxe d'avoir pour Cléante les mêmes sentimens que pour Ergaste. Par ces leçons réveillant dans leurs ames les mouvemens de la nature, ils firent si bien que Cléophon, qui se croïoit fils

de

de Cléante, avoit autant de tendresse & de déférence pour Ergaste, que s'il l'eût connu pour son pere, & qu'Eudoxe sentoit pour Cléante l'attachement & la vénération dans laquelle elle avoit été élevée. Pour Ergaste & Cléophine ce fut de la sorte qu'ils passérent les premieres années de leur enfance: Eudoxe devint un miracle de beauté, & Cléophon un prodige de science & le Cavalier le plus accompli de son tems. Les deux amis enchantés de leurs éléves se rendoient graces mille fois le jour des perfections qu'ils y remarquoient à chaque instant, n'attribuant qu'à leurs soins la découverte qu'ils en faisoient.

Mais si ces heureux peres trouvoient leurs enfans si dignes de leur amour, Eudoxe & Cléophon ne se trouvérent pas moins aimables. Comme ils se voïoient presque tous les jours, que le dessein de leurs familles étoit de faire naître entr'eux cette douce intelligence si nécessaire à ceux qui sont destinés

l'un

l'un pour l'autre, & qu'on leur laiſſoit ſouvent la liberté de s'entretenir; ils ne furent pas long-tems ſans connoître ce qu'ils valoient, & ſans que l'amour leur fît porter ſes chaînes: cependant le reſpect d'un côté & la pudeur de l'autre, renfermant leur innocente ardeur dans les bornes du ſilence, ils apportérent autant de ſoin à ſe cacher ce qui ſe paſſoit dans leurs cœurs, que les amans en prennent ordinairement pour la découvrir. Cléophon perſuadé que ſon peu de fortune étoit un obſtacle invincible à ſa félicité, & qu'Eudoxe ne ſeroit jamais le partage d'un homme né ſans bien, prit la réſolution de combattre ſa flâme & d'emploïer, pour y parvenir tout ce que la Philoſophie a de plus rigide; & la charmante Eudoxe ne pouvant ſe flâter qu'Ergaſte & Cléophine adhéraſſent à ſon penchant, & qu'ils vouluſſent répandre leurs richeſſes dans une maiſon dont la vertu faiſoit toute l'opulence, appellant la ſienne à ſon ſecours la rendit ſi parfaitement maîtreſ-

treſſe de ſon inclination, quoiqu'elle n'en triomphât pas entiérement, qu'elle la ſoûmit de façon à l'obéiſſance à laquelle elle ſe croïoit obligée, qu'elle ſe tenoit toûjours prête à la lui ſacrifier.

Ce fut avec ces ſentimens qu'ils parvinrent à leur dix-neuviéme année, & qu'ils firent éclater les dons précieux qu'ils avoient reçûs de la nature & de l'éducation : mais comme Cléante n'avoit pas élevé Cléophon en pédant, & qu'en le muniſſant des ſciences neceſſaires à l'eſprit, il avoit formé ſon cœur de maniere à lui faire aimer la gloire autant que l'étude, & qu'Ergaſte & lui vouloient qu'il eût goûté des travaux de la guerre avant qu'il joüît des douceurs de l'amour. Le deſir de ſignaler ſon courage ſe joignant au peu d'eſpoir dont ſa ſecrete flame étoit nourrie, le fit réſoudre à chercher dans l'abſence le remede que toute ſa raiſon ne pouvoit apporter à ſon mal. Dans cette penſée il conjura Cléante de lui permettre de voyager, & de ſe ren-

dre dans les lieux où la guerre étoit allumée, pour s'y faire diſtinguer par quelque action de valeur, qui pût lui mériter un Emploi honorable.

Cléante charmé que la propoſition partît de lui, & qui cependant vouloit toûjours le maintenir dans l'opinion qu'il avoit de la médiocrité de ſa fortune, lui répondit qu'il étoit ravi de lui voir de ſi nobles inclinations; mais que n'ayant pas aſſez de bien pour le ſoûtenir avec autant d'honneur qu'il le deſireroit dans le métier des Armes, il auroit ſouhaité qu'il eût prit un parti plus proportionné à ſes moyens; que cependant n'ayant nulle envie de le contraindre, il feroit ſes efforts pour le ſatisfaire, & prieroit Ergaſte de lui prêter de quoi le mettre en état de paroître dans les païs étrangers; mais qu'il le conjuroit pour prix de ſa complaiſance de ne pas pouſſer trop loin cet amour de la gloire, qu'il ne lui défendoit point d'en acquerir, mais qu'il vouloit qu'il revît auſſi-tôt qu'il jugeroit à propos de le rappeller près de lui.

Cléo-

Cléophon lui jura que soûmis à ses ordres, il s'y rendoit sans murmurer: L'ambition lui dit il, n'a point de part à mon dessein, vos sages leçons m'ont garanti de cette funeste passion; un esprit d'inconstance n'en est pas non plus le motif, & j'ose vous protester que la tendresse que je sens pour vous & pour Ergaste m'attachent trop fortement en ces lieux pour me les faire quitter sans chagrin: Mais, Seigneur, il me paroît qu'un homme qui n'a jamais sorti de sa Province, & qui ne connoit rien que par le récit des autres ou par ce qu'il a lû, ne doit pas s'attirer beaucoup d'estime dans le monde, quelque mérite qu'il puisse avoir: Vous m'avez appris à mépriser les richesses, à soûtenir avec fermeté l'adversité, vous m'avez enseigné ce que la Philosophie a de plus sublime pour rendre mon ame incapable des foiblesses du vulgaire, ou me les faire surmonter si quelqu'une venoit m'attaquer; mais n'ayant point eu d'occasions de mettre vos leçons en

pratique, comment pourrez-vous ſçavoir ſi j'en ai profité ? Né dans le ſein de la vertu je ne vois en vous, dans Ergaſte, Cléophine, & ſon admirable fille, que les exemples que je dois ſuivre, & rien de ceux que je dois éviter la ſageſſe qui regnes dans vos deux familles m'eſt ſi familiére que je crains qu'elle ne devienne plûtôt un effet de mon tempérament qu'une régle de ma raiſon : je ſens parfaitement que pour vivre avec honneur il faut être tel que vous m'avez élevé, & qu'il ne faut jamais m'écarter des principes que vous m'avez donnés ; mais il me ſemble que pour en ſçavoir la néceſſité il faut connoître les défauts des autres; que pour avoir une véritable horreur du vice il eſt beſoin d'être témoins du ravage qu'il cauſe parmi les mortels, & qu'il eſt impoſſible de juger ſainement du mal & du bien lorſqu'on ne connoît pas la différence d'un homme a un homme, & qu'on ne ſe connoît pas ſoi-même. Tel eſt ma ſituation, Seigneur, continua t-il, j'ignore

gnore encore ſi je ſuis ſage par la crainte de manquer à ce que vous m'avez appris, & de vous déplaire, ou ſi j'agis ſelon mon propre mouvement je crois avoir l'ame noble, ferme & courageuſe: cependant n'ayant encore éprouvé ni chagrins, ni dangers, ni foibleſſes, de quel front puis-je compter ſur des vertus qui ne ſont en moi que par théorie? Permettez donc, Seigneur, que j'aille m'éprouver moi-même, & que je me rende digne du jour que vous m'avez donné, & des ſoins que vous avez pris de mon éducation, en faiſant éclater aux yeux des autres les vertus que vous m'avez inſpirées; c'eſt dans le métier de la guerre qu'on peut montrer ſi l'on a du courage, de la prudence, de la clémens & de la généroſité; c'eſt dans les fatigues & les périls qu'on fait voir ſa patience & ſa fermeté, & ce n'eſt que dans la diverſité des lieux où l'on paſſe & du caractére des hommes avec leſquels on commerce qu'on peut apprendre à ſe bien conduire, &

faire la difference du vice & de la vertu : Je ne puis voir auprès de vous un ſemblable contraſte , vous êtes ſage , vos amis , vos domeſtiques , tous ce qui vous approche enfin , ſe conforme à vos ſentimens & me feroit croire que tout le monde eſt de même ſi l'hiſtoire ne m'avoit appris le contraire ; mais quelque connoiſſance qu'elle m'ait donnée des défauts des hommes , elle n'eſt pas aſſez forte pour m'empêcher de m'y tromper ; toutes les ſciences ſont infructueuſe ſans l'expérience, & puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible de la trouver auprès de vous , ne vous oppoſez pas au deſir que j'ai de l'aller chercher. Cléophon auroit encore pû parler longtems ſans que Cléante l'eût interrompu.

Le plaiſir qu'il prenoit à l'entendre étoit trop grand pour qu'il ſouhaitât la fin de ſon diſcours ; les graces & la noble ſoûmiſſion dont il l'avoit acompagné l'enchantérent , & lorſqu'il eut ceſſé , l'embraſſant tendrement : Non , mon cher Cléophon ,

phon, lui dit-il, je ne m'oppoſerai point à votre ſatisfaction, vos deſirs ſont juſtes, je les approuve & vais faire mes efforts pour les remplir. En effet, il rapporta le même jour cet entretien à Ergaſte en lui faiſant connoître la néceſſité de donner l'eſſort à ce jeune courage, & de lui laiſſer acquérir par lui même les qualités que l'éducation ne lui montroit qu'en perſpective.

Ergaſte, qui malgré ſa retraite avoit toûjours le cœur tourné vers la gloire, fut charmé du deſſein de ſon fils, d'autant plus que Cléophine & lui s'étoient apperçus que la belle Eudoxe avoit triomphé de ſa liberté, & qu'il craignoit que l'amour ne mit des bornes à ſa vertu; Cléante n'avoit pas été moins pénétrant à l'égard de ſa fille, quoiqu'Eudoxe & Cléophon euſſent une extrême attention ſur eux-même. Comme ils ſe croyoient enfans de ceux avec qui ils étoient, ils ſe contraignoient beaucoup moins avec celui qui ne paſſoit que pour leur ami: Cléophon parloit à Ergaſte

du mérite & de la beauté d'Eudoxe avec tant de feu qu'il ne douta point que ſon cœur n'eût ſecondé le deſir qu'il avoit de les unir, & la charmante Eudoxe félicitoit ſouvent Cléante d'avoir un fils tel que Cléophon, d'une maniere à lui perſuader que ſes rares qualités ne la trouvoient pas inſenſible. Les deux amis s'étoient communiqués leurs penſées, que voyoient avec plaiſir le ſecret penchant de ces jeunes amans, & la ſageſſe dont leur paſſion étoit accompagnée. Cléophine attentive aux moindres actions de ſon éléve avoit pénétré juſqu'au fond de ſon ame; & remarquant que la pudeur & la raiſon étoient toûjours maîtreſſes de tous ſes mouvemens, elle n'en avoit pris nul ombrage, & ſe plaiſoient à voir triompher ſa vertu dans la gêne perpétuelle qu'elle impoſoit à ſon inclination.

Cependant il falut que cette belle fille s'armât d'un courage nouveau pour cacher ſa douleur au départ de Cléophon. La vertueuſe épou-

épouse d'Ergaste à qui ce fils étoit plus cher que la clarté du jour, & qui par une complaisance sans exemple pour son époux, avoit assujetti les plus tendres mouvemens de la nature à ses volontés en couvrant l'amour maternel du voile de la simple amitié, ne put conserver sa constance à cette séparation; quelques larmes coulérent malgré sa résistance en lui disant adieu; & quoique Cléophon n'attribuât ces marques de tendresse qu'à la longue habitude qu'elle s'étoit faite de le voir sans cesse, il se sentit si fort émû lui-même, que s'imaginant que l'amour qu'il avoit pour Eudoxe lui donnoit plus de regret de quitter Ergaste & Cléophine que son propre pere, ne trouvant point dans son cœur de pareils sentimens pour Cléante qu'il en rougit & prit une nouvelle résolution de vaincre une passion qui lui paroissoit l'emporter si fort sur la nature: Cette reflexion ranimant le desir qu'il avoit de quitter la Provence, il prit congé d'Eudoxe avec plus

de fermeté qu'il n'avoit osé l'espérer : cette sage personne n'en fit pas moins paroître ; & sans montrer ni joie, ni douleur, elle sçut si bien ménager ce que la bienséance & l'amitié exigoient d'elle, qu'elle parut n'être sensible à son départ que par l'interêt qu'elle prenoit à ceux que chérissoient les Auteurs de sa naissance ; & comme ils craignoient tous deux qu'une longue conversation ne détruisit le fruit qu'ils attendoient de leur absence, ils se hâtérent de terminer la leur.

Il n'en fut pas de même d'Ergaste, quelque préparé qu'il fût à cet adieu, & quelqu'effort qu'il fit pour ne traiter Cléophon que comme le fils de son ami, il ne put s'empêcher d'être pere en ce moment : il le tint long-tems dans ses bras sans pouvoir prononcer une seule parole, & n'ouvrit la bouche que pour le nommer son fils ; mais le jeune éléve de Cléante ne prénant ce titre que pour un effet de l'amitié qu'il lui avoit toûjours témoi-

moigné, n'en eut pas plus de ſoupçon de la vérité; & quoiqu'il eut une peine extrême à n'y pas répondre avec tranſport, le préjuge de ſon enfance étouffant pour ainſi dire les mouvemens que la nature cherchoit à faire éclater, il ſe contraignit & ne fit paroître que reſpect & que reconnoiſſance, quoi qu'il ſentit pour Ergaſte dans le fond de ſon cœur tout ce que la force du ſang peut inſpirer de plus tendre: le ſage Cléante avoit trop bien appris à le connoître pour ne ſe pas appercevoir de ce qu'il ſe paſſoit dans ſon ame, & pour ne pas admirer avec qu'elle prudence il en cachoit le trouble & la violence qu'il ſe faiſoit pour réprimer le penchant ſecret qui le portoit à chérir Ergaſte plus que lui; mais voulant voir juſqu'où pourroit aller le pouvoir qu'il avoit ſur lui-même, il ne lui fit rien connoître de ſes obſervation; & craignant qu'Ergaſte ne ſe découvrît avant le tems qu'il s'étoit preſcrit, il l'obligea de s'en ſéparer en ordonnant à Cléo-

phon de ſonger à partir, & l'ayant embraſſé & fait monter à cheval, il le vit ſortir du Château d'Ergaſte & prendre le chemin d'Antibe, d'où il devoit paſſer en Italie. Ergaſte & Cléante lui avoient donné pour compagnon de ſes voyages un homme en qui ils avoient une parfaite confiance, & qui ſçachant leurs intentions devoit avoir l'œil ſur toutes ſes démarches, leur en rendre compte & le ramener près d'eux quand il en ſeroit tems. Monto c'étoit ſon nom, avoit de l'eſprit, du courage & de la prudence, il aimoit Cléophon; & rempli de zèle pour Ergaſte & Cléante, ils n'avoient pû mieux choiſir pour ſe mettre l'eſprit en repos. Cependant les premiers jours de ſon abſence ne s'écoulérent pas ſans triſteſſe de part & d'autre; Cléophine ne fut pas maîtreſſe de la ſienne, & la belle Eudoxe ne fut pas fâchée de pouvoir prétexter ſa melancolie de celle dont elle la voyoit atteinte. toute ſa raiſon n'ayant pû ſurmonter ſa tendreſſe,
le

le tems même ne fit que l'augmenter par la différence qu'elle trouvoit entre Cléophon & ceux que sa beauté rangeoit sous ses loix. Comme on la croyoit fille d'Ergaste & que ses grands biens la faisoient paroître un des meilleurs partis de la Province, elle fut recherchée des plus considérables du païs; mais ce parfait ami religieux à sa parole & ne voulant partager ses richesses qu'avec, Cléante la refusa constamment pour la conserver à Cléophon, dont il étoit instruit par Monto que l'amour sembloit prendre de nouvelles forces à mesures qu'il s'éloignoit d'Eudoxe : en effet, trop accoûtumé au plaisir de la voir il ne fut pas plûtôt privé de cette douce consolation qu'une profonde tristesse s'empara de son ame, & malgré les honneurs qu'on s'empressa de leur faire dans tous les endroits par lesquels il passa, où le nom du sçavant Cléante étoit resté en vénération, il ne put effacer Eudoxe de son cœur, ni goûter aucune satisfaction. Monto qui com-

me ſes maîtres n'ignoroit pas ce qu'il s'efforçoit de cacher avec tant de ſoin, & qu'ils avoient chargé de tirer de lui tirer l'aveu de ſa paſſion, lui fit voir tant de zèle & de complaiſance dans le cours de ſes voyages qu'il parvint à gagner ſa confiance, & que l'ayant preſſé de lui découvrir la cauſe de ſa melancolie, il la lui avoüa. Mon cher Monto, lui dit-il, ne croïez pas que le miſtére que je vous ai fait juſqu'ici du trouble de mon cœur, parte d'aucun motif qui puiſſe vous offenſer, je ne m'étois impoſé ſilence que dans la crainte de nourrir ma flâme en la confiant à un autre qu'à moi, je ſçai qu'un amant qui ſe donne la conſolation de répandre ſes penſées dans le ſein d'un ami, ne fait que prêter de plus fortes armes à ſon amour; & qu'ayant quelqu'un à qui parler de l'objet qui le charme, il en parle toûjours, que bien loin de triompher de ſon ardeur, l'eſpérance vient flater ſes deſirs, & lui fait perdre inſenſiblement l'empire qu'il croyoit donner à ſa raiſon; ſou-

rient donc la mienne mon cher Monto, ne ſois mon confident que pour l'empêcher de s'égarer, repréſente moi ſans ceſſe les obſtacles qui s'oppoſent à ma félicité; ne crains point de retracer à mes yeux l'indigente ſimplicité de Cléante, & l'opulence faſtueuſe d'Ergaſte; humilie mon orgueüil; reléve celui d'Eudoxe, & force la Philoſophie à remporter la victoire. Monto bien plus ſurpris de la haute ſageſſe de Cléophon que de la violence de ſon amour, & qui n'avoit nulle envie de le détourner d'Eudoxe, donna beaucoup de loüange au ſoin qu'il apportoit à vaincre les paſſions qui pouvoient amolir ſon courage, ou ſe montrer contraires à la vertu. Mais, Seigneur, continua-t-il-je ne vois pas que celle que vous reſſentez pour la charmante Eudoxe doive être miſe au rang de celles qu'il vous faut éviter; Ergaſte aime Cléante, il a pour vous des entrailles de pere, & je ne doute point qu'il ne ſoit favorable à votre amour s'il peut venir à le connoître;

ſi

ſi votre fortune ne répons pas à la ſienne, votre naiſſance vous rend ſon égal, & vos rares qualités vous mettent ſi fort au-deſſus de ceux qui peuvent aſpirer à ſa fille, qu'il eſt preſque incroyable qu'il penſe à lui donner un autre époux. Ha! Monto, interrompit Cléophon, de quel eſpoir oſe-tu me flater? N'avois-je pas raiſon de craindre de te déclarer mon ſecret? Eſt-il quelque ſageſſe à l'épreuve de l'eſpérance? c'eſt l'unique ſoûtien des malheureux; cependant je voulois m'en réfuſer la douceur pour arracher de mon cœur un amour dont l'himen ne peut jamais être le prix. Monto perſuadé que cette idée étoit le ſeul ſujet de ſa triſteſſe employa toute ſon éloquence pour la bannir de ſon eſprit, & fit même ſes efforts pour le porter à retourner à Antibe.

Mais il ne put y parvenir; & perſévérant dans ſon premier deſſein il parcourut toute l'Italie, & ſe rendit en Eſpagne où les Maures donnoient de l'occupation au Roi Ferdinand & Iſabelle. Le deſir de

ſe

ſe ſignaler contre les Infidelles, & d'eſſayer ſi la gloire ne l'emporteroit pas dans ſon cœur ſur Eudoxe, lui fit porter ſes pas dans l'Andalouſie, où s'étant fait connoître au Cardinal Ximenès, auprès de qui les noms d'Ergaſte & de Cléante étoient en eſtime, le premier par la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans les négociations importantes dont il avoit ſouvent été chargé entre la France & l'Eſpagne, & l'autre par ſon eſprit & ſon ſçavoir, il en obtint du ſervice, & ſe diſtingua au ſiége de Grenade par des actions d'une valeur ſi prodigieuſe, que la Reine Iſabelle voulut le voir: cette grande Princeſſe lui reconnoiſſant autant d'eſprit que de courage l'honora de ſon portrait, & lui confia pluſieurs expéditions qui demandoient de la prudence & de l'intrépidité dont il s'acquitta ſi parfaitement qu'elle lui fit propoſer par le Cardinal Ximenès de s'attacher à la Cour d'Eſpagne, & d'y remplir des emplois dont tout autre que lui auroit éte flaté; mais re-

regardant les grandeurs & les places éminentes comme le plus dangereux écüeil de la vertu, il dompta les mouvemens de l'ambition qui cherchoit à le séduire, & les réfusa malgré les vives sollicitations du Cardinal, & comme il ne vouloit que de la gloire, ayant appris que quelques Armateurs François devoient se joindre à Cadix aux Vaisseaux Espagnols pour donner la chasse aux Corsaires qui infestoient les côtes de la Méditerranée pour faciliter la fuite des Maures chassez de l'Espagne, il resolut de s'y rendre, & de se faire un nom aussi glorieux sur mer qu'il l'étoit déja sur terre; quoique Monto qui le suivoit partout le pressât de retourner dans sa patrie, & que les lettres de Cléante lui fissent entendre qu'il souhaitoit le revoir; mais comme ce n'étoit pas un ordre positif il lui manda qu'il le prioit de lui laisser faire une campagne sur mer, après quoi il iroit lui rendre compte de sa conduite.

En effet, ayant pris congé de la Cour

Cour d'Eſpagne il partit pour Cadix, où le Capitaine d'un Vaiſſeau François le reçut avec joie pour ſon Lieutenant. Tous les Armateurs s'étant mis en mer celui de Cléophon prit la route d'Alger pour combattre les Corſaires qui commençoient à quitter leur port, ils en rencontrérent pluſieurs qui donnérent à Cléophon les occaſions de ſe ſignaler, ce qu'il fit avec tant d'éclat que le Capitaine ayant été tué dans un de ces combats, tous les Officiers du Vaiſſeau le nommérent leur chef, & l'obligérent à prendre le commandement; ne pouvant s'en diſpenſer il ne ſongea qu'à ſe rendre digne de leur choix, il en fut bien tôt adoré par ſes maniéres nobles affables & généreuſes, ne ſe réſervant jamais de toutes ſes priſes ſur les Infidelles, que la gloire de les avoir faites, & diſperſent le butin aux Officiers, aux Soldats & aux Matelots, chacun ſelon ſon rang & ſes ſervices. Enfin, après s'être rendu redoutable aux Barbares, &

s'être

s'être acquis un nom immortel, voyant que le tems ni l'abſence n'avoient apporté nul changement à ſon amour, qu'Eudoxe avoit même été le principe de toutes ſes actions, n'ayant eu en vûë que de ſe rendre digne d'elle, il prit la réſolution de retourner en Provence. Mon cher Monto, diſoit-il à ce fidelle confident de ſes peines, j'ai triomphé de l'ambition, j'ai ſurmonté le deſir des richeſſes, & je remporte la victoire ſur la gloire, même en la quittant, pour reprendre une vie ſombre & languiſſante; mais je n'ai pû vaincre mon amour; Eudoxe m'eſt mille fois plus chere aujourd'hui qu'au moment que je m'en ſéparai, cherchons donc d'autres remedes à mon mal, revoyons Antibe, j'y trouverai ſans doute cette admirable fille engagée ſous les loix de l'himen, ou prête à rendre un de mes rivaux le plus heureux de tous les hommes, & c'eſt dans le comble de ſa félicité & l'excès de ma douleur que j'eſpére éteindre l'ardeur dont je ſuis conſumé. Mon-

Monto charmé de ſon deſſein ne combattit point ſon idée, & le preſſa de l'exécuter en feignant de penſer comme lui, quoiqu'il fût bien inſtruit du contraire, & qu'il eût exactement mandé à Cléante tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Cléophon; mais comme chacun de ſon côté avoit affecté de ne point parler d'Eudoxe, & qu'il étoit naturel qu'elle fût mariée depuis près de trois ans qu'il étoit parti; Monto ne jugea pas qu'il fût néceſſaire de l'en diſſuader afin de hâter ſon retour après lequel Ergaſte commençoit à ſoupirer. Comme le Vaiſſeau dont il étoit Capitaine avoit été armé aux dépens de celui dont il avoit pris la place, dont l'unique héritier étoit ſon Lieutenant & ſon ami, il lui communiqua le deſſein qu'il avoit de ſe retirer, en le priant de prendre le commandement & de lui accorder pour toute grace de le faire aborder à Antibe. Cet Officier qui l'aimoit extrêmement fut vivement touché qu'il ſongeât à le quitter,
&

& le conjura fortement de faire encore une campagne ; mais ne pouvant le gagner il le pria avec tant d'inſtance de garder le commandement juſqu'à Marſeille, qu'il y conſentit, eſpérant de trouver encore ſur ſa route quelque occaſion de ſe ſignaler ; ainſi laiſſant prendre aux autres Vaiſſeaux le chemin de Cadix, il fit tourner la proüe du ſien vers les côtes de France. Cependant tandis qu'il s'étoit couvert de gloire ſur la terre & ſur l'onde,& qu'il fendoit les flots pour rentrer dans ſa patrie,la belle Eudoxe n'avoit pas été ſans allarmes & ſe voyoit dans ce même inſtant à la veille du ſort le plus affreux.

Ergaſte & Cléante inſtruits par Monto des actions éclatantes de Cléophon en parloient ſans ceſſe devant Eudoxe & ſe plaiſoient à pénétrer au travers de la contrainte qu'elle ſe faiſoit, le ſecret intérêt qu'elle y prenoit ; la joïe qui brilloit dans ſes yeux lorſqu'ils racomptoient ſes exploits ; la crainte & l'inquiétude qui s'y répandoit quand

quand ils faiſoient le tableau des périls où ſa valeur l'avoit expoſé, les fortifiant dans la penſée qu'elle n'avoit pas mieux réuſſi que lui à vaincre ſa tendreſſe, ils écartérent avec ſoin tous ceux qui prétendoient à ſa main, attendant avec impatience le retour de Cléophon pour les unir & leur déclarer leur naiſſance; mais cette conduite qui leur paroiſſoit néceſſaire pour empêcher Eudoxe de changer en faveur d'un autre, irrita de telle ſorte un Gentilhomme de la Province qui l'avoit demandée, & qui par l'accueil que lui faiſoit Ergaſte s'étoit flaté de l'obtenir, qu'il réſolut de s'en venger : pour cet effet ayant propoſé à pluſieurs Dames d'Antibe qui étoient venuës voir Cléophine, d'être d'une fête qu'un de ſes amis donnoit dans l'Iſle de Leron, autrement Saint Honorat, elles y conſentirent, quoique la jeune Eudoxe parût peu ſenſible à ce divertiſſement; mais Cléophine qui voyoit que ſa compagnie ſouhaitoit cette parti, lui faiſant enten-

tendre qu'il y auroit de l'impoliteſſe à la refuſer, elle fit ceder ſa répugnance à ſon devoir. Ergaſte étoit abſent, quelques affaires l'ayant appellé à Antibe, & Cléante qui préferoit toûjours ſon cabinet à tous les autres plaiſir, & qui croyoit ces ſortes de divertiſſemens peu conformes à ſon âge n'en voulut point être; enſorte que le Gentilhomme nommé Famaze fut le ſeul conducteur de cette troupe composée de ſix Dames: comme ſon deſſein étoit formé, & qu'il n'avoit pris ce tems que dans l'intention de n'avoir point Ergaſte, il ſe chargea de faire venir des barques pour paſſer à l'Iſle de Saint Honorat, ce qu'il fit, la compagnie s'embarqua; la journée étoit admirable, & chacun montroit une égale envie de ſe bien divertir: la ſeule Eudoxe étoit triſte & reveuſe, & l'eſprit plus occupé que jamais de Cléophon, elle ſentoit une ſecrete peine de ce qu'on cherchoit à la tirer de ſes penſées.

On

On aborda à l'Isle, où véritablement l'ami de Famaze regaloit une nombreuse compagnie, l'arrivée de Cléophine & d'Eudoxe en augmente la joie, on leur fit de grands honneurs; & cet ami sçachant l'amour de Famaze mit tous ses soins à le favoriser : le festin fut superbe, le bal lui succéda jusqu'à la nuit, après lequel les deux Cavaliers conduisirent les Dames au bord de l'eau pour y voir tirer un feu d'artifice. Famaze profitant de cet instant pria son ami de faire en sorte d'occuper Cléophine pour lui laisser la liberté de parler à Eudoxe : cet homme qui étoit dans la bonne foi s'acquitta de sa commission avec adresse, & fit si bien que tandis que Famaze qui lui donnoit la main la conduisoit dans un endroit écarté du reste de la compagnie, sous prétexte qu'elle y verroit l'artifice plus à son aise & sans danger; il occupa Cléophine de façon qu'elle n'eut aucune attention à leur marche.

Cependant Eudoxe, que Famaze

éloignoit toûjours, s'appercevant que personne ne les suivoit s'arrêta, & vouloit retourner sur ses pas lorsque cinq hommes masqués & bien armés la saisirent avec violence & suivis de Famaze la firent entrer de force dans leur barque sans que ses cris & ses larmes les pussent attendrir: le traitre Famaze fit ramer avec une si grande diligence qu'Eudoxe perdit bientôt l'Isle de vûë : cette belle fille se voyant sans nul espoir de secours, laissant un libre cours à sa douleur accabla de reproche son lâche ravisseur, & fit de vains efforts pour l'obliger à se repentir d'une telle action, & la ramener à son Château: le perfide insensible à ses prieres, ainsi qu'à son courroux, ne songeans qu'à se mettre en sûreté avec sa proïe l'écoutoit à peine & hâtoit les rameurs d'avancer pour gagner une autre Isle dans laquelle il avoit un azile assuré; mais le Ciel touché des gémissemens de la triste Eudoxe y mit un obstacle qu'il n'attendoit pas. Un Vaisseau Corsaire

qui

qui étoit à la rade pour éviter un vent contraire à sa course apperçut la barque de Famaze ,& se résolut de s'en rendre maître : comme il avoit arboré Pavillon de France, nos ravisseurs n'en prirent aucun ombrage, & ne cherchérent pas à le fuir, d'autant plus qu'il avoit moüillé l'ancre à la pointe de l'Isle où Famaze devoit aborder ; mais la barque fut à peine à une portée de mousquet du Vaisseau qu'il mit la chaloupe en mer avec une vingtaine de Turcs qui se firent bientôt connoître pour ce qu'ils étoient par leur promptitude à joindre la barque qu'ils accrochérent, & sur laquelle ils fondirent le sabre à la main avec une telle impétuosité qu'un plus grand nombre que ceux dont Famaze étoit accompagné auroit eu de la peine à leur résister : ses amis & lui voulurent cependant s'opposer à leur violence ; mais quoiqu'ils eussent de la valeur & que la crainte de l'esclavage animât encore leur courage, ils succombérent sous les coups des Bar-

bares qui les taillérent en pieces, & qui jugeant à la magnificence des habits d'Eudoxe que cette prise ne leur feroit pas infructueuse, l'enlevérent sans qu'elle y pût mettre obstacle, non seulement par le manque de défenseurs, mais encore par un long évanoüissement dans lequel elle étoit tombée à la vûë des Pirates, qui contens d'une si belle proïe mirent aux fers les rameurs de la barque, & regagnérent le Vaisseau avec une extrême diligence. Le Capitaine Turc fit mettre Eudoxe dans la chambre de poupe avec quelques femmes esclaves qui servoient dans son Vaisseau; & comme sa beauté l'avoit frapé malgré son funeste état, il commanda qu'on n'épargnât rien pour l'en tirer, & qu'on en eût soin, & fit prendre aussi tôt la route d'Oran où son dessein étoit de débarquer; il fut ponctuellement obéi, la belle & triste Eudoxe reprit ses sens; mais ce ne fut que pour s'abandonner à la plus vive douleur en voyant que son destin n'avoit chan-

changé que pour être encore plus affreux.

Tandis qu'elle répend un torrent de larmes, & que le Vaiſſeau Corſaire fait force de voile, Cléophine n'étoit pas dans une ſituation moins cruelle : perſuadée qu'Eudoxe la ſuivoit de près, elle s'étoit occupée des diſcours de l'ami de Famaze ; mais toute la compagnie les ayant joints, & ne voyant point cette charmante fille elle la demanda ; chacun étant dans la même ignorance, & n'appercevant point Famaze fit paroître ſon inquiétude & redoubla la ſienne : celui qui donnoit la fête croyant les trouver dans un bois qui terminoit l'eſpace où le régal s'étoit fait, y conduiſit la compagnie en appellant ſon amit à haute voix, perſonne ne répondit; alors l'allarme ſe mit dans tous les eſprits, on parcourut toute l'Iſle ; on viſita les barques, & ne trouvant point celle de Famaze, ſon ami ne put douter qu'il ne s'en fut ſervi pour enlever Eudoxe, & qu'il ne l'eut ren-

du complice de ce rapt en profitant de la complaisance qu'il avoit eûë à lui faciliter le moyen de la séparer de la compagnie. Outré d'avoir été trompé d'une maniére si cruelle, il se jetta aux pieds de Cléophine, lui demanda pardon mille fois & lui jura qu'il ne rentreroit point dans la Ville d'Antibe qu'il n'eût trouvé Eudoxe & donné la mort au perfide Famaze; la vertueuse épouse d'Ergaste qui s'étoit accoûtumée à la regarder comme sa fille, & qui joignoit à sa douleur l'image de celle qu'alloit ressentir Cléante à cette nouvelle, ne démentit pas en cette occasion le titre de mere, jamais désespoir ne fut pareil au sien, elle arracha ses vêtemens, & voulut plusieurs fois se précipiter dans la mer, & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on parvint à lui faire quitter ce fatal rivage; toute la compagnie la ramena à son Château pour faire enforte de calmer Ergaste qu'on croyoit seul intéressé à cettte perte, Cléante étoit avec lui, & tous deux furent

furent au-devant de Cléophine ; mais quel ſpectacle pour eux de voir cette Dame en pleurs, le cœur gros de ſoupirs, & les ſanglots qui forçoient les paroles d'expirer dans ſa bouche.

Pénétrés d'un état ſi touchant, ils en demandérent la cauſe avec empreſſement, & cherchoient Eudoxe des yeux pour qu'elle les en inſtruisît, lorſque les amies de Cléophine leur déclarérent le malheur qui leur étoit arrivé. On juge aiſément de quel coup le cœur de Cléante fut percé ; interdit accablé, il reſta comme immobile & ne put parler ; pour Ergaſte, la vivacité de ſon tempérament ne lui permettant pas de garder le ſilence, il fit éclater ſa douleur en cent façons différentes ; tantôt il s'en prenoit à la compagnie, tantôt il accuſoit Cléophine de négligence, & le moment d'après la conjuroit d'excuſer ſes tranſports, tout le Château rétentiſſoit de cris & de gémiſſemens, & jamais nouvelle n'apporta plus de trouble & de conſternation, l'a-

mi de Famaze qui s'en reconnoiſſoit l'innocente cauſe n'étoit pas plus tranquile ; mais enfin, ayant prié Ergaſte de l'écouter il lui fit ſi bien comprendre que Famaze ne pouvoit être allé loin dans une ſimple barque, & qu'il n'avoit pû prendre que le chemin d'une terre qu'il avoit dans l'Iſle qui étoit à l'oppoſite de celle du Leron, dont il étoit Seigneur, qu'il y auroit conduit Eudoxe, & l'y retiendroit pour l'obliger à conſentir à l'épouſer, qu'il ne ſongea plus qu'à s'y rendre, dans le deſſein de perdre la vie, ou d'avoir la ſienne ; mais le déſolé Cléante étouffant ſes ſanglots lui remontra l'imprudence & l'inutilité de ce projet, & le fit réſoudre à prendre un ordre du Gouverneur de la Province pour s'y tranſporter avec main forte, le ſurprendre, l'arrêter, & le faire punir ſelon la rigueur des Loix : quoique cet avis parût n'être pas du goût d'Ergaſte qui brûloit de répandre lui-même le ſang du raviſſeur d'Eudoxe ; toutes les voix s'étant

s'étant réunies pour l'approuver il fut contraint de le ſuivre, & dès le moment il partit pour Aix avec Cléante, & l'ami de Famaze qui ne voulut point les quitter pour avoir part à la vengeance. Les Dames vivement touchée de la ſituation de Cléophine reſtérent avec elle pour aider à ſa conſolation, réſoluë de ne s'en ſéparer que lorſqu'elle auroit recouvré Eudoxe.

Je n'alongerai point cette hiſtoire du détail du voyage d'Ergaſte & de Cléante; ils arrivérent à Aix, obtinrent l'ordre qu'ils deſiroient, & ſe rendirent à la terre de Famaze à la tête de ceux qui ſont propoſés pour arrêter les criminels, & de près d'une vingtaine de Gentilhommes de leurs amis qui voulurent être de la partie; mais ils ne trouvérent pas moins de trouble chez Famaze qu'ils en avoient dans leurs cœurs, ſes vaſſaux & ſes domeſtiques étoient dans les premiers tranſports de la douleur qu'ils avoient de ſa mort, dont ils ne pouvoient douter, les flots de

la mer ayant apporté ſon corps percé de pluſieurs coups ſur la gréve; il étoit encore expoſé à la vûë des habitans quand Ergaſte & ſa compagnie arrivérent. Il eſt impoſſible d'exprimer les regrets d'Ergaſte & de Cléante à cet objet, qui ſe perſuadant qu'Eudoxe avoit péri comme lui par quelque ſiniſtre avanture, firent paroître un tel déſeſpoir, que ceux qu'ils avoient amenés pour ſe ſaiſir de Famaze furent obligés de les garder eux-mêmes, & d'avoir toûjours les yeux attachés ſur leurs moindres actions dans la crainte qu'ils ne priſſent quelque funeſte réſolution; mais le ſage Cléante rappellant toute ſa vertu dans une ſi triſte conjoncture la fit bien tôt triompher de ſa douleur, & jugeant que celle d'Ergaſte n'étoit cauſée que par le ſecret reproche qu'il ſe faiſoit d'avoir occaſionné ce malheur, en mettant Cléophon à la place d'Eudoxe; il employa toute ſon éloquence à le calmer en lui perſuadant qu'il étoit reſigné à la volonté

ſu-

fuprême, & qu'il attireroit peut-être fur fon fils quelque accident pareil s'il ne s'y conformoit pas avec la même foûmiffion.

Ergafte qui ne vouloit point rénouveller fa peine fit un effort fur lui-même pour lui cacher ce qui fe paffoit dans fon cœur, & prit dès ce moment la généreufe réfolution de réparer fa perte en laiffant toûjours à Cléophon le titre de fon fils, & de le nommer fur fon teftament fon légataire univerfel, trouvant par là le moyen de fatisfaire à ce qu'exigeoit fon amitié, & la loi que lui impofoit la nature: ce fut dans ces fentimens qu'ils revinrent dans leurs retraites après avoir tout employé pour découvrir ce qu'Eudoxe pouvoit être devenuë fans y être parvenus. Cléophine fut inconfolable en les voyant de retour fans cette belle fille, fa perte mit la triffteffe dans tous les cœurs, les plaifirs & les amufemens furent bannis du Château d'Ergafte & de la maifon de Cléante qui furent près d'un mois fans pouvoir fe parler fans répander des pleurs.

Cependant Cléophon favorisé des vents avoit déja quitté les côtes de Barbarie pour celles de France lorsqu'il apperçut un Vaisseau qui paroissoit vouloir prendre son avantage pour l'attaquer; le reconnoissant pour Corsaire, & que le vent étoit contraire à son dessein, autant qu'il lui étoit favorable, il résolut d'en profiter, pour le prévenir: en effet, charmé d'avoir encore cette occasion de se signaler il donne ses ordres, fait prendre les armes & joint le Corsaire au moment qu'il faisoit la même manœuvre de son côté; comme ils cherchoient également le combat ils n'évitérent point l'abordage, ils s'accrochent, & le vaillant Cléophon sans s'amuser à défendre l'entrée de son Vaisseau s'élance avec une partie de ses Soldats dans celui des Turcs, y portent la mort & l'effroi, tandis que son Lieutenant fait un pareil carnage de ceux qui veulent pénétrer dans le sien: le combat fut rude & sanglant; mais les Barbares ne pouvant résister à leur

leur ennemi, & perdant le courage à mesure que le sien augmente succombent enfin sous ses coups: l'intrépide Cléophon animé d'un mouvement dont il ignore la cause s'acharne de telle sorte à remporter la victoire, qu'elle se déclare enfin pour lui; les Turcs accablés cédent à ses efforts, les uns expirent à ses pieds, les autres sont submergés en voulant éviter la force de son bras, & pas un n'échapant à la mort, il resta maître de leur Vaisseau sans que le sien eût reçû auçun dommage, ayant été vivement secondé par son Lieutenant, & le fidéle Monto.

Alors les faisant passer dans celui des Turcs il leur en laissa le commandement pour ne s'occuper qu'à visiter ceux des siens à qui ses soins étoient nécessaires. Le Lieutenant chargea Monto de la délivrance des Esclaves Chrétiens, & parcourant le Vaisseau pour reconnoître les effets dont il étoit chargé, il entra dans la chambre de poupe où plusieurs femmes effraïées s'offri-

rent d'abord à ses regards; mais une d'entr'elles l'ayant étonné par sa rare beauté, il l'aborda avec respect, & lui demandant pardon de paroître armé devant elle il la conjura de lui dire si la défaite des Pirates étoit un bonheur pour elle; ou si son cœur y prenoit quelque intérêt, lui promettant toutes sortes de bons traitemens de la part de son Capitaine.

Cette Dame paroissant se remettre au langage de cet Officier ne lui répondit qu'en lui demandant si son Capitaine étoit François, & l'en ayant assûrée elle le pria de la conduire à son Vaisseau; mais le Lieutenant croyant qu'il étoit plus convenable qu'il vint la trouver lui dit qu'il alloit le faire avertir, & qu'il viendroit lui-même recevoir ses ordres. En effet l'ayant quittée il instruisit Monto de sa decouverte, & l'envoya dire à Cléophon que cette inconnuë vouloit lui parler; le jeune guerrier surpris de cette avanture balança un moment sur ce qu'il devoit faire, un mouvement

ment de délicateſſe lui faiſant craindre de s'occuper d'une autre que d'Eudoxe, il fut tenté de laiſſer à ſon Lieutenant le ſoin de celle dont il faiſoit un ſi beau portrait; mais quelque choſe de plus fort que lui excitant ſa curioſité il ne put réſiſter au deſir de la voir, & ſe rendit près d'elle avec une agitation qui lui fut impoſſible de calmer.

Mais quel fut ſon étonnement en trouvant la charmante Eudoxe dans cette inconnuë, & quelle fut la joïe de cette belle fille en reconnoiſſant Cléophon dans le Capitaine de ce Vaiſſeau: O ciel! s'écria-t-il en ſe jettant à ſes pieds, c'eſt pour la divine Eudoxe que j'ai combattu. Grand Dieu, dit-elle avec tranſport, c'eſt Cléophon qui me rend la liberté. Ce peu de mots de part & d'autre accompagnés d'une action vive & paſſionnée leur découvrit en un inſtant ce qu'ils s'étoient cachés ſi ſoigneuſement depuis trois ans; l'amour fatigué d'une ſi longue gêne les contraignit

à le faire éclater dans leurs regards, & le silence même qu'ils gardérent après ces paroles, les instruisit du secret de leurs cœurs, Eudoxe rougit, l'amoureux Cléophon parut interdit, tous deux attachant leurs yeux l'un sur l'autre, ils se trouvérent si dignes des sentimens qu'ils s'étoient inspirés, qu'ils leur fut impossible de les combattre encore.

Cependant conservant toûjours la même sagesse, ils ne se dirent rien qui pût les confirmer dans la pensée qu'ils s'aimoient au-delà de la simple amitié, & contens de lire dans leurs regards ce qu'il se passoit dans leurs ames, ils n'en confiérent rien à leurs bouches. Eudoxe confuse de voir Cléophon si long-tems à ses pieds le pria de quitter une posture si soûmise, & de lui compter par quel bonheur elle lui devoit sa délivrance; il obéït; & plein d'impatience d'apprendre l'accident qui l'avoit fait tomber entre les mains des Pirates, il lui fit un récit abrégé de sa vie depuis son départ, non sans y mêler adroi-

te-

tement les peines qu'une ſi longue abſence avoit fait ſouffrir à ſon cœur, les prétextant de la douleur d'être ſéparé de Cléante & d'Ergaſte : mais en prononçant leurs noms ſes yeux nommoient ſi bien Eudoxe qu'elle ne pouvoit s'y méprendre. J'avois crû devoir m'éloigner, lui dit-il, & chercher à me rendre digne de leur eſtime, & je revenois dans ma patrie plus attaché que jamais aux objets qui m'avoient été chers dès mon enfance, quand le Vaiſſeau Corſaire s'eſt offert à mes yeux. Animé à le combattre par un mouvement plus fort que le deſir de la gloire, j'ai prévenu le deſſein qu'il avoit de m'attaquer, Il ſembloit que mon cœur m'annonçoit que la divine Eudoxe avoit beſoin de mon ſecours, & que chaque Turc abattu ſous mes coups m'aſſûroit un paſſage vers elle. Mais vous, Madame, continua-t-il, par quelle fatalité êtes vous tombée en des mains ſi barbares ? Et comment Ergaſte, Cléophine, & mon pere n'ont-ils pas
ex-

expoſés leurs vies pour vous en garantir ?

Helas ! lui répondit cette charmante fille, ils ſont peut-être en ce moment plus à plaindre que moi ; je ne doute point de leur déſeſpoir, & des tourmens qu'ils ſe feront donnés pour me trouver ; mais la trahiſon avoit été trop bien conduite pour être découverte. Elle lui apprit alors ſon avanture, la mort de ſon raviſſeur en combattant les Pirates, & la perte de ſa liberté. Il vous eſt aiſé, ajoûta-t-elle, de juger de ma ſituation, & des funeſtes penſées qui ſe ſont offertes à mon eſprit : mais ne prévoïant point le ſecours que me réſervoit la Providence, je cherchois déjà les moyens de terminer mon triſte ſort en me donnant la mort quand vous êtes venu nous attaquer. Les cris des Turcs, & le bruit des armes bien loin de m'effrayer ont rappellé l'eſpérance dans mon cœur, & ne pouvant avoir un deſtin plus malheureux, j'ai fait des vœux ardens pour votre victoire, ſans

ſans imaginer que vous pouviez être le vainqueur, ne me croyant pas aſſez fortunée pour trouver le vaillant Cléophon dans mon libérateur : & quoique la liberté ſoit douce de quelques mains qu'on la reçoive, j'avouë qu'elle a pour moi de nouveaux charmes, m'étant renduë par celle de l'illuſtre fils du ſage Cléante.

Le paſſionné Cléophon tranſporté de joie & d'amour à ces paroles obligeantes, ſe jetta à ſes pieds ; & n'oſant encore s'expliquer ouvertement, il exprima ſes ſentimens de façon qu'on pouvoit prendre auſſi-bien cette action pour une marque de ſon reſpect & du plaiſir qu'il avoit d'avoir rendu cet important ſervice à l'ami de ſon pere, que pour un effet de l'ardeur dont il étoit embraſé. La belle Eudoxe ne s'y meprit point ; mais craignant de pouſſer plus loin un entretien qui commençoit à devenir trop tendre, elle pria Cléophon de la faire paſſer dans ſon Vaiſſeau, & de prendre promp-

te-

tement la route d'Antibe. Comme ç'avoit été ſon deſſein dès le moment qu'il l'avoit vûë, il n'héſita pas à la ſatisfaire, & la fit ſuivre des femmes eſclaves que le Corſaire avoit miſes près-d'elle. La joie & l'étonnement de Monto ne ſe peuvent exprimer en voyant Eudoxe; & quand elle n'auroit pas pénétré dans le fond du cœur de Cleophon, les tranſports de ce fidel confident de ſes peines l'auroit inſtruit de l'excès de ſon amour : tantôt il ſe jettoit à ſes genoux, tantôt il embraſſoit ceux de ſon maître; & joignant les paroles aux actions, il rendoit grace au Ciel d'avoir réuni de cette maniére deux perſonnes ſi dignes l'une de l'autre; & ſi Cléophon ne lui eût pas impoſé ſilence, il auroit hautement déclaré ce qu'il oſoit à peine laiſſer voir dans ſes yeux. Tous les Officier du Vaiſſeau vinrent le féliciter, & rendre leurs hommages à la belle Eudoxe.

Cléophon la fit traiter avec des ſoins & des reſpects inconcevables pen-

pendant le reste de sa navigation, qui ne fut troublée par aucun accident ; & le hasard favorisant tous leurs desirs, leurs fit trouver Ergaste & Cléante en arrivant au Port d'Antibe. Ces deux amis qui n'avoient pas de plus grande consolation que d'être ensemble, étoient venus dans la Ville pour une affaire qui regardoit un de leurs amis communs, à qui leurs conseils & la protection d'Ergaste étoit nécessaires : ils se promenoient tous trois sur le port au moment que les deux Vaisseaux y entrérent. Un mouvement de curiosité naturelle en cette occasion les fit avancer pour voir le débarquement ; mais que devinrent-ils en reconnoissant Eudoxe & Cléophon suivis de Monto, de plusieurs femmes habillés à la Turque, & de quantité d'Officiers qui les accompagnoient avec de grandes marques de considération. Le peuple toûjours empressé à voir ces sortes de spectacles, y étoit en foule ; mais Ergaste & Cléante ne pouvant modérer leur im-

impatience, fendirent la presse, & coururent au-devant de ces chers objets de leur tendresse.

Eudoxe & Cléophon ne les eurent pas plûtôt apperçus, que hâtant leur marche, ils les joignirent en faisant éclater leur satisfaction dans toutes leurs actions. Eudoxe voulut se jetter aux pieds d'Ergaste ; & Cléophon à ceux de Cléante ; mais ils les empêchérent en les recevant dans leurs bras. La joie d'Ergaste étoit si vive de revoir la fille de son ami, qu'il n'eût pas de peine à faire passer l'excès de son contentement pour le fait de l'amour paternelle ; & Cléante qui mêloit au plaisir que lui donnoit un événement si singulier l'admiration que lui inspiroit Cléophon par le changement avantageux que trois années avoient apporté dans toute sa personne, parut véritablement son pere dans l'accüeil qu'il lüi fit. Ergaste ayant ordonné à Eudoxe de regarder Cléante comme un second lui-même, & de recevoir ses

ſes careſſes, il la prit dans ſes bras, tandis que Cléophon paſſa dans ceux d'Ergaſte. Ce fut alors que la Nature donnant un libre cœurs à ſes mouvemens, leur fit ſentir ce qu'elle a de pouvoir ſur les ames bien nées. Cléante ſaiſie de joie en verſoit des larmes, & la belle Eudoxe attendrie d'une ſi tendre réception ne put retenir les ſiennes. Ergaſte & Cléophon ne furent pas moins agités, & recommencérent plus d'une fois leurs embraſſemens. Enfin ayant fait trêve à leurs tranſports pour ſçavoir leurs avantures, ils laiſſérent à Cléophon la liberté de prendre congé de ſes Officiers. Son Lieutenant mit tout en uſage pour l'obliger à partager le butin qu'ils avoient fait ſur le Corſaire mais il n'y voulut jamais conſentir, & ne ſe reſerva que les femmes qui ſuivoient Eudoxe, & le plaiſir de rendre la liberté à tous les Eſclaves Chrétiens dont ſa valeur avoit rompu les fers. Enſuite ayant rejoint Ergaſte & Cléante, ils jugérent à propos de par-

partir dans l'inſtant pour leur Terre, & de donner à Cléophine une joie qu'elle n'eſperoit pas.

Ce fut pendant le chemin que les deux amans les inſtruiſirent de ce qui leur étoit arrivé, & que Cléophon reçut les loüanges que méritoient ſon courage, ſa valeur, & le ſervice qu'il venoit de rendre à la charmante Eudoxe. Ils arrivérent de la ſorte au Château d'Ergaſte qui voulut deſcendre de caroſſe, & ſe montrer le premier à Cléophine pour la prévenir, dans la crainte que la joie & la ſurpriſe ne fit ſur elle quelque révolution fâcheuſe. Il eut ſujet de ſe loüer de ſa précaution; cette Dame fut tellement ſaiſie en apprenant le retour d'Eudoxe & de Cléophon, & qu'elle lui devoit ſa liberté, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Cependant Ergaſte l'ayant priée de ſe tranquilliſer, & de ne rien faire encore paroître ſur le ſecret de leur naiſſance; elle ſe remit & fut audevant des deux amans, qui ſe jet-

jettérent à la fois à ſes genoux en baiſant ſes mains, & les aroſant de leurs larmes. Elle les embraſſa mille fois en mouillant leurs viſages de l'abondance des ſiennes; & comme la reconnoiſſance de ce que Cléophon avoit fait pour Eudoxe lui donnoit un juſte prétexte pour lui témoigner ſa tendreſſe, elle la lui montra dans tout ſon étenduë,

Le jeune Guerrier y répondit avec autant de feu que s'il l'eût connuë pour ſa mere, & jamais entrevûë ne fut plus vive & plus touchante lorſque ces cinq illuſtres perſonnes eurent ſatisfait aux devoirs de la nature & de l'amitié. Cléophine inſtruite par Ergaſte de ce qu'elle devoit faire, paſſa dans ſon appartement avec Eudoxe, & Cléante emmena Cléophon, dans le ſien.

Mon cher Cléophon lui dit-il, je ne puis vous exprimer la ſatisfaction que je reſſens de vous voir ſi digne de votre naiſſance & des ſoins que j'ai pris de votre éduca-

 tion:

tion : Vous avez éprouvé ma complaiſance pour vos deſirs dans l'effort que je me ſuis fait pour me ſéparer de vous, & j'en attends la récompenſe dans l'aveu que je vous demande aujourd'huy d'un ſecret que vous ne m'avez caché que trop long-tems. Vous amiez Eudoxe, continua-t-il, votre amour a commencé dès votre plus tendre jeuneſſe, il s'eſt accru avec votre raiſon, & vous n'avez quitté la maiſon paternelle que dans l'eſpoir de triompher de cette paſſion par le ſecours de l'abſence. Vous êtes ſurpris mon cher Cléophon, ajoûta-t-il, de voir qu'un homme preſque enſeveli dans la Philoſophie ait ſi bien pénétré dans le fond de votre cœur, & que vous connoiſſant une foibleſſe qu'il a toujours blamée; il n'ait pas travaillé lui-même à vous en garantir : Mais mon fils je ne vous déguiſerai point pour ma juſtification que cette Eudoxe m'eſt ſi chere que j'aurois bien plus appréhendé votre indifférence pour elle que votre amour ; ce n'eſt donc

donc point pour le condamner que j'en exige l'aveu de votre bouche mais ſeulement pour que vous m'inſtruiſiez avec ſincérité du motif qui vous a porté à vouloir combattre & vaincre votre flâme.

Cléophon véritablement étonné de voir Cléante ſi bien informé de ſes plus ſecretes penſées, & ſentant un eſpece de ſoulagement de l'approbation qu'il ſembloit donner à ſa paſſion, le regardant avec une reſpectueuſe hardieſſe : Si j'avois crû Seigneur, lui dit-il, qu'une pareille confidence ſe fût accordée avec vos ſages leçons, je n'aurois pas balancé à vous la faire. Je l'avouë, continua-t-il, j'adore Eudoxe, j'ai combattu ma flâme, je n'ai pû l'éteindre; & malgré le peu d'eſpoir dont je l'ai nourrie, j'en ſuis plus amoureux que jamais : cependant ce n'eſt point comme d'une paſſion indigne de moi que j'ai voulu triompher de la mienne, j'ai ſeulement enviſagé qu'étant né ſans bien, il ne m'étoit pas permis de prétendre à la fille d'Ergaſte,

que ne pouvant eſpérer d'être ſon époux, il m'étoit défendu de lui découvrir mon amour & de chercher à m'en faire aimer ; qu'une pareille contrainte en la voyant ſans ceſſe empoiſonneroit tous les momens de votre vie & de la mienne par la triſteſſe qui commençoit à m'accabler ; & que pour prévenir un deſtin ſi funeſte, il falloit eſſaïer ſi la gloire ne la baniroit point de mon cœur, & que la fuite étoit le ſeul moyen de ne pas ſuccomber au deſir de me déclarer.

Ainſi donc, interrompit froidement Cléante, ſi le Ciel vous eût donné les biens d'Ergaſte en partage, & qu'il eût mis Eudoxe dans votre ſituation, vous l'aimez aſſez pour la préférer aux plus brillants partis. Je voudrois, reprit-il avec vivacité, pouvoir mettre des couronnes ſur ſa tête ; quand je ſerois né ſur le Trône ; quand elle ne ſeroit que ſimple bergere, je mettrois à ſes pieds toute ma grandeur, & n'en voudrois que

pour

pour la partager avec elle. Hé bien, brave Cléophon, lui dit alors Cléante en se levant pour l'embrasser, vos vœux vont être satisfaits: vous n'êtes point mon fils, une fortune plus éclatante est reservée à vos vertus, Eudoxe n'est point fille d'Ergaste je suis son pere & vous allez être son époux.

Oui, mon fils, s'écria Ergaste en sortant d'un cabinet d'où il avoit entendu tout l'entretien, c'est à moi que vous devez le jour, Cléophine est votre mere: Mais mon cher Cléophon, continua-t-il en le pressant dans ses bras, malgré cet avantage vous nous devez bien moins qu'à l'illustre Cléante, puisque vous ne tenez que de lui les rares qualités qui vous rendent digne d'être son gendre. Un événement si fort inespéré jetta Cléophon dans des transports & des ravissemens que toute sa Philosophie ne put surmonter, son cœur étoit trop porté pour Ergaste pour douter qu'il fût son pere; mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que la certitude de n'être point

le fils de Cléante, redoubla ſa tendreſſe pour lui. L'eſtime, la reconnoiſſance, & l'admiration prirent dans ſon ame la place de la Nature, & le lui rendirent mille fois plus cher, comme pere d'Eudoxe, que lorſqu'il le croyoit le ſien. Venez mon fils, lui dit alors Ergaſte, venez embraſſer votre mere, & recevoir de ſa main la récompenſe de vos vertus.

A ces mots l'ayant conduit avec Cléandre dans l'appartement de Cléophine qui venoit d'avoir une converſation a peu-près ſemblable avec Eudoxe dont elle avoit arraché le ſecret lui en déclarant ſa naiſſance, ils y entrérent au moment que cette admirable fille la conjuroit de la mener à ſon pere pour lui témoigner qu'elle trouvoit autant de gloire à lui devoir le jour, qu'elle en avoit eu à ſe croire fille d'Ergaſte. Cléante, Cléophine, Eudoxe, & Cléophon laiſſant agir alors les tendreſſes du ſang ſans contrainte, offrirent aux yeux d'Ergaſte le plus touchant ſpectacle; & pour

pour le rendre parfait, il presenta à la belle & sage Eudoxe son vaillant libérateur pour époux, & Cléante unissant leurs mains: Soyez heureux, leur dit-il, qu'un amour éternel fasse couler vos jours dans la paix, & que l'hymen en assûrant votre félicité, rallume sans cesse votre innocente ardeur.

Les deux amans au comble du bonheur, s'abandonnant à leur amour, s'en découvrirent toute la violence en présence de ceux qui disposoient de leurs destinés; & redoublérent leurs satisfactions, en les rendant témoins de celle qu'il ressentoient. Le bruit de cette avanture fut bientôt répanduë du Château d'Ergaste dans la Ville d'Antibe, & dans toute la Province: chacun y prit part & s'empressa d'en venir féliciter les objets. La cérémonie du mariage des deux amans se fit avec magnificence, les principaux des Villes prochaines s'étant fait un devoir d'en être, pour admirer de près la réüssite de la sage précaution qu'a-

voient prise Ergaste & Cléante dans l'éducation de leurs enfans, pour les rendre à jamais l'honneur & l'exemple de leur sexe.



BON-



BONNE RENOMMÉE VAUT MIEUX QUE CEINTURE DORÉE.

LXXXIV. NOUVELLE.

UN riche Négociant de la ville de Londres, nommé Kire, se flattant d'avoir fixé la fortune, & croyant qu'il lui étoit permis de ne plus songer qu'à se divertir, après avoir passé tant d'années au seul soin de s'enrichir, avoit fait de sa maison le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de meilleur à Londres, tant en personnes de condition, qu'en gens de sa sorte. Une épouse complai-

ſante & ſage, en faiſoit avec lui les honneurs; grand nombre de domeſtiques, ſuperbes équipages, maiſons de plaiſance, table toûjours ouverte, & ſervie ſplendidement, offroient trop d'agrémens à ceux qui n'ont d'eſtime que pour les favoris de Plutus, pour qu'ils ne s'y rendiſſent pas en foule. Kite avoit de l'eſprit & du merite; mais quand il en auroit été dépourvû, il n'en auroit pas été moins recherché, puiſqu'il ſuffit d'être dans l'opulence pour ſe voir aimé & conſideré: l'aveuglement des hommes les portant à ne trouver les vertus que dans les richeſſes, & que le plus grand de tous les défauts, ſelon eux, eſt d'être pauvre; ſoyez ſage, ſçavant, rempli d'honneur & de probité, vous n'êtes rien ſi l'indigence enveloppe ces belles qualités: au contraire n'ayez qu'un eſprit médiocre, que des ſentimens vulgaires, & que des vices en partage, vous l'emporterez ſur le ſage dans le cœur des hommes ſi vous êtes riches; tel eſt le monde

de.Kite en fit l'épreuve, tant qu'il fut opulent, qu'il pût prêter de l'argent, qu'il donna des fêtes, & qu'il tint table ouverte; il entendit chanter ses louanges, chacun se fit honneur d'être de ses amis, tout ce qu'il disoit passoit pour autant de sentences, & ses moindres actions étoient admirées.

Mais la fortune inconstante s'étant laissée de le favoriser, & l'ayant abandonné, tout ce grand nombre d'amis & d'admirateurs disparut aussi-tôt, sa maison devint déserte: ceux qu'il avoit le plus obligés, furent les premiers à lui tourner le visage; on ne parla plus de lui qu'avec indifférence, ou que pour le blâmer des dépenses qu'il avoit faites, & des airs qu'il avoit pris. On ne disoit plus Monsieur Kite & lors qu'on en demandoit des nouvelles, on ne se servoit que de l'épitéte de pauvre. Que fait le pauvre Kite, disoit l'un? J'ai rencontré ce pauvre Kite, ajoûtoit l'autre; enfin c'étoit à qui s'en entretiendroit avec le plus de mé-

pris, quoiqu'il n'eût rien fait qui dût lui en attirer. Le premier malheur de ce Négociant arriva par la banqueroute de deux correſpondans chargés de ſes meilleurs effet. Enſuite la perte d'un vaiſſeau ſur lequel il avoit mis des ſommes conſiderables, ayant achevé de le ruiner, ſes lettres de change furent proteſtées, & ſes maiſons ſaiſies pour payer celles qu'on avoit tirées ſur lui. Cependant de tous ces revers, rien ne lui fut plus ſenſible que l'abandon de ceux qui ne l'avoient pas quitté d'un inſtant dans ſa fortune. Mais comme il avoit de l'eſprit & du courage, il chercha ſa conſolation dans ſa propre vertu; & laiſſant ce monde ingrat pour ce qu'il étoit, il ne ſongea qu'au moyen de ranger ſes affaires, & de les rétablir en changeant de conduite, & de reparer par une grande œconomie ce que trop de confiance & de prodigalité lui avoient fait perdre.

Le bon eſprit & la rare ſageſſe de ſon épouſe le ſecondérent dans

ce deſſein, & lui aidérent de telle ſorte à ſupporter ſes malheurs, qu'il n'en étoit affligé que parce qu'ils le mettoient hors d'état de recompenſer ſes tendres attentions. En effet, Madame Kite, plus craintive ſur ce que le chagrin pouvoit produire dans le cœur de ſon époux, que touchée de la perte de ſes biens, quoique ſa dot, qui étoit conſidérable, y fût compriſe, cachant dans le fond de ſon ame la douleur d'un pareil changement, mit tous ſes ſoins à modérer celle qu'il en reſſentoit, en ne lui montrant jamais qu'un viſage tranquille, en redoublant ſes careſſes, en le conjurant de ſe reſigner à la volonté du ciel, & de ſe conſerver pour ſa propre ſatisfaction, & pour celle de leurs enfans, auſquels il étoit toûjours néceſſaire dans quelque ſituation qu'il fût. Il eſt aiſé de juger que ſi de pareils diſcours calmoient le malheureux Kite d'un côté, qu'ils augmentoient beaucoup ſon déſeſpoir de l'autre, par les mouvemens que lui inſpiroient à la fois l'a-

l'amour & la nature. Il avoit deux filles, l'une déjà en âge d'être mariée, ayant dix-sept ans, & la seconde encore au berceau. Amarille, c'étoit le nom de l'aînée, avoit reçû de la nature & de l'éducation, tout ce qui peut rendre une fille parfaite; mais quoi que sa beauté fût des plus éclatante, sa vertu la surpassoit encore; & dans ce cruel revers, elle devint la plus forte consolation des auteurs de sa naissance. Elevée dans l'opulence, elle n'en avoit conçû ni plus d'orgueil, ni plus de vanité; & se conformant sans murmurer à l'état présent de la famille, elle quitta sans peine les vêtemens superbes pour en prendre de plus simples, & se reduisit dans la derniere médiocrité, sans en paroître aux yeux de son pere, ni plus triste ni moins attentive à lui plaire. Sa mere étoit seule confidente de ses peines: elle en avoit des secrettes, & c'étoit dans le sein de cette sage conductrice de sa vie, qu'elle les épanchoit lorsqu'elles se trouvoient

voient en liberté. Le cœur d'Amarille n'étoit pas insensible, il s'étoit laissé surprendre au mérite d'un jeune Seigneur, que je nommerai Messex, maître de sa personne, & d'un bien considerable: il n'avoit pas été le moins empressé auprès de Kite, lorsqu'il étoit dans l'abondance: les charmes d'Amarille l'avoient frappé; mais quoi que son amour fût violent, comme il n'avoit aucun dessein de s'engager sous les loix de l'himen, & qu'il concevoit parfaitement que la charmante Kite étoit trop riche elle-même, pour vouloir autre chose qu'un époux, il s'étoit toûjours contenté du plaisir de la voir, sans lui déclarer ses sentimens. Amarille de son côté n'ayant pû se garentir d'un trop tendre penchant, s'étoit imposé le même silence; & quoi qu'elle le distinguât en secret de tous ceux qui venoient chez son pere, il ne s'étoit jamais apperçû qu'il eût triomphé de sa liberté.

Madame Kite, plus pénétrante par l'extrême attention qu'elle faisoit

ſoit aux moindres actions de ſa fille, avoit découvert ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & n'avoit pas heſité à lui donner les inſtructions que lui dictoit la ſageſſe, pour la maintenir dans celle qui lui étoit naturelle. La belle Amarille, de qui la tendreſſe tiroit ſon caractere de celui de ſon cœur, guidée par l'innocence & la vertu, avoit été ſincere, & ſans ſe parer d'une fauſſe modeſtie, lui avoit avoué que le jeune Meſſex étoit le ſeul qu'elle eût deſiré pour époux; mais joignant à cet aveu ce que le devoir éxigeoit d'elle, elle l'avoit aſſuré qu'elle ſçavoit trop bien les loix de la vettu, pour ne pas donner des bornes à ſon penchant; qu'il ne mettroit jamais d'obſtacles aux volontés de ſon pere; & que Meſſex ignoreroit toute la vie les ſentimens qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il n'en fît paroître de pareils pour elle & que ſa recherche leur fût agreable.

Madame Kite charmée de la prudence de ſa fille, & qui ſouhaittoit elle-même que Meſſex voulût

être

être ſon gendre, l'avoit encouragée à ſe rendre toûjours maîtreſſe de ſon inclination, & lui avoit promis d'employer ſes ſoins pour que ſon époux ſondât le terrain auprès de lui : ſes aſſiduités lui faiſant ſoupçonner quelque deſſein. Mais le bouleverſement de leurs affaires ayant détruit ce projet, Amarille ne ſongea plus qu'à le bannir entiérement de ſon cœur, ne ſe flattant pas qu'une homme qui n'avoit eu pour elle que de legers égards dans ſa fortune, pût avoir des ſentimens plus vifs en la voyant dans l'indigence, quoi qu'elle s'apperçût avec plaiſir qu'il n'imitoit pas les autres amis de ſon pere; & que malgré ſon malheur il ne ceſſoit point de lui faire amitié, ce qui lui donnoit quelquefois des momens d'eſpérance qui s'oppoſoient au pouvoir qu'elle vouloit que ſa raiſon prit ſur ſa tendreſſe. Mais Madame Kite, qu'elle rendoit dépoſitaire de toutes ſes penſées, lui faiſoit ſi bien ſentir qu'il n'étoit plus queſtion de ſonger à de pareil-

reilles alliances, que son espoir s'évanouissoit presque dès sa naissance.

Cependant Messex n'étoit pas sans inquiétude, il aimoit Amarille avec excès : un mouvement d'orgueil & de vanité que lui inspiroit sa naissance, l'avoit contraint à cacher sa passion, la trouvant trop au-dessous de lui pour en faire sa femme, & trop riche pour esperer qu'elle voulût être sa maîtresse. Ce jeune Seigneur n'étoit pourtant pas sans vertus, son ame les avoit toutes en partage; mais entraîné par l'exemple d'une foule de jeunes gens qui regardoient l'himen comme un joug, & l'amour comme un amusement, & qui lui disoient sans cesse, qu'un homme de sá condition se deshonoroit pour jamais, quand il prenoit un engagement avec des personnes qui lui étoient inférieurés; il s'armoit lui-même contre ses propres sentimens, & combattant le penchant qui le portoit naturellement à respecter le merite en quelque lieu qu'il fût; il suivoit le torrent, se

ſe laiſſoit guider par les idées des autres, & croyant ſe diſtinguer, regardoit avec mépris tous ceux qui lui paroiſſoient au-deſſous de lui.

Les richeſſes de Kite lui faiſant craindre qu'il ne prétendît l'avoir pour gendre, s'il déclaroit ſon amour pour ſa fille; il s'étoit ſi bien rendu maître de ſa paſſion, qu'on ne s'en étoit point apperçû; mais lorſqu'il vit cette maiſon en décadence, & preſque ſans reſſource, il crut devoir profiter de ce triſte événement, & ſe flattant que la miſere lui ſeroit plus favorable que l'opulence, il réſolut de decouvrir le feu dont il étoit dévoré depuis ſi longtems, ne doutant pas que cette famille ruinée ne trouvât un avantage conſiderable a ſe livrer à un homme qui par ſon rang, ſes biens & ſes amis, étoit en pouvoir de la relever de ſa chute; mais pour y parvenir avec quelqu'ombre de bienſéance, il commença par redoubler ſes aſſiduités auprès de Kite, & tandis que tout le monde

de l'abandonnoit, il s'empreſſa de telle ſorte à le conſoler, qu'il lui perſuada qu'il n'avoit point de meilleur ami. Les choſes étoient en cet état lorſque Monſieur & Madame Kite ſe trouverent reduits dans une telle extremité, qu'Amarille ne pouvoit plus ſortir ſans entendre mille fâcheux diſcours ſur ſon état, ce qui les fit reſoudre à l'envoyer dans une maiſon de campagne, dont le concierge & ſa femme avoient été leurs domeſtiques pour y attendre quelque changement à leurs affaires, le ſéjour de la campagne ne demandant pas les ajuſtemens & les dépenſes auſquels on eſt obligé à la ville.

Cette ſéparation ne ſe put faire ſans douleur de part & d'autre; mais Madame Kite, plus ſenſible à l'honneur qu'à la ſatisfaction qu'elle recevoit de voir une fille ſi chere, aima mieux s'en priver pour quelque tems, que de la rendre le but des railleries du public; d'ailleurs conſidérant que chaque jour offroit de nouveaux chagrins à la belle

belle Amarille, par les incidens qui venoient les accabler, qu'elle paſſoit ſa vie dans les larmes, & que la préſence de Meſſex augmentoit encore ſes regrets : elle crut qu'en l'éloignant de tant d'objets douloureux, elle deviendroit plus tranquille & triompheroit abſolument d'une tendreſſe qui ne faiſoit qu'aggraver ſes peines. Cette belle fille qui penſoit de même, & qui ſe perſuadoit que ſon abſence ſeroit une épargne pour ſon pere & ſa mere, qui véritablement ſe refuſoient les choſes les plus néceſſaires pour ne la pas laiſſer manquer, ne s'oppoſa point à ce deſſein & partit pour la campagne, eſpérant y être ignorée & ne plus voir Meſſex.

Comme ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ne lui ôtoit rien du vif intérêt qu'elle prenoit au ſort d'un pere & d'une mere qu'elle chériſſoit plus qu'elle-même, & qu'elle ſe doutoit que madame Kite ne lui manderoit pas ce qui pouvoit leur arriver de fâcheux dans la

crainte de l'affliger ; elle engagea une Dame de ses amies à lui écrire la vérité sur toutes les situations dans lesqu'elles ils se trouveroient, afin de les partager, & de les consoler autant qu'il lui seroit possible, ce qu'elle lui promit. Le Concierge & sa femme la reçurent avec joie, & lui marquant autant de zèle & de respect que si elle eût encore été leur maitresse & dans l'abondance, adoucirent sa solitude par leurs soins & leurs attentions.

Tandis qu'elle faisoit ses efforts pour y joüir du repos qu'ils cherchoient à lui procurer, Messex s'étant présenté plusieurs fois de suite à la porte de Kite sans l'avoir pû trouver, ni qu'on voulût le laisser parler à Madame, qu'on lui disoit toujours n'être pas visible : inquiet & surpris d'une procédé si nouveau il fit tant de perquisitions, & se donna de si grands mouvemens, qu'il aprit enfin qu'Amarille n'étoit plus chez son pere, & que ce malheureux Négociant ayant vendu ce qui lui restoit de meubles pour vivre,

ne

ne voyoit plus perſonne ainſi que ſon épouſe,pour n'avoir pas la honte de paroître en cet état. Meſſex étoit jeune; la diſcrétion n'étant pas la vertu de ceux de ſon âge,toute la ville de Londres fut bien-tôt informée de cette miſere; les gens raiſonnables le plaignirent,& loüerent la conſtance avec laquelle il ſupportoit un ſi cruel revers, ſans importuner ni demander de ſecours à perſonne, ſur-tout ayant une fille d'une aſſez grande beauté pour s'en procurer; les autres le traittoient de fou d'avoir ſequeſtré dans une triſte ſolitude la ſeule perſonne dont il auroit pû tirer quelque avantage, en la faiſant ſolliciter ſes amis; pluſieurs même s'émancipérent à dire que cet état n'étoit que le juſte prix de la fierté d'Amarille: qui ſe croyant dans ſa fortune le meilleur parti de l'Angleterre, avoit dédaigné ceux qui n'étoient pas nés ou Comtes ou Marquis, & qu'elle ſe trouveroit peut-être trop heureuſe dans ſa ſituation préſente de n'être que la

maîtresse de ceux qu'elle n'auroit pas voulu pour époux autrefois. Tous ces discours aïant en couragé Messex à suivre le projet qu'il avoit formé ; appréhendant même qu'un autre le prévint, il résolut de se rendre à la maison qui servoit d'azile à Mademoiselle Kite. Comme il avoit une fort belle Terre dans ce canton, & qu'il connoissoit le Maître & le Concierge de cet endroit, il ne mit point en doute qu'il ne lui fût aisé de la voir & de l'entretenir : & partit rempli d'amour & d'espérance, persuadé que s'il gagnoit le cœur de la fille, il auroit bientôt l'approbation du pere & de la mere.

Il fut à sa Terre ; & pour ne pas faire soupçonner le motif de son voyage, il resta plusieurs jours chez lui sans tourner ses pas du côté d'Amarille : mais ayant appris que depuis son départ Kite avoit été pris prisonnier, & que pour comble d'infortune il couroit risque de périr en prison par l'impossibilité de satisfaire celui qui l'y avoit

avoit fait mettre & la dureté de ce créancier ; il ne voulut pas retarder plus long-tems à se déclarer, ce dernier coup lui paroissant trop favorable pour n'en pas profiter. En effet, il se rendit en chassant à cette maison, où le Concierge le reçût avec les honneurs qu'il devoit au meilleur ami de son Maître. Messex lui dit qu'il sçavoit qu'Amarille étoit chez lui,& demanda à la voir sous prétexte qu'étant en pouvoir de rendre de grands services à sa famille, il venoit exprès pour les lui offrir. Le Concierge fit d'abord quelque difficulté, alléguant que Mademoiselle Kite n'étoit pas en état de paroître aux yeux de personne ; qu'on lui avoit recommandé de ne la laisser voir à qui que ce fût ; que sa présence ne pouvoit même que faire beaucoup de peine étant toujours en pleurs, & qu'en ce moment elle étoit accablée de la plus vive douleur par la nouvelle qu'elle venoit de recevoir de la prison de son

 pere.

pere. Ma femme & moi, contia-t-il, étions instruits de cet accident, & nous le lui avions caché pour ne pas augmenter son affliction ; mais une de ses amies vient de lui écrire, & l'a si bien informée de toutes les circonstances de ce malheur, que nous ne pouvons parvenir à la consoler ; & c'est ce qui me fait vous supplier de ne pas tenter d'en être vû.

Messex ne se rebuta point & le tourna de tant de façons, qu'il l'obligea d'aller sçavoir d'Amarille si sa visite ne l'incommoderoit point. Cette belle fille extrêmement surprise qu'il eût connoissance de sa retraite & qu'il vint l'y chercher, fut quelques momens incertaine de ce qu'elle devoit faire; mais le rapport du Conciere lui faisant espérer qu'elle pouvoit l'engager à s'employer pour tirer son pere de prison, elle se détermina à le voir, & le fit prier d'entrer. Messex charmé d'avoir réussi, la salüa avec respect ; & la trouvant plus belle

belle que jamais malgré ſes chagrins & la ſimplicité de ſon ajuſtement, il commença la converſation par mille proteſtations, de la part qu'il prenoit au deſaſtre de ſa famille, auſquelles elle repondit avec conſidération ; & voyant qu'il étoit véritablement touché de ſa ſituation : Seigneur, lui dit-elle, mon état ne me fait qu'une légere peine ; celui de mon pere & de ma mere m'eſt mille fois plus ſenſible : ſans ſecours & ſans protecteurs, comment pourront-ils ſe tirer du dernier coup qui vient de les accabler ? Tous ceux qui ſe diſoient de leurs amis dans leur fortune, les ont abandonnés dès qu'ils les ont vus malheureux ; tout a diſparu, & perſonne ne s'empreſſe à leur témoigner la moindre compaſſion.

Meſſex qui n'attendoit que ce reproche pour éclater, la regardant avec des yeux remplis d'amour : Belle Amarille, lui dit-il, ne me confondez pas dans le nombre de ces ingrats, je n'ai jamais

cessé d'être ami de votre pere; des raisons que je ne puis dire, m'ont empêché qu'à présent de le lui prouver : mais aujourd'hui qu'elles sont cessées, & que rien ne peut s'opposer au desir que j'ai de vous rendre heureuse, je vous déclare que vous voyez en moi le plus amoureux de tous les hommes ; je vous adore, charmante Amarille, & je suis prêt de dégager Kite, de payer ses dettes, de lui donner des fonds pour rétablir ses affaires, & de vous assûrer pour toute votre vie une fortune aussi brillante que vous puissiez la souhaiter, si vous voulez répondre à ma flâme. Vous serez maîtresse absoluë dans mon Palais, dans mes Châteaux, & vous regnerez seule dans mon cœur, n'ayant aucune intention de me marier ; & si par des motifs que je ne puis prévoir, j'étois forcé de changer de sentiment, je vous mettrai si bien en état de vous en consoler, que vous n'aurez nul sujet de vous en plaindre. Il n'est pas facile d'exprimer ce qui

qui se passa dans le cœur de la belle & sage Amarille à cette indigne proposition : moins irritée de la témérité de Messex, que contre elle même d'avoir eu pour lui des sentimens qu'il méritoit si peu ; elle mit tout le tems de son discours à s'armer du mépris qu'il lui inspiroit pour achever de triompher du penchant fatal qui l'entraînoit vers lui ; & lorsqu'il eut cessé de parler : Je ne croyois pas, lui dit-elle froidement, qu'il y eût dans la misere quelque malheur plus grand que la misére elle-même ; mais vous m'apprenez aujourd'hui quelle en renferme de plus affreux encore ; la perte de nos biens, l'état déplorable de ma mere, & la prison de mon pere ne me paroissent rien en comparaison de l'outrage que vous leur faites, en me croyant capable d'acheter à si haut prix leur fortune & la mienne ; ceux qui nous ont abandonné, sont mille fois moins coupables que vous, puisqu'ils ont fait notre infortune sans y insulter, & que

vous ne vous êtes masqué d'une fausse pitié, que pour nous mieux offencer & chercher à nous séduire ; mais sçachez que malgré nos malheurs, des amis tels que vous n'attireront jamais que nos mépris ; portez ailleurs vos vœux & vos offrandes, & ne prononcez de vos jours le nom d'Amarille. A ces mots se retirant dans un petit cabinet, qui rendoit dans sa chambre, elle s'y enferma, & le laissa dans une confusion d'autant plus grande, qu'il avoit autrement présumé de son dessein. La Concierge qui avoit été témoin de cette conversation, & qui sçavoit que la vertu de Mademoiselle Kite étoit inébranlable, le blâma fort d'avoir si franchement découvert sa pensée, & le conjura de ne plus venir dans cette maison, ne voulant pas que Madame Kite le soupçonnât d'intelligence avec lui.

Messex que la vûë d'Amarille n'avoit rendu que plus ardent à desirer sa possession, mit tout en usage pour gagner cette femme : les

les prieres, les promeſſes & le brillant éclat de l'or furent employés pour l'obliger à lui procurer une ſeconde entrevuë, mais inutilement. Outré d'être ſi mal reçû de tous côtés, il ſe retira dans la réſolution d'étouffer un amour qu'il croyoit mériter un deſtin plus heureux, mais ſon cœur étoit trop vivement atteint pour remporter une telle victoire: la ſageſſe & la réſiſtançe d'Amarille ne firent que l'embraſer davantage; & ſe figurant une double félicité à triompher de ſon innocence, il revint à Londres, eſpérant trouver plus de facilité auprès de Madame Kite. Amarille, diſoit-il à un de ſes amis confident de ſon amour, eſt jeune ſans expérience, & s'imagine qu'il faut toujours rougir & faire la ſévere, quand on ne parle pas d'hymen; ſa mere ne ſera peut-être pas ſi mal-aiſée à réduire, elle connoît le monde, ſa ſituation la touche, la priſon de ſon époux la tourmente; & lorſqu'elle verra jour à ſortir de tant d'embaras, en me livrant

une fille pour laquelle elle ne peut plus eſpérer de parti, je ſuis aſſûré qu'elle ne balancera pas & qu'elle la mettra à la raiſon.

Ce fut dans cette idée qu'il ſe rendit chez cette Dame, à laquelle il fit demander un entretien particulier pour le bien de ſes affaires. Madame Kite à qui ſa fille n'avoit rien écrit de la viſite de Meſſex pour ne pas augmenter ſes peines, croyant qu'il venoit peut-être dans l'intention de rendre ſervice à ſon mari, le reçu avec conſideration en lui témoignant la douleur qu'elle reſſentoit de ſe préſenter devant lui dans le pitoyable état où le ſort l'avoit réduite. En effet, Meſſex la trouva dans une chambre dont un lit & quelques méchantes chaiſes compoſoient tout l'ameublement, n'ayant qu'une ſervante pour la ſervir & ſoigner une petite fille qu'elle venoit de retirer, n'ayant pas de quoi payer la Nourrice. Meſſex ne put ſe défendre d'être attendri à ce touchant ſpectacle; mais le croyant

tou-

toûjours plus propice à ſon amour pour Amarille, il en fit l'aveu à cette malheureuſe mere, en lui déclarant nettement qu'il ne prétendoit pas l'épouſer, mais qu'il lui feroit une ſi haute fortune, qu'elle n'auroit pas lieu de regretter le titre de ſa femme, & qu'avec cela il ſe rendroit le ſoutien & le protecteur de ſon époux envers tous ceux qui vouloient l'accabler, & le mettroit en ſituation de ſe rétablir: & finit ſon diſcours en jettant ſur ſa chaiſe une bourſe emplie d'or, comme pour ſervir de préliminaire à ſes promeſſes.

Madame Kite auſſi ſurpriſe qu'irritée de la propoſition, ne la reçut pas avec la même modération qu'Amarille, & fit éclater ſon indignation par tout ce qu'elle put inventer de plus offenſant contre Meſſex; & lui rejettant ſon or avec mépris lui commanda d'un air abſolu de ſortir chez elle, ajoûtant que ſes malheurs étoient mille fois plus ſuportables pour elle, que l'horreur de le voir; & quoi qu'il

pût dire, il fut contraint de la quitter sans l'avoir appaisée, ni pû trouver un moment favorable pour reprendre la parole.

Etonné de la fierté de la mere & de la fille dans une conjoncture si délicate, il fut se renfermer chez lui agité de divers mouvemens. Comme il n'avoit, pour ainsi dire, que la superficie du vice; que son ame étoit formée pour la vertu, & qu'il n'agissoit que par le faux préjugé que lui avoient donné ses jeunes amis, les mœurs du siécle & le monde en général, il ne put s'empêcher d'admirer la fermeté de ces deux personnes, & même d'en être touché. Cependant tandis qu'il rêvoit aux moyens qu'il prendroit pour surmonter tant d'obstacles, Madame Kite justement allarmée de ce qu'elle venoit d'apprendre, & tremblante pour la gloire d'Amarille avoit mis la main à la plume & suivant le feu dont elle étoit animée, lui avoit écrit d'une maniere patétique tout ce qui pouvoit l'encourager à faire triom-

triomphor ſa vertu d'une attaque auſſi dangéreuſe, & dans l'inſtant donna ſa Lettre à un homme qui faiſoit ſes commiſſions, & qu'elle envoyoit deux fois la ſemaine à ſa fille, avec ordre de partir dans le moment.

Cet homme qui ne gagnoit ſa vie qu'en ſervant les uns & les autres, & qui ne vouloit pas perdre le ſalaire de cette commiſſion, promit d'obéir, quoiqu'il fut employé ailleurs, & qu'il ſçût qu'il ne pouvoit avoir Amarille que le lendemain. Mais en ſortant de chez Madame Kite, ayant rencontré un des gens de Meſſex dont il étoit ami, & ſçachant qu'il devoit partir pour la Terre de ſon Maître ce même jour, il le pria de ſe charger de la Lettre & de la rendre en paſſant parce que c'etoit ſon chemin. Le domeſtique de Meſſex ne fit point de difficulté, & l'aſſûra qu'Amarille l'auroit dès le ſoir; & s'étant ſéparès, le Commiſſionaire fut achever ce qu'il avoit à faire dans la Ville, & le valet de Meſſex ſe ren-

rendit chez lui pour recevoir ses ordres, & lui demanda s'il n'avoit rien à faire dire au Concierge de son ami, parce qu'il devoit s'y arrêter pour rendre une Lettre de Madame Kire à sa fille.

Un mouvement de curiosité, dont Messex ne fut pas le maître, le portant à voir ce qu'elle écrivoit, il se fit donner la Lettre ; & passant dans son cabinet, il l'ouvrit avec précipitation & lut ces paroles

LETTRE.

MA chere Amarille, Messex sort de chez moi: mais ô ciel! quelle visite! Que le motif en est outrageant & sensible pour des cœurs qui préferent l'honneur à la vie! Il faut qu'il ait l'ame bien basse, pour croire qu'un pere & une mere remplis d'amour pour la vertu, & de tendresse pour leur fille, puissent la livrer à la plus honteuse de toutes les démarches pour subvenir à leurs nécessités! Il m'a dit qu'il avoit eu la hardies-

se

ſe de vous en faire la propoſition. O ! ma chere Amarille ne vous guérira t-elle pas de votre funeſte penchant pour ce barbare ! Pouvez-vous aimer encore un homme qui vous mépriſe au point de ne vous ſouhaiter que pour ſa Maîtreſſe ? Juſqu'ici je n'ai combattu vos ſentimens, que par de raiſons qui ne tiroient leur ſolidité que du changement de notre fortune : Mais je veux aujourd'hui les bannir de votre cœur par le ſeul principe de la ſageſſe. Oubliez nos malheurs, ma chere Amarille ; devenez y même inſenſible, plûtôt que de les terminer de cette maniere ; ils ne ſont pas ſi grands qu'on vous les fait ; tout conſpire à nous en tirer ; j'ai trouvé des amis deſintéreſſés, qui s'employent pour votre pere. Enfin, ma fille, remettons notre ſort entre les bras de la Providence ; & s'il faut que nous mourions pauvres, mourons du moins ſans tache. Etouffez promptement le feu que vous n'avez fait

que

*que couvrir ; fermez vos yeux à la vûë de celui qui nous outrage ; ne souffrez pas qu'il vous parle jamais ; & perdez plûtôt le jour, que de vous écarter des loix de la sagesse. J'attens votre réponse avec la derniere impatience ; j'espére qu'elle me tranquilisera ; je cacherai cette funeste avanture à votre pere. Il soutient ses infortunes avec une fermeté sans exemple ; mais il mourroit en apprenant celle-ci. Adieu, chere Amarille ; votre vertu me rassure, & je ne doute point que vous ne soye digne fille d'*HENRIETTE KITE.

O dieux ! s'écria Messex après cette lecture, la vertu l'emporte sur la misere & sur l'amour. Amarille m'aime ; Amarille est dans la derniere nécessité, & cependant elle refuse mes bienfaits, me cache sa tendresse, & préfere sa misere à la satisfaction de son cœur. Il se tut après ces mots ; & parcourant la Lettre des yeux, il admira avec quelle adresse cette sage

ge mere, craintive pour l'honneur de sa fille, vouloit lui persuader qu'elle avoit des amis puissans & secourables, quoiqu'il n'en fût rien, afin de la mieux encourager à lui résister. Pénétré de tant de vertus, la sienne se dévoila; il eut honte d'avoir porté ce coup à l'innocence, ses richesses & sa naissance lui parurent si peu de choses auprès de la sagesse d'Amarille, qu'il se trouva dans ce moment aussi peu digne d'elle, qu'il la trouvoit auparavant au-dessous de lui; & s'abandonnant entiérement à la noblesse de son ame, il ne songea plus qu'à réparer le tort qu'il venoit de faire à cette vertueuse famille.

Mais ne pouvant se refuser de voir la réponse d'Amarille, afin d'être instruit de ses plus secrettes pensées, il recachetta la Lettre de sa mere, & fit partir son domestique sur le champ, après lui avoir ordonné de se déguiser pour ne paroître qu'un Messager ordinaire, d'attendre la Lettre d'Amarille, & de la lui apporter. Il fut ponc-

ponctuellement obéi; cet homme monta sur le meilleur des chevaux de son Maître; & fit une telle diligence, qu'il arriva dès le soir à la retraite de Mademoiselle Kite. Il avoit oté sa livrée, & laissé son cheval dans le Village; Amarille qui n'avoit pas de plus douces consolations que de recevoir des nouvelles de sa mere, prit la Lettre avec empressement; & sans se donner le tems de passer dans une autre chambre, en fit la lecture à voix basse devant le domestique de Messex, qui étant chargée d'éxaminer tous ses mouvemens, n'eut pas de peine à les démêler. Son visage se couvrit de larmes, & ses sanglots la forcérent de lire à plusieurs reprises. Enfin, s'étant retirée pour faire réponse, elle ne tarda pas à la remettre à ce Courier, qui pour satisfaire l'impatience de son Maître, remonta à cheval, courut toute la nuit, & se rendit à Londres à la pointe du jour. Messex que son amour & ses nouvelles idées empêchoient de goûter les douceurs du sommeil, l'enten-

tendit arriver, & le fit entrer dans ſon appartement. Il lui fit un détail exact de ſes obſervations, & le toucha vivement en lui rapportant l'état où cette Lettre avoit miſe Amarille; il prit la ſienne, l'ouvrit en tremblant, & la trouva conçuë en ces termes.

LETTRE.

MAdame ce ſeroit un cruel ſurcroi à mes peines, ſi vous n'étiez pas perſuadée qu'étant ſortie de votre ſang je puis avoir d'autres ſentimens que les vôtres. Si ceux que j'avois pour Meſſex m'en euſſent inſpiré d'indignes de vous confier ma foibleſſe. Je n'ai pas été la maitreſſe de mon cœur, mais je n'ai jamais ceſſé de l'être de moi-même. Un aſcendant fatal m'avoit forcée à le trouver aimable, & j'avouë que le diſtinguant des autres hommes, je le crois digne de mon eſtime : je viens d'être cruellement, détrompée, & je ne puis vous déguiſer que ce moment m'a plus couté de lar-

larmes que tous nos malheurs. Je ne prétens point me vanter à vos yeux d'une victoire entiere, j'ignore ce qui se passe dans mon ame, mais ce que je puis vous protester, c'est que je le méprise autant que je l'ai aimé, & que je l'aime peut-être encore: que cela ne vous alarme point, plus j'ai de peine à briser mes liens & plus je donne de gloire à mon triomphe; ha! s'il m'étoit indiferent, que m'importeroit-il de m'en voir outragé & quel merite aurois-je à le hair? mon indignation pour lui redouble en apprenant qu'il a eû la témerité de s'adresser à vous; je n'avois pas voulu vous instruire de notre entretien pour vous épargner de nouveaux chagrins; je penetre aisément à quel dessein vous me flatez de quelques changemens dans nos affaires: mais, Madame, permettez moi de vous dire que vous n'avez pas besoin de me donner cet espoir pour m'engager à suivre vos traces; que n'ayant que la sagesse en

en vûë elle sera mon guide dans tous les états de ma vie, mon cœur est déchiré des plus sensibles traits par la certitude où je suis de ce que vous souffrez ; mais malgré tout mon amour pour vous & pour mon pere, prête à verser tout mon sang s'il étoit necessaire à votre bonheur, je ne l'acheterai jamais de la moindre action qui puisse vous faire rougir de m'avoir donné le jour, ne connoissant que la vertu au-dessus des mouvemens de la nature. N'ajoutés donc point de nouvelles alarmes à vos peines, je n'en attens la fin que de la providence, je m'y soumets ainsi que vous & vivrai & mourrai digne de porter le nom d'Amarille Kite.

Cette lettre ne produisit pas moins d'effet sur le cœur de Messex que la premiere. Il y découvrit un caractere de franchise & de fermeté qui le charma ; il pénétra même au travers de l'indignation de cette belle fille, qu'elle l'aimoit toûjours, &

& qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de rappeller ſon eſtime, s'il ſe mettoit en devoir de la mériter. La réſolution en étoit priſe, ſes yeux s'étoient ouverts, la haute ſageſſe de la mere & de la fille s'étoit offerte à ſes regards dans tout ſon éclat, & le deſir d'effacer du cœur d'Amarille le mépris dont elle combattoit ſon panchant pour lui, le ſollicitoit trop fortement d'y travailler, pour mettre aucun intervale entre le deſſein & l'exécution. Il eût bien voulu commencer par tirer Kite de priſon, acquitter ſes dettes, & répandre chez lui l'abondance; mais craignant qu'on ne prît ces ſervices pour une ſuite de ſes premieres idées, il jugea qu'il lui étoit plus à propos de revoir Madame Kite, & de lui apprendre lui-même le changement que ſa vertu & celle de ſa fille avoient fait en lui. Il garda la lettre, & lorſqu'il fut heure de faire des viſites, il ſe rendit chez elle, & demanda à lui parler de la part d'Amarille pour lui remettre une lettre dont elle l'avoit chargé. Madame Kite étonnée

née que sa fille eût confié sa réponse à un homme qu'elle lui avoit commandé de ne jamais regarder, ne voulut pas qu'on le fit entrer dans sa chambre, & vint le trouver dans un espece de vestibule qui précedoit l'escalier où Messex attendoit. Son air fier & sévére, lui faisant juger du chagrin que lui donnoit sa présence ; il se jetta d'abord à ses pieds, & sans lui laisser le tems de parler : Je viens, lui dit-il, Madame, expier mon crime à vos genoux, vous demander pardon de l'outrage que je vous ai fait, & me percer le cœur de cette épée si je ne puis l'obtenir ; ce n'est plus Messex séducteur de l'innocence qui se présente à vos yeux, c'est l'admirateur de votre sagesse, l'adorateur de celle de la charmante Amarille ; enfin, c'est le plus tendre & le plus parfait amant qui fut jamais qui vient s'offrir à vous pour être son époux, & votre gendre.

Comme Messex étoit véritablement touché, & que peu d'hommes avoient autant de graces en

s'énonçant, son action & ses paroles attendrirent Madame Kite : elle s'adoucit ; mais craignant que ce ne fut un piége pour la surprendre : Cruel, lui dit-elle en laissant couler quelques larmes, ne vous suffit-il pas d'avoir poussé l'offence au plus haut dégré sans vouloir encore éprouver notre constance par de si lâches détours ? Non, non, interrompit-il avec vivacité, c'est mon cœur qui vous parle ; je reconnois mon crime & je ne m'offre à vos yeux que pour le réparer. Alors lui faisant un récit fidéle de sa curiosité sur la lettre, & la réponse d'Amarille de l'admiration qu'elles avoient fait naître dans son ame, & du changement qu'elles y avoient apporté ; il la mit elle-même dans une telle surprise, que ne trouvant point de termes pour exprimer sa joïe, elle lui tendit les bras, & l'y tint un tems assez long sans pouvoir parler. Messex profitant de son silence lui découvrit jusqu'au plus simple repli de son cœur, & lui fit si bien connoître la pureté de ses intentions, que ne pou-

pouvant plus douter de la vérité & le regardant avec tendresse : Quoi, Seigneur, lui dit-elle, vous êtes donc assez généreux pour vouloir changer nos larmes en transports d'alegresse? & vous estimez assez Amarille pour en être l'époux? Juste Ciel! continua-t-elle, quelles graces n'avons nous pas à vous rendre de nous avoir envoïé des malheurs qui déviennent la source de notre gloire. Alors donnant la main à Messex & le faisant entrer dans sa chambre, en lui demandant pardon de l'avoir traité avec si peu de respect; il se fit entr'eux une conversation remplie de confiance & d'amitié. Messex lui donna la lettre d'Amarille, en la priant de la lire pour admirer avec lui la solide vertu de cette belle fille.

Plus j'y vois de mépris, lui dit-il, pour ma témérité, & plus je la respecte, & j'ose me flatter que le retour de ma raison rappellera pour moi dans son ame un amour dont je fais toute ma félicité. Madame Kite l'en assura, & vouloit lui écrire cet heureux changement;

mais il l'en empêcha, & la pria de permettre qu'il mît ses affaires en ordre avant de l'en instruire. Et pour ne pas perdre de tems il la fit monter dans son carosse, & se rendit avec elle chez celui qui retenoit son époux en prison, lui paya ce qu'il lui devoit, & dans le même instant courut le délivrer. Kite fut d'une surprise extrême en apprenant qu'il tenoit sa liberté de la générosité de Messex; & que pour le prix des soins qu'il alloit se donner pour le rendre heureux, & des dépenses qu'il vouloit faire pour y parvenir, il ne lui demandoit que la main de sa fille. Plus sensible à cet honneur qu'à tout ce qui lui étoit arrivé de fâcheux, il lui en marqua sa réconnoissance dans les termes les plus vifs. Messex l'embrassa, & l'ayant conjuré de ne le plus regarder que comme son fils, & de le traiter de même; il les conduisit dans une de ses maisons, ne voulant pas qu'ils rentrassent dans leur triste demeure, & fit venir près d'eux leur jeune fille & la vieille femme qui les servoit à laquelle il

joi-

joignit plusieurs domestiques, un équipage superbe avec tout ce qui pouvoit mettre Monsieur & Madame Kite en état de paroître avec honneur. Il leur fit présent de cette maison qui étoit magnifiquement meublée, leur assigna un révenu considérable, tout le tems de leur vie, & le substitua à la sœur d'Amarille ; & lorsque tout fut en état de la recevoir, il pria Madame Kite de lui écrire pour la faire venir sans lui rien découvrir de ce qui s'étoit passé, voulant avoir le plaisir de la surprendre, & de sçavoir ses sentimens pour lui. Elle y consentit ; & comme la sortie de son époux, les services & les prétentions de Messex étoient sçûë à Londres, & qu'il avoit pris soin de publier la rare vertu de cette famille, toutes les Dames de la Ville ne quittoient plus Madame Kite & se faisoient un honneur d'être de sa societé;ce qui lui donna occasion d'en choisir une pour aller chercher Amarille, afin que le dessein qu'elle

avoit projetté avec Meſſex eût une plus grande réuſſite.

On mit donc cette Dame de la confidence, elle ſe chargea de la lettre, & partit dans ſon équipage. Cependant la belle Amarille paſſoit les jours & les nuits à répandre des larmes de l'indigne procedé de Meſſex, qu'elle ne pouvoit haïr malgré tous ſes efforts, ſon chagrin étoit encore augmenté par le ſilence de ſa mere qui ne lui avoit rien mandé depuis près de dix jours qu'elle avoit fait réponſe à ſa lettre: elle n'en recevoit point non plus de ſon amie que des affaires de familles retenoient en campagne, & ne ſçachant aucune nouvelle elle s'abandonnoit à toute ſa douleur, lorſque la Dame arriva. Elle ne la connoiſſoit point; mais comme la lettre de Madame Kite l'inſtruiſoit qu'elle étoit de ſes amies, & que ſon air & ſa magnificence parloient aſſez pour elle, elle la reçut avec de grandes marques de conſidération; & voyant que ſa mere lui commandoit de partir avec elle, elle

la

la pria de lui dire ce qui donnoit lieu à ſon retour. La Dame lui répondit que les affaires avoient changé de face, que ſon pere avoit trouvé le moyen de payer ſes dettes, & de ſortir de priſon, qu'il étoit bien logé, & ne manquoit de rien, mais qu'elle n'en ſçavoit pas davantage; que cependant, ſelon qu'on en pouvoit juger, & ce qu'on en diſoit, toute les apparences étoient qu'on alloit la marier, & que ce changement ne venoit que des grands biens de celui qui devoit l'épouſer. Amarille pâlit à ces paroles, ſes penſées ſe portérent ſur Meſſex, & s'imaginant que le ſilence que ſa mere avoit obſervé cachoit quelque miſtere funeſte à ſa gloire, elle trembla que la miſere ne l'eût enfin portée à ſe rendre aux ſollicitations de cet amant, & que ſous ombre d'himenée on ne voulut la livrer à ſon ardeur criminelle. Remplie de cette idée elle prit pluſieurs détours pour ſçavoir le nom du Cavalier; la Dame vit ſon inquiétu-

de, & la régardant en fouriant; raffurez - vous belle Amarille; lui dit-elle, ce changement n'eft point l'effet d'un commerce honteux, c'eft la récompenfe de votre vertu; on eft inftruit dans Londres des propofitions que Meffex vous a faites, & de vos fages refus, & ce n'eft qu'à ces preuves éclatantes de votre conduite que vous devez le fort qui vous attend. Ce difcours remit Amarille fur les foupçons qui l'avoient alarmée, quoiqu'il ne la tranquilifa pas fur de fecretes inquiétudes. Elle aimoit Meffex, & cependant irritée de l'outrage qu'elle en avoit reçû, elle étoit réfoluë de mourir plûtôt que de le voir jamais; mais en même tems elle avoit pris une fi forte averfion pour tous les hommes en général qu'elle ne put entendre fans douleur que fon pere fongeoit à la marier. Elle en verfa des larmes & fit même quelque difficulté de quitter fa retraite. Tout mon bonheur, dit-elle à cette Dame confifte dans celui de ma famille, je fuis contente puifqu'elle l'eft; mais j'avoüe que je

je joüirois bien mieux ici de la félicité, que dans le tumulte du monde ; j'ai pris du goût pour ma ſolitude, & je ſens qu'elle me ſera plus chere encore lorſque je pourrai m'y voir avec aiſance.

Ce n'eſt pas l'intention de votre pere, lui répondit la Dame ; il ne joüiroit qu'imparfaitement de ſon ſort s'il ne le partageoit pas avec vous, & je ne puis me diſpenſer de vous mener à Londres. Amarille rougit, ſoupira & ſe prépara à partir. Comme on avoit chargé la Dame des ajuſtemens dont Meſſex vouloit qu'elle ſe parât pour rentrer dans la Ville, elles les fit apporter ; & l'aidant elle même à l'habiller, elle fut témoin de ſon étonnement à la vûë de tant de magnificences : cependant contrainte d'obéïr elle s'en vêtit, & montant en caroſſe avec la Dame qui récompenſa libéralement le Concierge & ſa femme de la part de Kite. Elles prirent le chemin de la Ville ; leur converſation pendant la route ne fut pas brillante, Amarille étoit triſte & rêveuſe ; la

crainte de rencontrer Meſſex, la douleur ne lui avoit inſpiré que des ſentimens indignes d'elle, & la répugnance qu'elle ſentoit à devenir la femme d'un autre, l'occupoient de telle ſorte que ſa conductrice n'en put tirer que très-peu de paroles.

Elles arriverent enfin chez Kite où toutes les amies de ſon épouſe & de Meſſex s'étoient renduës. Ce généreux amant n'eut pas plûtôt entendu le caroſſe, qu'il paſſa dans un arriére cabinet de l'appartement de Madame Kite, ne voulant paroître qu'au moment dont-ils étoient convenus enſemble. Tout ce qui s'offrit aux yeux d'Amarille redoubla ſa peine & ſon étonnement, ne pouvant comprendre comment la fortune de ſon pere s'étoit rétablie en ſi peu de tems. Monſieur & Madame Kite la raſſurérent avec mille tranſports de joïe; elle ſe jetta à leurs pieds, ils la relevérent, leurs careſſes furent entremêlées de larmes, & jamais entrevûë ne fut plus touchante de part & d'autre, quoique par des motifs dif-

différens, Monſieur & Madame Kite n'ayant que des ſujets de ſatisfaction, & la belle Amarille croyant n'en avoir que de douleur. Toutes les Dames vinrent l'embraſſer, & la féliciter en donnant milles loüanges à ſa beauté, qui véritablement n'avoit jamais été plus éclatante, l'air de la campagne l'ayant augmenté d'un embonpoint charmant malgré ſes peines d'eſprit & de cœur. Quand les prémiers complimens furent finis, Madame Kite la conduiſit dans le cabinet qui touchoit à celui où Meſſex s'étoit caché, & s'y renfermant avec elle : Ma chere Amarille, lui dit-elle, le Ciel touché de nos malheurs & de votre vertu, les termine d'une façon ſi glorieuſe que nous mériterions de retomber dans notre infortune, ſi nous manquions de réconnoiſſance envers celui qu'il a choiſi pour nous en tirer ; mais comme vous ſeule pouvez nous acquiter de ce que nous lui devons, & qu'il ne veut que vous pour le prix de tant de bienfaits, j'eſpere que vous vous ſoûmet-

mettrez avec joïe au desir que nous avons de le voir votre époux.

Vous devez sentir Amarille, continua t-elle d'un air sérieux, la différence qu'il y a entre un homme qui ne vouloit vous faire du bien qu'à condition que vous ne seriez que sa maîtresse, & celui qui ne nous arrache à notre misére que pour être votre époux. Si l'un a mérité toute votre indignation, l'autre à mérité toute votre tendresse & votre estime, & je vous crois trop raisonnable pour ne pas prendre des sentimens aussi conformes à la sagesse dont vous faites profession, que nécessaires à votre repos. Vous ne devez pas douter, Madame, lui répondit-elle en s'efforçant de retenir ses larmes, que mon cœur ne soit touché de la plus vive réconnoissance pour un procedé si généreux ; je vois comme vous combien je dois mettre d'intervale entre des caractéres si fort opposés : & puisqu'il faut me sacrifier pour votre bonheur, je suis prête à vous obéïr ; mais j'avouë que sans la soumission

que

que je dois à vos ordres mon cœur ne feroit jamais la victime d'une fortune qui me coûte fi cher.

Ah! ma fille, s'écria Madame Kite, je ne le vois que trop, Meffex vous eft toûjours cher, & vous l'aimez encore malgré fon indigne action. Je ne puis l'oublier reprit la tendre Amarille toute en pleurs en fe jettant aux génoux de fa mere, & quoiqu'un fouverain mépris accompagne ma tendreffe, il n'eft pas en mon pouvoir de le bannir de mon cœur; tout ce que je vois ici le rappelle encore à ma penfée, & me repréfentant que ce changement devroit être fon ouvrage, qu'il auroit pû fe couvrir de gloire & combler ma félicité, je meurs de douleur & de défefpoir de voir qu'un autre a fait ce qu'il auroit dû faire; jugez donc Madame, ajoûta-t-elle en lui baifant les mains, fi je fuis en état de récompenfer par mon amour celui que vous me deftinés; il faut vous obéïr, & fatisfaire à votre parole; il aura ma main, mais il ne poffedra jamais mon cœur

&

& puiſque la raiſon, vos ſages leçons, ma vertu même, & l'ardeur criminelle de Meſſex n'ont pû vaincre mon fatal panchant, n'eſperez pas qu'un autre en puiſſe triompher ; j'aurois deſiré vous voir heureuſe & renoncer au monde pour jamais puiſqu'il eſt certain que j'aimerai & haïrai Meſſex tout le tems de ma vie.

Vous auriez donc trouvé votre ſort plus doux, réprit froidement Madame Kite, ſi tous ces biens étoient venus de lui ? J'en aurois rendu grace au Ciel, répondit-elle avec vivacité, que dis-je, j'en ſerois peut-être morte de joïe. Cependant, interrompit ſa mere, ce Cavalier, dit-elle, en voyant Meſſex ſortir du cabinet, mérite bien que vous viviez pour lui. Alors la contraignant de ſe relever, & lui montrant cet amant proſterné à ſes pieds; elle fit un cri qui attira toute la compagnie qui fut témoin des tranſports de Meſſex. Adorable Amarille, lui dit-il, j'ai mérité votre haine ; mais ſi l'amour le plus tendre, & l'eſtime la plus parfaite

peu-

peuvent l'arracher de votre ame, faites la céder à l'heureux penchant qui vous porte à m'aimer, puisque revenu de l'aveuglement d'une jeunesse inconsidérée, je rends justice à votre vertu, & que je me trouve mille fois plus glorieux de porter le nom de votre époux que de tous les titres fastueux que me donne ma naissance. Il est impossible de bien décrire la joïe & l'étonnement d'Amarille, elle fut long-tems sans pouvoir se persuader que ce qu'elle entendoit étoit une vérité; mais son pere, sa mere, & leurs amis, & surtout l'amoureux Messex qui dévelopoit toute son éloquence pour lui prouver la pureté de sa flâme, la convainquirent si parfaitement de la réalité de son bonheur, qu'elle s'abandonna à l'excès de sa satisfaction, & qu'elle fit connoître à Messex que la plus haute félicité d'un honnête homme est de posseder le cœur d'une femme vertueuse.

Ils furent unis le lendemain des nœuds de l'himenée avec une extrême magnificence; ceux qui

avoient abandonné Kite dans ſa miſere, honteux de leur ingratitude, furent les premiers à chanter les loüanges d'Amarille, & à convenir qu'elle méritoit ſon bonheur; tous les gens de bien l'en félicitérent. Monſieur & Madame Kire qui n'avoient été conſidérés d'abord que par leurs richeſſes, s'étant diſtingués par leur vertu dans le fort de leur infortune, en acquirent une réputation qui les combla d'honneur. Aimés & reſpectés de Meſſex & de ſa charmante épouſe, ils paſſérent le reſte de leurs jours dans la paix & l'abondance; & cette avanture s'étoit ſi fort imprimée dans les eſprits, qu'en pluſieurs endroits de l'Angleterre lorſqu'on vouloit certifier la ſageſſe ou la probité de quelqu'un on diſoit ſimplement, vertueux comme les Kites, ce qui a duré pendant nombre d'années, tant il eſt vrai qu'une bonne réputation eſt préférable aux plus grands biens.

F I N.

